



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

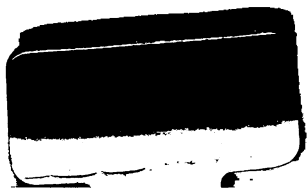
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>











*1241*  
*meub.*

**HISTOIRE**  
**DE**  
**THUCYDIDE.**

10





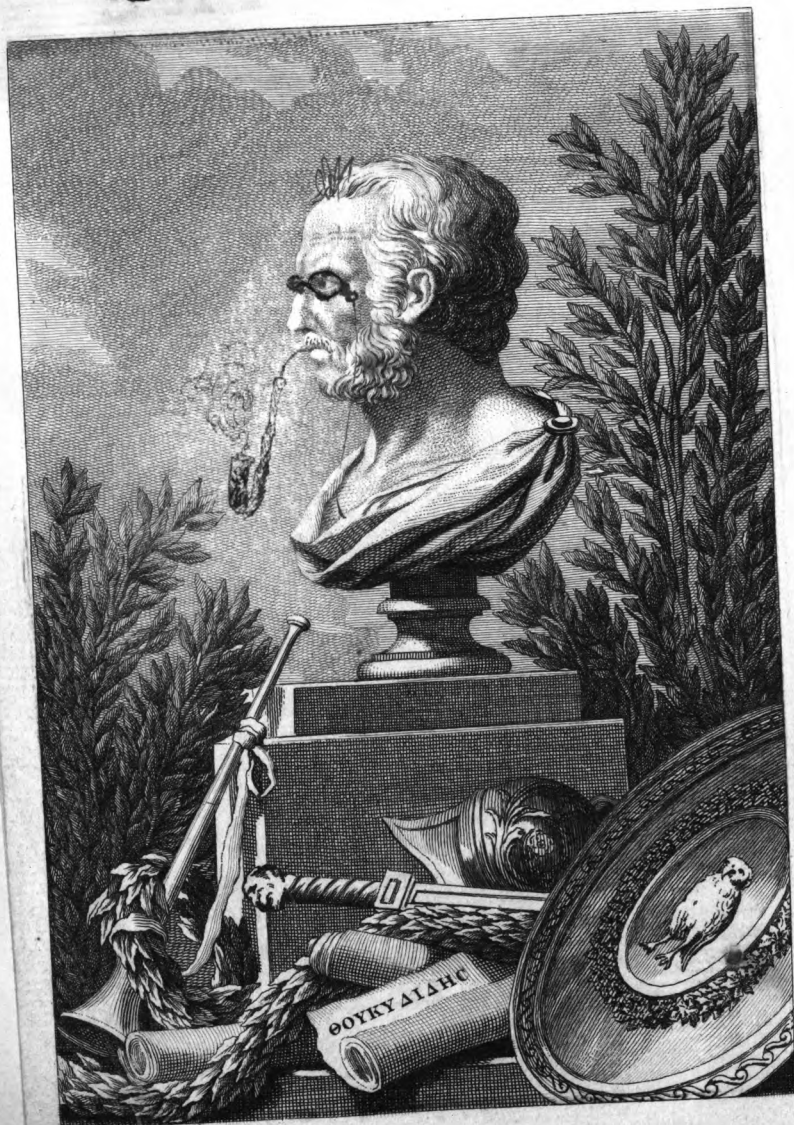
*sub*

**HISTOIRE**  
**DE**  
**THUCYDIDE.**

50







*Apud Fulvium Ursinum  
in marmore?* Digitized by Google

**HISTOIRE**  
**DE**  
**THUCYDIDE,**  
**FILS D'OLORUS,**

Traduite du Grec

Par **PIERRE-CHARLES LEVESQUE**

**TOME PREMIER.**

---

**A PARIS,**

Chez  
les Éditeurs } **B. GAIL, au Collège de France, Place**  
**Cambrai.**  
Et **P. F. AUBIN, Rue Neuve-des-Petits-**  
**Champs, près la rue Gaillon, Nos 12 et 45.**

---

**L'AN IV.<sup>me</sup> DE LA RÉPUBLIQUE.**

---

**1795.**





---

## P R É F A C E.

QUE le lecteur ne s'attende point à reconnaître, dans cette traduction, la fière stature et la physionomie imposante de Thucydide : elle n'en offre que le squelette, qui pourra donner seulement une idée des fortes proportions de ce grand historien. Je n'ai jamais cru aux traductions faites d'après des auteurs qui ont eu du génie dans le style : j'y ai cru d'autant moins que la langue du traducteur avait moins d'abondance, d'harmonie, de liberté, de hardiesse que celle de l'auteur. On pourrait alors comparer l'interprète à un peintre qui voudrait copier le chef-d'œuvre d'un grand coloriste, et à qui manqueraient la plupart des couleurs dont le maître a composé ses teintes.

Cent fois j'ai voulu détruire mon travail plus ou moins avancé ; je me faisais pitié en comparant ma sèche copie aux effrayantes beautés de mon original (1). J'ai continué cependant, non

---

(1) Depuis que ma traduction est entièrement imprimée.  
*Tome I.*

pour offrir à mon pays ce qui rend Thucydide admirable, mais ce qui rend utile la lecture de son histoire. La traduction de cet historien manque à la France; car on ne peut donner le nom de traduction à l'infidèle abrégé de Perrot d'Abblancourt. Je craignais d'un côté qu'elle ne manquât long-temps encore, et que la difficulté de l'exécution ne continuât de rebuter ceux qui, par leurs études, seraient capables de s'y livrer. Je craignais de l'autre que dans la foule des imposteurs littéraires, il n'en vînt un qui osât publier Thucydide mis en français d'après une traduction latine ou même anglaise. Par une telle copie de copie, on ne pourrait manquer de lui faire perdre ce que j'ai tâché du moins de lui conserver : une précision que l'original peut seul inspirer; un caractère de fermeté qui s'affaiblit toujours dans une interprétation, mais qui se

---

mée, et qu'on travaille à l'impression des notes, j'ai relu, sans regarder cette traduction, tous les discours de Thucydide, et une grande partie de son histoire : c'est sur-tout dans cette lecture que, n'étant plus distrait par mon travail, j'ai vu <sup>qu'il</sup> jamais cet écrivain dans toute sa grandeur, et que ma mémoire m'a bien représenté ma version dans toute sa faiblesse.

détruit entièrement quand un interprète ne parle que d'après un autre interprète (1); les tours de phrase qui sont communs à la langue grecque et à la nôtre, et les expressions qui se correspondent dans les deux langues : car l'idiôme des Français est rempli d'hellénismes ; • avantage qu'il doit, peut-être, à l'antique colonie fondée à Marseille par les Phocéens (2).

J'ai fait les plus grands efforts pour rendre ma version aussi précise que le permettait notre

---

(1) Le moindre mal qui puisse arriver de ces versions faites d'après des versions, c'est que le second traducteur rend par des périphrases les périphrases du premier ; que lui-même est obligé de périphraser bien des mots de la traduction qu'il traduit, et qu'il affaiblit encore certaines expressions qui, dans la première version, étaient déjà plus faibles que celles de l'auteur.

(2) On rapporte la fondation de Marseille par les Phocéens à la première année de la quarante-cinquième Olympiade, 600 ans avant l'ère vulgaire. Ces Phocéens n'étaient pas des habitans de la Phocide : c'étaient des Ioniens d'Asie. Assiégés par Harpage, l'un des généraux de Cyrus, ils aimèrent mieux aller chercher au loin une patrie, que de subir le joug du vainqueur ( Herod. L. 1. c. 164 ).

langue. J'ai tâché de ne pas traduire seulement la pensée de mon auteur ; mais de traduire encore sa phrase : c'est-à-dire , de laisser , autant qu'il était possible , les différens membres de la phrase , et même les principales expressions , dans l'ordre où il les avait placés ; et j'ai reconnu que ma traduction perdait d'autant moins , que je pouvais atteindre de plus près à cette conservation du tour original. Plus d'une fois même , en relisant les morceaux que je croyais avoir le moins malheureusement traduits , j'ai senti qu'ils pouvaient gagner encore , si j'exprimais une particule que j'avais omise , et qui se trouvait dans le texte. L'exactitude que j'ai recherchée , rendra , peut-être , ma traduction plus utile que les traductions latines aux personnes qui , sans avoir fait encore de grands progrès dans la langue grecque , voudront étudier Thucydide dans sa langue. C'est leur instruction que je me suis proposée dans quelques-unes de mes notes critiques qui ne méritent pas d'être mises sous les yeux des savans (1).

---

(1) Je parle des notes qui portent sur des passages peu difficiles , et de celles qui sont fondées sur des prin-

Je ose me flatter d'avoir saisi le vrai sens de l'auteur dans certains endroits où ne l'avaient pas apperçu les traducteurs qui m'ont précédé : mais je ne doute pas que, malgré tous mes soins, sa pensée ne me soit quelquefois échappée (1), et peut-être même dans des endroits peu difficiles, contre lesquels on n'est pas assez en défiance. Je n'aurai, dans cette partie, pour me juger et me condamner, que le trop petit nombre des Hellénistes : je desirerais, pour le bien des lettres, avoir un plus grand nombre de censeurs à redouter.

Mais ils ne seront qu'en trop grand nombre, ceux qui pourront me juger sur les vices et les négligences du style. Qu'ils veuillent cependant bien observer qu'en interprétant un auteur dont

---

cipes que les leçons des Hemsterhuis, des Valckenaer, des Lennep, ont rendu familiers à tous les étudiants de l'université de Leyde, et qui ne sont connus en France que de quelques savans.

(1) Il reste dans Thucydide, après tous les travaux des savans, des difficultés peut-être insolubles, et des passages qui, par leur extrême concision, peuvent recevoir des interprétations différentes, sans qu'il soit aisé de prononcer quelle est la véritable.



la langue, beaucoup plus riche et bien moins timide que la nôtre, offre à chaque instant des manières de s'exprimer qui lui sont particulières, un traducteur, qui veut conserver quelque précision, se trouve à chaque pas embarrassé dans sa marche. Il est comprimé, dans son premier travail, entre les difficultés de sa langue et celles de son original. Quand ensuite il se relit lui-même, il a toujours sous les yeux le texte de son auteur : tantôt par les soins qu'il donne à la fidélité de sa version, il est distrait de ceux qu'il devrait donner à son style; et tantôt, par l'attention qu'il donne à son style, de celle qu'il devrait apporter à l'exactitude de sa version. Il se corrige comme écrivain, et pèche comme traducteur; il se corrige comme interprète, et pèche contre sa langue; et finit, en ces deux qualités, par livrer à l'impression des fautes qu'il n'avait pas commises dans son premier travail.

D'ailleurs les circonstances à jamais déplorables, dans lesquelles j'ai fait une partie considérable de mon ouvrage, sollicitent en ma faveur quelque indulgence. Tourmenté des maux de ma patrie, qui gémissait alors esclave d'une oligarchie féroce, je demandais vainement au

travail quelque soulagement aux affections les plus douloureuses : j'avais sous les yeux Thucydide, et dans l'esprit des images sanglantes, et je cherchais le calme du cabinet avec un sang bouillonnant ou glacé.

J'aurais dû, je le sais, cacher plus long-temps mon ouvrage et le révoir à loisir. Mais dans le mépris et l'oppression qu'éprouvaient les talens et les lettres, je ne m'attendais pas à trouver jamais l'occasion de le faire paraître. Je le croyais perdu ; l'occasion de le mettre au jour se présenta : je la saisis, et me dissimulai que la plus triste manière de le perdre en effet, c'était de le publier, avant de lui avoir procuré le faible degré de perfection où j'aurais pu le conduire.

Mais c'est trop long-temps parler de moi ; je ne parlerai plus que de Thucydide.

THUCYDIDE d'Halimonte, bourg de l'Attique ( 1 ), naquit la première année de la quatre-

---

(1) Il y avait dans l'Attique jusqu'à cent soixante et quatorze de ces bourgs ou demès. Chacun faisait partie de l'une des dix tribus. Celui d'Halimonte dépendait de la tribu Léontide.

vingt-septième olympiade, 471 ans avant l'ère vulgaire. Il était d'une des familles les plus distinguées et les plus riches d'Athènes. Olorus, son père, descendait d'un roi de Thrace, et sa mère du célèbre Miltiade qui rendit les Athéniens vainqueurs à Marathon, et que les Athéniens firent périr dans les horreurs d'un cachot. Pour rendre encore plus illustre l'origine de notre historien, l'auteur de sa vie a fait remonter la race de Miltiade jusqu'à Jupiter (1). D'un autre côté, Hermippus ne rapportait pas l'origine maternelle de Thucydide à Miltiade, mais à Pisistrade, ce célèbre tyran d'Athènes (2). C'est à ses écrits, et non à ses ancêtres, qu'il doit sa véritable gloire.

Agé de quinze ans, il était à Olympie, quand Hérodote y lut aux Grecs assemblés le commencement de son histoire. A cette lecture, le jeune homme versa des larmes d'émulation. « Je

---

(1) Marcellinus, auteur de la vie de Thucydide. On ignore quel était, et dans quel temps vivait ce Marcellinus. Quelques savans ont pensé qu'il pouvait être le même qu'Ammien Marcellin.

(2) Hermippus apud Marcellinum.

» te félicite, dit Hérodote à Olorus; tu as un  
» fils qui brûle d'amour pour les belles con-  
» naissances (1) ».

Il eut pour maître dans l'art oratoire Antiphon, dont il a consigné l'éloge dans son huitième livre (2). On a écrit qu'il avait reçu d'Anaxagoras des leçons de philosophie (3) : il est certain du moins qu'il fut le plus philosophe des historiens de l'antiquité, et qu'il montre par-tout un esprit dégagé de toute superstition. Il n'est pas étonnant que ses contemporains, livrés à toutes les erreurs superstitieuses, l'aient soupçonné d'athéisme (4). Comment n'aurait-on pas accusé de ne pas croire à la divinité, un homme qui méprisait la charlatanerie des oracles et l'imposture de la divination ?

Il ne se livra point aux affaires publiques, et ne se montra ni sur la place ni dans les tribunaux. La vanité de briller d'un éclat éphémère dans les disputes des assemblées était au-dessous

---

(1) Suidas, *Voxe* ~~Θυμωδιδης~~. Marcellinus.

(2) Plutarque, de *vita decem Rhetorum*. Marcellinus.

(3) Marcellinus.

(4) Antyllus apud Marcellinum.

de sa grande âme : mais quand il aperçut l'occasion d'imprimer le respect de ses talens à la postérité la plus reculée, il la saisit avec ardeur, regardant l'immortalité comme la seule palme qui convînt à son génie. Dès qu'il prévint la guerre du Péloponnèse, il conçut que ce serait la plus importante de toutes celles qui avaient agité la Grèce, et il forma le dessein d'en écrire l'histoire (1). Riche par lui-même et par les mines qu'il avait reçues en dot de son épouse, née à Scaptésyle, dans la Thrace (2), il consacra sa fortune à se procurer les moyens de connaître la vérité. Il paya, dans les diverses républiques belligérantes, des personnes chargées de lui fournir des notes et des mémoires (3). Il savait que chaque parti serait disposé à intervertir les faits à son avantage, à exténuer ses revers, à exagérer ses succès : il voulut avoir de toutes parts des renseignemens pour les comparer entre eux, et tirer la vérité du sein même des contradictions qu'ils ne man-

---

(1) Thucyd. L. I. par. 1.

(2) Marcellinus.

(3) Thucyd. L. I. par. 22. Marcellinus.

queraient pas d'offrir. Placé près du berceau de l'histoire, précédé par des écrivains qui avaient plutôt recherché l'art de plaire que la sévère exactitude, il sentit que la profession d'historien exigeait une austère critique, et, dans cette partie, il eut chez les anciens bien peu d'imitateurs.

La vraie philosophie, celle qui, dans l'immensité des objets offerts aux connaissances humaines, se propose la recherche de la vérité, était peu connue de son temps pour les choses physiques : mais elle était cultivée avec soin pour la politique et la morale. S'il est vrai qu'il ait fréquenté l'école d'Anaxagoras, on peut soupçonner que les leçons de ce maître, qui fut celui de Périclès, contribuèrent à développer en lui les germes de cette politique profonde qui le met au-dessus de tous les historiens jusqu'à Tacite. Il ouvrit la carrière; Tacite ne fut que son imitateur.

Il fut employé lui-même, en qualité de général, dans cette guerre dont il a transmis les événemens à la postérité. La défense des mines de Thasos lui fut confiée : mais n'ayant pu pré-

venir Brasidas, général Lacédémonien, et l'empêcher de se rendre maître d'Amphipolis, il fut puni par l'exil. Si les Athéniens avaient été justes, si leurs maux ne les avaient pas aigris, s'ils n'avaient pas été sur-tout entretenus dans la défiance par les démagogues qui s'emparaient de leurs esprits, ils auraient accordé des récompenses à Thucydide qui avait bien servi l'Etat, en lui conservant la possession importante d'Eion (1). Cléon fut le principal auteur de sa disgrâce (2). On a donné comme une preuve de l'impartialité de notre historien, qu'il dit peu de mal de ce démagogue : je suis loin de vouloir infirmer la juste opinion de cette impartialité; mais il n'en est pas moins vrai qu'il ne parle de Cléon que comme du plus vil scélérat (3).

---

(1) Thucyd. L. IV. par. 104 et seqq.

(2) Marcellinus.

(3) C'est ce que je me contenterai de prouver par un seul passage; celui où Thucydide parle du départ de Cléon pour Pylos : « Les honnêtes gens, dit-il, se réjouissaient de voir que, de deux biens, il y en avait un inmanquable : ou d'être délivrés de Cléon, et c'est à quoi ils s'attendaient le plus; ou s'ils

On a regardé comme incertain qu'il ait été rappelé de son exil; on sait qu'il eut un tombeau dans sa patrie; mais on a prétendu que ce n'était qu'un cénotaphe (1). Cependant il dit lui-même que son exil dura vingt ans (2); c'est dire assez qu'il finit après vingt années. Nous apprenons de Pausanias que le décret de son rappel fut rendu à la sollicitation d'Ænobiaus (3).

Il n'est donc pas douteux qu'il ait été rappelé dans son pays; mais il n'est pas certain qu'il s'y soit fixé. On observe qu'il eut peu de réputation tant que vécut Archélaus, roi de Macédoine (4); ce qui semble indiquer qu'il vivait à la cour de ce prince. Les uns ont cru qu'il était mort à Athènes sous le fer d'un assassin (5): les autres lui ont fait terminer sa carrière dans la

» étaient frustrés de cette espérance; d'avoir en leur  
» puissance les Lacédémoniens ». L. IV. par. 28.

(1) Marcellinus.

(2) Thucyd. L. V. par. 26.

(3) Pausanias. Attic. p. 42. Hanov. Typis Wechel  
1613.

(4) Praxiphanes, apud Marcellinum.

(5) Pausanias, loco citato.



Thrace (1). Il vécut au moins soixante et seize ans (2).

Quoique, dès le commencement de la guerre,

(1) Didymus, apud Marcellinum.

(2) Voici, d'après Dodwel, la chronologie de la vie de Thucydide.

Il naquit la première année de la LXXVII Olympiade, 471 ans avant l'ère vulgaire.

Il entendit la lecture de l'histoire d'Hérodote la première année de la LXXXI Olympiade, 456 ans avant notre ère, dans sa quinzième année.

Il était dans sa quarantième année au commencement de la guerre du Péloponnèse, la première année de la LXXXVII Olympiade, 432 ans avant l'ère vulgaire.

Il fut exilé la seconde année de la LXXXIX Olympiade, 423 ans avant notre ère. Son exil dura vingt ans. Il finit par conséquent la seconde année de la XCIV Olympiade, 403 ans avant notre ère. Il avait donc alors 68 ans.

On observe qu'il n'eut de réputation qu'après la mort d'Archelaüs, arrivée la seconde année de la XCV Olympiade, 399 ans avant notre ère. Il avait alors 72 ans.

Mais il parle dans son histoire, L. III, c. 116, de la troisième éruption de l'Étna, qui arriva la seconde année de la XCVI Olympiade, 395 ans avant notre ère. Il a donc au moins vécu 76 ans.

il se fût occupé de rassembler les matériaux de son histoire, on peut croire qu'il ne les mit en œuvre, qu'après les avoir tous recueillis, et vu la Grèce rendue au repos. Il se proposait de conduire son travail jusqu'à la prise du Pirée et des longues murailles; c'est-à-dire, jusqu'à la réduction d'Athènes (1). Mais il n'a eu le temps d'écrire que huit livres, qui se terminent à la vingt-unième année de la guerre, qui dura vingt-huit ans. On a même prétendu que le huitième livre n'est pas de lui. Les uns ont voulu qu'il fût l'ouvrage de sa fille; d'autres, celui de Xénophon; d'autres encore, celui de Théopompe (2). Mais il est aisé d'y reconnaître le style de Thucydide, et Plutarque ne doutait pas qu'il ne fût l'ouvrage de cet historien (3). On a seulement lieu de soupçonner qu'il n'a pas eu le temps d'y mettre la dernière main. Peut-être même se proposait-il d'y donner plus de développement

---

(1) Thucyd. L. V, par. 26.

(2) Marcellinus.

(3) Plut. *de Garrulitate*, et dans la vie d'Alcibiade, où il cite notre historien qui parle d'Hyperbolus comme d'un homme méprisable. Ce n'est que dans le huitième livre que Thucydide fait mention de cet Hyperbolus.

à certaines narrations, d'y répandre des harangues et de le partager en plusieurs livres.

Quoique la noble émulation de lutter contre Hérodote lui ait fait entreprendre son ouvrage, ils ne s'est pas rendu l'humble imitateur du père de l'histoire. Hérodote a été comparé à Homère, et il a de grands rapports avec ce poète par l'abondance de son style et le charme de sa narration, toujours si libre et si facile, qu'il semble être venu aux jeux Olympiques, et y avoir raconté sans préparation ce qu'il avait recueilli dans ses voyages. C'est un fleuve majestueux qui coule paisiblement et sans obstacle, toujours plein, jamais bruyant, et conservant toujours ses eaux pures et limpides. Tel qu'un vieillard qui aime à conter, et qui ne sacrifie pas volontiers ce que lui rappelle sa mémoire, il divague dans ses récits, et ne les rend que plus agréables en leur prêtant les charmes de la variété. Il multiplie les épisodes, et sait les fondre, avec un art admirable, aux actions principales qu'ils semblent n'interrompre, que pour fournir des repos au lecteur. Il ne rejette pas même les fables; on voit qu'il les aime, et il n'en est que plus assuré de plaire. Dans son

ouvrage,

ouvrage, comme dans les poèmes d'Homère, on ne lit pas, on est spectateur; on assiste aux entretiens des personnages, on est avec eux. L'auteur n'a pas besoin de tracer leurs portraits, puisqu'on les voit eux-mêmes, puisqu'on est témoin de leurs mœurs, de leurs discours, de leurs pensées. C'est sur-tout par ce caractère que l'ouvrage d'Hérodote tient le milieu entre l'histoire et le poème épique.

Sérieux au contraire et taciturne, Thucydide avait reçu de la nature la physionomie de son caractère; et il porte ce caractère dans ses écrits. Il pense, en quelque sorte, plus qu'il ne parle; il s'efforce d'offrir à ses lecteurs plus de choses que de mots. Loin de vouloir briller et plaire par l'abondance du style, il ne songe qu'à le serrer; quelquefois même il devient obscur, pour être trop avare de paroles (1). On est donc obligé de lire comme il

---

(1) Et post illum ( Herodotum ) Thucydides omnes dicendi artificio, mea sententia, facile vicit; qui ita creber erat rerum frequentia, ut verborum prope numerum sententiarum numero consequatur; ita porro verbis aptus et pressus, ut nescias utrum res oratione, an

écrivait, et comme il pensait beaucoup en écrivant, il faut aussi penser beaucoup pour le lire, et travailler avec lui, au lieu de ne faire que s'amuser en l'écoutant. Il peut fatiguer les lecteurs peu réfléchis, et il impose même une attention soutenue à ceux qui ont l'habitude de la réflexion. Hérodote entraîne; Thucydide attache : mais de la même manière qu'on s'attache à un travail intéressant, pour lequel on s'anime, et dont on s'obstine à vaincre la difficulté. Comme il épargne les paroles, et que souvent il n'en dit pas assez pour exprimer tout ce qu'il pense, c'est au lecteur à trouver, par le peu qu'il a dit, tout ce qu'il a voulu dire, comme il faut pénétrer la pensée des hommes qui n'aiment point à parler.

Thucydide offre donc sur-tout le mérite d'un penseur profond; et, comme le même homme ne peut associer les qualités contraires, il n'a

---

verba sententiis illustrentur. (Cic. de orat. L. II. c. 13 ).

Antiquissimi fere sunt, quorum quidem scripta constant, Pericles atque Alcibiades, et eadem ætate Thucydides; subtiles, acuti, breves, sententiis magis, quam verbis abundantes. *Ibid* c. 22.

pas celui de ce qu'on appelle un narrateur agréable : car ce qui constitue l'agrément d'une narration, c'est de procurer à l'auditeur un plaisir toujours nouveau, sans lui donner jamais la moindre peine.

Cependant il existe plusieurs genres de narrations, et elles supposent aussi des mérites différens. Il en est un que l'on trouve éminemment dans Thucydide : celui de décrire et de peindre. Il le développe dans les récits des sièges, des batailles, des combats maritimes, des désordres populaires, des malheurs qui frappent les nations : il le fait briller de tout son éclat dans le récit de la fameuse peste d'Athènes; tableau poétique, que le poète Lucrèce, si savant dans l'art de peindre, s'est contenté d'imiter, ou plutôt de traduire, et qui est un des plus beaux morceaux de son poëme.

Cependant, comme si Thucydide avait eu plusieurs esprits qui l'inspiraient à sa volonté, supérieur à tous les historiens dans les descriptions voisines de la poésie, il laisse, quand il le veut, bien au-dessous de lui tous ses rivaux dans les narrations simples, élégantes et pures. C'est ce que les anciens ont remarqué sur plusieurs

endroits de son ouvrage, et, entré autres, sur le récit de l'imprudente et malheureuse entreprise de Cylon (1). Ils disaient : « Ici le lion » a ri (2) ».

Les modernes auraient une fausse idée de la manière des anciens, si, d'après ce que je viens de dire, ils s'attendaient à trouver presque par-tout, dans Thucydide, cette force, cette fierté qui fait son caractère. A l'exemple d'Homère, il se fait du sommeil un besoin, ou plutôt un devoir. Il raconte à ses lecteurs, ou leur indique les faits sur lesquels il ne juge pas nécessaire de fixer leur attention, avec une simplicité à laquelle nos plus modestes gazetiers refuseraient de descendre. C'est peut-être ce que les lecteurs français auront peine à lui pardonner ; ils veulent qu'un auteur soit beau par-tout : c'est vouloir qu'aucune de ses beautés n'éclate, et que chez lui rien ne brille, parce que tout éblouit.

Hérodote avait fait entrer dans ses livres un assez grand nombre d'entretiens et de mots

(1) Thucydide L. I, par. 126.

(2) Διὸς ἰγὼλας ἐν τανθα. Schol.

remarquables, prononcés par les personnages qu'il introduit sur la scène historique. Thucydide fut le premier qui sema l'histoire d'un grand nombre de longues harangues. Cette pratique a été blâmée par les modernes : elle l'a même été par quelques-uns des anciens; mais seulement, je crois, depuis que les républiques de la Grèce furent soumises à la puissance de Rome. Chez les peuples soumis, un maître commande, et l'on obéit : dans les états libres, il n'est point de maîtres : celui qui veut conduire les autres, doit commencer par les persuader. Les harangues étaient donc convenables à l'histoire du temps de Thucydide. C'était par des harangues, que les conducteurs du peuple faisaient décider la guerre, la paix, les alliances; par des harangues, qu'on obtenait la punition ou l'absolution des accusés; par des harangues, que les généraux excitaient les soldats à bien servir la patrie. Elles étaient donc des parties intégrantes de l'histoire. Thucydide, il est vrai, n'a pas rapporté les discours précisément tels qu'ils avaient été prononcés; mais il nous avertit qu'il s'en est procuré du moins le fond, quand



il n'a pu les entendre lui-même (1) : il n'a fait que les soumettre à son art.

D'ailleurs, comme l'a très-bien observé Perrot-d'Ablancourt (2), il avait une vue juste et profonde en faisant entrer, dans son histoire, l'ornement au moins vraisemblable des harangues. Il sentait que le lecteur veut suivre un récit, et n'être pas interrompu par les réflexions longues et fréquentes de l'historien. Il conçut donc la pensée de tromper ses lecteurs en piquant leur curiosité. Ils étaient curieux de savoir ce qu'avaient dit, dans les occasions importantes, les principaux personnages de l'histoire : ce fut ces personnalités qu'il supposa pénétrés des grandes vues politiques qui le distinguent entre tous les historiens.

Quoique les harangues de Thucydide, considérées comme les accessoires d'un ouvrage historique, soient d'une assez longue étendue, il

---

(1) Thucydide, L. I. par. 22.

(2) Dans la préface de sa traduction de Thucydide. Mably a profité de cette observation dans sa *Manière d'écrire l'histoire*. Comme il la devait à Perrot-d'Ablancourt, il aurait dû le nommer.

était obligé de les resserrer beaucoup plus qu'il ne l'aurait désiré, pour y faire entrer toutes les pensées qui lui étaient inspirées par le sujet : il en pressait le style, et la plus grande concision ne suffisait pas encore à renfermer l'abondance de ses conceptions. C'est aussi dans ses harangues, qu'il est le plus riche de pensées, et le plus avare de paroles : c'est là qu'il faut le deviner, et suppléer par la réflexion à toutes les idées qu'il insinue plutôt qu'il ne les exprime, et qui seraient nécessaires au développement de ce qu'il veut faire entendre ; c'est-là, sur-tout, qu'on l'interprète quelquefois plutôt qu'on ne le comprend, et que Cicéron trouvait des pensées tellement obscures, qu'il était presque impossible de les saisir (1).

Ce n'est pas seulement pour avoir épargné les mots, que Thucydide est obscur : il l'est encore

---

(1) Thucydides autem res gestas et bella narrat et prælia, graviter sane et probe, sed nihil ab eo transferri potest ad forensem usum et publicum. Ipsæ illæ conciones ita multas habent obscuras abditasque sententias, vix ut intelligantur, quod est in oratione civili vitium vel maximum. (Cic. Orat. c. IX.)

par l'ordre dans lequel il les dispose , ou , si l'on veut , par le désordre dans lequel il se plaît à les jeter. Il aime le fréquent usage de la figure que les grammairiens grecs nomment hyperbate , et qui consiste à troubler l'ordre des mots : figure employée fréquemment par les poètes lyriques , et qu'un historien devrait , peut-être , s'interdire , parce que son devoir est d'être clair. Il aime aussi à ressusciter des mots anciens , à en créer de nouveaux , à introduire dans la prose des expressions jusques-là réservées à la poésie : nouvelle source de difficultés pour les lecteurs. Pénétré de la sublimité de son sujet , il voulut en exprimer les principales parties dans le style sublime , et crut que le sublime d'expressions consacré à la plus haute poésie , convenait à la grandeur de ce sujet , comme il s'accordait avec celle de son propre caractère. Il veut plutôt être noble , grave , imposant et même terrible , que se parer d'une aimable élégance. Loin de chercher un froid purisme , il affecte de s'approcher du solécisme ( 1 ). Souvent il est âpre et dur

---

(1) En employant les uns pour les autres les genres et les nombres des noms , les temps et les modes des

dans son style, parce qu'il veut se hérissier de cette aspérité; parce qu'il croit faire plus d'impression en frappant rudement l'oreille, que s'il la caressait de mots harmonieux : il fait retentir sa phrase du cliquetis des armes, des cris aigus des combattans, du bruit des vaisseaux qui se heurtent et se brisent. Il étonne, et c'est ce qu'il se propose : sa prétention est de se faire admirer, il dédaigne le soin d'être aimable. L'élégance ne convient point à sa force, et il affecte de montrer cette force dans tout ce qu'elle a d'effrayant (1).

---

verbes, etc. Ce seraient pour les Français de vrais solécismes; mais les Grecs, et sur-tout les Attiques, se permettaient ces licences de syntaxe. C'était même chez eux des beautés dont se paraient les sophistes leurs imitateurs. On trouve chez ces sophistes, tels qu'Alciphron, Ælien, ect, un usage peut-être plus fréquent de l'atticisme, que chez les Attiques eux-mêmes.

(1) Le renversement de l'ordre des mots n'est point admis dans notre langue, qui se permet à peine quelques légères inversions. Elle ne peut emprunter des expressions à la poésie, puisque notre poésie n'a pas un seul mot, une seule forme qui lui appartienne exclusive-

Hérodote sera toujours préféré par les hommes qui, dans leurs lectures, ne cherchent que le plaisir : Thucydide, par ceux qui aiment une lecture qui les oblige à penser. Démosthène le regardait comme un grand maître d'éloquence, et le copia, dit-on, tout entier huit fois de sa main (1). On ajoute même qu'une fois il l'écrivit de mémoire (2). Ce n'est pas, comme l'observe Cicéron, que l'éloquence de Thucydide convienne aux tribunaux ni à la place publique ; mais l'orateur y trouve tous les grands

---

ment. La langue française exige la plus grande clarté et s'effrayerait de cette imposante obscurité, qui semble écarter les profanes, et qui inspire une sorte de respect religieux. Elle n'admet que l'usage le plus sobre des ellipses et des mots sous-entendus. Enfin notre syntaxe est scrupuleuse, timide, ou plutôt superstitieuse, et n'ose hasarder le moindre écart. Voilà bien des caractères du style de Thucydide qui se sont effacés dans la traduction : le plus hardi des écrivains ne s'y montre qu'humble, faible, énérvé ; je dirais même qu'il n'y vit plus.

(1) Lucianus adversus indoctum. T. II, p. 380, edit. Grazvianæ.

(2) Arsenius Monembasiz Episcop. in apophthegm.

moyens que peut fournir le génie, et qu'il n'a plus qu'à développer suivant les règles de son art.

Thucydide est, de tous les historiens, celui qui doit être le plus étudié dans les pays où tous les citoyens peuvent avoir un jour quelque part au gouvernement. Un membre très-éclairé du parlement d'Angleterre disait qu'il ne pouvait s'agiter dans les chambres aucune question sur laquelle on ne trouvât des lumières dans Thucydide (1). Il est, bien plus encore que Tacite, l'historien des politiques, parce qu'il offre l'action politique des peuples envers les peuples, et que Tacite n'a guère occasion de peindre que l'action politique du prince envers les courtisans, et des courtisans entre eux et envers le prince. Charles-Quint, le plus habile politique de son temps, étudiait Thucydide dans la traduction française de Seyssel, et se

---

(1) Un Anglais m'a assuré que souvent Thucydide était cité dans le parlement d'Angleterre, qu'il s'élevait quelquefois des discussions sur le vrai sens du passage, que le texte était apporté dans la chambre, et que la séance parlementaire se convertissait, pour quelque temps, en séance académique.

faisait accompagner de ce livre même dans ses expéditions guerrières, comme Alexandre porta constamment Homère au milieu de ses conquêtes.

Peu s'en est fallu que l'ouvrage de Thucydide n'ait été perdu même pour les Grecs voisins de son temps. Un seul manuscrit en existait; il tomba dans les mains d'un homme bien capable d'en apprécier le mérite : cet homme était Xénophon (1). Historien lui-même, mais simple, doux, élégant dans son style, peut-être un peu faible, et le contraire en tout de Thucydide, il pouvait craindre un rival vigoureux et terrible, et il était en son pouvoir de le condamner à un éternel oubli : mais rien de bas ne pouvait entrer dans l'âme de Xénophon. Il mit sa gloire à publier un chef-d'œuvre qu'il ne pouvait égaler, et se contenta d'en être modestement le continuateur (2).

Thucydide a été imprimé pour la première

---

(1) Diog. Laert. L. II, in vita Xenophontis.

(2) Théopompe avait aussi continué l'histoire de Thucydide. On peut regretter que son ouvrage soit

fois, chez Alde, à Venise, en 1502, *in-f.º* Il paraît qu'Hudson n'avait pas vu cette édition par lui-même, quoiqu'il en donne la collation; car il n'est pas vrai qu'elle soit, comme il l'annonce, accompagnée des scholies.

Ce fut Bernard Junta qui, dans son édition de Thucydide, (Florence, 1526, *in-f.º*), les publia le premier. Je n'ai pu voir cette édition. Elle manque à la bibliothèque nationale; et s'il s'en trouve en France des exemplaires, ils y sont de la plus grande rareté.

Joachim Camérarius donna chez Hervag, à Basle, en 1540, *in-f.º*, une nouvelle édition de Thucydide, corrigée en plusieurs endroits d'après un manuscrit. Les scholies, qui souvent ne se suivent pas dans l'ordre qu'elles devraient tenir, sont imprimées à la fin du volume, sans renvois aux pages et aux lignes, ce qui en rend l'usage fort incommode.

En 1564, Henri Étienne, qui a si bien mérité des lettres grecques, donna aussi de Thu-

perdu. Il est vraisemblable qu'on y trouverait des faits et des détails que Xénophon, trop succinct, nous laisse ignorer.



cydide une très - belle édition toute grecque, *in-f.* Les scholies y sont remises dans l'ordre où elles devaient être placées. Elles occupent, suivant l'usage de ce temps, la marge et le bas des pages.

En 1588, parut sa seconde édition, *in-f.*, à deux colonnes, dont l'une est occupée par la traduction de Valla, à laquelle il fit en marge un grand nombre de corrections. On regrette qu'il n'ait conduit ses notes sur le texte et sur les scholies que jusqu'à la fin du second livre. Il avait promis de les continuer; mais il n'a pas rempli cet engagement.

La traduction de Valla fut faite en 1452. Il s'en répandit un grand nombre de copies; mais elle ne parut imprimée pour la première fois qu'en 1537, à Cologne. (*Biblioth. Florent*). Elle n'a pas l'élégance que promet le nom de son auteur, connu par les *Elegantie latini sermonis*. Elle est souvent obscure, et dans bien des endroits, elle ne peut être bien entendue qu'à l'aide du texte. Souvent aussi le traducteur n'a pas saisi le sens de son auteur. Cependant on ne croira pas devoir mépriser son ouvrage, quand on pensera que les traducteurs,

travaillant sur des manuscrits, étaient privés de tous les secours qui se sont multipliés dans la suite. J'ai même cru reconnaître que, dans plusieurs endroits, il a mieux rendu la pensée de Thucydide que ceux qui ont ensuite corrigé son travail : mais il ne rend ni la force ni la concision de son auteur.

L'édition de Thucydide qu'Æmil. Portus donna *in-f.* en 1594, chez Wechel, à Francfort, ne serait qu'une répétition de la seconde de Henri Estienne, s'il n'avait pas retouché la version de Valla, et donné, à la suite de Thucydide, les commentaires de François Portus, son père, Grec, né en Crète, et un appendix sur ces commentaires. Les notes des deux Portus ne sont pas d'une critique bien profonde; mais elles peuvent faciliter l'intelligence de l'auteur.

La brillante édition d'Oxford *in-f.*, donnée en 1696 par Jean Hudson, n'est encore, pour le texte, que la seconde de Henri Estienne; mais ce texte y est divisé par sections ou paragraphes; division adoptée dans les éditions subséquentes. Hudson, après Estienne et Portus, a corrigé encore une troisième fois la

traduction de Valla, qui, si souvent remaniée, est devenue plus exacte, mais traînante, verbeuse et paraphrastique. Ce qui distingue surtout l'édition d'Oxford, ce sont les notes d'Hudson, l'indication marginale de la chronologie de Dodwel, la collation de plusieurs manuscrits, et un *index* assez pauvre des expressions remarquables de Thucydide.

Cette édition, justement estimée, a été bien surpassée par celle de Ducker, donnée *in-f.* à Amsterdam, en 1731. Le texte est toujours celui de Henri Estienne. Il est représenté si religieusement, que l'éditeur a laissé même subsister des fautes de ponctuation qu'il corrige dans son commentaire. Mais ses savantes notes, et celles de Wasse, jointes aux remarques des érudits qui l'ont précédé, la collation de manuscrits qu'Hudson n'avait pas connus, la richesse de l'*Index rerum* et de l'*Index dictionum Thucydearum*, rendent cette édition nécessaire à tous ceux qui veulent étudier Thucydide. Ils doivent y joindre les *Dilucidationes Thucydeæ* d'Abresch, et l'*Auctarium* du même auteur, imprimé à la suite de ses *Dilucidationes Æschyleæ*. On peut reprocher à ce savant de faire

faire quelquefois violence au texte, et d'en donner des constructions bizarres et forcées : mais souvent il éclaircit des passages qui, jusqu'à lui, n'avaient pas été entendus.

L'édition de Ducker est fidèlement et complètement représentée dans celle des Deux-Ponts, en 1788, 6 volumes *in-8.* Le format en est commode, et l'exécution correcte et très-agréable.

Deux ans après, en 1790, a paru à Leipsick, *in-4.*, le premier tome d'une nouvelle édition de Thucydide. Elle avait été préparée par Jean-Christophe Gottleber, recteur de l'école provinciale de Misnie. Elle a été donnée, après la mort de ce savant, par M. Bauer, recteur de l'école de Hirschberg, connu par son édition des harangues de Thucydide avec des notes. Je ne connais de l'édition de Leipsick que le premier volume, qui ne comprend que les cinq premiers livres; le second tome n'est point encore entré en France. Elle représente l'édition de Ducker, avec quelques corrections dans le texte et une ponctuation plus soignée. Elle est d'ailleurs recommandable par les notes de Gottleber, par celles de M. Bauer, et par la collation de deux

manuscrits : le *Cod. Augustanus*, autrefois connu de Hœschel, qui en avait communiqué quelques variantes à Henri Estienne, et le *Cod. Moschetus*, collationné par M. Matthei, à qui l'on doit la découverte de l'hymne à Cérès attribué à Homère. Ces deux manuscrits, et sur-tout celui de Moskou, offrent d'heureuses leçons. Le second volume, que je n'ai pas vu, doit, suivant la préface de l'éditeur, contenir avec les trois derniers livres de Thucydide, les observations des savans trop longues pour entrer dans les notes, et un *Lexicon vel Glossarium Thucydeum, cum figurarum ejus notatione*, composé depuis long-temps par M. Bauer, et qu'il attendait une occasion de publier. Les savans connaissent toute l'importance de ces glossaires, quand ils sont l'ouvrage de mains exercées.

Il a paru trois traductions de Thucydide dans notre langue. La première est l'ouvrage de Claude de Seyssel, évêque de Marseille. Il n'est pas vrai, comme le dit Fabricius, qu'il l'ait entreprise par ordre de François I. Il la fit pour l'usage de Louis XII, comme il le déclare lui-même dans sa préface qu'il adresse à ce prince. Seyssel était un fort savant homme en diverses parties; mais

il ne l'était pas assez dans la langue grecque, pour traduire, avec le peu de secours que l'on avait alors, le plus difficile des auteurs grecs qui aient écrit en prose. Il fut effrayé lui-même de l'obscurité qu'il trouvait dans le texte grec et dans la traduction de Valla : mais Lascaris lui promit de corriger cette traduction dans les endroits où elle lui semblerait altérée ou obscure. Sans doute ce savant Grec ne sentait pas toute l'étendue d'un tel engagement. Il serait plus aisé de faire une traduction nouvelle, que de corriger une traduction qui est presque par-tout défectueuse, sinon par le sens, au moins par le défaut de précision. On voit par l'ouvrage de Seyssel que Lascaris ne fit à la version de Valla que des corrections légères : il y laissa un grand nombre de contresens qui furent copiés par l'interprète français (1). Cependant la traduction

---

(1) Je n'en citerai pour exemple que le commencement du discours des Corinthiens à l'assemblée des Lacédémoniens, L. I, par. 68. Voici comment Seyssel les fait parler : « La foi et loyauté que gardez entre  
» vous, tant en commun qu'en particulier, Seigneurs  
» Lacédémoniens, fait que si quelqu'un de nous autres  
» dit aucune chose contre vous, on ne lui ajoute point

de Seyssel eut un grand succès, et l'on peut dire, eu égard au temps où elle parut, qu'elle n'en était pas indigne. Elle eut, en peu d'années, un grand nombre d'éditions, dont la plus belle est celle de Vascosan, Paris, 1558. On peut accuser, non d'injustice, mais d'une grande rigueur, le jugement qu'en a porté Henri Estienne. « J'ai montré, dit-il, comment Laurent » Valle avait deviné que voulait dire Thucy- » dide, et puis le traducteur français, Claude » de Seyssel, évêque de Marseille, avait deviné » qu'avait voulu dire Laurent Valle : mais » comme Laurent Valle avait mal deviné quell' » avait été la conception de Thucydide, aussi » Claude de Seyssel avait été mauvais devin » quant à la conception de Laurent Valle (1) ». Le second traducteur français de Thucydide

---

« de foi ». La suite du discours devait montrer à Seyssel que ce ne pouvait être là le sens de la phrase : mais il suivait aveuglément Valla.

(1) Henri Estienne, préface de son *Introduction à l'Apologie d'Hérodote*, ouvrage pour lequel il fut condamné à la peine du feu, et brûlé en effigie. Ce savant critique, qui fut un riche imprimeur, est mort à l'hôpital de Lyon en 1598.

fut Louis Jausaud d'Usez, dont la traduction parut à Genève en 1610, petit *in-f.* Il savait le grec, mais il ne savait pas sa propre langue. Il se piqua de rendre si littéralement son auteur, qu'assurément personne n'a jamais pu entendre son style français qu'à l'aide du texte grec. Aussi ne paraît-il pas que sa bizarre et intelligible version ait jamais réussi. Une traduction peut être littérale sans être toujours fidèle, et celle de Jausaud n'est pas exempte de contresens.

Enfin la traduction de Perrot d'Ablancourt parut en 1662 *in-f.* Elle eut le succès de tous ses autres ouvrages; des savans mêmes, qui en connaissaient bien toute l'inexactitude, joignirent leurs voix à celle du public pour en faire l'éloge. On ne peut reconnaître, tant il a peu de précision, s'il a traduit d'après Thucydide ou d'après un de ses traducteurs. On pourrait même douter qu'il eût aucune connaissance de la langue grecque, si l'on ne voyait pas que quelquefois, au lieu de traduire le texte de Thucydide, il traduit les notes du Scholiaste, qui lui-même n'a pas été traduit. Il abrége tout : on dirait qu'avec une bonne mémoire, il lisait plusieurs



pages de son auteur, et en faisait ensuite l'extrait de souvenir. On a nommé ses traductions *les belles infidèles*. Celle de Thucydide est de la plus grande infidélité, et les beautés en ont été flétries par le temps. Ce qui peut étonner, c'est qu'il est bien plus court que son auteur, et que cependant il n'en fait jamais sentir la fermeté mâle et l'extrême concision : on pourrait croire plutôt qu'il a traduit un écrivain lâche et verbeux. Seyssel, avec toutes ses fautes, me semble faire connaître encore moins imparfaitement Thucydide, et ses contresens dénaturent moins son auteur, que toutes les libertés et les omissions de d'Ablancourt.

---

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE,  
RUE DE LA HARPE, N.º 133.



# HISTOIRE DE THUCYDIDE.

---

## LIVRE PREMIER.

---

I. (1) **T**HUCYDIDE a écrit la guerre des Péloponnésiens et des Athéniens, et est entré dans le détail de leurs exploits réciproques. Il a commencé son travail dès le temps des premières hostilités, persuadé que ce serait une guerre d'une grande importance, et même plus considérable que toutes celles qui avaient précédé. Sa conjec-

---

(1) Quoique la division des chapitres ou des paragraphes de Thucydide soit assez mal faite, comme c'est celle des meilleures éditions, nous avons dû la suivre, pour la commodité des lecteurs qui voudront recourir au texte.

*Tome I.*

**A**

ture n'était pas dépourvue de fondement : il voyait de part et d'autre les préparatifs répondre à l'état florissant auquel les deux peuples étaient parvenus, et le reste de la Grèce ou se déclarer dès lors pour l'un des deux partis, ou former du moins la résolution de s'y réunir. C'était le plus grand mouvement que la Grèce eût encore éprouvé, qui eût agité une partie des Barbares, et même qu'eût senti le monde entier. La distance des temps ne permet pas de bien connaître les circonstances des événemens qui ont immédiatement précédé cette guerre, et moins encore de ceux qui remontent à des époques plus reculées : mais, autant que je puis en juger, et portant mes regards jusque dans la plus haute antiquité, je crois qu'il n'y avait encore rien eu de grand ni dans la guerre, ni dans tout le reste.

II. On voit en effet que le pays qui porte aujourd'hui le nom de Grèce, n'était point encore habité d'une manière constante ; mais qu'il était sujet à de fréquentes émigrations, et que ceux qui s'arrêtaient dans une contrée, l'abandonnaient sans peine, repoussés par de nouveaux occupans qui se succédaient toujours en plus grand nombre. Comme il n'y avait point de commerce ; que les hommes ne pouvaient sans crainte communiquer entr'eux, ni par terre ni par mer ; que chacun ne cultivait que ce qui suffisait à sa sub-

sistance sans connaître les richesses ; qu'ils ne faisaient point de plantations , parce que n'étant pas défendus par des murailles , ils ne savaient pas quand on viendrait leur enlever le fruit de leur labeur ; comme chacun enfin croyait pouvoir trouver par-tout sa subsistance journalière , il ne leur était pas difficile de changer de place. Avec ce genre de vie , ils n'étaient puissans , ni par la grandeur des villes , ni par aucun autre moyen de défense. Le pays le plus fertile était celui qui éprouvait les plus fréquentes émigrations : telles étaient la contrée qu'on nomme à présent Thessalie , la Béotie , la plus grande partie du Péloponnèse , dont il faut excepter l'Arcadie , et les autres enfin en proportion de leur fécondité : car dès que , par la bonté de la terre , quelques peuplades avaient augmenté leur force , cette force donnait lieu à des séditions qui en causaient la ruine , et elles se trouvaient d'ailleurs plus exposées aux entreprises du dehors. L'Attique , qui , par l'infertilité de la grande partie de son sol , n'a point été sujette aux séditions , a toujours eu les mêmes habitans. Et ce qui n'est pas une faible preuve de l'opinion que j'établis , c'est qu'on ne voit pas que des émigrations aient contribué de même à l'accroissement des autres contrées. C'était Athènes que choisissaient pour refuge les hommes les plus puissans de toutes

les autres parties de la Grèce , quand ils avaient le dessous à la guerre , ou dans des émeutes : ils n'en connoissaient point de plus sûr ; et devenus citoyens , on les vit , même à d'anciennes époques , augmenter la population de la République : on envoya même dans la suite, des colonies en Ionie , parce que l'Attique ne suffisait plus à ses habitans.

III. Ce qui me prouve encore bien la faiblesse des anciens , c'est qu'on ne voit pas qu'avant la guerre de Troie , la Grèce ait rien fait en commun. Je crois même qu'elle ne portait pas encore toute entière le nom d'Hellade qu'on lui donne aujourd'hui , ou plutôt qu'avant Hellen , fils de Deucalion , ce nom n'existait pas encore : les différentes peuplades donnaient leur nom à la contrée qu'elles occupaient. Mais Hellen et ses fils ayant acquis de la puissance dans la Phthiotide , et ayant été appelés dans d'autres villes par des peuples qui imploraient leur secours , le nom d'Hellenes , par une suite de ce commerce , fut celui qui servit le plus à désigner chacun de ces peuples. Il est vrai cependant que long-temps ce nom ne put l'emporter sur les autres au point de devenir commun à tous les Grecs : c'est ce que prouve sur-tout Homere. Quoique né fort long-temps après la guerre de Troie , il n'a pas compris sous une dénomination générique tous les

alliés, pas même ceux qui étaient partis de la Phthiotide avec Achille, et qui furent cependant les premiers Hellènes; mais il nomme distinctement dans ses vers les Danaëns, les Argiens et les Achéens. Il n'a pas employé non plus le mot de Barbare (1), par la raison, comme je le crois, que les Grecs ne s'étaient pas désignés eux-mêmes par un terme distinctif opposé à celui d'étrangers. Ainsi donc chaque société d'Hellènes en particulier, et les races qui s'entendaient mutuellement, quoique partagées en différentes villes, et qui furent comprises dans la suite sous un nom générique, faibles et sans commerce entr'elles, ne firent rien d'un commun effort avant la guerre de Troie : et même si elles se réunirent pour cette expédition, c'est que la plupart commençaient à pratiquer la mer.

IV. De tous les Souverains dont nous ayons entendu parler, Minos est celui qui eut le plus anciennement une marine. Il était maître de la plus grande partie de la mer qu'on appelle main-

---

(1) Chez les anciens Grecs, la dénomination de barbares désignait des étrangers, des hommes qui ne parlaient pas la langue grecque; chez les modernes, les barbares sont des peuples encore non policés; dans le langage commun, le mot barbare signifie cruel, féroce.

tenant Hellénique; il dominait sur les Cyclades, et forma des établissemens dans la plupart de ces îles, après en avoir chassé les Cariens: il en donna le gouvernement à ses fils, et les purgea sans doute, autant qu'il put, de brigands, pour s'en mieux assurer les revenus.

V. Anciennement ceux des Grecs ou des Barbares qui vivaient dans le continent au voisinage de la mer, ou qui occupaient des îles, n'eurent pas plutôt acquis l'habileté de passer les uns chez les autres sur des vaisseaux, qu'ils se livrèrent à la piraterie. Les hommes les plus puissans de la nation se mettaient à leur tête; ils avaient pour objet leur profit particulier, et le désir de procurer la subsistance à ceux qui n'avaient pas la force de partager leurs fatigues. Ils surprenaient des villes sans murailles (1), dont les citoyens étaient séparés par especes de bourgade, et ils les mettaient au pillage: c'était ainsi qu'ils se procuraient

---

(1) Il faut entendre ici le mot *ville* dans le même sens qu'il offre dans le texte, et que lui donnaient souvent les anciens Grecs: il signifie une association d'hommes. Des villes dont les citoyens étaient dispersés dans des bourgades différentes, n'étaient pas ce que nous entendons aujourd'hui par ce mot; c'étaient de petits états, des peuplades, des républiques; etc'est souvent par l'un de ces derniers mots qu'il faut traduire le mot grec *polis* (ville).

presque tout ce qui est nécessaire à la vie. Ce métier n'avait rien de honteux , ou plutôt il conduisait à la gloire. C'est ce dont nous offrent encore aujourd'hui la preuve certains peuples chez qui c'est un honneur de l'exercer avec adresse : c'est aussi ce que nous font connaître les plus anciens poètes. Par-tout, dans leurs ouvrages , ils font demander aux navigateurs s'ils ne sont pas des pirates ; c'est supposer que ceux qu'on interroge ne désavoueront pas cette profession , et que ceux qui leur font cette question ne prétendent pas les insulter. Les Grecs exerçaient aussi par terre le brigandage les uns contre les autres , et ce vieil usage dure encore dans une grande partie de la Grèce ; chez les Locriens-Ozoles , chez les Eoliens , chez les Acarnanes , et dans toute cette partie du continent. C'est du brigandage qu'est resté chez ces habitans de la terre ferme l'usage d'être toujours armés.

VI. Sans défense dans leurs demeures , sans sûreté dans leurs voyages , les Grecs ne quittaient point les armes : ils s'acquittaient armés des fonctions de la vie commune , à la manière des Barbares. Les endroits de la Grèce , où ces coutumes sont encore en vigueur , prouvent qu'il fut un temps où des coutumes semblables y régnaient par-tout. Les Athéniens les premiers déposèrent les armes , prirent des mœurs plus douces , et

A iv



passerent à un genre de vie plus sensuel. Il n'y a pas encore long temps que , chez eux , les vieillards de la classe des riches ont cessé de porter des tuniques de lin , et d'attacher des cigales d'or dans les nœuds de leur chevelure rassemblée sur le sommet de la tête. C'est delà que les vieillards d'Ionie , ayant en général la même origine , avaient aussi la même parure. Les Lacédémoniens furent les premiers à prendre des vêtemens simples , tels qu'on les porte aujourd'hui ; et dans tout le reste , les plus riches se mirent chez eux à observer, dans leur maniere de vivre , une grande égalité avec la multitude. Ils furent aussi les premiers qui , dans les exercices , se dépouillerent de leurs habits , et se frotterent d'huile en public. Autrefois , même dans les jeux olympiques , les athletes , pour combattre , se couvraient d'une ceinture les parties honteuses , et il n'y a pas bien des années que cet usage a cessé. Encore à présent , chez quelques-uns des Barbares , et surtout chez les Asiatiques , on propose des prix de la lutte et du pugilat , et ceux qui les disputent portent une ceinture. On pourrait donner bien d'autres preuves que les mœurs des Grecs furent celles que conservent encore aujourd'hui les Barbares.

VII. Les sociétés qui se sont rassemblées plus récemment , et dans les temps où la mer fut

dévenue plus libre , ayant une plus grande abondance de richesses , se sont établies sur les rives , et se sont entourées de murailles : elles se sont emparées des isthmes pour l'avantage du commerce , et pour se mieux fortifier contre leurs voisins. Mais comme la piraterie fut long-temps en vigueur , les anciennes villes , tant dans les îles que sur le continent , furent bâties loin de la mer : car les habitans des côtes , même sans être marins , exerçaient le brigandage entr'eux et contre les autres : ces villes construites loin des rives subsistent encore aujourd'hui.

VIII. Les insulaires n'étaient pas les moins adonnés à la piraterie. Tels étaient les Cariens et les Phéniciens ; ils occupaient la plupart des îles. On en a une preuve. Quand les Athéniens , dans la guerre actuelle , purifièrent Délos , et qu'on enleva tous les tombeaux , on remarqua que plus de la moitié des morts étoient des Cariens. On les reconnoissait à la forme de leurs armes ensevelies avec eux , et à la manière dont ils enterrent encore aujourd'hui les morts. Mais quand Minos eut établi une marine , la navigation devint plus libre : il déporta les malfaiteurs qui occupaient les îles , et , dans la plupart , il envoya des colonies. Les habitans du voisinage de la mer , ayant acquis plus de richesses , se fixèrent davantage dans leurs demeures , et plusieurs s'en-

tourerent de murailles , devenus plus opulens qu'ils ne l'avaient été. L'inégalité s'établit ; car épris de l'amour du gain , les plus faibles supportèrent l'empire du plus fort ; et les plus puissans , qui jouissaient d'une grande fortune , se soumirent les villes inférieures. Telle était en général la situation des Grecs , quand ils s'armèrent contre les Troyens.

IX. Si Agamemnon parvint à rassembler une flotte , je crois que ce fut bien plutôt parce qu'il était le plus riche des Grecs de son temps , que parce que les amans d'Hélène , qu'il conduisait , s'étaient liés par un serment fait entre les mains de Tyndare (1). Ceux qui, sur le rapport des anciens , ont le mieux connu les traditions dont les peuples du Péloponnèse conservent le souvenir , disent que Pélops s'établit une puissance sur des hommes pauvres , par les grandes richesses qu'il

---

( 1 ) Hélène , fille de Tyndare , quoiqu'elle eût déjà été enlevée par Thésée , fut recherchée par la plupart des rois de la Grèce. Son pere craignait , en donnant la préférence à l'un des concurrens , d'exciter contre lui-même et contre son gendre , le ressentiment de tous les autres. Ulysse le tira d'embarras : il s'étoit mis sur les rangs par point d'honneur ; mais il aimoit Pénélope , fille d'Icare , et il promit à Tyndare de le délivrer de ses inquiétudes , s'il lui procurait la

apporta de l'Asie ; que tout étranger qu'il était , il donna son nom au pays où il vint se fixer , et qu'une force plus grande encore s'accumula sur ses descendans , après que les Héraclides eurent tué dans l'Attique Eurysthée , dont Atrée était l'oncle maternel. Eurysthée , partant pour une expédition guerrière , lui confia , comme à son parent , la ville de Mycenes et sa domination. Il fuyait son pere qui avait donné la mort à Chrysippe. Comme il ne revint pas , Atrée fut roi de Mycenes et de tout ce qui avoit été soumis à Eurysthée : il parvint à cette puissance de l'aveu même des Mycéniens , qui craignaient les Héraclides ; il paroissait d'ailleurs capable de régner , et il avait eu l'adresse de flatter le peuple. Dès lors les Pélopidés furent plus puissans que les descendans de Persée. Agamemnon réunît sur sa tête tout cet héritage ; et comme il l'emportait sur les autres par sa marine , il par-

---

main de cette princesse. Le vieillard , par son conseil , fit prêter à tous les princes rivaux , le serment de prendre les armes en faveur de celui d'entr'eux qui serait préféré , s'il arrivait que quelqu'un troublât les douceurs de son mariage. *Apollodori Biblioth. l. 3 , c. 10.* Ulysse , par l'entremise de Tyndare , épousa Pénélope. Hélène fut accordée à Ménélas , et quand Pâris l'eut enlevée , tous les rois furent obligés , par leur serment , à venger son époux.

vint moins par amour , je crois , que par crainte , à rassembler une armée , et à s'en rendre le chef. On voit qu'en partant c'était lui qui avait le plus grand nombre de vaisseaux , et qu'il en fournit encore aux Arcadiens : c'est ce que nous apprend Homere , si l'on en veut croire son témoignage. Ce même poète , en parlant du sceptre qui passa dans les mains d'Agamemnon , dit que ce prince régnait sur un grand nombre d'îles et sur tout Argos , Habitant du continent , s'il n'avait pas eu de marine , il n'aurait dominé que sur les îles voisines , qui ne pouvaient être en grand nombre. C'est par l'expédition de Troie , qu'on peut se faire une idée de celles qui avaient précédé.

X. De ce que Mycenes avoit peu d'étendue , ou de ce que certaines villes de ce temps-là semblent aujourd'hui peu considérables , on aurait tort de conclure , comme d'une preuve assurée , que la flotte des Grecs n'ait pas été aussi considérable que l'ont dit les poètes , et que le porte la tradition. Car si la ville de Lacédémone était devastée , et qu'il ne restât que ses temples et les fondemens des autres édifices , je crois qu'après un long temps , la postérité , comparant ces vestiges avec la gloire de cette république , ajouterait peu de foi à sa puissance. Et cependant sur cinq parties du Péloponnèse , elle en possède

deux (1) ; elle commande au reste , et elle a au dehors un grand nombre d'alliés. Mais comme la ville n'est pas composée de bâtimens contigus, comme on n'y recherche la magnificence ni dans les temples ni dans les autres édifices , et que la population y est distribuée par bourgades , suivant l'ancien usage de la Grèce , elle paroîtrait bien au dessous de ce qu'elle est. Si de même il arrivait qu'Athènes fût dévastée , on se figurerait , à l'inspection de ses ruines , que sa puissance était double de ce qu'elle est en effet. Le doute est donc déplacé : c'est moins l'apparence des villes qu'il faut considérer que leur force ; et l'on peut croire que l'expédition des Grecs contre Troie fut plus considérable que celles qui avaient précédé , et plus faible que celles qui se font maintenant. S'il faut accorder ici quelque confiance au poëme d'Homère , dans lequel sans doute , en sa qualité de poëte , il a embellies les choses en les exagérant , on ne laissera pas de reconnaître que cette expédition le cédait à celles de nos jours. Il la suppose de douze cens vaisseaux ; il fait monter de cent vingt hommes ceux des Bœotiens , et de cinquante ceux de Phi-

---

(1) Le Péloponnèse renfermait la Laconie , la Messénie , l'Argolide , l'Arcadie et l'Elide. La Laconie et la Messénie appartenaient aux Lacédémoniens.

loctete ; et comme , dans son énumération , il ne parle point de la force des autres , je crois qu'il indique les plus grands et les plus petits. Il ne nous laisse pas ignorer que tous les hommes , qui montaient le vaisseau de Philoctete , étaient à la fois rameurs et guerriers ; car il fait des archers de tous ceux qui maniaient la rame. Il n'est pas vraisemblable qu'il y eût sur les bâtimens beaucoup d'hommes étrangers à la manœuvre , si l'on excepte les rois et ceux qui étaient dans les plus hautes dignités , sur-tout lorsqu'on devait faire la traversée avec tous les équipages de guerre : d'ailleurs les vaisseaux n'étaient pas pontés ; ils étaient conformes à l'ancienne construction , et ressemblaient à ceux de nos pirates. En prenant donc un milieu entre les plus forts bâtimens et les plus faibles , on voit que le total de ceux qui les montaient , ne formait pas un grand nombre de troupes , eu égard à une entreprise que la Grèce entière partageait.

XI. C'est ce qu'il faut moins attribuer à la faiblesse de la population qu'à celle des richesses. Faute de subsistances , on ne leva qu'une armée assez peu considérable , dans l'espérance que la guerre elle-même pourrait la nourrir en pays ennemi. Arrivés dans la campagne de Troie , les Grecs gagnèrent une bataille ; c'est un fait certain : car sans cela ils n'auraient pu se construire un camp

fermé de murailles. On voit que même ils n'y rassemblerent pas toutes leurs forces , et que, par disette de vivres, ils se mirent à cultiver la Chersonnèse , et à faire le brigandage. C'est à quoi il faut sur-tout attribuer la résistance des Troyens pendant dix ans : comme les Grecs étaient dispersés , leurs ennemis se trouvaient toujours en force égale contre ceux qui restaient. Mais s'ils étaient arrivés avec des munitions abondantes , restés ensemble , ils auraient fait continuellement la guerre sans se distraire par le brigandage et l'agriculture ; et supérieurs dans les combats , ils auraient pris aisément la place. Ils furent même en état , sans être réunis , de résister avec la portion de troupes qui était toujours prête au combat : attachés constamment au siège , ils se seraient rendus maîtres de Troie en moins de temps et avec moins de peine. Ainsi faute de richesses , les entreprises antérieures avaient été faibles , et celle-là même , bien plus célèbre que les précédentes , fut au-dessous en effet de la renommée et des récits accredités aujourd'hui sur la foi des poètes.

XII. Et même encore après la guerre de Troie , la Grèce , toujours sujette aux déplacements et aux émigrations , ne put prendre d'accroissement , parce qu'elle ne connoissait pas de repos. Le retour tardif des Grecs occasionna bien des révolutions ; il y eut des soulevemens dans la plu-



part des villes , et les vaincus allèrent fonder de nouveaux états. La soixantième année après la prise d'Ilion , les Bœotiens d'aujourd'hui , chassés d'Arné par les Thessaliens , s'établirent dans la contrée appelée maintenant Bœotie ; elle se nommait auparavant Cadméide. Il s'y trouvait dès long-temps une portion de ce peuple , et elle avait envoyé des troupes devant Ilion. Ce fut dans la quatre-vingtième année après la prise de cette ville , que les Doriens occupèrent le Péloponnèse avec les Héraclides.

Après une longue période de temps , la Grèce parvenue enfin avec peine à un repos solide , et n'éprouvant plus de séditions , envoya hors de son sein des colonies : les Athéniens en fondèrent dans l'Ionie et dans la plupart des îles ; les Péloponnésiens dans l'Italie , dans la plus grande partie de la Sicile , et dans quelques endroits du reste de la Grèce. Tous ces établissemens sont postérieurs au siège de Troie.

XIII. Quand la Grèce fut devenue plus riche et plus puissante , des tyrannies (1) s'établirent dans

---

(1) Le mot tyran signifiait en grec , un usurpateur de la puissance souveraine , même lorsqu'il l'exerçait avec douceur. Cependant les poètes et les orateurs employent souvent le mot *tyrannos* , comme

la plupart des villes , à mesure que les revenus y augmentaient. Auparavant la dignité royale était héréditaire (1), et les prérogatives en étaient déterminées. Les Grecs alors construisirent des flottes , et se livrèrent davantage à la navigation. On dit que les Corinthiens changèrent les premiers la forme des vaisseaux , qu'ils les construisirent sur un modèle à peu près semblable à celui d'aujourd'hui , et que ce fut à Corinthe que furent mises sur le chantier les premières triremes grecques. On sait que le constructeur Aminoclès , de Corinthe , fit aussi quatre vaisseaux pour les Samiens. Il s'est écoulé tout-au-plus trois cens ans , jusqu'à la fin de la guerre dont j'écris l'histoire , depuis qu'Aminoclès vint à Samos. Le plus ancien combat naval dont nous ayons connaissance , est celui des Corinthiens contre les Corcyréens : il ne remonte pas à plus de deux cent soixante ans au-dessus de la même époque.

Corinthe , par sa situation sur l'isthme , fut presque toujours une place de commerce , parce

---

synonyme de *Basileus* (roi). Une des tragédies de Sophocle est intitulée *Œdipos tyrannos* ; et il faut traduire *Œdipe roi*, et non *Œdipe tyran*.

(1) *La dignité royale était héréditaire.* Voilà la différence que les Grecs mettaient entre la royauté et la tyrannie. Dans nos langues modernes , ce dernier mot emporte avec lui l'idée de cruauté , et il s'applique même à un souverain héréditaire qui opprime ses sujets.

qu'autrefois les Grecs , tant ceux de l'intérieur du Péloponnèse que ceux du dehors , faisant bien plus le négoce par terre que par mer , traversaient , pour communiquer entre eux , le territoire de cette ville. Les Corinthiens étaient donc puissans en richesses , comme le témoignent les anciens poètes ; car ils donnent à Corinthe le surnom de riche. Quand les Grecs eurent acquis plus de pratique de la mer , ils firent usage de leurs vaisseaux pour la purger de pirates , et les Corinthiens , leur offrant alors un marché pour le commerce de terre et le commerce maritime , eurent une ville puissante par ses revenus.

La marine des Ioniens se forma beaucoup plus tard sous le regne de Cyrus , premier roi des Perses , et sous celui de Cambyse , son fils. Ils firent la guerre à Cyrus , et furent quelque temps les maîtres de la mer qui baigne leurs côtes. Polycrate , tyran de Samos pendant le regne de Cambyse , fut puissant sur mer , et soumit à sa domination plusieurs îles , entr'autres celle de Rhénie : il consacra cette dernière à Apollon de Délos. Les Phocéens , fondateurs de Marseille , vainquirent par mer les Carthaginois (1).

XIV. Voilà quelles étaient les plus puissantes marines. On voit qu'elles ne se formèrent que

---

(1) Une querelle , pour quelques bateaux de pêcheurs , fut la cause de cette guerre. *Justin , l. XLIII , c. 5.*

plusieurs générations après le siège de Troie : elles employaient peu de triremes , et , comme au temps de ce siège , elles étaient encore composées de pentécontores (1) et de vaisseaux longs.

Peu après la guerre médique et la mort de Darius, qui succéda sur le trône de Perse à Cambyse , les tyrans de la Sicile et les Corcyréens eurent un grand nombre de triremes. Ce furent , dans la Grèce , les seules flottes considérables avant la guerre de Xerxès : car les Eginetes , les Athéniens , et peut-être quelques autres , n'en avaient que de faibles , et qui n'étaient guère composées que de pentécontores : ce fut même assez tard , et seulement quand Thémistocle , qui s'attendoit à l'invasion des Barbares , eut persuadé aux Athéniens , alors en guerre avec les Eginetes , de construire des vaisseaux sur lesquels ils combattirent ; tous n'étoient pas même encore pontés.

XV. Telles furent les forces maritimes que posséderent les Grecs dans les temps anciens , et même dans ceux qui sont moins éloignés de nous.

( 1 ) Pentécontore , vaisseau de cinquante rames , ou plutôt de cinquante rameurs ; car il n'était monté que de cinquante hommes , comme Thucydide vient de le dire *parag. 10* , en parlant des vaisseaux de Philoctète , et les mêmes hommes ne pouvaient ramer continuellement.

Les villes qui avaient des flottes supérieures , se procurèrent une puissance respectable par leurs revenus pécuniaires , et par leur domination sur les autres : car , avec leurs vaisseaux , elles se soumirent les îles. C'est ce qui arriva sur-tout aux peuples , dont le territoire ne suffisait pas à leurs besoins.

D'ailleurs , il ne se faisait par terre aucune expédition capable d'augmenter la puissance d'un état : toutes les guerres qui s'élevaient n'étaient que contre des voisins , et les Grecs n'envoyaient pas des armées au dehors faire des conquêtes loin de leurs frontières. On ne voyait pas de villes s'associer à celles qui avaient plus de force , et se soumettre à leur commandement ; des républiques égales entr'elles , n'apportaient pas en commun des contributions pour lever des armées : seulement les voisins se faisaient en particulier la guerre les uns aux autres. Ce fut sur-tout dans celle que se firent autrefois les peuples de Chalcis et d'Eretrie , que le reste de la Grèce se partagea pour donner des secours aux uns ou aux autres.

XVI. Il survint à certaines républiques différents obstacles qui ne leur permirent pas de s'agrandir. Ainsi les Ioniens voyaient s'élever très-haut leur fortune , quand Cyrus , avec les forces du royaume de Perse , abbattit Croesus , conquît

tout ce qui se trouve au-delà du fleuve Halys jusqu'à la mer, et réduisit en servitude les villes du continent. Darius vainquit ensuite les Phéniciens sur mer, et se rendit maître des îles.

XVII. Ce qu'il y avait de tyrans dans les différens états de la Grèce, occupés seulement de pourvoir à leurs intérêts, de défendre leur personne, et d'agrandir leur maison, se tenaient sur-tout dans l'enceinte des villes, pour y vivre, autant qu'il était possible, en sûreté. Si l'on excepte ceux de Sicile, qui s'élevèrent à une grande puissance, ils ne firent rien de considérable : seulement chacun d'eux put exercer quelques hostilités contre ses voisins. Ainsi de toutes parts, et pendant long-temps, la Grèce fut hors d'état de faire en commun rien d'éclatant, et chacune de ses villes étoit incapable de rien oser.

XVIII. Après que les derniers tyrans d'Athènes et du reste de la Grèce, car presque toute entière elle avait été soumise à la tyrannie, eurent été la plupart chassés par les Lacédémoniens, excepté ceux de Sicile, ce peuple devint puissant par cet exploit, et ce fut lui qui régla les intérêts des autres républiques. Il est bien vrai que Lacédémone, fondée par les Doriens qui l'habitent, fut plus long-temps qu'aucune autre ville dont nous ayons connaissance, agitée de séditions ; mais elle eut, dès l'antiquité la plus

reculée , de bonnes loix , et ne fut jamais soumise au pouvoir tyrannique. Il s'est écoulé quatre cens ans , et même un peu plus , jusqu'à la fin de la guerre que nous écrivons , depuis que les Lacédémoniens vivent sous le même régime.

Peu d'années après l'extinction de la tyrannie dans la Grèce , se donna la bataille de Marathon , entre les Médes et les Athéniens ; et dix ans après , les Barbares , avec une puissante armée , se jetterent sur la Grèce pour l'asservir. Pendant que ce grand danger était suspendu sur les têtes , les Lacédémoniens , supérieurs en puissance , commandèrent les Grecs armés pour la défense commune. Les Athéniens ayant pris la résolution d'abandonner leur ville , monterent sur leurs vaisseaux , et devinrent hommes de mer. Les Grecs peu après avoir , d'un commun effort , repoussé le Barbare , se partagèrent entre les Athéniens et les Lacédémoniens , tant ceux qui avaient secoué le joug du roi ( 1 ) , que ceux qui avaient porté les armes avec lui. C'était alors les deux républiques qui montrassent le plus de puissance / l'une par terre , l'autre par mer. Leur union fut de courte durée : elles finirent par se brouiller , et se firent la guerre avec les secours des peuples

---

( 1 ) Thucydide appelle le roi de Perse , le Roi par excellence. Les autres auteurs Grecs l'appellent ordinairement le grand roi.

qu'elles avaient dans leur alliance. C'était à elles que les autres Grecs avaient recours quand il leur survenait quelques différens. Enfin , dans tout le temps qui s'est écoulé depuis la guerre des Medes jusqu'à celle-ci , ces deux peuples , tantôt jurant entre eux la paix , tantôt se faisant la guerre l'un à l'autre , ou combattant ceux de leurs alliés qui les abandonnaient , eurent un appareil de guerre formidable ; et , comme ils s'exerçaient avec ardeur au milieu des dangers ; ils acquirent beaucoup d'expérience.

XIX. Les Lacédémoniens commandaient leurs alliés sans exiger d'eux aucun tribut : ils les ménageaient pour les tenir attachés au gouvernement d'un petit nombre , le seul qui convînt à la politique de Lacédémone. Mais les Athéniens ayant pris avec le temps les vaisseaux des villes alliées , excepté ceux de Chio et de Lesbos , leur imposèrent à toutes des tributs pécuniaires ( 1 ) ; et dans la guerre que nous écrivons , leur appareil militaire fut plus grand qu'il ne l'avait jamais

---

(1) Naxos fut la première île alliée que les Athéniens soumirent à l'état de sujette. *Thucyd. l. 1 , c. 98.* Les habitans de Thasos furent obligés de raser leurs fortifications , et de livrer leurs vaisseaux , *c. 101.* L'île d'Egine éprouva plus tard le même traitement *c. 108.*



été, lorsqu'ils fleurissaient le plus par les secours complets de tous leurs alliés.

XX. Tel j'ai trouvé l'ancien état de la Grèce, et il est difficile d'en démontrer l'exactitude par une suite de preuves liées entr'elles : car les hommes reçoivent indifféremment les uns des autres, sans examen, ce qu'ils entendent dire sur les choses passées, même lorsqu'elles appartiennent à leur pays. Ainsi l'on croit généralement à Athènes qu'Hipparque était en possession de la tyrannie, lorsqu'il fut tué par Harmodius et Aristogiton. On ignore qu'Hippias étoit l'aîné des fils de Pisistrate, qu'il tenait les rênes du gouvernement, et qu'Hipparque et Thessalus étaient ses freres. Harmodius et Aristogiton, au jour et à l'instant même qu'ils allaient exécuter leur projet, soupçonnerent qu'Hippias en avait reçu quelques indices de la part des conjurés ; ils l'épargnerent dans l'idée qu'il était instruit d'avance : mais ils voulurent essayer du moins de faire quelque chose avant d'être arrêtés ; et ayant rencontré, près du temple nommé Léocorien, Hipparque occupé à disposer la pompe des Panathénées, ils lui donnerent la mort.

Il est bien d'autres choses qui existent encore de nos jours, et qui ne sont pas du nombre de celles que le temps a effacées de la mémoire, dont on n'a cependant que de fausses idées dans

le reste de la Grèce. Ainsi on croit que les rois de Lacédémone donnent chacun deux suffrages au lieu d'un , et que les Lacédémoniens ont un corps de troupes nommé Pitánate , qui n'a jamais existé : tant la plupart des hommes sont indolens à rechercher la vérité , et aiment à se tourner vers la première opinion qui se présente.

XXI. D'après les preuves que j'ai données , on ne se trompera pas sur les faits que j'ai parcourus , en m'accordant de la confiance , au lieu d'admettre ce que les poètes ont chanté , jaloux de tout embellir ; ou ce que racontent des historiens , qui , plus amoureux de chatouiller l'oreille , que d'être vrais , rassemblent des faits qui , dénués de preuves , généralement altérés par le temps , et dépourvus de vraisemblance , méritent d'être placés entre les fables (1). On peut croire que, dans mes recherches, je me suis appuyé sur les témoignages les plus certains , autant du moins que des faits anciens peuvent être prouvés.

Quoique l'on regarde toujours comme la plus importante de toutes les guerres , celle dans laquelle on porte les armes , et que rendu au re-

---

(1) C'est un trait que Thucydide lance contre Hérodote. C'est aussi Hérodote qu'il a en vue , en parlant des deux prétendus suffrages des rois de Lacédémone , et de la cohorte des Pitánates. *L. VI. c. 57. L. IX. c. 52.*

pos , on admire davantage les exploits des temps passés , on n'a qu'à considérer par les faits celle que je vais écrire , et l'on ne doutera pas qu'elle ne l'ait emporté sur les anciennes guerres.

XXII. Rendre de mémoire dans les termes précis les discours qui furent tenus lorsqu'on se préparait à la guerre , ou pendant sa durée , c'est ce qui était difficile pour moi-même quand je les avais entendus , et pour ceux qui m'en rendaient compte , de quelque part qu'ils les eussent appris. Je les ai rapportés comme il m'a semblé que les orateurs devaient sur-tout avoir parlé dans les circonstances où ils se trouvaient , me tenant toujours , pour le fond des pensées , le plus près qu'il était possible de ce qui avait été dit en effet.

Quant aux événemens , je ne me suis pas contenté de les écrire sur la foi du premier qui m'en faisait le récit , ni comme il me semblait qu'ils s'étaient passés : mais j'ai fait des informations aussi exactes qu'il m'a été possible , même sur ceux auxquels j'avais été présent. Ces recherches étaient pénibles ; car les témoins d'un événement ne disent pas tous les mêmes choses sur les mêmes faits ; ils les rapportent au gré de leur mémoire ou de leur partialité. Comme j'ai rejeté ce qu'ils disaient de fabuleux , je serai peut-être écouté avec moins de plaisir. Mais il me suffira que mon travail soit regardé comme utile par

ceux qui voudront connaître la vérité de ce qui s'est passé , et en tirer des conséquences pour les événemens semblables ou peu différens , qui, par la nature des choses humaines , se renouvelleront un jour. C'est une propriété que je laisse pour toujours aux siècles à venir , et non un jeu d'esprit fait pour flatter un instant l'oreille (1).

XXIII. La plus considérable des guerres précédentes fut celle contre les Perses , et cependant cette querelle fut bientôt jugée par deux actions navales et deux combats de terre. Mais la guerre que j'écris a été de bien plus longue durée , et a produit des maux tels que jamais la Grèce n'en avait éprouvé dans un même espace de temps. Jamais tant de villes n'avaient été dévastées soit par les Barbares , soit par leurs hostilités réciproques , quelques-unes même perdirent leurs habitans pour en recevoir de nouveaux ; jamais tant d'hommes n'avaient éprouvé les rigueurs de l'exil ; jamais tant n'avaient perdu la vie dans les combats ou par les séditions. Des événemens autrefois connus par tradition , et rarement confirmés par les effets , ont cessé d'être incroyables : tremblemens de terre ébranlant à-la-fois une grande partie du globe , et les plus vio-

---

(1) Je crois que c'est encore un trait lancé contre Hérodote. La lecture de son histoire , faite aux jeux olympiques , avait paru faire partie de ces jeux.

lens dont en eût encore entendu parler ; éclipses de soleil plus fréquentes que dans aucun temps dont on ait conservé le souvenir ; en certains pays de grandes sécheresses , et , par elles , la famine ; un fléau plus cruel encore , et qui a détruit une partie des Grecs , la peste ; maux affreux , et tous réunis à ceux de cette guerre.

Les Athéniens et les Péloponnésiens la commencèrent en rompant la treve de trente ans qu'ils avaient conclue après la soumission de l'Eubée (1). J'ai commencé par écrire les causes de cette rupture et les différens des deux peuples , pour qu'on n'ait pas la peine de chercher un jour d'où s'éleva , parmi les Grecs , une si terrible querelle. La cause la plus vraie , celle sur laquelle on gardait le plus profond silence , et qui la rendit cependant inévitable , fut , je crois , la grandeur à laquelle les Athéniens étaient parvenus et la terreur qu'ils inspiraient aux Lacédémoniens. Mais voici les raisons qu'on mettait au jour de part et d'autre , qui firent rompre la treve et commencer les hostilités.

XXIV. Epidamne est une ville qu'on trouve à droite en entrant dans le golphe d'Ionie : elle est voisine des Talautiens , barbares de nation

---

(1) Cette treve de trente ans fut conclue , suivant Dodwel , 445 ans avant notre ère. Sur l'affaire de l'Eubée, voyez ci-dessous , c. 114.

illyrique. C'est une colonie des Corcyréens ; Phalius , fils d'Eratoclide , Corinthien de race , et descendant d'Hercule , en fut le fondateur : il fut mandé de la métropole , suivant l'antique usage , pour exercer cette fonction (1). Des Corinthiens et d'autres gens d'origine dorique se joignirent à ceux qui allaient établir la colonie : ce fut , avec le temps , une cité considérable , et elle parvint à une grande population ; mais , comme on le raconte , les habitans après s'être livrés , pendant plusieurs années , à des dissensions intestines , périrent en grand nombre dans une guerre qu'ils eurent avec les Barbares leurs voisins , et perdirent une grande partie de leur puissance. Enfin , avant la guerre que nous écrivons , le peuple chassa les riches ; ceux-ci se retirèrent chez les Barbares , et , avec eux , ils exercèrent par terre et par mer le brigandage contre leur patrie. Les citoyens qui étaient restés dans la ville , ainsi tourmentés , envoyèrent une députa-

---

(1) Quand une colonie était devenue assez puissante pour en fonder une autre à son tour , elle devait demander à sa métropole un citoyen qui était chargé de la conduire , et qui en devenait le fondateur. Corcyre était une colonie de Corinthe ; elle fut obligée , pour fonder la colonie d'Epidamne , de s'adresser aux Corinthiens , et ceux-ci lui envoyèrent Phalius , qui fut le fondateur de la colonie nouvelle.

tion à Corcyre comme à leur métropole. Ils demandaient qu'on daignât ne les pas abandonner dans leur ruine , qu'on voulût bien les réconcilier avec les exilés , et mettre fin à la guerre des Barbares. Ils firent cette demande assis , en qualité de supplians , dans le temple de Junon (1); mais les Corcyréens ne reçurent pas leurs prières , et les renvoyerent sans leur rien accorder.

XXV. Les Epidamniens , voyant qu'ils n'avaient aucun secours à espérer de Corcyre , ne surent quel parti prendre dans leur malheur. Ils envoyèrent à Delphes consulter le Dieu , pour savoir s'ils remettraient leur ville aux Corinthiens , comme à leurs fondateurs , et s'ils essaieraient d'en obtenir quelque assistance. Le Dieu leur répondit de donner leur ville aux Corinthiens , et de se mettre sous leur commandement. Les Epidamniens allèrent à Corinthe ; et , conformément à l'oracle , ils remirent aux Corinthiens la colonie. Ils leur firent connaître qu'elle avait eu pour fondateur un citoyen de Corinthe ; et leur communiquant la réponse du Dieu , ils les prièrent de ne pas les abandonner dans

---

(1) Les supplians s'asseyaient dans les parvis des temples , ou autour des autels , et souvent ils tenaient en mains des rameaux. Quand c'était un particulier qu'on venait implorer , on s'asseyait auprès de son foyer.

leur désastre , et de leur accorder des secours. Les Corinthiens étoient persuadés que cette colonie ne leur appartenait pas moins qu'aux Corcyréens ; ils prirent ces infortunés sous leur protection , touchés de la justice de leur cause , et en même temps par haine pour les citoyens de Corcyre , qui les négligeaient , quoiqu'ils fussent une colonie sortie de leur sein. Ils ne leur rendaient pas les honneurs accoutumés dans les solemnités publiques , et ne choisissaient pas , comme les autres colonies , un pontife de Corinthe pour présider à leurs sacrifices(1). Egaux par leurs richesses aux états les plus opulens de la Grèce , et plus puissans encore par leur appareil militaire ; ils dédaignaient leur métropole. Ils ne manquaient pas aussi , dans l'occasion , de vanter avec orgueil leur grande supériorité dans la marine , parce qu'autrefois les Phéaciens avaient habité Corcyre , et avaient dû leur gloire à la puissance de leurs flottes : aussi les voyait-on s'appliquer sur-tout à la navigation , et leur marine étoient formidable : ils avaient cent vingt triremes quand ils commencèrent la guerre.

XXVI. Les Corinthiens , qui avaient contre cette République tant de sujets de plainte , envoyèrent avec joie des secours à Epidamne. Ils

---

(1) C'étoit de la métropole que les colonies recevaient le feu sacré et leur pontife.



engagerent ceux qui le voudraient , à y aller former des établissemens , et y firent passer une garnison composée de Corinthiens , d'Ampraciotes et de Leucadiens : elle prit sa route par terre du côté d'Apollonie , colonie de Corinthe , dans la crainte que les Corcyréens ne leur fermassent le passage de la mer. Ceux-ci informés qu'il allait à Epidamne une garnison et de nouveaux habitans , et que la colonie s'était donnée aux Corinthiens , éprouverent un vif ressentiment. Ils mirent aussitôt en mer vingt-cinq vaisseaux qui furent bientôt suivis d'une autre flotte , et ordonnerent , avec une hauteur insultante , aux Epidamniens de recevoir les exilés , et de chasser la garnison et les habitans qui leur étaient envoyés de Corinthe : c'est que les exilés d'Epidamne étaient venus à Corcyre ; ils montraient les tombeaux de leurs ancêtres , faisaient valoir l'origine commune qui les unissait aux Corcyréens , et demandaient à être rétablis dans leur patrie. Les Epidamniens refuserent de rien entendre , et ceux de Corcyre les allerent attaquer avec quarante vaisseaux : ils menaient avec eux les exilés , dans le dessein de les rétablir , et ils avaient pris un renfort d'Illyriens. Prêts à former le siège , ils déclarerent qu'il ne serait fait aucun mal ni aux étrangers , ni même à ceux des Epidamniens qui voudraient se retirer :

rer :

rer : mais que ceux qui s'obstineraient à faire résistance seraient traités en ennemis. Personne n'eut égard à cette proclamation, et les Corcyréens assiégèrent la place qui est située sur un isthme.

**KXVII.** Dès qu'on reçut à Corinthe la nouvelle du siège, on fit des dispositions de guerre. Il fut en même temps publié que ceux qui voudraient aller s'établir à Epidamne, y jouiraient de tous les droits de citoyens; et que ceux qui, sans partir sur le champ, voudraient participer aux avantages de la colonie, auraient la permission de rester, en déposant cinquante drachmes, monnaie de Corinthe. Bien du monde partit, beaucoup d'autres apportèrent de l'argent; on engagea les Mégariens à fournir des vaisseaux d'escorte, dans la crainte d'être inquiété dans la navigation par les Corcyréens. Les Mégariens se disposèrent à les accompagner avec huit vaisseaux, et les Paliens, qui logent dans l'île de Céphalénie, avec quatre. On demanda aussi des secours aux Epidauriens, qui fournirent cinq vaisseaux; les Hermioniens en donnerent un, les Trézéniens deux, les Leucadiens dix, les Ampraciotes huit. On demanda aux Thébains de l'argent, de même qu'aux Phliasiens. On n'exigea des Eléens que des vaisseaux vuides et de l'argent. Les Corinthiens eux-mêmes équipe-

rent trente vaisseaux et mirent sur pied trois mille hoplites (1).

XXVIII. Les Corcyréens, sur l'avis de ces préparatifs, vinrent à Corinthe, accompagnés de députés de Lacédémone et de Sicyone qu'ils avaient pris avec eux. Ils demandèrent que les Corinthiens, comme n'ayant rien à prétendre sur Epidamne, en retirassent la garnison et les hommes qu'ils y avaient envoyés; que s'ils avaient à faire quelque réclamation, on s'en remettrait à l'arbitrage des villes du Péloponnèse dont les deux partis conviendraient, et que celui des deux peuples dont elles reconnaîtraient les droits sur la colonie, en resterait le maître. Ils offraient aussi de s'en rapporter à l'oracle de Delphes: enfin ils ne voulaient pas la guerre; mais si leurs demandes étaient rejetées, ils se verraient forcés de se procurer des secours, et de se faire, chez quelques-unes des principales puissances de la Grèce, des amis, que

---

(1) On donnait le nom d'hoplites aux troupes qui avaient l'armure complète, à la différence des archers, frondeurs, gens de trait, et de toutes les troupes légères qui n'étaient pas complètement armées. J'ai été obligé d'adopter dans cette traduction le mot *hoplites*, pour éviter le retour trop fréquent d'une périphrase.

d'ailleurs ils répugneraient à choisir. Les Corinthiens répondirent qu'ils n'avaient qu'à retirer de devant Epidamne leurs vaisseaux et les troupes de Barbares, et qu'alors on mettrait leurs demandes en délibération ; mais qu'en attendant il n'était pas juste que les Corcyréens fussent assiégés, et eux-mêmes mis en jugement. Ceux de Corcyre repliquèrent qu'ils consentaient à cette proposition, si les Corinthiens rappelaient les gens qu'ils avaient dans Epidamne, ou que même, si les deux partis convenaient de rester tranquilles où ils se trouvaient, ils étaient prêts à faire une trêve jusqu'au jugement des arbitres.

XXIX. Les Corinthiens n'écoutèrent aucune de ces propositions. Dès que leur flotte fut appareillée, et qu'ils eurent reçu les troupes auxiliaires, ils envoyèrent un héraut déclarer la guerre à Corcyre, sortirent du port avec soixante-quinze vaisseaux et deux mille hoplites, et cinglèrent vers Epidamne. Les commandans de la flotte étaient Aristée fils de Pellicus, Callicrate fils de Callias, et Timanor fils de Timanthe : les généraux de terre, Archétyme fils d'Eurytyme, et Isarchidas fils d'Isarchus. Ils étaient devant Actium, dans les campagnes d'Anactorium, où est le temple d'Apollon ; quand ils virent arriver sur un vaisseau de transport un héraut qui ve-

naît de la part des Corcyréens , leur défendre de s'avancer contre eux. Ceux qui l'envoyaient appaillaient en même temps leur flotte , garnissaient de leurs agrès le plus grand nombre des vaisseaux pour les mettre en mer et radoubaient les autres. Comme le héraut ne leur rapporta , de la part des Corinthiens , aucune parole de paix , et que leurs navires , au nombre de quatre-vingts , étaient équipés , ( ils en avaient quarante au siège d'Epidamne ) ils partirent à la rencontre des ennemis , mirent la flotte en bataille et engagèrent le combat. Leur victoire fut complète ; ils détruisirent quinze vaisseaux de Corinthe , et le même jour , ceux qui faisaient le siège d'Epidamne forcèrent la place à capituler. La capitulation portait que les étrangers seraient mis en vente , et les Corinthiens dans les fers , jusqu'à ce qu'on eût décidé de leur sort.

XXX. Après le combat naval , les Corcyréens dressèrent un trophée à Leucymne , promontoire de Corcyre , et firent mourir tous leurs prisonniers , excepté les Corinthiens qu'ils tinrent en captivité. Quand les Corinthiens et leurs alliés se furent retirés après leur défaite , les Corcyréens , maîtres de toute cette partie de la mer , se portèrent à Leucade , colonie de Corinthe , et la ravagèrent. Ils brûlèrent Cyllene , où était

le chantier des Eléens , pour les punir d'avoir fourni aux Corinthiens des vaisseaux et de l'argent. Enfin pendant la plus grande partie de l'année après le combat naval , ils eurent l'empire de la mer , et leurs vaisseaux désolaient ceux des alliés de Corinthe.

Mais enfin les Corinthiens , à l'approche de l'été , voyant ce que leurs alliés avaient à souffrir , firent partir une flotte et une armée ; ils camperent à Actium , et vers Chimerium dans la Thesprotide , pour garder Leucade et les autres villes amies. Les Corcyréens , avec une flotte et des troupes de terre , vinrent camper à Leucymne , en face de leurs ennemis ; mais ni les uns ni les autres ne s'avancèrent en mer pour se combattre : ils se contenterent de s'observer pendant tout l'été ; et , l'hiver venu , ils se retirèrent.

XXXI. Depuis le combat naval , pendant tout le reste de l'année où il fut livré , et dans l'année suivante , les Corinthiens indignés de la guerre qu'ils avaient à soutenir contre les Corcyréens , construisirent des vaisseaux , se formèrent une excellente flotte , et rassemblèrent du Péloponnèse et de tout le reste de la Grèce , des rameurs attirés par l'appât d'une bonne solde. A la nouvelle de ces préparatifs , les Corcyréens furent effrayés. Ils n'avaient d'alliance

avec aucun état de la Grèce , et ne s'étaient fait comprendre ni dans les traités des Athéniens , ni dans ceux des Lacédémoniens. Ils crurent devoir se rendre à Athènes , et essayer d'être admis dans l'alliance de cette république , et d'en obtenir quelques secours. Les Corinthiens furent instruits de cette résolution ; ils envoyèrent aussi à Athènes une députation , dans la crainte que les forces maritimes de cette république , jointes à celles de Corcyre , ne les empêchassent de faire la guerre comme ils le desiraient. L'assemblée formée , les députés de part et d'autre parlèrent contradictoirement. Voici comment s'exprimerent à peu près les Corcyréens.

XXXII. « Il est juste, ô Athéniens , que des  
» peuples qui ne se sont encore montrés aux  
» autres d'aucune utilité , ni par des services  
» signalés , ni par leur alliance , s'ils viennent ,  
» comme nous aujourd'hui , réclamer des sé-  
» cours , fassent d'abord connaître sur-tout que  
» ce qu'ils demandent , aura des avantages pour  
» ceux qu'ils implorent , que du moins il ne leur  
» sera pas nuisible , et qu'enfin on peut comp-  
» ter sur leur reconnaissance. S'ils n'établissent  
» rien de tout cela , qu'ils ne s'offensent pas  
» d'un refus. Les Corcyréens nous envoient de-  
» mander votre alliance , persuadés que nous

» pourrons vous satisfaire sur tous ces points.

» Nous sentons que notre conduite passée doit  
 » sembler absurde à vos yeux dans le besoin  
 » que nous éprouvons , et les circonstances pré-  
 » sentes la rendent funeste à nos propres inté-  
 » rêts. Nous qui jusqu'ici , de notre propre vo-  
 » lonté , n'avons jamais été les alliés de per-  
 » sonne , nous venons maintenant implorer l'al-  
 » liance des autres ; et cela , quand engagés dans  
 » une guerre avec les Corinthiens , nous nous  
 » trouvons , par cette conduite , dans un  
 » entier délaissement. Notre sagesse apparente  
 » d'autrefois , qui nous détournait de partager  
 » au gré d'autrui les hasards des guerres qui  
 » ne nous regardaient pas , ne se montre plus  
 » aujourd'hui que comme imprudence et fai-  
 » blesse. C'est avec nos seules ressources , que ,  
 » dans un combat naval , nous avons repoussé  
 » les Corinthiens. Mais à présent qu'ils se dis-  
 » posent vivement à nous attaquer , avec un ap-  
 » pareil plus formidable , rassemblé du Pélo-  
 » ponèse et du reste de la Grèce , que nous nous  
 » voyons dans l'impuissance d'exister réduits à  
 » nos propres forces , et que ce serait un grand  
 » danger pour toute la Grèce s'ils parvenaient  
 » à nous asservir ; nous sommes obligés de de-  
 » mander du secours et à vous-même , et à tous  
 » ceux dont nous pouvons en attendre. On doit

C iv



» nous pardonner si nous osons tenir une conduite opposée à notre première insouciance ,  
» qui n'avait d'autre cause que l'erreur , et non  
» pas une mauvaise intention.

» XXXIII. Si vous vous rendez à notre prière , ce sera pour vous , à bien des égards , un  
» heureux événement que le besoin où nous sommes réduits. D'abord vous viendrez au secours  
» d'un peuple qui souffre une injustice , et qui  
» n'en a pas commis : ensuite , en nous accueillant quand nous courons le danger de perdre  
» ce que les hommes ont de plus cher , vous  
» nous accorderez un bienfait , dont le témoignage ne pourra jamais s'effacer ; enfin après  
» votre marine , la nôtre est la plus puissante ;  
» et considérez quelle plus rare faveur de la fortune , et plus affligeante pour vos ennemis ,  
» que de voir une puissance , dont vous n'auriez  
» pas cru acheter la jonction trop cher par de  
» riches trésors et une vive reconnaissance ,  
» s'offrir à vous d'elle-même , et se remettre  
» dans vos mains , sans vous causer ni dangers ,  
» ni dépense. C'est d'ailleurs vous assurer près  
» du grand nombre une haute réputation de  
» vertu , la gratitude de ceux que vous défendrez , et un accroissement de puissance :  
» avantages qui , dans tous les temps , ne se sont  
» offerts réunis qu'à bien peu de nations. Il est

» rare qu'en sollicitant une alliance , on ne pro-  
» cure pas moins d'éclat et de sûreté à ceux  
» qu'on implore , que l'on doit soi-même en  
» recevoir.

» Il se trompe , celui qui se persuade qu'on ne  
» verra pas s'élever une guerre où nous pourrions  
» vous être utiles. Il ne sent pas que les La-  
» cédémoniens brûlent de vous combattre ,  
» parce qu'ils vous craignent ; et que les Corin-  
» thiens , puissans par eux-mêmes et qui vous  
» haïssent , commencent par nous attaquer ,  
» pour se porter ensuite contre vous. Ils crai-  
» gnent que , dans notre haine commune , nous ne  
» nous unissions contre eux ; ce qui leur ferait  
» manquer deux objets bien chers ; de nous nui-  
» re et d'affermir leur puissance.

XXXIV. » Notre intérêt est de les prévenir ,  
» nous en vous offrant , vous en acceptant no-  
» tre alliance , et de nous concerter d'avance  
» contre eux , plutôt que d'avoir à nous défen-  
» dre de leurs complots. Si l'on vous objecte  
» l'injustice de soutenir dans sa rébellion une  
» de leurs colonies , qu'on apprenne que toute  
» colonie , bien traitée , révere sa métropole ,  
» et maltraitée s'en détache : car elle a été en-  
» voyée pour être non l'esclave , mais l'égale  
» de ceux qui sont restés. On ne peut ré-  
» voquer en doute l'injustice des Corinthiens :

## HISTOIRE

» invités à mettre en arbitrage nos diffé-  
» rens au sujet d'Epidamne , ils ont mieux  
» aimé répondre à nos réclamations par la  
» guerre , que par les voies de la justice. Ap-  
» prenez de leur conduite envers nous , qui leur  
» appartenons par notre origine , à ne pas leur  
» permettre de vous tromper , et , trop faciles  
» à leurs prières , à ne pas vous presser de ser-  
» vir leur cause. Le plus sûr moyen d'exister  
» sans crainte , c'est de ne pas se préparer le  
» repentir d'avoir servi ses ennemis.

XXXV. » Et ce n'est pas même rompre votre  
» traité avec les Lacédémoniens que de nous  
» recevoir dans votre alliance , nous qui ne som-  
» mes alliés ni de Corinthe ni de Lacédémone.  
» Il est dit dans le traité que toute ville grec-  
» que , qui n'est l'alliée de personne , est libre  
» de s'unir à celle qu'il lui plaira : et il serait  
» étrange qu'il leur fût permis de remplir leurs  
» vaisseaux d'hommes compris dans le traité ,  
» et même du reste de la Grèce , et même en-  
» core de vos propres sujets , et qu'ils préten-  
» dissent nous interdire votre alliance offerte à  
» tous les opprimés , et tous les secours que  
» nous pourrions obtenir de quelque endroit que  
» ce fût. Peut-être vous feront-ils un crime de  
» nous accorder notre demande ; mais nous au-  
» rons bien plus justement à nous plaindre , si

» vous la rejettez. Quoi ! vous nous repousse-  
 » riez , nous qui sommes en danger , et qui ne  
 » sommes point vos ennemis ; et non-seulement  
 » vous n'opposeriez aucun obstacle à ceux qui  
 » sont vos ennemis , qui déjà s'avancent contre  
 » vous ; mais vous souffririez qu'ils tirassent des  
 » forces même de votre domination : quelle in-  
 » justice ! Arrêtez les levées de mercenaires  
 » qu'ils font sur votre territoire , ou envoyez-  
 » nous aussi du secours : choisissez la manière  
 » que vous trouverez la plus convenable ; mais  
 » le mieux est de nous admettre à votre alliance  
 » ce , et de nous aider ouvertement.

» Nous vous avons annoncé d'abord , et nous  
 » devons faire voir que vous retirerez de cette  
 » conduite de grands avantages : le plus impor-  
 » tant , celui qui doit sur-tout vous déterminer ,  
 » c'est que nos ennemis sont les mêmes ; et que loin  
 » d'être à mépriser , ils sont capables de faire beau-  
 » coup de mal à ceux qui osent se soustraire à  
 » leur empire. D'ailleurs , ce n'est pas une puis-  
 » sance de terre qui vient s'offrir à vous ; c'est  
 » une puissance maritime ; et il vous est plus  
 » important de ne pas vous en priver. Il serait  
 » de votre intérêt de ne pas souffrir qu'il existât  
 » d'autre marine que la vôtre ; cela est im-  
 » possible : soyez donc les amis de ceux qui ont  
 » la meilleure flotte.

XXXVI. » Il se trouvera peut-être quelq'un  
» qui sentira l'utilité de nos offres ; mais , en les  
» acceptant , il craindrait de rompre le traité.  
» Qu'il sache que c'est précisément ce qu'il  
» craint , qui vous procurera de la force et  
» inspirera le plus de terreur à vos ennemis ;  
» tandis que ce qui le rassurerait , le refus de  
» cette force , vous rendant plus faibles contre  
» des ennemis vigoureux , leur inspirerait plus  
» de confiance ; qu'enfin ce n'est pas , en ce mo-  
» ment , sur le sort de Corcyre plutôt que sur  
» celui d'Athènes qu'il délibère. Il pourroit bien  
» mal aux intérêts de cette république , celui  
» qui ne considère que l'instant présent , et qui ,  
» pour une guerre qui se fera , qui déjà com-  
» mence en quelque sorte , hésite à se fortifier  
» de la jonction d'une ville qu'il n'est pas indif-  
» férent d'avoir pour amie ou pour ennemie.  
» Sans parler de ses autres avantages , elle do-  
» mine sur le passage de l'Italie et de la Sicile ;  
» elle peut empêcher qu'une flotte ne passe de-  
» là dans le Péloponnèse , ni du Péloponnèse  
» dans ces contrées. Apprenez en peu de mots ,  
» qui renferment tout , à ne pas nous refuser.  
» Il est dans la Grèce trois puissances mariti-  
» mes , dignes de considération ; la vôtre , la  
» nôtre , celle des Corinthiens : si vous souffrez  
» que deux de ces puissances n'en fassent qu'une ,

» si les Corinthiens se rendent maîtres de notre  
 » île , vous aurez à combattre à la fois sur mer  
 » les Corcyréens et les Péloponnésiens ; mais ,  
 » en acceptant notre alliance , vous aurez nos flot-  
 » tes de plus pour lutter contre le Péloponnèse ».

Ce fut dans des termes semblables que s'exprimerent les Corcyréens. Les Corinthiens , après eux , parlèrent à peu près ainsi :

XXXVII. « Puisque ces gens de Corcyre ne  
 » se sont pas bornés , dans leur discours , à sol-  
 » liciter votre alliance , mais qu'ils ont parlé de  
 » nos injustices , et du tort que nous avons de  
 » leur faire la guerre , nous sommes obligés ,  
 » avant de traiter le sujet qui nous amène , de  
 » répondre à ces deux reproches : ainsi vous  
 » serez plus en état d'apprécier notre demande ,  
 » et vous ne rejetterez pas sans motif ces grands  
 » avantages qu'ils vous présentent.

» C'est par sagesse , disent-ils , qu'ils n'ont  
 » accepté l'alliance de personne. Non ; c'est un  
 » parti qu'ils ont pris par scélératesse et non  
 » par vertu ; ils ne voulaient avoir aucun allié  
 » pour témoin de leurs injustices , ni appeler des  
 » amis pour rougir devant eux. D'ailleurs leur  
 » ville est très-avantageusement située pour les  
 » rendre juges de ceux qu'ils maltraitent , et in-  
 » dépendans de toute convention. Il est fort rare  
 » qu'ils navigent chez les autres ; et souvent la

» nécessité pousse les autres dans leur repaire.  
 » Aussi n'est-ce pas dans la crainte de partager  
 » l'injustice des autres qu'ils ont pris le parti  
 » généreux de rester isolés ; mais pour être seuls  
 » quand ils se livrent à l'injustice ; pour s'aban-  
 » donner à la violence quand ils se trouvent les  
 » plus forts , gagner davantage dans le secret ,  
 » et nier sans honte leurs larcins. Sans doute s'ils  
 » avaient cette intégrité dont ils se parent , plus  
 » ils sont indépendans de leurs voisins , plus ils  
 » devraient mettre en évidence leur vertu , en  
 » se soumettant aux voies de droit dans leurs  
 » contestations.

XXXVIII. » C'est ce qu'ils ne pratiquent ni  
 » avec les autres ni avec nous. Sortis de notre  
 » sein , ils se sont toujours montrés rebelles , et  
 » maintenant ils nous font la guerre. Leur ex-  
 » cuse est qu'ils n'ont pas été envoyés en colonie  
 » pour être maltraités : notre réponse est que nous  
 » ne les avons pas envoyés en colonie pour en  
 » recevoir des offenses , mais pour les comman-  
 » der et pour en recevoir les respects qu'ils nous  
 » doivent. Nos autres colonies nous réverent ;  
 » je dirai plus , elles nous aiment : et si nous  
 » plaisons aux autres , qui sont en plus grand  
 » nombre , et que nous leur déplaisions à eux  
 » seuls , c'est à eux sans doute que le tort doit  
 » être imputé. J'avoue que nous serions condam-

» nables de leur faire la guerre , si nous n'avions  
» pas été grièvement offensés : mais quand nous  
» aurions même ce tort, ce serait un honneur pour  
» eux de céder à notre colere , et la honte serait  
» pour nous , de nous permettre la violence  
» contre leur modération. Mais devenus inso-  
» lens et gonflés de leurs richesses , après bien  
» d'autres injures , sans avoir réclamé la ville  
» d'Epidamne , qui nous appartient , lorsqu'elle  
» souffrait les horreurs de la guerre , ils l'ont pri-  
» se de vive force , quand nous venions la se-  
» courir.

XXXIX. » Ils disent qu'ils ont offert d'abord  
» de se soumettre à des arbitres : mais ce n'est  
» pas respecter la justice , que de mettre la for-  
» ce de son côté , et d'attendre qu'on n'ait plus  
» rien à craindre , pour établir ses raisons , et  
» appeler en jugement son adverse partie. Il  
» faut , ayant d'entrer en procès , se montrer  
» juste en procédés aussi bien qu'en paro-  
» les. Ce n'est pas avant de commencer le siège  
» d'Epidamne , mais lorsqu'ils ont cru que nous  
» ne mépriserions pas cet outrage , qu'ils ont  
» affecté de réclamer la justice. Et non contents  
» de s'être rendus coupables par cette entreprise ,  
» ils viennent à présent vous inviter , non pas à  
» leur alliance , mais à partager leur crime. Ils  
» ont commencé par provoquer notre haine , et



» ils vous prient de les reconnaître pour vos al-  
» liés. C'était quand ils n'avaient rien à crain-  
» dre qu'ils auraient dû faire cette démarche ,  
» et non quand nous sommes offensés , quand  
» ils sont en danger , quand , sans avoir eu part  
» à leur puissance , vous leur ferez part de vos  
» avantages , et qu'étrangers à leurs fautes ,  
» vous en deviendrez complices à nos yeux. Que  
» ne venaient-ils autrefois partager avec vous  
» leur puissance , et vous auriez couru en com-  
» mun les hasards des événemens. Mais non ;  
» c'est après leur faute , dont vous ne pouvez  
» être accusés , qu'ils veulent vous en faire par-  
» tager la punition.

XL. » Que nous ne paroissions devant vous  
» qu'avec la justice en notre faveur , que  
» ces gens-là soient coupables de violence et  
» de brigandage , c'est ce qui est assez prouvé.  
» Apprenez que vous ne pourriez les recevoir ,  
» sans vous rendre injustes. Si le traité porte  
» qu'il est permis aux villes qui n'ont pas d'al-  
» liés , d'en choisir à leur volonté , cette clause  
» ne regarde pas celles qui n'entreraient dans  
» une alliance que pour nuire à leurs voisins :  
» elle concerne la république qui , sans en pri-  
» ver une autre de son alliance , aurait besoin  
» de pouvoir à sa sûreté , et qui n'apportera  
» point , à ceux qui ne la recevront pas , s'ils  
ont

» ont de la prudence , la guerre au lieu de la  
 » paix. C'est ce que vous éprouverez , si vous  
 » ne nous croyez pas : car vous ne deviendrez  
 » pas seulement leurs alliés ; mais au lieu d'être  
 » les nôtres , vous deviendrez nos ennemis. Dès  
 » que vous marcherez avec eux , il faudra bien  
 » que , pour nous défendre contre eux , nous  
 » vous combattions vous-mêmes.

» Mais la justice veut que vous restiez neu-  
 » tres , ou plutôt que vous marchiez contre eux  
 » avec nous. Car un traité vous lie avec les Co-  
 » rinthiens , et vous n'en avez eu jamais avec les  
 » Corcyréens , pas même un traité de treve. Ne  
 » faites donc pas une loi pour recevoir sous vo-  
 » tre protection des rebelles. Quand les Samiens  
 » se souleverent contre vous , quand le Pé-  
 » loponnèse était partagé sur la question de  
 » savoir s'il falloit les secourir , nous n'avons  
 » pas voté contre vous : nous avons hautement  
 » soutenu qu'il est permis à chacun de punir  
 » ses alliés. Si vous recevez , si vous vengez des  
 » villes coupables , on verra vos sujets en aussi  
 » grand nombre recourir à notre protection , et  
 » la loi que vous aurez portée se tournera moins  
 » contre nous que contre vous-mêmes.

XLI. » Voilà quels sont nos droits auprès de  
 » vous ; ils sont fondés sur les loix de la Grèce.  
 » Nous osons dire que , dans la circonstance ac-

» tuelle , vous nous devez de la reconnaissance ;  
» ce ; nous vous exhortons à la montrer ; nous  
» vous prions de nous accorder un juste retour ,  
» et nous ne sommes pas assez vos ennemis pour  
» en tourner contre vous les effets , ni assez de  
» vos amis pour le réclamer trop souvent. Lors-  
» qu'autrefois , avant la guerre des Médes , vous  
» manquiez de vaisseaux longs contre les Egé-  
» netes , les Corinthiens vous en prêtèrent vingt  
» (1). Ce bon office de notre part , celui que nous  
» nous avons rendu contre les Samiens , en em-  
» pêchant le Péloponnèse de les secourir , voilà  
» ce qui vous a procuré la supériorité sur Egée ,  
» et la punition de Samos. Nous vous avons  
» rendu ces services , quand vous marchiez  
» contre vos ennemis ; circonstance où les hom-  
» mes , tout occupés du désir de vaincre , sont  
» incapables de toute autre considération ,  
» regardent comme ami celui qui les sert , fût-il  
» auparavant leur ennemi ; et comme ennemi  
» celui qui s'oppose à leurs desseins , quand  
» il serait leur ami , sacrifiant tous les égards

---

(1) Les vaisseaux ronds servaient au commerce , les vaisseaux longs à la guerre. Thucydide a déjà dit que les Corinthiens avaient perfectionné la marine , et construit les premiers des vaisseaux sur un modèle inconnu de l'antiquité.

» particuliers à l'objet actuel de leur ambition.

XLII. » Voilà ce dont il faut vous pénétrer , et  
 » ce que ceux qui sont trop jeunes pour le savoir  
 » par eux-mêmes doivent apprendre des vieillards. Combattez avec nous de bons offices. Et  
 » qu'on ne s'imagine pas que notre discours  
 » s'accorde avec la justice ; mais que si la guerre  
 » survenait , il serait contraire à vos intérêts de  
 » vous y conformer ; le véritable intérêt est en  
 » faveur de celui qui fait le moins de fautes. Elle  
 » est encore incertaine cette guerre à venir ,  
 » dont les Corcyréens vous font peur , et pour  
 » laquelle ils vous pressent d'être injustes ; et il  
 » serait indigne de vous , dans la crainte qu'ils  
 » vous inspirent , de vous attirer , non la haine  
 » supposée prochaine , mais la haine déclarée  
 » des Corinthiens. Il sera plus sage de dissiper  
 » les mécontentemens que nous a causés l'affaire  
 » de Mégare. Un dernier service , rendu à  
 » propos , fût - il même léger , est capable  
 » d'effacer une grande offense. Ne vous laissez  
 » pas entraîner par la jonction qui vous est  
 » offerte d'une marine respectable. Ne pas être  
 » injuste envers ses égaux , c'est bien mieux  
 » assurer sa puissance , qu'épris d'avantages  
 » manifestes pour le moment , ne satisfaire son  
 » ambition qu'au milieu des dangers.

XLIII. » Puisque nous sommes tombés sur

D ij

» ce que nous avons dit nous-mêmes autrefois  
» à Lacédémone, qu'il est permis à chacun de  
» punir ses alliés, nous attendons de vous une  
» réponse semblable. Favorisés par nos suffrages,  
» ne nous lésez point par les vôtres. Rendez-  
» nous la pareille, et songez que nous sommes  
» à présent dans une circonstance, où l'on n'a  
» pas de plus grand ami que celui qui nous  
» sert, où celui qui s'oppose à nos desseins est  
» notre ennemi. Ne recevez pas malgré nous  
» dans votre alliance ces brigands de Corcyre,  
» et ne les protégez pas dans leurs injustices.  
» Vous comporter ainsi, c'est vous acquitter  
» d'un devoir, et consulter vos plus grands  
» intérêts ».

Ce fut de cette manière que parlèrent les Corinthiens.

XLIV. Les Athéniens ayant entendu les deux partis, se formèrent deux fois en assemblée. Ils pencherent la première fois en faveur des Corinthiens; mais ils changèrent d'avis la seconde. Il est vrai qu'ils ne jugèrent pas à propos de faire avec Corcyre un traité d'alliance offensive et défensive, par lequel ils auraient eues mêmes amis et les mêmes ennemis; car les Corcyréens auraient pu les engager à faire partir de concert leur flotte contre Corinthe; et c'eût été rompre le traité qu'ils avaient avec le Péloponnèse; mais

ils contracterent réciproquement une alliance défensive contre ceux qui attaqueraient Corcyre, Athènes, ou quelqu'un de leurs alliés. Ils sentaient bien que, malgré ce ménagement, ils auraient la guerre avec le Péloponnèse ; mais ils ne voulaient pas abandonner aux Corinthiens Corcyre qui avait une marine si florissante ; et leur intention était d'engager de plus en plus ces peuples les uns contre les autres, pour trouver plus faibles les Corinthiens et les autres puissances maritimes du Péloponnèse, quand eux-mêmes auraient à les combattre. D'ailleurs, l'île de Corcyre leur paraissait commodément située sur la route de l'Italie et de la Sicile.

XLV. Tels furent les motifs qui engagèrent les Athéniens à recevoir les Corcyréens dans leur alliance, et quand la députation de Corinthe se fut retirée, ils ne tarderent pas à leur faire passer un secours de dix vaisseaux. Ce fut Lacédémonius, fils de Cimon, Diotime fils de Strombichus, et Protéas fils d'Epiclès, qui en eurent le commandement. Ils eurent ordre de ne pas combattre les Corinthiens à moins que ceux-ci ne se portassent contre Corcyre, et ne fussent prêts à descendre dans cette île, ou dans quelque endroit qui en dépendît : car ils devaient s'opposer de toutes leurs forces à de telles entreprises. L'objet de cet ordre était de ne pas rompre

le traité. Les vaisseaux aborderent à Corcyre.

XLVI. Dès que les Corinthiens eurent terminé leurs préparatifs , ils s'y portèrent de leur côté avec cent cinquante vaisseaux. Il y en avait dix d'Elée , douze de Mégares , dix de Leucade , vingt-sept d'Ampracie , un d'Anactorium , et quatre-vingt-dix de Corinthe. Chaque ville avait nommé ses généraux : les Corinthiens en avaient cinq , dont le premier était Xenoclès fils d'Euthyclès. Leur rendez-vous fut la côte qui regarde Corcyre : ils partirent de Leucade , et aborderent à Chimérium dans la Thesprotide. Il se trouve , dans la partie de la Thesprotide qu'on nomme Eléatis , un port , et au dessus , à quelque distance de la mer , une ville qu'on appelle Ephyre. C'est près de là que se décharge dans la mer le lac Achérusien : le fleuve Acheron perd ses eaux dans ce lac , et lui donne son nom. Là coule aussi le fleuve Thyamis , qui sépare la Thesprotide de Cestrine , et c'est entre ces deux fleuves que s'élève le promontoire Chimérium : ce fut à cette partie du continent que les Corinthiens prirent terre , et qu'ils établirent leur camp.

XLVII. A la nouvelle de leur arrivée , les Corcyréens monterent cent dix vaisseaux que commandaient Miciade , Æsimede et Eurybate : ils allèrent camper dans une des îles qui se nomment Sybota. Là virent aussi les dix vaisseaux

d'Athènes. L'infanterie et mille auxiliaires de Zacynthe , pesamment armés , étaient sur le promontoire de Leucimne. Les Corinthiens avaient aussi , de leur côté , sur le continent , un grand nombre de Barbares auxiliaires : car ceux qui occupent cette partie de la terre ferme avaient été de touttemps amis de Corinthe.

XLVIII. Les Corinthiens ayant fait toutes leurs dispositions , prirent des provisions pour trois jours , et quitterent Chimerium pendant la nuit pour aller offrir aux ennemis le combat. Ils voguaient au lever de l'aurore , quand ils virent en haute mer s'avancer contr'eux la flotte des Corcyréens. On ne se fut pas plutôt aperçu des deux côtés , qu'on se mit en ordre de bataille. A l'aile droite des Corcyréens étaient les vaisseaux d'Athènes : les Corcyréens eux-mêmes composaient le reste de l'armée navale , partagée en trois corps , dont chacun était commandé par l'un des trois généraux. Telles étaient les dispositions des Corcyréens. L'aile droite des Corinthiens était formée des vaisseaux de Mégares et d'Ampracie ; au centre , étaient les alliés , chacun à leur rang ; les Corinthiens formaient l'aile gauche avec les vaisseaux qui voguaient le mieux. Ils étaient opposés aux Athéniens et à l'aile droite des Corcyréens.

XLIX. Les signaux furent levés de part et

D iv



d'autre , et l'action commença. Les ponts des deux flottes étaient couverts d'hoplites, d'archers, de gens de trait. La tactique était conforme à l'ancien usage , et peu savante. Les combats de mer étaient violens ; mais l'art y brillait moins que le courage. Ils ressemblaient beaucoup aux combats de terre. L'affaire une fois engagée , le nombre et le désordre des vaisseaux ne permettaient pas de se détacher aisément : c'était dans les hoplites qui couvraient les ponts , que résidait sur-tout l'espérance de la victoire. On s'acharnait au combat , et les bâtimens ne manœuvraient plus. On ne reculait pas pour recommencer une nouvelle attaque ; mais on se chargeait avec plus de valeur et de force que de science. C'était un horrible tumulte , un trouble affreux.

Les vaisseaux d'Athènes prêts à secourir les Corcyréens , s'ils étaient trop vivement pressés , imposaient de la crainte aux ennemis ; mais les généraux n'attaquaient pas , intimidés par les ordres qu'ils avaient reçus. L'aile droite des Corinthiens fut celle qui souffrit davantage : vingt bâtimens de Corcyre la mirent en fuite , la dispersèrent , la poussèrent à la côte , allèrent jusqu'au camp , descendirent ; brûlèrent les tentes abandonnées , et pillèrent la caisse.

De ce côté les Corinthiens et leurs alliés avaient

le dessous , et les Corcyréens étaient victorieux. Mais ils eurent à la gauche , où ils étaient eux-mêmes, un avantage considérable. Les Corcyréens déjà inférieurs en nombre , avaient de moins les vingt navires qui n'étaient pas revenus de la poursuite : les Athéniens qui les virent pressés , leur donnerent enfin du secours avec moins de crainte d'être blâmés. Ils s'étaient interdits jusqu'à ce moment de faire aucune attaque ; mais la flotte de Corcyre était mise en fuite , celle de Corinthe s'attachait à la poursuivre ; tout le monde alors prit part au combat ; il n'y eut plus de différence ; les Corinthiens et les Athéniens furent réduits à la nécessité de s'attaquer les uns les autres.

L. La fuite une fois décidée , les Corinthiens ne s'amuserent pas à remorquer les vaisseaux qu'ils avaient mis hors de combat , mais ils se tournèrent contre les hommes , et parcoururent la flotte ennemie pour les massacrer plutôt que pour les faire prisonniers. Ils égorgèrent même leurs amis sans les connaître , ne sachant pas que leur aîle droite avait été battue : depuis que les deux flottes s'étaient mêlées , comme elles étaient nombreuses , et qu'elles occupaient une grande étendue de mer , il était difficile de distinguer les vaincus et les vainqueurs.

Ce combat naval fut , par le nombre des bâ-

timens , le plus considérable que les Grecs eussent livré contre des Grecs. Après avoir poursuivi les Corcyréens jusqu'à la côte , les Corinthiens se mirent à recueillir les débris des vaisseaux et leurs morts. Ils en recouvrent la plus grande partie qu'ils transporterent à Sybota , port désert de la Thesprotide , où une armée de Barbares était venue par terre leur apporter du secours. Ils se rallierent ensuite , et firent voile de nouveau contre les Corcyréens. Ceux-ci vinrent à leur rencontre avec ce qui leur restait de vaisseaux en état de tenir la mer et les bâtimens Athéniens ; ils craignaient qu'ils ne tentassent une descente dans leur île. Il était déjà tard ; et l'on commençait à chanter le pæan (1) pour se préparer à charger , quand aussitôt les Corinthiens se mirent à ramer du côté de la poupe (2). C'est qu'ils voyaient s'avancer vingt navires d'Athènes. On les avait expédiés après le départ des dix autres , dans la crainte , comme il était arrivé , que les Corcyréens ne fussent vaincus , et que ce ne fût pas assez des premiers vaisseaux pour les défendre.

---

(1) On chantait avant le combat un pæan en l'honneur du Dieu Mars , et un autre après le combat en l'honneur d'Apollon.

(2) On ramait du côté de la poupe , pour reculer insensiblement sans cesser de faire face à l'ennemi.

**LI.** Les Corinthiens furent les premiers à les appercevoir ; ils soupçonnèrent qu'il y en avait plus qu'ils n'en voyaient, et c'est ce qui les faisait reculer. Comme ces bâtimens venaient d'un côté où ne pouvait guere porter la vue des Corcyréens, ils ne les découvrirent pas, et la manœuvre des Corinthiens les étonnait ; mais enfin ceux des leurs qui les apperçurent les premiers, s'écrierent qu'une flotte venait les attaquer. Aussitôt eux-mêmes firent leur retraite. Le jour tombait ; les Corinthiens revirèrent de bord et partirent. Ce fut ainsi que les deux partis se séparèrent, et le combat ne finit qu'à la nuit.

Les Corcyréens avaient leur camp à Leucimne, et les vingt vaisseaux d'Athènes, flottant à travers les morts et les débris de navires, y aborderent peu de temps après qu'on les eut apperçus. Ils avaient pour commandans Glaucon fils de Léagre et Andocide fils de Léogoras. Les Corcyréens, dans l'obscurité, avaient d'abord craint que ce ne fussent des vaisseaux ennemis ; mais quand ils les eurent reconnus, ils les reçurent dans la rade.

**LII.** Le lendemain, les trente vaisseaux d'Athènes sortirent du port avec ceux des Corcyréens qui étaient en bon état. Ils cinglerent vers Sybota où mouillaient les Corinthiens, pour voir s'ils voudraient s'essayer de nouveau. Ceux-ci mirent à la voile, et s'avancèrent en ordre de

bataille; mais dès qu'ils furent en haute mer, ils restèrent dans l'inaction. Ils n'avaient pas envie d'engager une affaire, à la vue du renfort que venaient de recevoir les Athéniens; et d'autres difficultés les arrêtaient; la garde des prisonniers qu'ils avaient à bord, et le défaut de tout pour radoubler, dans une solitude, ceux de leurs bâtimens qui avaient été maltraités. Ce qui les occupait le plus, c'était le moyen de faire une retraite. Ils craignaient que les Athéniens, depuis qu'ils en étaient venus aux mains avec eux, ne regardassent la trêve comme rompue, et ne s'opposassent à leur retour.

LIII. Ils prirent le parti de faire monter sur une barque légère quelques hommes sans caducée, et de les envoyer aux Athéniens, pour tâter leurs dispositions. Voici les paroles que prononcèrent ces députés. « Vous faites une injustice, ô Athéniens, de commencer la guerre et de rompre le traité. Vous vous opposez à la vengeance que nous voulons tirer de nos ennemis, et vous prenez les armes contre nous. Si votre dessein est d'empêcher que nous ne nous portions contre les Corcyréens, ou ailleurs, suivant notre volonté, si vous avez résolu de rompre la paix, prenez-nous les premiers, nous qui venons nous remettre en vos mains, et traitez-nous en ennemis ».

Ils parlèrent ainsi : tous les Corcyréens qui pouvaient les entendre s'écrièrent qu'il fallait les arrêter et leur donner la mort. Mais les Athéniens répondirent : « Nous ne commençons pas » la guerre , ô Péloponnésiens, et nous n'avons pas » dessein de rompre la paix : mais nous sommes » venus au secours des Corcyréens qui sont nos » alliés. Nous ne vous empêchons pas d'aller où » vous voudrez ; mais si vous attaquez Corcyre ou » quelque lieu qui en dépende, nous mettrons tou- » tes nos forces à ne pas souffrir cette entreprise ».

LIV. Sur cette réponse des Athéniens , les Corinthiens se disposèrent à regagner leur pays : ils dressèrent un trophée à Sybota , sur le continent. Les Corcyréens recueillirent les débris de leurs vaisseaux et leurs morts : la vague les avait poussés au rivage , et un vent qui s'était élevé pendant la nuit les avait dispersés sur toute l'étendue de la côte. Ils dressèrent de leur côté , en qualité de vainqueurs , un trophée dans un autre endroit qui porte aussi le nom de Sybota , et qui est dans une île. Voici les raisons qu'avaient les deux partis de se regarder comme victorieux : Les Corinthiens supérieurs dans le combat naval jusqu'à la nuit , avaient recueilli leurs morts (1) , et les débris de leurs vaisseaux ; ils n'avaient

---

(1) Après les batailles , le parti vaincu traitoit avec le parti victorieux pour avoir la permission d'enlever

pas fait moins de mille prisonniers , et avaient mis hors de combat environ soixante-dix navires ; ils se crurent en droit d'ériger un trophée. Les Corcyréens avaient détruit aux environs de trente vaisseaux ennemis ; et depuis l'arrivée des Athéniens , ils avaient rassemblé les débris de leurs bâtimens et recueilli leurs morts ; la veille, les Corinthiens , à la vue des vaisseaux d'Athènes , avaient ramé à la poupe , et s'étaient retirés ; et quand ensuite les Corcyréens s'étaient présentés , ils n'étaient pas venus à leur rencontre : voilà pourquoi ils élevèrent un trophée. Ce fut ainsi que chaque parti s'attribua la victoire.

LV. Les Corinthiens , sur leur route , enlevèrent par surprise Anactorium , à l'entrée du golphe d'Ampracie. Il leur appartenait en commun avec les Corcyréens. Ils y laisserent une colonie corinthienne , et retournerent chez eux. Ils vendirent huit cens Corcyréens de condition servile ,

---

ses morts. Demander cette permission , c'étoit avouer sa défaite , puisqu'on reconnoissoit qu'on ne pouvait les enlever de force. On les recevait , *par convention , par traité , sous la foi publique*. Les vainqueurs enlevaient les leurs , sans avoir besoin d'aucune convention. Cet usage est souvent indiqué dans Thucydide. Ici , les Corinthiens et les Corcyréens enlevèrent leurs morts sans avoir besoin de traiter , ce qui donnait aux uns et aux autres le droit de s'attribuer la victoire.

et gardèrent prisonniers deux cent cinquante citoyens , dont ils eurent grand soin , dans l'espérance que , rentrés dans leur patrie , ils pourroient la leur soumettre ; car la plupart étaient , par leur richesse , des premiers de la ville. Ce fut ainsi que , dans cette guerre avec les Corinthiens , Corcyre évita sa ruine. Les vaisseaux d'Athènes se retirèrent. Ainsi la première cause de la guerre entre les Corinthiens et les Athéniens , ce fut que les derniers , unis à la flotte de Corcyre , avaient exercé des hostilités contre celle de Corinthe , malgré la foi des traités.

LVI. Aussitôt après, s'éleverent entre les Athéniens et les Péloponnésiens des différens qui entraînerent la rupture. Les Corinthiens travaillaient à se venger , et les Athéniens ne doutaient pas de leur haine. Ils avaient pour tributaires et pour alliés les citoyens de Potidée , qui est une colonie de Corinthe sur l'isthme de Pallene. Ils leur ordonnerent de détruire celui de leurs murs qui regarde Pallene , de leur donner des otages , de chasser les Demiurges ( 1 ) que Corinthe leur envoyait tous les ans , et de n'en plus recevoir. Ils craignaient de les voir se soulever

---

( 1 ) Il y a dans le texte les *Epidemiurges*. Les Demiurges formaient dans les Républiques Doriennes cette magistrature supérieure , que composaient les Archontes dans d'autres Républiques.



à la sollicitation de Perdiccas et des Corinthiens, et entraîner par cet exemple leurs autres alliés de la Thrace.

- LVII. Ce fut aussi-tôt après le combat naval de Corcyre qu'ils prirent ces résolutions contre Potidée : car les Corinthiens ne dissimulaient pas leur ressentiment, et Perdicoas, fils d'Alexandre, roi de Macédoine, auparavant allié et ami d'Athènes, se déclarait contre cette république. La cause de son inimitié, c'est que les Athéniens avaient contracté une alliance avec Philippe son frere, et avec Derdas, qui lui faisaient la guerre en commun. C'est ce qui lui fit ouvrir des négociations à Lacédémone, pour susciter contre eux le Péloponnèse, et il s'attachait les Corinthiens dans le dessein d'opérer la défection de Potidée. Il fit aussi porter des paroles dans la Thrace aux habitans de la Chalcidique et chez les Bottiéens pour les engager à un soulèvement. S'il avait une fois dans son alliance ces pays voisins de sa domination, il devait trouver moins de difficulté dans la guerre qu'il méditait contre Athènes.

Cette république dépêchait alors contre ce prince trente vaisseaux et mille hoplites sous les ordres d'Archestrate fils de Lycomedes, et de dix autres généraux. Sur la connaissance de ses dispositions, et dans le dessein de prévenir le

Le soulèvement des villes ; on donna ordre aux commandans de ces vaisseaux d'exiger de Potidée des ôtages , de raser les fortifications de cette place , et de surveiller les villes voisines , pour en empêcher la défection.

**L V I I I.** Ceux de Potidée envoyèrent une députation à Athènes. Ils voulaient essayer d'obtenir qu'on ne fît aucun changement à leur égard. Ils allèrent aussi à Lacédémone, avec des députés de Corinthe , négocier des secours , en cas de besoin. Comme , après un long séjour à Athènes , ils n'y trouverent aucune disposition favorable ; que déjà la flotte mettait en mer , pour agir contr'eux et contre la Macédoine , et que les magistrats de Lacédémone leur faisaient espérer une invasion dans l'Attique , si les Athéniens attaquaient Potidée , ils saisirent cette occasion pour s'unir par serment avec les peuples de la Chalcidique et les Bottiéens , et se détacher ensemble d'Athènes.

De son côté , Perdiccas sut persuader à ceux des Chalcidiens qui occupaient des villes maritimes , de les abandonner , de les détruire , et de s'établir à Olynthe , leur faisant entendre qu'ils seraient en sûreté dans cette place , lorsqu'ils n'en auraient pas d'autres à défendre. Il assigna , pour tout le temps de la guerre contre Athènes , à ceux qui abandonneraient leurs campagnes ,

la partie de ses domaines et de la Mygdonie , qui est située autour du lac Bolbé. Ces peuples raserent leurs villes , se transporterent dans l'intérieur du pays , et se préparèrent à la guerre.

LIX. Cependant les trente vaisseaux d'Athènes arrivent dans la Thrace, et trouvent que Potidée et les autres villes ont consommé leur rebellion. Les généraux regardent comme impossible, avec les forces qui sont à leurs ordres , de faire à la fois la guerre à Perdiccas et aux villes rebelles ; ils se tournent contre la Macédoine , suivant leur première destination , et operent leur jonction avec Philippe et les forces de Derdas, qui avaient pénétré dans l'intérieur du royaume.

LX. Déjà la flotte d'Athènes était autour de la Macédoine , et Potidée était soulevée , quand les Corinthiens , qui craignaient pour cette ville, et qui ne regardaient pas comme indifférens pour eux les dangers qui la menaçaient , y firent passer des volontaires de Corinthe , et des mercénaires levés dans le reste du Péloponnèse. Le tout faisait seize cens hoplites et quatre cens hommes de troupes légères. Ils leur donnerent pour général Aristée , fils d'Adimante , et ce fut par inclination pour lui , que la plupart des gens de guerre de Corinthe voulurent le suivre : lui-même avait toujours eu de l'amitié pour les citoyens de Potidée. Quarante jours après

la défection de cette ville , ces troupes arriverent dans la Thrace.

LXI. On fut bientôt instruit à Athènes du soulèvement des villes. On apprit aussi l'arrivée des troupes que commandait Aristée ; et à cette nouvelle , indépendamment des premiers vaisseaux qu'on venait d'envoyer , on en expédia encore quarante avec deux mille hoplites d'Athènes. On leur donna cinq généraux , dont Callias , fils de Calliade , était le premier. A leur arrivée dans la Macédoine , ils trouvent que les mille hommes qui sont partis avant eux , viennent de prendre Thermé , et font le siège de Pydna. Ils se joignent eux-mêmes à cette opération ; mais ensuite , pressés par l'affaire de Potidée , et par l'arrivée d'Aristée , ils sont obligés de faire un accord avec Perdiceas , de conclure avec lui un traité d'alliance , et ils sortent de la Macédoine. Arrivés à Berrhoé , ils tenterent de la prendre , la manquèrent , et suivirent par terre leur marche vers Potidée avec trois mille de leurs hoplites , sans compter les alliés qui étaient en grand nombre , et six cents cavaliers Macédoniens conduits par Philippe et Pausanias. En même-temps , soixante-dix vaisseaux les suivaient en côtoyant. Eux-mêmes , prenant un peu d'avance , arriverent le troisième jour à Gigone , et y assirent leur camp.

LXII. Les troupes de Potidée , et celles qu'Aristée avait amenées du Péloponnèse , camperent , en attendant les Macédoniens , près d'Olynthe , sur l'isthme ; elles établirent un marché hors de la ville. Les alliés élurent pour général de l'infanterie Aristée , et donnerent le commandement de la cavalerie à Perdicas ; car ce prince venait d'abandonner encore une fois les Athéniens , et ayant remis le gouvernement dans les mains d'Iolaüs , il s'était joint aux Potidéates. Le dessein d'Aristée était d'observer , avec ce qu'il avait de troupes dans l'isthme , l'arrivée des Athéniens , pendant que les Chalcidiens , les alliés qui se trouvaient hors de l'isthme , et les deux cens cavaliers aux ordres de Perdicas , resteraient à Olynthe. Leur destination était , à l'arrivée des Athéniens , de les prendre par derrière , et de les renfermer entre les deux armées.

Mais le général Athénien Callias et ses collègues envoyèrent de leur côté à Olynthe la cavalerie macédonienne de Philippe , avec un petit nombre des alliés , pour contenir les ennemis qui s'y trouvaient postés , et les empêcher de donner du secours à l'autre armée. Eux-mêmes leverent le camp et s'approchèrent de Potidée. Arrivés à l'isthme , ils virent les ennemis se préparer au combat , et se mirent en ordre de

bataille. Bientôt après l'action commença : l'aile d'Aristée , et ce qu'il y avait avec lui de Corinthiens et de troupes choisies , mirent en fuite les ennemis qui leur faisaient face , et les poursuivirent au loin. Le reste des troupes de Potidée et du Péloponnèse fut vaincu par les Athéniens , et se sauva dans la place.

LXIII. Aristée , à son retour de la poursuite , trouva que l'autre aile étoit vaincue : il fut incertain sur le parti qu'il devait prendre , de se jeter dans Olynthe ou dans Potidée. Il préféra la dernière place comme la moins éloignée ; rallia ses soldats et s'y précipita à la course. Toujours accablé de traits , il se glissa , non sans peine , le long des éperons qui appuyent le mur du côté de la mer , perdit quelques-uns de ses gens et en sauva le plus grand nombre.

La ville d'Olynthe se voit de Potidée , et n'en est éloignée que de soixante stades au plus. Au commencement de la bataille , et à la levée des signaux , les Macédoniens qui , de cette place , devaient porter des secours à l'armée de Potidée , avaient fait quelques pas en avant , pour aller s'opposer aux ennemis ; mais la cavalerie de Philippe s'étoit présentée devant eux en bon ordre pour les arrêter ; et comme bientôt après la victoire avait été décidée en faveur des Athéniens , et les signaux baissés , ils étaient ren-

trés dans la place , et les Macédoniens de Philoipe avaient rejoint les troupes d'Athènes. Ainsi des deux côtés la cavalerie ne donna pas. Après la bataille , les Athéniens dresserent un trophée , et accorderent aux Potidéates la permission d'enlever leurs morts. Ceux-ci et leurs alliés ne perdirent guere moins de trois cens hommes ; les Athéniens en perdirent cent cinquante , et leur général Callias.

LXIV. Ils tirèrent aussi-tôt , du côté de l'isthme , une muraille fortifiée , et y mirent garnison : mais ils ne fortifierent pas le côté de Pallene , jugeant impossible de veiller à la défense de l'isthme , et de se porter en même temps vers Pallene pour y faire des travaux. Ils craignaient , en se partageant , d'être attaqués par les Potidéates et leurs alliés.

Quand on eut appris à Athènes que ce côté n'étoit pas investi , on y envoya seize cens hoplites aux ordres de Phormion fils d'Asopius. Il partit d'Aphytis après avoir abordé à Pallene , et conduisit lentement ses troupes du côté de Potidée , tout en ravageant la campagne. Personne ne sortit pour le combattre , et il éleva la muraille projetée. Ainsi Potidée se trouva investie de deux côtés , et elle l'étoit en même temps du côté de la mer par la flotte qui restait en station.

LXV. Aristée voyant la place en cet état , n'avait pas d'espérance de la sauver , à moins d'un secours de la part du Péloponnèse , ou de quel qu'autre événement extraordinaire. Il résolut d'y laisser cinq cens hommes , et de profiter du premier vent favorable pour faire sortir le reste. C'était le moyen de ménager les vivres. Il voulait être du nombre de ceux qui resteraient , pour veiller aux dispositions intérieures , et mettre les affaires du dehors dans le meilleur état qu'il serait possible. Comme il ne put faire goûter son avis , il mit en mer sans être aperçu des Athéniens. Il s'arrêta dans la Calchidique , y fit différentes expéditions , et ayant dressé une embuscade près de la ville de Sermylis , il tua beaucoup de monde. En même temps il était en négociation avec le Péloponnèse pour en obtenir des secours.

D'un autre côté , Phormion , après avoir investi Potidée , prit avec lui les seize cens hommes qu'il commandait , alla ravager la Calchidique et la Bottique , et enleva quelques places de peu d'importance.

LXVI. Tels étaient , avant la guerre , les sujets de reproches que s'étaient donnés de part et d'autre les Athéniens et les Péloponnésiens. On se plaignait à Corinthe de ce que les Athéniens assiégeaient Potidée , colonie corinthienne ,



où se trouvaient des Corinthiens et des Péloponnésiens. On se plaignait à Athènes des peuples du Péloponnèse , qui avaient excité à la rébellion une ville alliée et tributaire des Athéniens , et qui leur avaient fait ouvertement la guerre avec les habitans de Potidée. Cependant il n'y avait pas du moins de rupture déclarée ; la treve subsistait encore , et les Corinthiens seuls commettaient des hostilités.

LXVII. Ils ne se tinrent pas en repos, quand ils virent assiéger Potidée. Craignant et pour la place et pour les troupes qu'ils y avaient , ils convoquèrent à Lacédémone les alliés , s'y rendirent eux-mêmes , et s'écrièrent que les Athéniens avaient enfreint la paix , et qu'ils outrageaient le Péloponnèse. Les Egéates , par crainte des Athéniens , n'envoyèrent pas ouvertement de députés ; mais ils ne s'en joignirent pas moins aux autres en secret pour susciter la guerre : ils se plaignaient d'être privés de leurs libertés , que le traité leur avait garanties. Les Lacédémoniens appelèrent les alliés et tous ceux qui se prétendaient offensés par les Athéniens ; et s'assemblant à leur manière accoutumée , ils les invitèrent à faire entendre leurs plaintes. Chacun porta séparément son accusation ; les Mégariens , entre plusieurs griefs importants , se plaignirent sur-tout d'être exilés de l'Attique

contre la foi des traités , et bannis de tous les ports qui appartenaien<sup>t</sup> aux Athéniens. Les Corinthiens se présentèrent les derniers , et ayant laissé les autres aigrir d'abord les Lacédémoniens , ils parlèrent ainsi :

LXVIII. « La bonne foi que vous observez , ô  
 » Lacédémoniens , dans votre administration in-  
 » térieure et dans votre commerce privé , ne vous  
 » permet pas de croire aux perfidies que nous re-  
 » prochons à d'autres. C'est avoir d'un côté de  
 » la sagesse , et montrer de l'autre encore plus  
 » d'ignorance des affaires du dehors. Bien des  
 » fois nous vous avons prévenus sur le mal qu'al-  
 » laient nous faire les Athéniens , et ces leçons ,  
 » tant de fois répétées , n'ont jamais pu vous  
 » instruire : vous avez mieux aimé supposer que  
 » c'étaient nos différens personnels qui nous fai-  
 » saient parler. Inactifs tant qu'on ne nous a pas  
 » ouvertement insultés , c'est quand déjà nous  
 » en sommes aux mains que vous convoquez en-  
 » fin les alliés ; et certes , nous avons d'autant plus  
 » le droit d'élever la voix au milieu d'eux , que  
 » nous avons de plus grandes plaintes à leur faire  
 » entendre , nous , outragés à la fois par les Athé-  
 » niens , et négligés par vous.

» Si les injustices d'Athènes envers le reste  
 » de la Grèce pouvaient sembler incertaines ,  
 » nous serions obligés de vous apprendre ce que

» vous pourriez ignorer : mais à quoi bon per-  
» dre maintenant des paroles , quand vous voyez  
» les uns déjà réduits en servitude , les autres ,  
» et même vos alliés , menacés du même sort ,  
» et les Athéniens préparés de loin à résister  
» aux attaques qu'ils osent provoquer. Sans cela  
» ils ne se seraient pas attaché Corcyre , ils ne la  
» retiendraient pas malgré nous ; ils ne feraient  
» pas le siège de Potidée : deux places , dont l'une  
» est dans la position la plus avantageuse pour  
» nous assurer la supériorité dans la Thrace ,  
» et l'autre fournissait une flotte très-puissante  
» aux Lacédémoniens.

LXIX. » Ces malheurs sont votre ouvrage ;  
» à vous qui , d'abord , leur avez permis , après  
» la guerre des Medes , de fortifier leur ville ,  
» et ensuite de construire les longues murail-  
» les ; à vous qui non - seulement jusqu'ici  
» avez successivement privé de la liberté les vil-  
» les qu'ils ont asservies , mais qui la ravissez  
» même aujourd'hui à vos propres alliés : car  
» ce n'est pas l'oppresseur qui est le vrai cou-  
» pable ; c'est celui qui peut faire cesser l'oppres-  
» sion et qui la dissimule , sur-tout lorsqu'il s'en-  
» orgueillit de sa vertu , et se donne pour le li-  
» bérateur de la Grèce. Et à peine maintenant  
» sommes - nous assemblés ! et il semble que  
» les crimes de nos ennemis soient encore in-  
» certains !

» Il ne s'agit plus de considérer si nous som-  
 » mes offensés , mais comment nous vengerons  
 » nos offenses. Ceux dont nous avons à nous  
 » plaindre n'en sont plus à délibérer ; et , sans  
 » différer , ils s'avancent contre des gens qui sont  
 » encore dans l'irrésolution. Nous savons quelle  
 » est la marche des Athéniens , et que c'est  
 » par des progrès insensibles qu'ils consomment  
 » leurs usurpations. Comme ils croient que  
 » vous ne les appercevez pas , parce que vous  
 » fermez les yeux , ils ne veulent pas vous ré-  
 » veiller en montrant toute leur audace : s'ils  
 » reconnaissent que vous les voyez , et que vous  
 » les laissez faire , ils s'appesantiront sur nous  
 » avec effort.

» O Lacédémoniens ! seuls entre les Grecs ,  
 » vous aimez à temporiser : pour tout secours ,  
 » vous offrez des délais , au lieu de prêter de  
 » la force. Seuls vous vous opposez à l'accrois-  
 » sement de vos ennemis , non dans sa nais-  
 » sance , mais lorsqu'il est doublé (1). Et cepen-

---

(1) On croit généralement que les Lacédémoniens  
 aimaient la guerre , et ne cherchaient que les occasions  
 de combattre. Mais Thucydide qui devait les bien con-  
 naître , et dont la véracité n'est pas suspecte , nous en  
 donne une idée bien différente. Il les représente par-  
 tout comme le peuple de la Grèce le plus lent à s'en-  
 gager dans des expéditions de guerre , comme celui qui

» dant on vous regarde comme un peuple in-  
» faillible dans sa politique : réputation que les  
» faits ne confirment pas. Car nous savons que  
» le Mede , parti des extrémités du monde ,  
» était arrivé dans le Péloponnèse avant que vous  
» allassiez à sa rencontre , comme il était digne  
» de vous. Et maintenant , vous n'ouvrez pas les  
» yeux sur les Athéniens , qui ne sont pas loin ,  
» comme l'était le Mede , mais qui sont près d'i-  
» ci ; et au lieu de marcher vous-mêmes con-  
» tre eux , vous aimez mieux ne vous défendre  
» que lorsqu'ils seront arrivés , et vous aban-  
» donner au hasard en les combattant , lorsqu'ils  
» auront acquis bien plus de forces.

» Vous ne pouvez cependant ignorer , que les  
» Barbares durent à eux-mêmes la plus grande  
» partie de leurs malheurs , et que si nous  
» avons eu souvent de la supériorité sur les  
» Athéniens , c'est à leur faute bien plus qu'à  
» vos secours qu'il faut l'attribuer , puisque les

---

en craignait le plus les suites , et qui avait le moins de confiance en ses forces. Voyez ci-dessous , chap. 84 et 118 , et liv. V , chap. 107 et 109. Mais le portrait comparé , qui va suivre des Lacédémoniens et des Athéniens , suffit pour montrer combien les Athéniens , ce peuple ami des talens et des arts , étaient audacieux et entreprenans , et combien les Lacédémoniens , qui ne savaient faire que la guerre , étaient timides et indécis.

» espérances que vous aviez données n'ont fait  
» qu'entraîner à leur perte ceux qui , se repo-  
» sant sur elles , se sont trouvés sans défense.  
» Que personne entre vous n'attribue nos paro-  
» les à de l'inimitié : prenez-les plutôt pour des  
» représentations amicales. On fait des repré-  
» sentations à ses amis sur leurs fautes ; on porte  
» des accusations contre d'injustes ennemis.

LXX. » D'ailleurs si quelqu'un a le droit de  
» faire entendre des reproches à ses voisins ,  
» nous croyons que c'est nous ; sur-tout lors-  
» qu'il s'élève de grands intérêts auxquels vous  
» nous paraissez insensibles ; lorsque vous sem-  
» blez n'avoir jamais calculé ce que sont ces  
» Athéniens que vous aurez à combattre , et  
» combien , à tous égards ils diffèrent de vous.

» Amoureux de nouveautés , ils sont prompts  
» à concevoir et à exécuter ce qu'ils ont conçu :  
» vous êtes propres à conserver ce que vous pos-  
» sédez , mais vous n'imaginez rien de plus ,  
» et vous ne savez pas aider aux événements dans  
» les circonstances forcées. Ils ont de l'audace  
» au-dessus de leurs forces : ils s'exposent aux pé-  
» rils plus qu'il n'en avaient formé le dessein ; et  
» au milieu des dangers , ils sont pleins d'espé-  
» rances : mais vous , dans l'exécution , vous faites  
» moins que vous ne pouvez ; les mesures les plus  
» efficaces ne sauraient vous donner de confiance

» et vous croyez ne pouvoir jamais vous tirer  
» des dangers. Ils sont remuans ; vous êtes tem-  
» poriseurs : ils aiment à se répandre au-dehors ,  
» et personne ne tient plus que vous à ses foyers :  
» en sortant de leurs murs , ils croient acquérir  
» quelque chose ; en vous éloignant , vous croyez  
» nuire à ce que vous possédez. L'emportent-ils  
» sur leurs ennemis , ils s'avancent le plus qu'ils  
» peuvent ; vaincus , ils sont à peine consternés.  
» Pour le service de la République , ils hasardent  
» leur vie , comme si elle leur étoit étrangère ; ils  
» semblent n'avoir en propre que leur pensée , et  
» toujours elle conçoit de nouveaux desseins pour  
» le bien de l'état. S'ils ne réussissent pas dans ce  
» qu'ils ont conçu , ils se croient déchus de ce  
» qui leur appartenait ; s'ils saisissent l'objet  
» de leur ambition , ils croient avoir peu fait ,  
» en comparaison de ce qui leur reste à faire.  
» Leur arrive-t-il de manquer une entreprise ,  
» ils forment une autre espérance , et la rem-  
» plissent : seuls , ce qu'ils ont conçu , ils l'ont  
» en même temps qu'ils l'esperent ; tant est  
» prompte l'exécution de leurs desseins ! Tout  
» cela se fait au milieu des fatigues et des dan-  
» gers ; ils consacrent leur vie entière à se tour-  
» menter. Ils jouissent fort peu de ce qu'ils ont ,  
» parce qu'ils sont toujours occupés d'acquérir ;  
» ils ne connoissent d'autres fêtes que de remplir

» la tâche qu'ils se sont imposée (1), et se font  
 » plutôt un malheur d'une inaction paisible, que  
 » d'une activité laborieuse. On les peindrait fort  
 » bien d'un seul trait, en disant qu'ils sont nés  
 » pour ne pas connaître le repos, et pour le ravir  
 » aux autres.

LXXI. » O Lacédémoniens, tel est le peuple  
 » à qui vous avez affaire; et vous temporez!  
 » Vous ne croyez pas qu'il suffise à la tranqui-  
 » lité d'une nation d'être juste dans toutes ses  
 » entreprises, et de se montrer déterminée à re-  
 » pousser l'insulte qu'on oserait lui faire: mais  
 » vous faites consister la justice à ne pas cha-  
 » griner les autres, et à ne pas même vous ex-  
 » poser, pour votre défense, à recevoir quelques  
 » dommages. C'est une conduite qui pourrait à

---

(1) C'est, comme l'observe le Scholiaste, un trait lancé contre les Lacédémoniens, qui ne faisaient pas la guerre les jours de fêtes, et n'étaient pas, à cet égard, moins superstitieux que les Juifs. Ils avaient aussi une loi qui ne leur permettait pas de se mettre en campagne avant la pleine lune. Ce fut l'excuse qu'ils donnèrent aux députés que les Athéniens envoyèrent implorer leur secours dans la première invasion des Perses. Ils attendirent obstinément la pleine lune, et n'arriverent que le lendemain de la bataille de Marathon, assez tôt pour féliciter les vainqueurs sur le champ de bataille. *Hérodote, liv. VI, chap. 106 et 120.*



» peine vous réussir avec des voisins qui vous  
» ressembleraient : mais , maintenant , comme  
» nous venons de le faire voir , votre politique  
» comparée à celle des Athéniens , tient un peu  
» trop de l'antique simplicité. Il en est comme  
» des arts , où il faut toujours saisir les nouveaux  
» progrès qu'ils ont faits. Des usages invariables  
» seraient bons pour une république qui joui-  
» rait d'un repos inébranlable : mais quand on  
» est obligé d'affronter un grand nombre de pé-  
» rils , il faut savoir leur opposer un grand nom-  
» bre de ressources nouvelles. Une longue expé-  
» rience a inspiré aux Athéniens bien des in-  
» ventions qui vous manquent.

» Il est tems qu'enfin votre lenteur ait son ter-  
» me. Secourez dès à présent les Grecs , sur-tout  
» ceux de Potidée , et ne tardez pas à vous jet-  
» ter sur l'Attique. N'abandonnez point à vos  
» plus mortels ennemis des hommes que vous  
» aimez , et qui ont avec vous une même ori-  
» gine : ne nous forcez pas nous-mêmes à nous  
» tourner , par désespoir , vers quelqu'autre al-  
» liance. Si nous y étions réduits , nous n'offen-  
» serions pas les Dieux vengeurs du serment , et ne  
» déplairions pas aux hommes capables de sentir  
» quelque chose ; car ceux-là n'enfreignent pas  
» les traités , qui , dans l'abandon , recher-  
» chent de nouveaux amis ; mais ceux qui  
» laissent

» laissent sans secours des amis qu'ils ont juré  
» de défendre. Montrez pour nous du zèle, et  
» nous vous restons attachés ; car nous serions  
» coupables , si nous changions légèrement d'al-  
» liés , et nous n'en trouverions pas qui nous  
» fussent plus chers. Prenez sur cet objet une sage  
» résolution, et ne rendez pas la domination du  
» Péloponnèse moins respectable que vous ne  
» l'avez reçue ».

LXXII. Ainsi parlèrent les Corinthiens. Il se trouvait dès auparavant à Lacédémone des députés d'Athènes qui étaient venus pour d'autres affaires. Instruits de ce qui s'agitait à l'assemblée , ils crurent devoir s'y présenter , non pour faire aucune réponse aux accusations qu'on y portait contre eux ; mais pour montrer en général , qu'il ne fallait pas délibérer à la hâte , et qu'on devait prendre plus de temps pour examiner de si grands intérêts. Il entra dans leurs vues de faire connaître la puissance de leur république , de rappeler aux vieillards ce qu'ils en savaient , et d'exposer aux jeunes gens ce que leur inexpérience leur laissait ignorer. Ils espéraient , par leurs discours , disposer les esprits à se tourner plus volontiers vers le repos que vers la guerre. Ils se présentèrent donc aux Lacédémoniens , et déclarèrent qu'ils voulaient se faire entendre aussi dans l'assemblée , s'ils en obtenaient la per-

mission. Invités à s'y rendre , ils parurent , et parlerent ainsi :

LXXIII. » Ce n'est pas pour faire notre apologie contre les prétentions de nos alliés , mais » pour d'autres objets que nous a députés notre » république. Ayant appris cependant qu'il s'élevait contre nous de vives clameurs , nous » nous présentons ici , non pour répondre aux » accusations des villes ; car nous ne pourrions » vous parler comme à nos juges ni comme aux » leurs : mais pour empêcher que , séduits par » les alliés , vous ne preniez à la légère , dans » une affaire importante , une résolution dangereuse. Nous voulons montrer aussi que , malgré tous ces vains discours dont nous sommes » l'objet , nous avons droit de posséder ce que » nous avons acquis , et que notre république » mérite quelques respects.

» A quoi bon parler ici de faits trop reculés , » dont on n'a pour témoins que des traditions , » et non les yeux de ceux qui vont nous entendre ? Mais quant à nos exploits contre les Médes , et aux événemens dont vous-mêmes avez » la conscience , dût-on nous reprocher d'être » importuns à force de les rappeler sans cesse , » il faut bien que nous en parlions. Comme dans » ce que nous avons fait alors nous nous sommes exposés aux dangers pour l'avantage com-

» mun , dont vous avez eu votre part , il doit bien  
» nous être permis d'en rapeler le souvenir , s'il  
» peut nous être de quelque utilité. L'objet de  
» notre discours sera moins de nous défendre ,  
» que de mettre au grand jour quelle est cette  
» république que vous aurez à combattre , si vous  
» êtes mal conseillés. Oui , nous devons le dire ;  
» seuls à Marathon , nous nous sommes hazardés  
» contre les Barbares. A leur seconde expédition ,  
» trop faibles pour leur résister par terre , nous  
» sommes tous montés sur notre flotte , et nous les avons défaits dans un combat  
» naval à Salamine. C'est notre victoire qui  
» les a seule empêchés de venir jusqu'au Péloponnèse ,  
» et d'y détruire les uns après les autres les villes  
» trop peu capables de se prêter des secours mutuels  
» contre des flottes si formidables. Et les Barbares  
» alors nous rendirent un bien grand témoignage : car vaincus  
» sur leurs vaisseaux , et comme n'ayant plus une force  
» capable de se mesurer contre nous , ils se hâterent  
» de faire leur retraite avec la plus grande partie de leur armée.

LXXIV. » En ce grand événement qui manifesta  
» que la puissance des Grecs résidait dans leur marine ,  
» nous avons procuré les trois avantages qui ont sur-tout assuré le succès : le  
» plus grand nombre de vaisseaux , un général

F ij

» d'une rare sagesse , et un zele infatigable. Sur  
» quatre cens vaisseaux (1) , nous n'en avons  
» guère fourni moins des deux tiers. Le général  
» était Thémistocle , à qui l'on doit sur-tout d'a-  
» voir combattu dans un détroit ; et l'on ne  
» peut en douter , c'est ce qui sauva la Grèce.  
» Aussi pour prix de ce service , a-t-il reçu de vous  
» plus d'honneurs que tous les étrangers qui ont  
» paru dans Lacédémone. Et n'avons-nous pas  
» montré autant d'ardeur que d'audace , nous qui ,  
» sans recevoir par terre le secours de person-  
» ne , et lorsque , jusqu'à nos frontieres , tout  
» était déjà soumis , n'en avons pas moins réso-  
» lu de quitter notre ville et de détruire nos de-  
» meures ; non pour abandonner la cause de ce  
» qui restait d'alliés , et leur devenir inutiles en  
» nous dispersant ; mais pour monter sur nos

---

(1) On pourrait être tenté de suivre la leçon de quelques manuscrits , qui ne comptent que trois cens vaisseaux. Ce serait le moyen d'accorder Thucydide avec Démosthène , qui dit , dans sa harangue sur la couronne , que la flotte étoit de trois cens vaisseaux , et qu'Athènes en fournit deux cens. Hérodote , contemporain de l'événement , fait monter la flotte à trois cent soixante-dix-huit vaisseaux , sans les pentecontores. *Liv. VIII , chap. 48* ; et il dit , *chap. 44* , que les Athéniens fournirent seuls cent quatre-vingts vaisseaux.

» vaisseaux , et nous livrer aux dangers , sans  
» aucun ressentiment de ce que vos secours ne  
» nous avaient pas prévenus ? Nous pouvons  
» donc nous vanter de ne vous avoir pas moins  
» bien servis que nous-mêmes. C'est de vos villes  
» bien garnies d'habitans , et dans le dessein de  
» les retrouver bien entières , que vous êtes enfin  
» partis pour donner du secours, quand vous avez  
» craint pour vous-mêmes , bien plus que pour  
» nous ; car nous ne vous avions pas vu paraître  
» tant qu'Athènes existait encore : mais nous ,  
» sortis d'une ville qui n'était plus , et nous jet-  
» tant pour elle , avec peu d'espérance , au mi-  
» lieu du danger , nous avons contribué à vous  
» sauver , et nous nous sommes sauvés nous-  
» mêmes. Mais si d'abord nous nous étions ren-  
» dus aux Medes , craignant , comme les autres  
» pour notre pays , ou si , nous regardant en-  
» suite comme perdus , nous n'avions pas eu l'au-  
» dace de monter sur nos vaisseaux ; il vous au-  
» rait été inutile de livrer un combat naval ,  
» puisque vous n'aviez pas une flotte capable  
» de résister , et les affaires des Medes auraient  
» pris le tour qu'ils desiraient.

LXXV. » Ne méritons - nous donc pas , ô  
» Lacédémoniens , par le zele qu'alors nous  
» avons montré , par la sagesse de nos résolu-  
» tions , que les Grecs ne portent pas du moins

» tant d'envie à l'empire que nous avons obtenu ?  
» Ce n'est point par la violence que nous l'a-  
» vons acquis cet empire : mais lorsque vous ne  
» voulutes pas continuer de combattre les restes  
» des Barbares ; lorsque les alliés eurent recours  
» à nous ; lorsqu'eux-mêmes nous prièrent de les  
» commander. Voilà ce qui nous a forcés d'éle-  
» ver notre domination au point où vous la  
» voyez ; d'abord par crainte sur-tout , ensuite  
» pour nous faire respecter , et enfin pour notre  
» intérêt. Nous ne pouvions plus nous croire en  
» sûreté en nous relâchant de notre pouvoir ,  
» nous haïs d'un grand nombre , et obligés de  
» remettre sous nos loix quelques villes , qui  
» déjà s'étaient soulevées ; nous qui ne comp-  
» tions plus , comme auparavant , sur votre amitié ,  
» qui même vous inspirions des défiances , et qui  
» déjà vous avions pour ennemis ; car c'aurait  
» été dans vos bras que se seraient jettés ceux  
» qui auraient abandonné notre alliance. Person-  
» ne , dans un grand péril , ne peut être blâmé d'as-  
» surer , autant qu'il le peut , ses intérêts.

. LXXVI. « Et vous aussi , Lacédémoniens ,  
» vous avez imposé dans le Péloponnèse , aux  
» villes de votre domination , le régime qui vous  
» est favorable ; et si , dans le temps dont nous  
» parlons , vous aviez conservé le commande-  
» ment , devenus odieux comme nous , vous ne

» vous seriez pas montrés , nous en sommes bien  
» sûrs , plus indulgens envers vos alliés ; forcés  
» d'imprimer de la force à votre domination ,  
» ou de vous exposer vous-mêmes à des dan-  
» gers.

• « Nous n'avons donc rien fait dont on doive être  
» étonné , rien qui ne soit dans l'ordre des choses  
» humaines , en acceptant l'empire qui nous était  
» offert , et en refusant d'en relâcher les ressorts ,  
» autorisés que nous étions par ce que l'on con-  
» naît de plus puissant : l'honneur , la crainte  
» et l'intérêt. Ce n'est pas nous qui , les premiers ,  
» l'avons faite ; mais elle a toujours existé ,  
» cette loi qui veut que les plus faibles soient  
» contenus par les plus forts. Nous avons  
» cru d'ailleurs être dignes de cet empire , et  
» nous vous avons semblé l'être , jusqu'à ce  
» moment où , par un calcul d'intérêt , vous  
» recourez aux loix de l'équité. Mais personne  
» jamais , par des principes de justice , n'a refusé  
» l'occasion qui se présentait de s'aggrandir par  
» la force ; et sans résister au penchant naturel  
» qui porte à commander aux autres , on mérite  
» des éloges quand on est moins injuste qu'on  
» n'aurait le pouvoir de l'être. Nous croyons du  
» moins que si d'autres obtenaient notre empire ,  
» ils feraient bien connaître si nous avons man-  
» qué de modération : mais pour prix de notre

Fiv



« indulgence , nous avons injustement recueilli  
» plus de mépris que d'éloges.

LXXVII. » En vain , dans les affaires contentieuses , nous perdons même nos procès  
» contre nos alliés ; en vain nous sommes soumis  
» aux mêmes loix sur lesquelles ils sont jugés :  
» ils nous trouvent litigieux ; et aucun d'eux ne  
» considère comment il se fait que ceux qui  
» jouissent ailleurs de la domination , et qui sont  
» moins modérés que nous envers leurs sujets ,  
» n'éprouvent pas le même reproche. C'est que  
» ceux qui leur obéissent , n'ignorent pas qu'on  
» n'a pas besoin de se soumettre à la justice ,  
» quand on peut se permettre d'employer la  
» force. Mais accoutumés que sont nos alliés ,  
» dans leur commerce avec nous , à la parfaite  
» égalité , si , par nos décisions , ou par l'autorité  
» qui accompagne l'empire , ou de quelque manière que ce soit , ils se trouvent rabaissés dans  
» quelqu'une de leurs prétentions , ils n'ont pas  
» de reconnaissance de ce qu'on ne leur ôte rien  
» de plus : la privation qu'ils éprouvent leur est  
» plus insupportable que si , dès le commencement , mettant de côté les loix , nous avions  
» ouvertement abusé du pouvoir ; car alors ,  
» eux-mêmes n'eussent pas osé soutenir que le  
» plus faible ne doit pas céder au plus fort. Il  
» semble que les hommes soient plus indignés

» de quelqu'injustice de la part de ceux qui se  
 » conduisent en égaux , que de la violence de  
 » ceux qui agissent en maîtres. Dans le premier  
 » cas , ils voient l'envie d'étendre ses droits :  
 » mais de la part du plus fort, ils reconnoissent  
 » la loi de la nécessité. Nos alliés avaient bien  
 » plus à souffrir de la part du Mede , et ils le  
 » supportaient : mais notre autorité leur semble  
 » dure , et cela doit être ; car le joug qu'ils  
 » éprouvent est toujours pesant pour les sujets.

« Mais vous , si , devenus nos vainqueurs ,  
 » vous succédiez à notre empire , vous seriez  
 » bientôt privés de cette bienveillance que vous  
 » devez à la crainte que nous inspirons ; et sur-  
 » tout , si vous vous conduisiez sur les mêmes  
 » principes que dans la courte durée de votre  
 » commandement contre les Medes : car vous  
 » dédaignez de communiquer à personne au-  
 » cun de vos droits ( 1 ), et chacun de vous ,

---

( 1 ) Jamais hommes ne furent plus hautains que les Spartiates , ni plus jaloux de leurs droits. Ils ne donnerent le droit de cité qu'à Tisamene et à son frere Hégias , et cela par la nécessité des circonstances , et parce que le danger de la guerre des Perses était imminent. *Hérodote , lib. IX , cap. 32.* Les Rois donnerent bien à des étrangers la permission d'habiter le pays ; mais non le droit de cité. Ils rendirent de grands honneurs à quelques hommes extraordinaires , mais sans leur accorder la qualité de citoyens. *Meursius , Miscell. lacon. lib. IV , cap. 10.*

» dès qu'il sort pour commander, cesse de suivre  
» vos institutions, sans se conformer à celles  
» du reste de la Grèce.

LXXVIII. Consultez-vous donc avec lenteur  
» dans une affaire qui doit avoir de longues suites,  
» et pour trop vous fier à des idées et à des  
» plaintes qui vous sont étrangères, ne vous  
» plongez pas dans des calamités qui vous seront  
» personnelles. Avant d'entreprendre la guerre,  
» examinez bien quels en sont les hasards. Quand  
» elle se prolonge, elle aime à produire bien des  
» incidens inattendus. Nous sommes tous encore  
» à une égale distance des maux qu'elle entraîne,  
» et l'avenir nous cache qui favorisera le sort.  
» On commence dans la guerre par où l'on de-  
» vrait finir : les maux venus, c'est alors qu'on  
» raisonne. Comme c'est une faute que ni les  
» uns ni les autres n'avons encore à nous re-  
» procher, et qu'il nous est encore permis de  
» prendre une sage résolution, nous vous con-  
» seillons de ne pas rompre la paix, de ne pas  
» enfreindre vos sermens ; et, suivant les clauses  
» du traité, de terminer nos différens par les  
» voies de la justice. Sinon, prenant à témoins  
» les Dieux vengeurs du parjure, nous essayerons  
» de nous défendre contre les agresseurs, et  
» nous ne ferons que suivre vos exemples.

LXXIX. Ce fut à-peu-près ainsi que s'ex-

primèrent les députés d'Athènes. Les Lacédémoniens, après avoir entendu les accusations des alliés contre les Athéniens, et le discours de ces derniers, firent retirer tous les étrangers, et délibérèrent entr'eux sur l'objet qui les rassemblait. Le plus grand nombre fut d'une même opinion; c'était que les Athéniens étaient coupables, et qu'il fallait, sans différer, leur faire la guerre. Alors s'avança le roi Archidamus, homme qui passait pour n'avoir pas moins de modération que de sagesse. Il parla ainsi :

LXXX. « Et moi aussi, Lacédémoniens, j'ai  
» acquis de l'expérience dans bien des guerres :  
» c'est ce que peuvent dire, comme moi, les  
» hommes de mon âge que je vois ici. Ils ne  
» seront pas entraînés, comme bien d'autres,  
» peut-être, par cette ardeur des combats qu'ins-  
» pire l'inexpérience; ils ne croiront pas que la  
» guerre soit un bien, ni que l'issue en soit tou-  
» jours assurée. En réfléchissant mûrement sur  
» celle qui est l'objet de nos délibérations, vous  
» trouverez qu'elle doit être de la plus grande  
» importance. Quand nous n'avons à combattre  
» que nos voisins du Péloponnèse, les forces sont  
» égales, et nous sommes bientôt sur les terres  
» ennemies. Mais des hommes dont le territoire  
» est éloigné, qui d'ailleurs ont la plus grande

« expérience de la mer , qui sont bien munis de  
» tout , plus riches , qu'aucun autre peuple de la  
» Grèce par le trésor public et l'opulence des  
» particuliers , bien fournis de vaisseaux , de che-  
» vaux , d'armes et d'hommes , et qui ont encore  
» une autre ressource , les tributs de leurs nom-  
» breux alliés ; faut - il donc légèrement entre-  
» prendre contr'eux la guerre , et qui nous inspire  
» la confiance de nous hâter , sans avoir pourvu  
» même aux préparatifs ? Sera-ce nos vaisseaux ?  
» Mais nous sommes les plus faibles. Si nous  
» voulons nous exercer et construire des flottes  
» capables de balancer les flottes ennemies , il  
» faut du temps. Ce sont peut-être nos richesses ?  
» et c'est en quoi nous leur cédon's encore bien  
» davantage : nous n'avons pas un trésor public ;  
» nous n'avons pas une ressource toute prête  
» dans les fortunes privées.

LXXXI. » On croira , peut-être , que notre  
» audace est bien fondée , parce que , supérieurs  
» par la discipline et le nombre de troupes ré-  
» gulières , nous irons dévaster leur pays. Mais  
» ils ont encore bien d'autres pays dont ils sont  
» maîtres , et ils tireront par mer tout ce dont  
» ils ont besoin. Tenterons-nous de faire soulever  
» contr'eux leurs alliés ? il faudra des vaisseaux  
» pour les soutenir , puisque ce sont presque tous  
» des insulaires. Dans quelle guerre allons-nous

» donc nous plonger ? car , si nous n'avons pas  
» une marine supérieure , ou si nous ne leur  
» coupons pas les revenus qui servent à l'entretien  
» de leurs flottes , ce sera nous qui souffrirons le  
» plus. Alors nous ne pourrons pas faire une  
» paix honorable , sur - tout si nous paraissions  
» commencer nous-mêmes les hostilités. Et ne  
» nous livrons pas à l'espérance de voir bientôt  
» cesser la guerre , si nous ravageons leurs cam-  
» pagnes. Je crains plutôt que nous ne la laissions  
» en héritage à nos enfans : oui , les Athéniens  
» auront trop d'orgueil pour se rendre esclaves  
» de leur territoire , et ils ne seront pas conster-  
» nés de la guerre , comme s'ils n'en avaient pas  
» d'expérience.

LXXXII. » Je ne veux pas cependant que ,  
» nous montrant insensibles , nous laissions mal-  
» traiter nos alliés , ni que nous fermions les yeux  
» sur les manœuvres des Athéniens : mais j'en-  
» tends que nous ne fassions pas de mouvemens  
» hostiles , et que nous leur envoyions porter nos  
» plaintes , sans manifester ni l'envie de prendre  
» les armes , ni celle de céder à leurs prétentions.  
» En même temps , mettons-nous dans un état  
» respectable ; engageons dans notre cause nos  
» alliés ou Grecs ou Barbares ; cherchons à nous  
» procurer , de quelque part que ce soit , des  
» secours en argent ou en vaisseaux. Menacés ,

» comme nous le sommes , par les Athéniens , on  
» ne peut nous blâmer d'avoir recours , pour  
» nous sauver , non-seulement aux Grecs , mais  
» encore aux Barbares. Rassemblons nos propres  
» ressources. S'ils écoutent nos réclamations ,  
» tant mieux : sinon , mieux disposés après deux  
» ou trois ans , marchons contre eux si nous le  
» jugeons nécessaire. Peut-être alors , quand ils  
» verront notre appareil de guerre , quand nos  
» discours répondront à ce qu'il aura de mena-  
» çant , céderont-ils d'autant mieux que leur ter-  
» ritoire ne sera point encore entamé , et qu'ils  
» auront à délibérer sur leur fortune encore en-  
» tière et non pas ruinée. Ne considérez en ef-  
» fet leur pays que comme un gage d'autant plus  
» sûr qu'il sera mieux cultivé. Il faut l'épargner  
» le plus long-temps qu'il est possible , et ne  
» pas les rendre plus difficiles à vaincre en les  
» réduisant au désespoir. Mais si , sans être pré-  
» parés , et sur les plaintes de nos alliés , nous  
» nous hâtons de ravager leurs terres , craignons  
» de causer la honte et le dommage du Pélopon-  
» nèse. On peut appaiser les plaintes des villes  
» et des particuliers ; mais quand , pour les inté-  
» rêts des particuliers , tous ensemble se seront en-  
» gagés dans une guerre dont on ne saurait pré-  
» voir l'issue ni la durée , il ne sera pas facile  
» de déposer les armes avec dignité.

**LXXXIII.** » Et que personne ne regarde comme une lâcheté qu'un grand nombre de villes ne se hâtent pas de marcher contre une seule. » Toute seule qu'elle est , elle n'a pas moins que nous d'alliés qui lui apportent leurs tributs. Ce n'est pas plus avec des armes qu'avec de l'argent , que se fait la guerre , et c'est l'argent qui seconde le succès des armes , sur-tout quand ce sont des peuples du continent qui font la guerre à des peuples maritimes. Commençons donc par nous en procurer , et ne nous laissons pas d'abord entraîner par les discours de nos alliés. » C'est nous , quel que soit le succès , qui en recevrons sur-tout ou la louange ou le blâme ; c'est donc à nous à pourvoir de sang-froid aux événemens.

**LXXXIV.** » Cette lenteur , cette irrésolution dont on nous fait un si grand reproche , gardez-vous d'en rougir. En vous hâtant , vous retrouverez plus tard le repos , parce que vous aurez agi avant d'être préparés. D'ailleurs membres d'une république toujours libre et brillante de gloire , le vice qu'on nous reproche peut n'être qu'une prudente modération. Seuls , par ce prétendu vice , nous ne sommes point insolens dans la prospérité , et nous cédonis moins que les autres aux revers. Quand on veut , par la louange , nous précipiter dans



» des périls que nous ne croyons pas devoir affronter , nous ne nous laissons pas gagner par la flatterie. Si l'on veut nous piquer par des reproches , ils ne nous affligent point , et ne nous rendent pas plus faciles à persuader. Le bel ordre de notre constitution nous rend propres à la guerre et au conseil ; à la guerre , parce que la honte du déshonneur tient beaucoup de la sagesse , et que la bravoure ne tient pas moins de cette honte : au conseil , parce que nous sommes élevés dans une trop grande simplicité pour mépriser les loix , et dans une trop grande modestie , pour avoir l'audace de leur désobéir. Assez peu habiles d'ailleurs dans les choses inutiles , nous ne savons pas déprimer par de belles paroles la force de nos ennemis , sauf à démentir ensuite par les effets la jactance de nos discours. Nous croyons que l'intelligence de nos voisins ressemble beaucoup à la nôtre , et que les événemens de la fortune ne se distribuent pas au gré de nos raisonnemens. En nous préparant contre nos ennemis , nous supposons toujours qu'ils ont pris de sages mesures ; et ce n'est pas sur les fautes qu'ils pourront commettre que nous fondons nos espérances , mais sur les bonnes dispositions que nous aurons faites. Il ne faut pas croire que l'homme diffère beaucoup de

- » de l'homme , mais que celui-là doit l'empor-
- » ter qui a reçu de son éducation le courage
- » de lutter contre la nécessité même.

LXXXV. » N'abandonnons pas ces maximes  
 » que nous ont laissé nos peres , et que nous  
 » nous sommes bien trouvés de suivre. Folle-  
 » ment empressés , ne décidons pas dans la cour-  
 » te durée d'un jour du sort de tant d'hommes ,  
 » de tant de richesses , de tant de villes , enfin  
 » de notre gloire ; mais donnons-nous le temps  
 » de délibérer. Nous le pouvons plus que d'au-  
 » tres par notre puissance. Envoyez à Athènes :  
 » faites-y demander raison de l'affaire de Po-  
 » tidée et des injures dont nos alliés se plaignent.  
 » Les Athéniens offrent la voie de l'arbitrage :  
 » ceux qui se soumettent à la justice ne peu-  
 » vent être légitimement poursuivis comme des  
 » coupables opiniâtres. Préparez-vous en même  
 » temps à la guerre. Telle est la meilleure ré-  
 » solution que vous puissiez adopter , et celle  
 » que vos ennemis doivent craindre le plus ».

Voilà ce que dit Archidamus. Mais Sténélaï-  
 das , qui était alors un des Ephores , s'avança le  
 dernier , et adressa ces paroles aux Lacédémon-  
 niens.

LXXXVI. « Je n'entends rien au discours  
 » verbeux des Athéniens. Ils se louent beaucoup  
 » eux-mêmes , et ne répondent rien sur les

» injures qu'ils ont faites à nos alliés et au Pélo-  
» ponnèse. S'ils se sont bien conduits autrefois  
» contre les Medes , et si maintenant ils se con-  
» duisent mal avec nous , ils sont doublement  
» punissables , parce qu'ils furent vertueux et  
» qu'ils ont cessé de l'être. Pour nous , ce que  
» nous avons été autrefois , nous le sommes en-  
» core , et si nous sommes sages , nous ne né-  
» gligerons pas nos alliés offensés , nous ne dif-  
» férons pas leur vengeance , puisqu'on ne  
» diffère pas à les faire souffrir. D'autres ont de  
» l'argent , des vaisseaux , des chevaux : nous  
» avons , nous , de bons alliés , qu'il ne faut pas  
» livrer aux Athéniens. Ce n'est pas une affaire  
» à mettre en arbitrage , à juger sur des paro-  
» les ; ce n'est point en paroles que nous som-  
» mes offensés. Vengeons-nous au plutôt et de  
» toutes nos forces. Que personne ne prétende  
» nous enseigner que nous devons perdre le  
» temps à délibérer quand on nous fait injure :  
» c'est à ceux qui se disposent à offenser , qu'il  
» convient de délibérer long-temps. Opinez donc  
» pour la guerre , ô Lacédémoniens ; voilà ce  
» qui est digne de Sparte. Ne laissez pas les  
» Athéniens augmenter encore leur puissance ;  
» ne trahissons pas nos alliés : mais avec la  
» protection des Dieux , marchons contre des  
» hommes injustes ».

LXXXVII. Ayant ainsi parlé , il mit lui-même la question aux voix en sa qualité d'Ephore ; mais les suffrages se donnent à Lacédémone par acclamation , et non avec des cailloux (a) : il déclara qu'il ne savait pas de quel côté était la majorité ; et comme il voulait que les opinans se déclarassent sur-tout pour la guerre , et fissent connoître manifestement leur vœu : « Que » ceux , dit-il , qui pensent que le traité est rom- » pu , et que les Athéniens nous ont outragés , » passent à cet endroit , (en le montrant) et que » ceux qui sont d'un avis contraire , passent à » cet autre ». Alors les Lacédémoniens quitterent leurs places et se partagerent. Ceux qui pensaient que la treve était rompue furent en bien plus grand nombre. On rappela les députés, et les Lacédémoniens leur déclarerent que , suivant eux , les Athéniens étaient coupables , mais qu'ils vou-

---

(1) A Athènes , les suffrages se donnaient avec des cailloux que chacun des votans , suivant qu'il adoptait ou rejetait la question , jettait dans une urne d'airain ou dans une urne de bois. De-là , le mot *psephos* , qui , en grec , signifie caillou , signifiait aussi *suffrage* et *décret*. Il y avait des occasions où l'on donnait son suffrage en levant la main. C'était la manière dont on le donnait dans les élections , et le mot qui signifiait *étendre la main* , signifiait aussi *élire* : *χερσπορίν*.

laient inviter tous les alliés à donner leurs suffrages , afin de n'entreprendre la guerre , que d'après une délibération générale. Cette affaire terminée , les députés se retirèrent chez eux ; ceux d'Athènes partirent les derniers , après avoir fini la négociation qui avait été l'objet de leur voyage. Cette décision de l'assemblée fut portée la treizieme année de la trêve de trente ans , qui avait été conclue après l'affaire d'Eubée ( 1 ).

LXXXVIII. Les Lacédémoniens porterent bien moins ce décret à la persuasion des alliés , que par les craintes que leur inspiraient les Athéniens. Ils les voyaient maîtres de la plus grande partie de la Grèce , et ils craignaient qu'ils ne devinssent encore plus puissans.

LXXXIX. Voici comment les Athéniens s'étaient mis à la tête des affaires ; ce qui fut la cause de leur accroissement. Quand les Medes se furent retirés de l'Europe , vaincus par les Grecs sur terre et sur mer ; quand ceux d'entre eux qui purent échaper sur leurs vaisseaux , et qui cher-

---

(1) La trêve de trente ans fut conclue la quatrieme année de la quatre-vingt-treizieme olympiade , quatre cent quarante-cinq ans avant notre ère (Dodwel). Le décret de l'Assemblée de Lacédémone , contre les Athéniens , est de la premiere année de la quatre-vingt-septieme olympiade , quatre cent trente-deux ans avant l'ère vulgaire.

cherent un asyle à Mycale , eurent été détruits ; Léotychidas , roi de Lacédémone , qui avait commandé les Grecs à Mycale , retourna dans sa patrie , et emmena les alliés du Péloponnèse. Les Athéniens restèrent avec les Grecs de l'Ionie et de l'Hellespont , qui déjà s'étaient détachés du roi , et ils firent le siège de Sestos que les Medes occupaient. Ils continuèrent ce siège pendant l'hiver , et après s'être rendus maîtres de la place , qu'abandonnerent les Barbares , ils quitterent l'Hellespont , et chacun rentra dans son pays. Les Athéniens , après la retraite des ennemis , firent revenir leurs enfans , leurs femmes et leurs effets des endroits où ils les avaient déposés , et penserent à relever leur ville et leurs murailles. Il ne restait que peu de chose de l'ancienne enceinte des murs , la plupart des maisons étaient tombées ; il n'en subsistait qu'un petit nombre où avaient logé les plus considérables des Perses.

XC. Les Lacédémoniens , informés de ce dessein , vinrent en députation à Athènes ; eux-mêmes auraient bien voulu que cette ville , ni aucune autre n'eût été fortifiée ; mais sur-tout ils étaient sollicités par leurs alliés qui craignaient la puissante marine des Athéniens , bien différente de ce qu'elle a été autrefois , et l'audace que ce peuple avait montrée dans la guerre con-

tre les Medes. Les députés prièrent les Athéniens de ne pas se fortifier, et de détruire plutôt avec eux toutes les fortifications qui se trouvaient hors du Péloponnèse. Ils ne leur laissaient connaître leur objet ni leurs défiances, et donnaient pour prétexte de leur demande, que, si les Barbares revenaient dans la Grèce, il ne fallait pas leur laisser une place forte, dont ils pussent se servir comme d'un point de départ, ainsi qu'ils venaient de faire de Thebes. Ils ajoutaient que le Péloponnèse suffisait pour offrir à tous les Grecs une retraite d'où ils s'élanceraient contre les ennemis.

Les Athéniens, sur l'avis de Thémistocle, se hâtèrent de congédier les députés, et répondirent seulement qu'ils allaient, de leur côté, faire partir pour Lacédémone une députation chargée de traiter cette affaire. Thémistocle voulut être expédié lui-même sans délai, et ordonna de ne pas faire partir sur le champ ceux qu'on lui choisirait pour collègues, mais de les retenir jusqu'à ce que le mur fût assez élevé pour être en état de défense. Tous ceux qui étaient dans la ville, sans exception, citoyens, femmes, enfans, devaient partager les travaux : édifices publics, maisons particulières, rien de ce qui pouvait fournir des matériaux ne devait être épargné ; il fallait tout démolir. Après avoir donné

ces instructions, et déclaré ce que lui-même comptait faire à Lacédémone, il partit. A son arrivée, au lieu de se rendre auprès des magistrats, il usa de délais et de prétextes; et quand des gens en place lui demandaient pourquoi il ne se rendait pas à l'assemblée générale, sa réponse était qu'il attendait ses collègues, qu'ils avaient été surpris pour quelques affaires, qu'il comptait les voir bientôt arriver, et qu'il était étonné qu'ils ne fussent pas encore venus.

XCI. On croyait Thémistocle, parce qu'on avait pour lui de l'affection. Cependant, il survenait des personnes qui dénonçaient qu'on fortifiait Athènes, que déjà les murailles gagnaient de l'élévation; et l'on ne savait comment ne pas ajouter foi à ces rapports : mais Thémistocle, qui en était instruit, pria les Lacédémoniens de ne pas s'en laisser imposer par des discours, et d'envoyer plutôt quelques-uns de leurs citoyens, hommes de probité, qui rendraient un compte fidele de ce qu'ils auraient vu. On les expédia : mais Thémistocle fit passer à Athènes un avis secret de leur départ, et manda que, sans les arrêter ouvertement, il fallait les retenir jusqu'au retour de ses collègues; car ils étaient enfin venus le joindre : c'étaient Abronychus, fils de Lysiclès et Aristide, fils de Lysimaque; ils lui annoncerent que le mur en était à une hauteur



convenable. Il craignait d'être arrêté avec eux quand on serait instruit de la vérité : mais les Athéniens, conformément à son avis, retenaient les députés de Lacédémone.

Thémistocle parut enfin en public, et déclara sans détour, qu'Athènes était murée, et se trouvait en état de mettre en sûreté ses habitans ; que si Lacédémone et ses alliés avaient quelque dessein d'y envoyer une députation, ce devait être désormais comme à des hommes qui connaissent aussi bien leurs intérêts particuliers que l'intérêt commun de la Grèce ; que quand ils avaient cru nécessaire d'abandonner leur ville, et de monter sur leurs vaisseaux, ils avaient bien su prendre ce parti sans le conseil de Lacédémone ; que dans toutes les affaires où ils s'étaient consultés avec les Lacédémoniens, on n'avait pas vu qu'ils eussent eu moins de sagesse que personne ; que maintenant donc ils croyaient utile que leur ville fût murée ; que c'était en particulier leur intérêt et celui de tous leurs alliés ; qu'il était impossible, sans avoir les mêmes moyens de se défendre, de prendre les mêmes résolutions pour l'utilité commune ; et qu'en un mot, il fallait que tous les Grecs soutinssent leur fédération sans avoir de murailles, ou qu'on trouvât bon ce que venaient de faire les Athéniens.

**XCII.** Les Lacédémoniens , à ce discours , ne manifesterent pas de ressentiment contre les Athéniens. Quand ils leur avaient envoyé une députation , ce n'avait pas été dans le dessein de leur intimer une défense , mais de leur donner un conseil qui leur semblait s'accorder avec l'intérêt commun. D'ailleurs , ils témoignaient alors aux Athéniens beaucoup d'amitié pour le zèle qu'ils avaient fait paraître dans la guerre des Medes. Cependant ils étaient secrètement piqués d'avoir manqué leur projet ; mais les députés se retirèrent de part et d'autre sans essuyer aucune plainte.

**XCIII.** Ce fut ainsi qu'en peu de temps , les Athéniens fortifièrent leur ville ; et l'on peut voir encore aujourd'hui que ce fut un ouvrage fait avec précipitation : car les fondemens sont construits de toutes sortes de pierres qui , en certains endroits , sont restées brutes et telles qu'elles furent apportées. Des colonnes , des marbres sculptés furent tirés des monumens , et entassés les uns sur les autres. De tous les côtés de la ville , l'enceinte fut tenue plus grande qu'auparavant ; on travaillait à tout à la fois , et l'on ne se donnait pas de repos. Thémistocle persuada de continuer aussi les ouvrages du Pirée. Ils avaient été commencés précédemment pendant l'année qu'il avait eu l'ad-

ministration de la république en qualité d'Archonte (1). Il regardait comme très-favorable la situation de ce lieu, qui offrait trois ports creusés par la nature ; et depuis que les Athéniens s'étaient tournés du côté de la marine , il la croyait d'une grande importance à l'accroissement de leurs forces. Il osa dire le premier qu'ils devaient s'emparer de la mer ; et aussitôt , il leur en prépara l'empire. Ce fut d'après son plan qu'on donna au mur l'épaisseur qui se voit encore aujourd'hui autour du Pirée. Deux charrettes qui se rencontraient apportaient des pierres. On n'en remplit pas les joints de chaux et de ciment : mais on taillait quarrément de grandes pierres, on les appareillait, et on les liait entre elles avec des barres de fer consolidées par du plomb. Ces murs eurent tout au plus la moitié de la hauteur que Thémistocle avait projetée. Son dessein était que , par leur épaisseur et leur élévation, on n'eût pas à craindre les attaques des ennemis ; qu'il ne fallût que peu d'hommes très-débiles pour les défendre, et que les autres montassent sur les vaisseaux. Car c'était à la marine, sur-tout, qu'il s'attachait : c'est

---

(1) Thémistocle avait été Archonte la quatrième année de la soixante-onzième olympiade, quatre cent quatre-vingt-treize ans avant l'ère vulgaire.

qu'il voyait, du moins à ce que je pense, que l'armée du roi pouvait faire plus aisément des invasions par mer que par terre; et il regardait le Pirée comme plus important que la ville haute (1). Il conseilla bien des fois aux Athéniens, s'il leur arrivait d'être forcés par terre, de descendre au Pirée, et de se défendre sur leur flotte contre tous ceux qui pourraient les attaquer. Ce fut ainsi que les Athéniens se fortifièrent, et rétablirent leur ville aussitôt après la retraite des Medes.

XCIV. Cependant Pausanias, fils de Cléombrote, fut envoyé de Lacédémone, en qualité de général des Grecs, avec vingt vaisseaux que fournit le Péloponnèse : les Athéniens se joignirent à cette flotte avec trente vaisseaux; un grand nombre d'alliés suivit leur exemple. Ils se portèrent à Cypre, et en soumirent une grande partie : delà, toujours sous le même commandement, ils passerent à Bysance, qu'occupaient les Medes, et s'en rendirent maîtres.

XCIV. Mais Pausanias commençait à montrer de la dureté; il se rendit odieux aux Grecs

(1) La citadelle était la ville haute : elle est souvent nommée *Acropolis*, (ville haute) et quelquefois simplement *polis*, (ville). Cela n'était pas particulier à Athènes.

en général , mais sur - tout aux Ioniens et à tous ceux qui s'étaient soustraits récemment à la puissance du roi. Ils allèrent trouver les Athéniens , et les prièrent de les recevoir sous leur commandement , comme étant de même origine , et de ne pas céder à Pausanias , s'il en voulait venir à la violence. Les Athéniens reçurent cette proposition ; ils leur promirent de ne les point abandonner , et de tenir d'ailleurs la conduite qui semblerait s'accorder le mieux avec les intérêts des alliés.

Dans ces conjonctures , les Lacédémoniens rappellerent Pausanias pour le juger sur les dénonciations portées contre lui. Les Grecs qui venaient à Lacédémone , se plaignaient beaucoup de ses injustice, et son commandement semblait tenir plutôt du pouvoir tyrannique que du généralat. Il fut rappelé précisément à l'époque où , par la haine qu'il inspirait , les Grecs , excepté les guerriers du Péloponnèse , se rangeaient sous les ordres des Athéniens. Arrivé à Lacédémone , et convaincu d'abus de pouvoir contre des particuliers , il fut absous des accusations capitales. On lui reprochait sur-tout du penchant pour les Medes , et cette accusation semblait manifeste. Aussi le commandement ne lui fut-il pas rendu , mais on fit partir Dorcis et quelques autres avec peu de troupes. Comme

les alliés ne se mirent pas sous leur autorité, ils revinrent, et les Lacédémoniens n'envoyèrent plus dans la suite d'autres généraux. Après ce qu'ils avaient vu de Pausanias, ils craignaient qu'ils ne se corrompissent de même. D'ailleurs ils voulaient se débarrasser de la guerre des Mèdes; ils croyaient les Athéniens capables de la conduire, et alors ils étaient amis.

XCVI. Les Athéniens ayant pris ainsi le commandement suivant le desir des alliés, par la haine qu'on portait à Pausanias, réglèrent quelles villes devaient donner de l'argent pour faire la guerre au Barbare, et quelles devaient fournir des vaisseaux. Le prétexte était de ruiner le pays du roi, par représailles de ce qu'on avait souffert. Alors fut établie chez les Athéniens la magistrature des hellénotames, qui recevaient le tribut (1). Le premier tribut fut fixé à quatre

---

(1) Il y a dans le texte qui recevaient le *phoros* : ce fut ainsi qu'on nomma la contribution en argent. Le sàvant Barthelemy dans sa *Dissertation sur une ancienne inscription grecque, relative aux finances d'Athènes*, a fait passer dans notre langue le mot grec *hellénotames*. Il appelle aussi quelquefois ces magistrats trésoriers de l'extraordinaire, parce que, dit-il, les sommes qu'ils étaient chargés de percevoir n'avaient rien de commun avec les taxes ordinaires que payaient les habitans de l'Attique. Le corps des hellénotames était composé de dix officiers, un de chaque tribu.

cent soixante talens (1), le trésor fut déposé à Délos, et les assemblées se faisaient dans le temple.

XCVII. Ce fut en commandant aux alliés, qui conserverent d'abord leurs propres loix, et qui délibéraient sur l'intérêt général dans des assemblées communes, que les Athéniens, depuis la guerre des Medes jusqu'à celle que j'écris, s'élevèrent à un si haut degré de puissance par les armes et par le maniment des affaires. Ils eurent à combattre et les Perses, et ceux de leurs alliés, qui tentaient des révolutions, et les peuples du Péloponnèse, qui toujours s'immisçaient dans ces querelles. J'ai écrit ces événemens, et me suis permis cette digression, parce que c'est une partie de l'histoire qu'ont négligée tous ceux qui m'ont précédé. Ou ils n'ont traité que ce qui s'est passé dans la Grèce avant la guerre des Medes, ou cette guerre elle-même. Hellanicus, dans son histoire de l'Attique, a touché ces faits, mais en abrégé, et sans les rappeler exactement à l'ordre des temps. Cependant c'est en montrant la manière dont s'est établie la domination des Athéniens qu'on peut la faire connaître.

XCVIII. D'abord, sous le commandement de

---

(1) Le talent était à 5400 liv. de notre monnaie. Les 460 talens faisaient 2,484,000 liv.

Cimon, fils de Miltiade, ils prirent d'assaut Eion, sur le lac Strymon, place occupée par les Medes, et réduisirent les habitans en servitude. Ils firent ensuite éprouver le même sort à ceux de Scyros, île de la mer Egée, qui appartenait aux Dolopes, et ils y envoyèrent une colonie. Ils firent aussi la guerre aux Carystiens : le reste de l'Eubée n'y prit aucune part, et ces hostilités finirent par un accord. Une autre guerre suivit contre les habitans de Naxos, qui s'étaient détachés de la république. Ils furent assiégés et se soumirent. C'est la première ville alliée qui, contre l'usage, ait été réduite à la condition de sujette. D'autres eurent ensuite le même sort suivant les circonstances.

XCIX. Les défections des alliés eurent différentes causes. Les principales furent des refus de contributions en argent ou en vaisseaux ; et pour quelques-unes, celui de servir dans les armées ; car les Athéniens exigeaient ces tributs à la rigueur, et ils faisaient aussi des mécontens, en obligeant aux fatigues des gens qui n'avaient ni l'habitude ni la volonté de les supporter. D'ailleurs ils ne commandaient plus avec la même douceur ; ils ne se montraient plus les égaux de leurs compagnons d'armes, et ils avaient bien moins de peine à réduire les alliés qui les abandonnaient. On pouvait en accuser les alliés eux-mêmes ;



paresseux à faire la guerre et à s'éloigner de leurs foyers , la plupart , au lieu de fournir leur contingent en vaisseaux , et de les monter eux-mêmes , s'étaient imposé des taxes proportionnées à la dépense. Comme ils contribuaient aux frais , les Athéniens augmentèrent leur marine , et les alliés , quand il leur arrivait de tenter une désfection , se trouvaient sans préparatifs et sans ressources pour la soutenir.

C. Ce fut après ces événemens , que se livra , près du fleuve Eurymédon , dans la Pamphylie , un combat de terre et un combat naval des Athéniens et de leurs alliés contre les Medes. Les Athéniens remportèrent la victoire dans ces deux combats , en un même jour , sous le commandement de Cimon. Ils prirent ou détruisirent la flotte des Phœniciens , forte de deux cents vaisseaux.

Quelque temps après , les Thasiens se détachèrent de leur alliance. Le motif de cette rupture fut quelque différent au sujet de leurs mines et des comptoirs qu'ils avaient dans la partie de la Thrace , qui regarde leur île. Les Athéniens se portèrent à Thasos , furent victorieux dans un combat naval , et firent une descente dans l'île.

Vers le même temps , ils envoyèrent sur les bords du Strymon , dix mille hommes , tant des leurs que des alliés , fonder une colonie à l'endroit

l'endroit qu'on appelait alors les Neuf-voies, et qui se nomme maintenant Amphipolis. Ils s'en emparèrent sur les Edoniens qui l'occupaient; mais s'étant enfoncés dans l'intérieur de la Thrace, ils furent défaits à Drabesque, dans l'Edonie, par les Thraces, qui les attaquèrent en commun, regardant l'établissement qu'on faisoit aux Neuf voies comme un fort qu'on élevait contre eux.

CI. Les habitans de Thasos, vaincus dans plusieurs combats et assiégés, implorèrent les Lacédémoniens et les engagèrent à opérer en leur faveur une diversion en se jettant sur l'Attique. Les Lacédémoniens le promirent à l'insu des Athéniens, et ils auraient tenu leur parole, mais un tremblement de terre les empêcha de la remplir. Les Hilotes, ainsi que les Thuriates et les Ethéens, qui étaient voisins de Lacédémone, profitèrent de l'occasion pour secouer le joug et se réfugier à Ithôme. La plupart des Hilotes tiraient leur origine des anciens Messéniens, qui avaient été réduits en servitude, ce qui leur fit donner à tous le nom de Messéniens. Les Lacédémoniens eurent donc une guerre à soutenir contre les révoltés d'Ithôme.

Quant aux Thasiens, après trois ans de siège, ils se rendirent aux Athéniens, qui leur imposèrent de détruire leurs murailles, de livrer leurs vaisseaux, et de donner une somme à la-

quelle ils furent taxés : on les obligea d'en payer tout de suite une partie, sans préjudice du reste. Ils s'engagerent aussi à céder leurs mines et tout ce qu'ils possédaient dans le continent.

CII. Les Lacédémoniens, voyant se prolonger leur entreprise sur Ithôme, implorèrent le secours de leurs alliés et celui des Athéniens (1). Ceux-ci vinrent en grand nombre, sous le commandement de Cimon. On les avait mandés sur l'opinion de leur habileté à battre les murailles : comme le siège traînait en longueur, on sentait la nécessité de cet art. Ce fut de cette campagne que se manifesta, pour la première fois, la mauvaise intelligence d'Athènes et de Lacédémone. Car les Lacédémoniens voyant que la place n'était pas enlevée de vive force, craignirent l'humetur audacieuse des Athéniens et leur caractère remuant. Ils ne les regardaient pas comme un peuple de leur race, et ils appréhendaient que, pendant leur séjour devant Ithôme, ils ne se laissassent gagner par ceux qui s'y étaient renfermés, et ne causassent quelque révolution. Ce furent les seuls des alliés qu'ils renvoyèrent, sans manifester cependant leurs soupçons, mais sous prétexte qu'ils n'avaient plus besoin de leurs secours. Les Athéniens n'en sentirent pas

---

(1) Vers l'an 464 avant l'ère vulgaire.

moins qu'on n'avait pas de bonnes raisons de les renvoyer, et qu'il était survenu quelque défiance. Indignés de cet affront, et ne se croyant pas faits pour être ainsi traités par les Lacédémoniens, à peine retirés, ils abjurèrent l'alliance qu'ils avaient contractée avec eux dans la guerre Médique, et s'allierent avec les Argiens, ennemis de Lacédémone. En même temps ces deux nouveaux alliés s'unirent par les mêmes sermens avec les Thessaliens.

CIII. Enfin, après dix ans, ceux d'Ithôme, ne pouvant plus résister, capitulerent avec les Lacédémoniens. Il fut convenu qu'ils sortiraient du Péloponnèse sous la foi publique, et n'y rentreraient jamais, sous peine pour celui qui serait pris, d'être l'esclave de qui l'aurait arrêté. Les Lacédémoniens avaient reçu auparavant de Delphes un oracle qui leur ordonnait de laisser partir les supplians de Jupiter Ithométas (1). Ceux-ci eurent donc la liberté de sortir avec leurs femmes et leurs enfans. Les Athéniens s'empresserent de les recevoir en haine de Lacédémone, et les envoyèrent en colonie à

---

(1) *Jupiter Ithométas* : J'ai mieux aimé conserver cette terminaison sonore, que de la franciser et d'écrire Jupiter Ithomien.

Naupacte, qu'ils se trouvaient avoir pris récemment sur les Locriens-Ozoles.

Les Mégariens recoururent aussi à l'alliance d'Athènes. Ils se détachaient de Lacédémone, parce que Corinthe leur faisait la guerre pour les limites réciproques. Ainsi les Athéniens acquirent Mégares et Pagues. Ce furent eux qui construisirent aux Mégariens les longues murailles qui vont de leur ville jusqu'à Nisée, et ils y mirent garnison. C'est principalement de cette époque que commença la haine envenimée de Corinthe contre Athènes.

CIV. Cependant Inarus, fils de Psammétique, et roi des Libyens qui touchent à l'Égypte, partit de Marée, ville au-dessus du Phare, fit soulever la plus grande partie de l'Égypte contre le roi Artaxerxès, et nommé lui-même chef des rebelles, il appela les Athéniens (1). Ils étaient à Cypré avec deux cents vaisseaux, tant d'Athènes que des alliés. Ils abandonnerent Cypré pour se rendre à l'invitation d'Inarus ; entrèrent dans le Nil, le remonterent, et se rendirent maîtres de ce fleuve et de deux quartiers de Memphis : ils assiégèrent le troisième, qui se nomme Mur-Blanc. C'était là que s'étaient

---

(1) Vers l'an 462 avant l'ère vulgaire.

réfugiés les Perses, les Médés et ceux des Égyptiens qui n'étaient pas entrés dans la rébellion.

CV. D'un autre côté, les Athéniens firent une descente à Halies et livrerent bataille aux Corinthiens et aux Épidauriens. Ce furent les Corinthiens qui remportèrent la victoire. Les Athéniens furent victorieux à leur tour près de Cécryphalie, dans un combat naval contre les Péloponnésiens.

Une guerre survint ensuite entre les Eginetes et les Athéniens: il y eut un grand combat naval près d'Egine; chacun des deux partis était secondé par ses alliés. Les Athéniens eurent l'avantage: ils prirent soixante-dix vaisseaux sur les ennemis, descendirent à terre, et formèrent le siège de la ville, sous le commandement de Léocrate fils de Strœbus. Les Péloponnésiens voulurent secourir les Eginetes, et portèrent à Egine trois cents hoplites, qui avaient servi comme auxiliaires avec les Corinthiens et les Epidauriens: cette troupe s'empara des hauteurs de Géranie (1), et les Corinthiens descendirent avec les alliés dans la

---

(1) Géranie, montagne et promontoire de la Mégaride, entre Mégares et Corinthe.

Mégaride. Ils croyaient qu'Athènes, qui avait de grandes forces dispersées à Egine et en Égypte, ne serait pas en état de protéger Mégares, ou que du moins, si elle y faisait passer des secours, elle retirerait d'Egine l'armée qui en faisait le siège. Cependant les Athéniens ne touchèrent point à cette armée; mais ce qui était resté dans la ville, les vieillards qui avaient passé l'âge du service, et les jeunes gens qui ne l'avaient pas atteint, allèrent à Mégares sous le commandement de Myronide. Il y eut entre eux et les Corinthiens une bataille indécise, et les deux partis se séparèrent, sans que ni l'un ni l'autre crût avoir été vaincu. C'était cependant les Athéniens qui avaient ou plutôt quelque supériorité; ils dressèrent un trophée après la retraite des Corinthiens. Mais ceux-ci, à leur retour, traités de lâches par les vieillards qui étaient restés à la ville, se préparèrent pendant une douzaine de jours, et revinrent élever un trophée devant celui des Athéniens, comme si eux-mêmes avaient été vainqueurs. Les Athéniens sortirent en armes de Mégares, tuèrent ceux qui élevaient le trophée, se jetèrent sur les autres et remportèrent la victoire.

CVI. Les vaincus se retirèrent: un assez grand nombre, poussé vigoureusement, s'égara du bon chemin et tomba dans le clos d'un particulier,

qui était entouré d'un grand fossé et n'avait pas d'issue. Les Athéniens s'en apperçurent; ils firent face à l'entrée avec des hoplites, et entourèrent le clos de troupes légères, qui accablèrent de pierres ceux qui s'y étaient engagés. Ce fut une grande perte pour les Corinthiens : le reste de leur armée regagna le pays.

CVII. Vers cette époque, les Athéniens commencèrent à construire les longues murailles qui s'étendent jusqu'à la mer, l'une gagnant Phalere et l'autre le Pirée.

Les peuples de la Phocide firent alors la guerre aux Doriens, dont les Lacédémoniens tirent leur origine. Ils attaquèrent Bœon, Cytinion et Erinéon, et prirent une de ces places. Les Lacédémoniens, sous la conduite de Nicomédas, fils de Cléombrote, qui commandait à la place du roi Plistoanax, fils de Pausanias, encore trop jeune, portèrent des secours aux Doriens avec quinze cents de leurs hoplites et dix mille alliés. Ils obligèrent les Phocéens à rendre la place par capitulation, et se retirèrent. Mais les Athéniens se mirent en croisière pour leur couper la mer, s'ils voulaient traverser le golphe de Crissa. Ceux-ci voyaient tout le danger de prendre leur route par Géranie tandis que les Athéniens occu-



paient Mégares et Pagues ; car cette montagne , difficile à franchir , était constamment gardée par des troupes athéniennes , et ils n'ignoraient pas qu'elles devaient s'opposer à leur passage. Ils crurent donc devoir s'arrêter en Bœotie pour considérer quel serait le moyen le plus sûr de faire leur retraite. Il y avait d'ailleurs à Athènes une faction qui entretenait avec eux des intelligences secrètes , et qui les engageait à prendre ce parti ; elle espérait détruire le gouvernement populaire et s'opposer à la construction des longues murailles. Mais les Athéniens s'armèrent en masse (1) contre cette armée Lacédémonienne , avec mille Argiens et les autres alliés , dans un nombre proportionné à leurs forces respectives. Ils étaient en tout quatorze mille. Ils prirent les armes persuadés qu'ils trouveraient les ennemis dans l'embarras de chercher un passage , et d'ailleurs ils avaient quelques soupçons sur le complot de détruire la démocratie. De la cavalerie

---

(1) *Se lever en masse, s'armer en masse*, est une manière nouvelle de s'exprimer, que de nouvelles circonstances ont rendu nécessaire. Tant que cette expression a manqué à notre langue, on n'a pu traduire en français que par une périphrase le mot grec *pandemei*.

Thessalienne vint les joindre en qualité d'alliée; mais dans l'action, elle se tourna du côté des Lacédémoniens.

CVIII. La bataille se donna près de Tanagra en Bœotie (1). Les Lacédémoniens et leurs alliés furent vainqueurs, et l'affaire fut sanglante de part et d'autre. Les Lacédémoniens entrèrent dans la Mégaride, se taillèrent des chemins à travers les forêts, et retournèrent chez eux par la montagne de Géranie et l'Isthme.

Soixante-deux jours après cette bataille, les Athéniens marchèrent contre les Bœotiens sous le commandement de Myronide, et les ayant battus à Œnophytes, ils se rendirent maîtres de la Bœotie et de la Phocide, râserent le mur des Tanagriens, et prirent en ôtages les cent hommes les plus riches entre les Locriens d'Oponthe. Ils terminèrent leurs longues murailles. Les Eginetes capitulerent ensuite avec eux : ils raserent leurs fortifications, livrerent leurs vaisseaux et se taxerent à un tribut pour l'avenir.

Les Athéniens firent par mer le tour du Péloponnèse, sous le commandement de Tolmide,

---

(1) Vers l'an 456 avant l'ère vulgaire.

ils brûlèrent le chantier des Lacédémoniens, et prirent Chalcis (1), ville dépendante de Corinthe, après avoir battu les Sicyoniens, qui s'opposaient à leur descente.

CIX. Les Athéniens et les alliés qui étaient passés en Egypte s'y trouvaient encore, et la guerre y eut pour eux bien des faces différentes. D'abord ils se rendirent maîtres de l'Égypte. Artaxerxès fit passer à Lacédémone le Perse Mégabaze, avec de l'argent, pour engager les peuples du Péloponnèse à se jeter sur l'Attique, ce qui forcerait les Athéniens à sortir de l'Égypte. L'affaire ne réussit pas; ce ne fut qu'une dépense inutile, et Mégabaze retourna en Asie avec le reste des trésors qu'il avait apportés. Le roi fit partir, avec une puissante armée, un autre Perse, nommé aussi Mégabaze, fils de Zopyre. Il arriva par terre, battit les Égyptiens et les alliés, chassa les Grecs de Memphis, et finit par les renfermer dans l'île de Prosopitide. Il les y assiégea pendant dix-huit mois, jusqu'à ce qu'ayant desséché le fossé et fait prendre aux eaux un autre cours, il mit les vaisseaux à sec, changea

---

(1) Cette ville de la Chalcis faisait partie de l'Acarnanie.

une grande partie de l'île en terre ferme, y passa de pied, et s'en rendit maître.

CX. Ainsi furent ruinées, dans ce pays, les affaires des Grecs, après six ans de guerre. Très-peu, du grand nombre qu'ils avaient été, se sauverent à Cyrène, en passant par la Libye. La plupart périrent, et l'Égypte retourna sous la domination du roi. Seulement Amyrtée s'y conserva une souveraineté dans les marais. Leur vaste étendue ne permettait pas de le prendre, et d'ailleurs ses sujets étaient les plus belliqueux des Égyptiens. Pour Inarus, ce roi des Libyens, qui avait causé tout le trouble de l'Égypte, il fut pris par trahison et empalé.

Cinquante trirèmes d'Athènes et des alliés venaient succéder aux premières, et dans l'ignorance de tout ce qui s'était passé, elles abordèrent à un bras du Nil nommé Mendesium. L'infanterie les attaqua par terre, la flotte des Phéniciens par mer; le plus grand nombre des bâtimens fut détruit, le reste parvint à se sauver. Telle fut la fin de cette grande armée d'Athéniens et d'alliés qui était passée en Égypte.

CXI. Oreste, fils d'Echécratide, roi de Thessalie, chassé de cette contrée, engagea les Athéniens à l'y rétablir. Ils prirent avec eux les Bœotiens et les Phocéens leurs alliés, et marcherent contre Pharsale, ville de Thes-

salie. Ils ne furent maîtres que d'autant de terrain qu'ils en occupaient en s'éloignant peu de leur camp : car ils étaient contenus par la cavalerie thessalienne ; et ils ne purent s'emparer de la ville. En un mot ils manquèrent entièrement l'objet de leur expédition , et s'en retournerent sans avoir rien fait, remmenant Oreste avec eux.

Peu après, mille Athéniens monterent les vaisseaux qu'ils avaient à Pagues, car ils étaient maîtres de cette place, et passerent à Sicyone, sous le commandement de Périclès, fils de Xanthippe. Ils prirent terre, furent vainqueurs de ceux des Sicyoniens qui osèrent les combattre : et prenant aussitôt avec eux les Achéens, ils traverserent le golphe, allerent attaquer Céniaades, place de l'Acarnanie et en firent le siège : mais ils ne purent la réduire, et rentrerent chez eux.

CXIII. Trois ans après, les Péloponnésiens et les Athéniens conclurent une treve de cinq ans (1). Les Athéniens, en paix avec la Grèce, porterent la guerre en Cypre : leur flotte était de deux cents vaisseaux, tant des leurs que de leurs alliés. C'était Cimon qui la comman-

---

(1) 450 ans avant l'ère vulgaire.

Soixante de ces bâtimens passerent en Égypte, où les appelait cet Amyrtée, dont le royaume était dans les marais. Les autres firent le siège de Citium. Cimon mourut, la famine survint et ils abandonnerent le siège. Comme ils passaient au-dessus de Salamine, ville de Cypre, ils eurent à la fois un combat de terre et un de mer contre les Phœniciens, les Cypriens et les Ciliciens, et retournerent chez eux, vainqueurs dans ces deux combats. Les vaisseaux revenus de l'Égypte rentrerent avec eux.

Les Lacédémoniens firent ensuite la guerre qu'on appelle sacrée, s'emparerent du temple de Delphes et le remirent aux Delphiens: mais après leur retraite, les Athéniens l'attaquerent à leur tour, le prirent et le rendirent aux Phocéens.

CXIII. Après un certain espace de temps comme les exilés Bœotiens occupaient Orchomene, Chéronée et quelques autres villes de la Bœotie, les Athéniens allerent attaquer ces places devenues ennemies. Eux-mêmes envoyerent mille hoplites, les alliés fournirent leur contingent, et c'était Tolmide, fils de Tolmæus, qui commandait. Ils prirent Chéronée, réduisirent les habitans en servitude, y laisserent une garnison et se retirerent.

Ils étaient en marche près de Coronée, quand des troupes sorties d'Orchomene vinrent les attaquer : c'était des exilés de Bœotie qui avaient avec eux des Locriens, des exilés de l'Eubée et tout ce qui était de la même faction. Ils furent vainqueurs, égorgerent une partie des Athéniens et mirent le reste en captivité. Les Athéniens abandonnerent la Bœotie toute entière, à condition qu'on leur rendrait leurs prisonniers. Les exilés Bœotiens et tous les autres revinrent et rentrèrent dans leurs droits.

CXIV. Peu après l'Eubée se souleva contre les Athéniens. Déjà Périclès marchait à la tête d'une armée pour la soumettre, quand on lui annonça que Mégares était en état de révolution ; que les Péloponnésiens allaient se jeter sur l'Attique, et que les garnisons athéniennes avaient été égorgées par les Mégariens, excepté ce qui avait pu se réfugier à Nisée. Mégares n'en était venue à la défection qu'après avoir attiré à son parti Corinthe, Epidaure et Sicyone. Périclès se hâta de ramener son armée de l'Eubée, ce qui n'empêcha pas les Péloponnésiens, sous la conduite de Plistoanax, fils de Pausanias et roi de Lacédémone, de ravager dans l'Attique Eleusis et les campagnes de Thria : mais ils n'avancerent pas plus loin et se retirèrent. Alors les Athéniens retournèrent

dans l'Eubée, toujours sous le commandement de Périclès et la soumirent toute entière. Ils la reçurent à composition, excepté les habitans d'Hestiés, qu'ils chassèrent et ils s'emparèrent de leur pays.

CXV. Peu après leur retour de l'Eubée, ils conclurent avec les Lacédémoniens une trêve de trente ans (1), et rendirent Nisée, l'Achaïe, Pagues et Trezene. C'était ce qu'ils avaient conquis sur les Péloponnésiens.

Six ans après, une guerre s'éleva au sujet de Priene entre les Samiens et les Milésiens. Ces derniers, maltraités dans cette guerre, vinrent à Athènes et y firent retentir leurs plaintes contre ceux de Samos, qui, secondés par des particuliers de cette île, voulaient changer la constitution du pays. Les Athéniens allèrent à Samos avec une flotte de quarante vaisseaux, et y établirent la démocratie. Ils prirent en otages cinquante enfans et autant d'hommes faits, qu'ils déposèrent à Lemnos, et ne se retirèrent qu'en laissant une garnison dans l'île. Quelques Samiens l'avaient quittée et s'étaient réfugiés dans le continent. Ils conspirèrent avec les hommes les plus puissans de la

---

(1) 445 ans avant l'ère vulgaire.



ville et avec Pissuthnès, fils d'Hystaspe, qui avait le gouvernement de Sardis : ils rassemblèrent sept cents hommes de troupes auxiliaires et passèrent à Samos à l'entrée de la nuit. Ils attaquèrent d'abord le parti populaire et se rendirent maîtres du plus grand nombre. Ils enlevèrent ensuite de Lemnos leurs ôtages ; abjurèrent la domination d'Athènes, et livrèrent à Pissuthnès la garnison Athénienne et les commandans qu'ils avaient en leur pouvoir. Ils se disposèrent aussitôt à porter la guerre à Milet, et Bysance entra dans leur défection.

CXVI. A cette nouvelle, les Athéniens partirent pour Samos avec soixante vaisseaux ; mais ils en détachèrent seize, les uns pour aller observer dans la Carie la flotte des Phœniciens, les autres pour aller demander des secours à Chio et à Lesbos. Ce fut donc avec quarante-quatre vaisseaux que, sous la conduite de Périclès, et de neuf autres généraux, ils livrèrent, près de l'île de Tragie, le combat à soixante-dix vaisseaux Samiens, dont vingt étaient montés d'hommes de guerre. Tous venaient de Milet. Les Athéniens remportèrent la victoire. Ils furent ensuite renforcés par quarante vaisseaux d'Athènes et vingt-cinq de Chio et de Lesbos. Ils descendirent à terre, furent vainqueurs, éleverent des murailles de trois côtés

côtés de la place pour l'investir , et en firent en même temps le siège par mer. Périclès prit soixante des vaisseaux qui étaient à l'ancre , et se porta avec la plus grande diligence à Caune en Carie , sur l'avis que des vaisseaux Phœniciens s'avançaient : car , dès auparavant , Stésagoras et quelques autres étaient allés de Samos avec cinq vaisseaux à l'observation des Phœniciens.

CXVII. Les Samiens profitèrent de la circonstance pour sortir du port à l'improviste ; ils tombèrent sur le camp qui n'était pas fortifié , détruisirent les vaisseaux qui faisaient l'avant-garde , battirent ceux qui se présentèrent à leur rencontre , et furent quatorze jours maîtres de la mer qui baigne leurs côtes. Pendant tout ce temps , ils faisaient entrer dans leur ville et en sortir tout ce qu'ils voulaient. Mais au retour de Périclès , ils se virent de nouveau renfermés par la flotte.

Quarante vaisseaux vinrent ensuite d'Athènes au secours des assiégés , avec Thucydide (1) ,

---

(1) Ce Thucydide n'était pas de la famille de notre historien. Il était beau-frère de Cimon , et se rendit célèbre par son opposition à Périclès. C'est lui qui en parlant de l'éloquence adroite et persuasive de ce grand homme , disait ; « Quand je l'ai renversé , il » nie qu'il soit à terre ; et il le persuade ».

Agnon et Phormion ; vingt avec Triptolème et Anticlès, et trente de Chio et de Lesbos. Les Samiens livrerent un faible combat naval, et ne pouvant plus tenir, ils furent obligés de se rendre après neuf mois de siège. Ils s'engagerent par la capitulation à raser leurs murailles, à donner des ôtages, à livrer leurs vaisseaux et à rembourser les frais de la guerre par des paiemens à époques fixées. Ceux de Bysance convinrent de rester, comme auparavant, dans l'état de sujets.

CXVIII. Peu d'années après survinrent les événemens dont j'ai déjà parlé ; l'affaire de Corcyre, celle de Potidée, et tout ce qui, sur ces entrefaites, servit de prétexte à la guerre que je vais écrire. Toutes ces entreprises des Grecs ou les uns contre les autres, ou contre les barbares, occupèrent à-peu-près une période de cinquante ans, depuis la retraite de Xerxès jusqu'au commencement de cette guerre-ci. Dans cet intervalle de temps, les Athéniens donnerent une grande force à leur domination et s'élevèrent à un haut degré de puissance. Les Lacédémoniens le virent, et ne s'y opposèrent pas, si ce n'est dans quelques circonstances de peu de durée ; mais, en général, ils restèrent inactifs. Toujours lents à s'engager dans des guerres, à moins qu'ils n'y fussent

contraints, ils avaient été occupés par des hostilités particulières. Enfin ils n'ouvrirent les yeux sur la puissance des Athéniens, que lorsqu'il n'était plus possible de se dissimuler leur élévation et quand ils avaient déjà touché aux alliés de Sparte. Ils crurent alors qu'il n'était plus temps de dissimuler, qu'il fallait les combattre avec la plus grande vigueur, et anéantir, s'il était possible, leur domination. Ils déclarèrent donc que la trêve était rompue et que les Athéniens s'étaient rendus coupables d'injustice. Ils envoyèrent à Delphes demander au Dieu s'ils auraient l'avantage dans la guerre qu'ils méditaient d'entreprendre. On prétend que le Dieu répondit qu'en combattant de toutes leurs forces, ils auraient la victoire, et qu'il leur prêterait ses secours s'ils l'invoquaient, et même s'ils ne l'invoquaient pas.

CXIX. Ils assemblèrent une seconde fois les alliés pour mettre aux suffrages s'il fallait entreprendre la guerre. Les députés des villes confédérées arrivèrent, l'assemblée se forma et chacun parla suivant son opinion; mais le plus grand nombre accusa les Athéniens et se déclara pour la guerre. Les Corinthiens avaient prié les députés de chaque ville en particulier d'énoncer ce vœu, craignant, si l'on différant, que Potidée ne fût enlevée. Ils étaient présents,

et s'avancant les derniers , ils s'exprimerent à-peu-près en ces termes :

CXX. « Non , sans doute , généreux alliés ,  
» nous ne reprocherons plus aux Lacédémoniens  
» de n'avoir pas eux-mêmes décrété la guerre ,  
» puisque c'est pour cet objet qu'ils viennent de  
» nous rassembler. Ils ont rempli ce que nous  
» avons droit d'attendre : car il faut que ceux  
» qui jouissent du commandement, contens de  
» l'égalité dans leurs intérêts particuliers, soient  
» les premiers à s'occuper des intérêts com-  
» muns , puisque c'est ceux qui , dans les autres  
» occasions , obtiennent les premiers honneurs.

» Nous croirions inutile d'avertir ceux d'entre  
» vous qui ont eu affaire aux Athéniens de se  
» tenir en garde contre leurs entreprises : mais  
» ceux qui occupent l'intérieur des terres , et  
» qui n'habitent pas dans le voisinage des lieux  
» de commerce , doivent savoir que s'ils ne pro-  
» tégent pas les habitans des côtes , ils se rendront  
» à eux-mêmes plus difficiles les débouchés  
» des richesses que les saisons leur prodiguent ,  
» et recevront avec plus de peine ce que la mer  
» fournit au continent. Ils seraient de bien mau-  
» vais juges des intérêts qui nous occupent , s'ils  
» croyaient y être étrangers , s'ils ne voyaient pas  
» qu'en négligeant la défense des villes maritimes ,  
» bientôt le danger va les atteindre , et que ce

» n'est pas moins sur leurs intérêts que sur les  
» nôtres que nous délibérons aujourd'hui. Qu'ils  
» n'hésitent donc pas à renoncer à la paix et à  
» prendre les armes. Le caractère des hommes  
» modérés est de rester tranquilles tant qu'on  
» ne leur fait point injure ; des hommes cou-  
» rageux , quand ils sont insultés , de passer de  
» la paix à la guerre , et , après la victoire , de  
» la guerre à la réconciliation ; de ne pas se  
» laisser entraîner par la prospérité de leurs  
» armes , et de ne pas supporter des injustices ,  
» flattés du repos de la paix. Car celui qui reste  
» tranquille de peur d'interrompre ses jouissances  
» se verra bientôt enlever , s'il persiste dans l'in-  
» dolence , la douceur de cette molesse qui lui  
» faisait aimer la tranquillité ; et celui qui ,  
» dans la guerre , veut pousser trop loin la pros-  
» périté , ne pense pas qu'il se laisse emporter à  
» une audace perfide. Bien des projets mal conçus  
» réussissent par les imprudences plus grandes  
» encore des ennemis ; et plus souvent encore  
» des desseins qui semblaient bien concertés se  
» tournent contre leurs auteurs , et n'ont qu'une  
» issue honteuse. Jamais on n'exécute ses pensées  
» avec la même confiance qu'on les a formées :  
» on est dans la sécurité quand on délibère ; on  
» faiblit par crainte dans l'exécution.

CXXI. « Pour nous , c'est après avoir reçu

I iij

» des offensés , c'est avec de justes sujets de  
» plainte , que nous réveillons la guerre ; vengés  
» des Athéniens , nous déposerons à temps les  
» armes. Nous avons bien des raisons de compter  
» sur la victoire. Supérieurs par l'expérience  
» des combats et par le nombre , nous sommes  
» tous bien disposés à suivre également les  
» ordres de nos chefs. L'avantage que donne à  
» nos ennemis la supériorité de leur flotte , nous  
» l'aurons avec les finances auxquelles tous con-  
» tribueront , et avec les trésors déposés à Delphes  
» et à Olympie. Nous n'avons qu'à faire un  
» emprunt pour être en état de leur débaucher ,  
» par une solde plus haute , leurs matelots  
» étrangers : car la force des Athéniens leur est  
» moins personnelle qu'achetée à prix d'argent ;  
» la nôtre , fondée sur nos personnes plus que  
» sur nos richesses , est plus indépendante. Par  
» une seule défaite navale , il est probable  
» qu'ils sont perdus ; s'ils résistent , nous au-  
» rons plus de temps à nous exercer à la ma-  
» rine : et quand nous les aurons égalés dans la  
» science , nous les surpasserons en courage. Ce  
» que nous devons à la nature , l'instruction  
» ne peut le leur donner , et ce qu'ils doivent  
» à la science , nous pouvons l'enlever par l'ap-  
» plication. Il faut pour cela de l'argent , nous  
» le fournirons. Quoi ! leurs alliés ne refusent

» pas de leur apporter des tributs destinés à les  
 » asservir, et nous, pour nous venger de nos  
 » ennemis et nous sauver à la fois, nous crain-  
 » drions la dépense ! Nous refuserions de sa-  
 » crifier une partie de nos richesses pour les  
 » empêcher de nous les ravir, et pour n'être  
 » pas malheureux par elles !

CXXII. » Nous avons encore d'autres moyens  
 » de leur faire la guerre : la défection de leurs  
 » alliés, qui leur enlèvera sur-tout les revenus  
 » qui forment leur puissance ; des forteresses  
 » que nous pourrions élever sur leur territoire,  
 » et tout ce que personne ne saurait prévoir en  
 » ce moment. Car la guerre ne suit pas la  
 » marche qu'on lui prescrit ; elle-même invente  
 » le plus souvent ses moyens suivant les cir-  
 » constances. S'y conduire avec modération,  
 » c'est se ménager plus de sûreté ; s'y livrer  
 » à l'emportement, c'est s'exposer à bien des  
 » revers. Ce qu'il faut considérer, c'est que si  
 » chacun de nous n'avait que des querelles sur  
 » ses limites avec des ennemis égaux, il se-  
 » rait en état de se défendre : mais ici les  
 » Athéniens, assez forts pour tenir seuls contre  
 » nous tous ensemble, seraient bien plus re-  
 » doutables encore contre chacune de nos villes  
 » en particulier. Si donc nous ne nous défendons  
 » pas, étroitement unis par nation, par villes.

I iv



» et d'un commun accord, ils n'auront pas de  
» peine à nous soumettre séparément. Et sachez  
» que notre défaite, ( mot toujours terrible à  
» entendre ) ne serait autre chose que la ser-  
» vitude. Se figurer, même par la pensée, que  
» tant de villes pussent être maltraitées par une  
» seule, c'est une honte pour le Péloponnèse.  
» Ce serait nous déclarer dignes de cet opprobre,  
» annoncer que nous sommes devenus assez  
» lâches pour l'endurer, et que nous avons dé-  
» généré de nos pères à qui la Grèce a dû sa  
» liberté. Et nous n'assurerons pas cette liberté  
» pour nous-mêmes; nous souffrirons qu'une ville  
» usurpe sur nous la tyrannie, nous qui nous van-  
» tons de détruire les monarques qui ne mettent  
» qu'une seule ville sous leur joug! Nous ne  
» pensons pas qu'une telle conduite tiendrait de  
» trois vices bien dangereux : l'imprudence, la  
» mollesse et la négligence. Car vous n'éviterez  
» pas ces reproches en vous excusant sur votre  
» mépris pour vos ennemis; sentiment dont on  
» voudrait bien se faire un titre de sagesse, et  
» qui, pour avoir perdu beaucoup de ceux qui  
» s'y sont abandonnés, a reçu au contraire le  
» nom de folie.

CXXIII. » Mais à quoi bon vous reprocher vos  
» erreurs passées plus que ne l'exigent les cir-  
» constances actuelles? Livrons-nous aux tra-

» vaux de la guerre , et venons au secours du  
 » présent pour parer à l'avenir. Il est dans le  
 » caractère que vous ont transmis vos ancêtres  
 » d'acquérir des vertus au milieu des fatigues :  
 » ne changez point de mœurs , quoique vous  
 » jouissiez aujourd'hui d'un peu plus de for-  
 » tune et de puissance. Il n'est pas juste de  
 » perdre par la richesse ce qu'on a gagné par  
 » la pauvreté. Vous avez bien des motifs de  
 » marcher avec confiance aux combats , sur-  
 » tout lorsque , par sa réponse , un Dieu vous  
 » y appelle ; lorsque lui-même promet de vous  
 » secourir ; lorsque , par crainte ou par intérêt ,  
 » la Grèce entière va combattre avec vous. Ce  
 » ne sera pas vous qui romprez les premiers  
 » le traité ; vous viendrez plutôt au secours des  
 » conventions outragées , et le Dieu qui vous  
 » ordonne de combattre , déclare assez que la  
 » paix est violée.

CXXIV. » Puisque , à tous égards , vous  
 » pouvez légitimement entreprendre la guerre ,  
 » et que tous nos suffrages sont en faveur de  
 » cette entreprise , s'il est certain qu'elle s'ac-  
 » corde avec l'intérêt des villes et des parti-  
 » culiers , ne tardez pas à secourir les habitants  
 » de Potidée. Ils sont Dorïens et sont assiégés  
 » par des Ioniens ; c'est le contraire de ce qu'on  
 » voyait autrefois. Rétablissez en même temps

» la liberté des autres villes. Il ne vous est plus  
» permis de différer , quand déjà les uns sont  
» maltraités , et quand les autres , si l'on voit  
» que nous sommes assemblés sans rien oser  
» pour leur défense , souffriront bientôt les  
» mêmes outrages. Persuadés que vous en êtes  
» venus à la dernière extrémité , et que nous  
» vous donnons le meilleur conseil , généreux  
» alliés , n'hésitez pas à décréter la guerre , et  
» sans craindre ce que , pour le moment , elle  
» peut avoir de terrible , ne songez qu'à la  
» paix qui doit la suivre , et qui en sera plus  
» durable : car c'est par la guerre que la paix  
» s'affermirait. Elle est moins assurée , quand , par  
» amour pour le repos , on refuse de combattre.  
» Regardez comme s'élevant contre tous cette  
» ville qui , dans la Grèce usurpe un pouvoir  
» tyrannique : déjà elle domine sur les uns ;  
» elle médite la servitude des autres : marchons  
» pour la réduire. Nous-mêmes vivrons ensuite  
» exempts de dangers , et nous rendrons à la  
» liberté les Grecs maintenant asservis ».

Ainsi parlèrent les Corinthiens.

CXXV. Les Lacédémoniens , après avoir entendu les différentes opinions , prirent les suffrages de tous les alliés qui se trouvaient à l'assemblée. Ils furent donnés par ordre , depuis les villes les plus puissantes jusqu'aux plus faibles.

Le plus grand nombre vota la guerre. Comme cependant rien n'était prêt, on jugea qu'on ne pouvait en venir tout de suite aux hostilités, mais que chacun devait, sans délai, pourvoir à ce qui lui était nécessaire. Il ne se passa pas une année entière, avant qu'on fût en état de faire une invasion dans l'Attique et de commencer ouvertement la guerre.

CXXVI. Ce temps fut employé en négociations avec les Athéniens; on leur portait les griefs qu'on avait contre eux. C'était pour avoir un prétexte plus spécieux de les traiter en ennemis si l'on ne recevait pas de satisfaction. D'abord les députés de Lacédémone leur prescrivirent d'expier la souillure qu'ils avaient contractée envers la Déesse (1). Voici quelle était cette souillure.

Il y avait eu un Athénien, nommé Cylon, homme qui avait remporté le prix dans les jeux olympiques: il était riche et distingué entre les anciennes familles. Théagène, Mégarien, alors tyran de Mégares, lui avait donné sa fille. Il s'avisa de consulter l'oracle de Delphes, et le Dieu lui répondit que, le jour de la plus grande

---

(1) Quand il est question d'Athènes, la Déesse par excellence est toujours Minerve.

fête de Jupiter , il pourrait s'emparer de la citadelle d'Athènes. Il emprunta du secours à Théagène , il fit entrer ses amis dans son projet , et quand arriva le tems où l'on célébrait les fêtes olympiques dans le Péloponnèse , il s'empara de la citadelle. Son but était d'usurper la tyrannie. Il croyait que cette fête était la plus grande de Jupiter , et qu'elle le concernait en quelque sorte lui-même à cause de sa victoire aux jeux olympiques. S'il y avait dans l'Attique ou ailleurs une fête encore plus solennelle , c'est ce qui ne lui vint point à la pensée et ce que l'oracle n'avait pas dit. Or il se célébre chez les Athéniens , hors de la ville , une fête nommée Diasia en l'honneur de Jupiter Milichius (1) , et c'est la plus grande de toutes. Des citoyens en grand nombre , de tout rang , de tout sexe et de tout âge , y offrent en sacrifices non des victimes , mais des productions de la contrée (2).

---

(1) *Jupiter mellitus* , Jupiter doux et clément.

(2) P. Castellanus , de *festis Græcorum* , croit qu'à cette fête on offrait des victimes et sur-tout des porcs. Thucydide parle des offrandes qu'y faisait un grand nombre de citoyens , et il est possible que des particuliers en petit nombre immolassent des victimes. Cette fête rappelait les temps antiques où l'on ne faisait pas couler le sang sur les autels et où l'on y brûlait

Cylon croyant bien comprendre l'oracle , exécuta son dessein. Dès que les Athéniens en eurent la nouvelle , ils accoururent en masse de la campagne au secours de la citadelle , l'investirent et en firent le siège. Comme il traînait en longueur , las de rester campés devant la place , la plupart se retirèrent et investirent les neuf archontes d'un pouvoir absolu pour donner , sur la garde et sur tout le reste , les ordres qu'ils jugeraient nécessaires. C'était alors les archontes qui étaient chargés de presque toute l'adminis-

---

seulement des végétaux. *Voyez la note de Grævius sur le vers 336 , des opera et dies d'Hésiode. Il y prouve , par un passage de Porphyre , l'antique usage de n'honorer les Dieux que par des fumigations. Il aurait pu joindre à ce témoignage une autorité encore plus respectable , parce qu'elle est plus ancienne , parce que c'est celle d'un homme qui devait avoir fait une étude particulière des rites employés dans les mystères , où l'on sait que les anciens usages étaient religieusement observés. L'autorité dont je parle est celle du faux Orphée. Quel que soit l'auteur qui s'est caché sous ce nom imposant , l'ancienneté de ses poésies a été démontrée par le savant Runhkenius dans ses *Epistolæ critica*. A la tête de chacun des hymnes de ce poète , on lit quelle était la fumigation la plus agréable à la divinité qu'il implorait. Le verbe qui , dans la langue grecque , signifie sacrifier , *θεύω* , a signifié dans son origine faire des fumigations.*

tration. Les gens assiégés avec Cylon étaient dans un fort mauvais état , manquant de vivres et d'eau. Cylon et son frere parvinrent à s'évader. Les autres se voyant pressés , et plusieurs même mourant de faim , s'assirent en supplians près de l'autel qui est dans l'acropole. Ceux à qui la garde était confiée , les voyant près de mourir dans le lieu sacré , les firent relever avec promesse de ne leur faire aucun mal : mais , après les avoir emmenés , ils les égorgerent. Ils tuèrent aussi en passant , quelques-uns de ces malheureux assis aux pieds des autels et en la présence des Déesses Vénérables (1). Ils furent regardés depuis comme des hommes souillés , pour avoir offensé la Déesse , et cette tache se répandit sur leurs descendans. Les Athéniens les exilerent. Ils furent aussi chassés par Cléomène avec le secours des Athéniens révoltés (2). On ne se contenta pas de condamner les vivans à l'exil ; on rassembla même les os des morts qui furent jettés hors des limites. Ces bannis rentrèrent dans la suite , et leur postérité est encore dans la ville.

---

(1) Les Eumenides , Erinnyes ou Furies.

(2) Cléomène , roi de Sparte , fut appelé à Athènes par Isagoras , chef d'une faction , et en chassa sept cens familles. *Herod. l. V , chap. 70 et suivans.*

CXXVII. Les Lacédémoniens en demandant que cette souillure fût expiée, avaient pour prétexte de venger l'offense faite aux Dieux; mais la vérité, c'est qu'ils savaient que Périclès, fils de Xanthippe, appartenait à cette race de bannis par sa mere, et en le faisant chasser, ils compaient obtenir plus aisément ce qu'ils voudraient des Athéniens. Cependant ils espéraient moins le voir exiler, qu'exciter contre lui des mécontentemens, parce qu'on le regarderait, par la souillure dont il était entaché, comme l'une des causes de la guerre. C'était l'homme le plus puissant de son tems; il était à la tête des affaires; en tout ils s'opposait aux Lacédémoniens, il empêchait de leur céder et pressait les Athéniens de rompre avec eux.

CXXVIII. Ceux-ci, de leur côté, demanderent que les Lacédémoniens expiassent le sacrilège commis au Ténare. C'était au Ténare qu'autrefois ils avaient fait sortir du temple de Neptune des hilotes supplians, pour leur donner la mort. Suivant eux-mêmes, ce fut en punition de cette offense qu'arriva le grand tremblement de terre à Sparte. Les Athéniens demandaient aussi l'expiation du sacrilège commis contre la Déesse au temple d'airain (1).

---

(1) Pallas. On la nommoit *Poliouchos*, parce qu'elle



Voici quel fut ce sacrilège. Lorsque les Lacédémoniens rappelerent, pour la première fois, Pausanias du commandement qu'il exerçait dans l'Hellespont (1), il fut soumis à un jugement et renvoyé absous. Cependant on ne lui rendit pas le commandement ; mais il prit lui-même en son nom la trireme hermionide , et retourna dans l'Hellespont sans l'aveu des Lacédémoniens. Il donnait pour prétexte de son voyage la guerre de Grèce ; mais en effet il voulait continuer les intrigues qu'il avait liées avec le roi , dans le dessein de s'établir une domination sur les Grecs. Il avait commencé par rendre des services à ce prince , et il avait posé les bases de tous ses projets. Car dans sa première expédition , après son retour de Cypre , lorsqu'il eut pris Bysance ,

---

était la Divinité tutélaire de la république , et *Chalcice* , parce que son temple était d'airain , ou du moins revêtu de lames de ce métal. On prétend que cet ouvrage avait été commencé par Tyndare , et qu'il fut continué par son fils. Après leur mort , il resta longtemps abandonné. Les Lacédémoniens le reprirent , firent construire le temple en airain , et jetter en fonte , du même métal , la statue de la déesse. L'architecte , nommé Gitiadas , était en même temps poète lyrique , et fit un hymne en l'honneur de Pallas. *Pausanias l. 3.*

(1) Il faut rapprocher de ce récit le chapitre 95.

place

place occupée par les Medes , et où furent faits prisonniers plusieurs amis et parens du roi : il les renvoya à ce prince à l'insu des alliés , et publia qu'ils s'étaient échappés de ses mains. Il agissait de concert avec Gongyle d'Erétrie , à qui il avait confié Bysance et la garde des prisonniers. Il fit même passer Gongyle auprès de Xerxès avec une lettre : voici ce qu'elle contenait , comme on l'a découvert dans la suite :  
« Pausanias , général de Sparte , a fait ces pri-  
» sonniers et te les renvoie , pour faire quelque  
» chose qui te soit agréable. J'ai intention , si  
» tu y consens , d'épouser ta fille et de te sou-  
» mettre Sparte et le reste de la Grèce. En me  
» concertant avec toi , je me crois en état de  
» mettre ce dessein à exécution. S'il t'est agréa-  
» ble , envoie-moi sur la côte un homme affidé  
» par qui nous puissions continuer notre cor-  
» respondance ».

CXXIX. Voilà ce qu'a fait connaître cet écrit. Il plut à Xerxès , qui envoya sur la côte Artabaze , fils de Pharnace , en lui ordonnant de se mettre en possession de la Satrapie de Dascylitis , et de déposer Mégabates qui en était revêtu. Il le chargea d'une lettre pour Pausanias à Bysance avec ordre de le mander au plutôt , de lui montrer son cachet , et , s'il en recevait quelques ouvertures sur ses desseins ,

de faire avec la plus grande fidélité ce qu'il jugerait le plus à propos.

Artabaze étant arrivé exécuta les ordres qu'il avait reçus , et envoya la lettre. Voici ce qu'elle contenait : « Ainsi parle le roi Xerxès à Pausanias. Tu m'as renvoyé au de - là de la mer les hommes que tu as sauvés de Bysance : ma reconnaissance en restera pour toujours écrite dans mon palais , et je suis flatté de ce que tu m'as communiqué. Que le jour ni la nuit ne t'arrête et ne te fasse relâcher de travailler à ce que tu me promets. Ne regarde comme un obstacle ni la dépense en or et en argent , ni le nombre des troupes , s'il faut en faire passer quelque part. Je t'adresse Artabaze , homme sûr et fidele : traite hardiment avec lui de tes affaires et des miennes ; et conduis - les de la manière que tu jugeras la meilleure et la plus utile pour tous deux ».

CXXX. A la réception de cette lettre , Pausanias , qui s'était acquis la plus grande distinction dans la Grèce pour avoir commandé à la bataille de Platée , conçut encore bien plus d'orgueil. Il ne sut plus se conformer aux mœurs de sa nation , mais il sortit de Bysance vêtu de la robe des Perses ; et , dans son voyage en Thrace , une garde Perse et Egyptienne l'escortait armée de piques : il faisait servir sa table

avec la somptuosité des Perses. Incapable de renfermer ses desseins en lui-même, il manifestait dans de petites choses les grandes pensées qu'il comptait remplir un jour. Il se rendit d'un accès difficile, et il était d'une humeur si hautaine avec tout le monde indifféremment, que personne ne pouvait l'aborder. Ce ne fut pas une des moindres raisons qui engagèrent les Grecs à passer de l'alliance de Lacédémone à celle d'Athènes.

CXXXI. Les Lacédémoniens, instruits de ces procédés, le rappelerent pour lui en demander compte; et lorsque, sans ordre de leur part, il eut osé remettre en mer sur la trireme Hermionide, on ne douta plus de ses desseins. Forcé par les Athéniens de sortir de Bysance, il ne revint point à Sparte; mais on apprit qu'il se fixait à Colones dans la Troade, qu'il ne s'y arrêtait pas à bonne intention, et qu'il avait des intelligences avec les barbares. On crut alors ne devoir plus dissimuler, et les Ephores lui envoyèrent un héraut avec une scytale (1), et lui

---

(1) La scytale était un bâton dont voici l'usage. On faisait deux scytales de la même proportion : l'une restait dans les mains des Ephores, et ils donnaient l'autre au général qu'ils expédiaient. Quand ils avaient des lettres secrètes à lui écrire, ils roulaient une

firent signifier l'ordre de ne pas s'écarter du héraut, s'il ne voulait pas que Sparte lui déclarât la guerre. Il craignit de se rendre suspect, et, dans la confiance qu'il se laverait par argent du crime qu'on lui imputait, il revint à Sparte une seconde fois. D'abord mis en prison par ordre des Ephores, car ils ont le pouvoir de faire éprouver ce traitement aux Rois eux-mêmes ; il parvint à en sortir en gagnant les magistrats, et s'offrit à rendre compte de ses actions, et à répondre à ses accusateurs.

CXXXII. Ni les Spartiates, ni ses ennemis, ni toute la république n'avaient aucune preuve assez forte pour les autoriser à punir un homme du sang royal et qui était alors revêtu d'une haute dignité. En qualité de cousin de Plistarque, fils de Léonidas, décoré du titre de Roi, mais trop jeune pour en exercer les fonctions, il avait la tutèle de ce prince. Mais son

---

lanière blanche sur ce bâton, écrivaient sur cette lanière, et la déroulaient pour la donner au courier. Elle n'offrait que des caractères sans suite et même tronqués ; mais le général lisait aisément ce qu'elle contenait en la roulant sur sa scytale. C'est un moyen bien grossier en comparaison du double chiffre dont les modernes font usage pour la correspondance secrète.

éloignement pour les mœurs de son pays , son affectation d'imiter celles des barbares , donnaient bien des raisons de soupçonner qu'il ne voulait pas se contenter de sa fortune. On remontait à l'examen de sa vie ; on recherchait s'il ne s'était pas écarté des loix reçues : on se rappelait qu'autrefois , sur le trépied que les Grecs consacrèrent à Delphes des prémices du butin fait sur les Medes , il avait osé , comme si c'eût été son offrande particulière , faire graver ces paroles : « Pausanias , général des Grecs , après » avoir défait l'armée des Medes , a consacré » ce monument à Apollon ». Les Lacédémoniens avaient fait effacer aussitôt cette inscription , et graver le nom des villes , qui , victorieuses en commun des barbares , avaient consacré cette offrande. On mettait cet acte de présomption au rang des crimes de Pausanias , et depuis qu'il était devenu suspect , on y trouvait de grands rapports avec ses desseins actuels. Le bruit se répandit aussi de certaines intrigues qu'il avait eues avec les Hilotes , et il était bien fondé. Il leur avait promis la liberté et l'état de citoyens s'ils se soulevaient avec lui et le secondaient dans l'exécution de tous ses projets. Cependant , quoique des Hilotes le dénonçassent eux-mêmes , on n'en voulut pas croire leur délations ni rien prononcer contre lui. La conduite

des Lacédémoniens était celle qu'ils ont coutume de tenir entre eux : ils ne se hâtent jamais de prononcer des peines capitales contre un Spartiate, sans avoir des preuves incontestables. Mais enfin, dit-on, un homme d'Argila, que Pausanias avait aimé autrefois, qui jouissait de sa confiance, et qui devait porter à Artabaze ses dernières dépêches pour le Roi, devint son dénonciateur. Il conçut des craintes sur la réflexion que jamais aucun des émissaires qui avaient été chargés avant lui de semblables messages n'était revenu. Il ouvrit les lettres, après en avoir contrefait le cachet, pour les refermer s'il se trompait dans ses soupçons, ou pour que Pausanias ne s'aperçût de rien s'il les redemandait pour y faire quelque changement. Il y trouva l'ordre de lui donner la mort, et il s'était douté qu'elles contenaient quelque chose de semblable.

CXXXIII. Quand il eut présenté ces lettres aux Ephores, il leur resta moins de doute; mais ils voulurent entendre de la bouche même de Pausanias, quelque preuve de son crime. D'accord avec eux, le dénonciateur se réfugia au Ténare, en qualité du suppliant, et s'y construisit une cabane à double cloison, où il cacha quelques Ephores. Pausanias vint le trouver et lui demanda le sujet de ses craintes. Les

Ephores entendirent tout distinctement; les reproches de l'homme sur ce que Pausanias avait écrit à son sujet, les détails dans lesquels il entra, comme il ne l'avait jamais trahi dans ses messages auprès du Roi, et comme en reconnaissance, il se voyait jugé digne de mort, ainsi que l'avaient été tant d'autres de ses serviteurs. Ils entendirent Pausanias convenir de tout, l'engager à ne pas garder de ressentiment, lui donner sa foi pour la libre sortie du lieu sacré, le presser de partir au plutôt et de ne pas mettre obstacle à des négociations importantes.

CXXXIV. Les Ephores se retirèrent après avoir tout entendu. Désormais bien assurés du crime, ils prirent des mesures pour arrêter Pausanias dans la ville. On raconte qu'il allait être pris sur le chemin; mais qu'à l'air d'un des Ephores qui s'avançaient, il reconnut quel était son dessein. Sur un signe qu'un autre Ephore lui fit en secret par bienveillance, il courut à l'enceinte de la déesse au temple d'airain, et prévint ceux qui le poursuivaient. Cette enceinte n'était pas loin. Il s'arrêta dans une petite chapelle qui en dépendait pour ne pas souffrir les intempéries de l'air. Ceux qui le cherchaient cessèrent d'abord leur poursuite: mais bientôt après, ils enleverent le toit de la chapelle,

K iv



virent qu'il y était , et murèrent les portes ; ils restèrent à le garder et l'assiégèrent par la faim. Quand ils s'aperçurent qu'il était près de rendre le dernier soupir dans la chapelle , ils le tirèrent de l'enceinte n'ayant plus qu'un souffle de vie et aussitôt après il expira. Leur première idée fut de le jeter dans le coade (1) , où l'usage était de jeter les malfaiteurs ; mais ils prirent le parti de l'enterrer dans quelque endroit du voisinage.

Le dieu qui a son temple à Delphes ordonna dans la suite aux Lacédémoniens de transporter le tombeau de Pausanias à l'endroit où il était mort. On le voit encore aujourd'hui en avant de l'enceinte sacrée ; ce qu'indique une inscription gravée sur des colonnes. Le Dieu déclara aussi qu'ils avaient commis un sacrilège , et leur ordonna d'offrir à la déesse deux corps au lieu d'un. Ils firent jeter en fonte et consacrerent deux statues d'airain, comme une expiation de la mort de Pausanias.

CXXXV. Les Athéniens , sur ce que le Dieu avait jugé les Lacédémoniens coupables d'un sacrilège , leur ordonnerent de l'expier. Les Lacédémoniens envoyèrent de leur côté une députation à Athènes , accuser Thémistocle de n'avoir

---

(1) Les coades , coades ou caietes , étaient des fentes de rochers causées par des tremblemens de terre.

pas été moins favorable aux Medes que Pausanias : c'est ce qu'ils avaient découvert dans le procès de ce général. Ils demandaient qu'il reçût la même punition. Thémistocle était alors éloigné de sa patrie par un décret d'ostracisme : il vivait à Argos , et faisait des voyages dans le reste du Péloponnèse. Les Athéniens consentirent à la demande qu'on leur faisait : d'accord avec les Lacédémoniens qui se montraient disposés à le juger avec eux , ils envoyèrent des gens avec ordre de l'amener en quelque endroit qu'ils le trouvaient.

CXXXVI. Thémistocle , informé à temps , quitta le Péloponnèse , pour se réfugier chez les Corcyréens dont il était le bienfaiteur : mais ils lui représentèrent qu'ils craignaient , en le gardant chez eux , de s'attirer l'inimitié d'Athènes et de Lacédémone , et ils le transporterent sur le continent qui fait face à leur île. Toujours poursuivi par ceux qui le cherchaient et qui s'informaient de tous les lieux où il choisissait un asyle , il fut réduit , ne sachant que faire , à se réfugier chez Admete , roi des Molosses , qui n'était pas son ami. Ce prince était absent. Thémistocle se rendit le suppliant de la femme d'Admete , qui lui conseilla de s'asseoir près du foyer , tenant leur enfant dans ses bras. Le roi arriva peu de tems après : le suppliant se fit

connaître : il s'était montré plusieurs fois contraire à des demandes que ce prince avait adressées aux Athéniens. Il le pria de ne pas se venger d'un infortuné qui venait lui demander un refuge ; que ce serait maltraiter un homme maintenant bien plus faible que lui ; que la générosité ne permettait que de tirer une vengeance égale et de ses égaux ; qu'après tout si Admete avait éprouvé de sa part quelque opposition , il s'agissait d'objets de peu d'importance et non de la vie ; mais que s'il le livrait , ( et il déclara par quels ordres et pour quelles raisons il était poursuivi ) c'était lui ravir toute espérance de salut. Admete fit relever Thémistocle qui continuait de tenir l'enfant dans ses bras , et c'était , chez les Molosses , la plus puissante manière de supplier.

CXXXVII. Peu de temps après arrivèrent les députés de Lacédémone et d'Athènes ; ils dirent bien des choses et n'obtinrent rien. Admete ne livra pas Thémistocle , le laissa partir pour se rendre auprès du Roi , et l'envoya par terre à Pydna qui appartenait à Alexandre : c'était la route qu'il devait prendre pour gagner l'autre mer. Thémistocle trouva dans le port de cette ville un vaisseau marchand qui allait passer dans l'Ionie ; il en profita et fut poussé par la tempête au camp des Athéniens qui fai-

saient le siège de Naxos. L'équipage ne le connaissait pas ; mais la crainte l'obligea de découvrir au pilote qui il était et les raisons de sa fuite , ajoutant que , s'il refusait de le sauver , il l'accuserait de s'être rendu , à prix d'argent , fauteur de son évasion ; qu'il n'y avait rien à risquer pourvu que personne ne sortît en attendant qu'on pût faire route ; que s'il consentait à le servir , il en serait dignement récompensé. Le pilote fit ce qu'on lui demandait , mouilla un jour et une nuit au-dessus du camp des Athéniens , et fit voile pour Ephèse. Là Thémistocle lui fit présent d'une somme considérable ; car ses amis d'Athènes ne tarderent pas à lui faire passer de l'argent , et il reçut ce qu'il avait déposé secrètement à Argos.

Il gagna l'intérieur des terres avec un des Perses de la côte , et fit tenir à Artaxerxès , fils de Xerxès , qui venait de monter sur le trône , la lettre suivante : « C'est moi Thémistocle qui  
» me rends près de toi ; moi qui , plus qu'aucun  
» Grec , ai fait du mal à ta maison tant que j'ai  
» été forcé de me défendre contre l'invasion de  
» ton pere ; mais je lui ai fait encore plus de  
» bien , quand je n'ai plus eu de crainte pour  
» moi , et que lui-même , à son retour , avait  
» de grands dangers à courir. ( Il avait en vue  
l'avis qu'il lui avait donné que les Grecs allaient

se retirer de Salamine ; et le mensonge par lequel il lui avait fait croire que c'était lui qui avait empêché de rompre les ponts ) (1).  
» J'entre dans ton empire , ayant de grands  
» services à te rendre et persécuté par les Grecs  
» pour l'amitié que je te porte. Je veux attendre

---

(1) Il était de l'intérêt des Grecs de combattre dans un détroit où la flotte innombrable des Perses ne pût se développer et perdît l'avantage que lui donnait la supériorité du nombre. Cependant ils voulaient quitter le détroit de Salamine ; mais Thémistocle , pour les y retenir malgré eux , fit donner avis à Xerxès de leur dessein , et le pressa de les attaquer avant qu'ils ne lui échappassent. Les Perses se hâtèrent de les enfermer , et les forcèrent ainsi eux-mêmes à être vainqueurs. *Hérodote , l. VIII , chap. 75.* Après la défaite des ennemis , Thémistocle voulait qu'on les poursuivît opiniâtrément , et qu'on allât briser les ponts qui leur ouvraient une retraite. Son avis ne passa pas ; et il songea dès-lors à tirer parti pour l'avenir de la contradiction qu'il venait d'éprouver. Il craignait déjà l'inconstance des Athéniens , et pour se ménager , en cas de besoin , un asyle auprès de Xerxès , il lui manda que c'était lui-même qui avait empêché les Grecs de le poursuivre et de briser les ponts. *Même livre , chap. 110.* Cette note était nécessaire , parce que les lecteurs qui auraient oublié le passage d'Hérodote , et qui se rappelleraient seulement la manière différente dont Plutarque et Cornelius Nepos rapportent ce fait , ne pourraient entendre Thucydide.

» un an , pour te rendre compte moi-même des  
» motifs qui m'ont fait entrer dans tes états ».

CXXXVIII. Le Roi admira , dit-on , le courage de Thémistocle , et le pria de faire ce qu'il se proposait. Celui-ci , pendant le temps qu'il passa sans prendre audience , apprit ce qu'il put de la langue des Perses et des usages du pays , et l'année expirée , s'étant fait présenter au Roi , il fut élevé auprès de ce prince à des honneurs que jamais aucun Grec n'avait obtenus. Il dut ces distinctions aux dignités dont il avait été revêtu , à l'espérance qu'il faisait concevoir au prince de lui soumettre la Grèce , et sur-tout aux preuves , qu'il avait données de ses talens. En effet , Thémistocle avait bien fait connaître toute la force du génie qu'il tenait de la nature et il méritait l'admiration qu'inspire un homme privilégié. Son esprit était à lui ; il n'avait rien appris pour l'acquérir , rien pour y ajouter (1). Il jugeait très - sagement des événemens imprévus , et n'avait besoin pour cela que de la plus courte réflexion. Le plus souvent il formait des conjectures certaines sur l'avenir et sur les

---

(1) Il avait fort mal profité de sa première éducation , et avait eu dans sa jeunesse une si mauvaise conduite , que son pere l'avait déshérité. Le desir d'effacer cet affront en fit un grand homme.

circonstances qui devaient en résulter. Il n'était pas moins capable d'expliquer nettement les affaires que de les bien conduire. Celles dont il n'avait pas l'expérience , il les saisissait et en jugeait sainement. Dans les choses douteuses , il prévoyait le pire et le mieux. Enfin par la force de son naturel , par la promptitude de son esprit , il excellait à trouver sur-le-champ ce qu'exigeaient les conjonctures. Il mourut de maladie : quelques-uns disent qu'il s'empoisonna lui-même volontairement, dans l'idée qu'il lui était impossible de tenir les promesses qu'il avait faites au Roi.

Ce que l'on sait , c'est que son tombeau est à Magnésie d'Asie, dans le marché. Il gouvernait cette province que le Roi lui avait donnée. Il avait la Magnésie pour le pain , et elle rapportait cinquante talens par an (1) ; Lampsaque pour le vin , et il paraît que c'était le meilleur vignoble de ce temps-là ; Myonte pour la bonne chère (2). Ses parens prétendent que ses os furent apportés dans sa patrie suivant ses der-

---

(1) 270,000 livres de notre monnaie.

(2). Les reines de Perse avaient différentes provinces pour les différentes parties de leur parure : une pour leurs voiles, une autre pour leurs ceintures, etc. Brisson , *De Regno Persarum*, l. 1, c. 108.

nieres volontés et qu'il fut inhumé dans l'Attique , à l'insu des Athéniens ; car il n'était pas permis de l'enterrer , parce qu'il avait été banni pour crime de trahison. Ainsi se termina la fortune de Pausanias de Lacédémone , et de Thémistocle d'Athènes , les deux hommes de leur temps qui jetterent le plus grand éclat.

CXXXIX. Voilà quels furent , à la première députation , les ordres que donnerent et que reçurent à leur tour les Lacédémoniens pour des expiations de sacrilèges. Ils revinrent une seconde fois et demandèrent que le siège de Potidée fût levé et qu'Egine fût rendue à ses propres loix. Mais le point sur lequel ils insistaient le plus , sur lequel ils s'expliquerent d'abord et le plus nettement , fut le décret porté contre Mégares . ils déclarerent que , s'il était levé , il n'y aurait pas de guerre. Ce décret interdisait aux Mégariens l'entrée des ports dans toute la domination athénienne , et des marchés de l'Attique. Mais les Athéniens n'écouterent pas les autres propositions et ne leverent pas le décret. Ils accusaient ceux de Mégares de cultiver un champ sacré , qui n'était point marqué par des limites (1), et de donner retraite à des

---

(1) Il s'agissait de la campagne qui séparait Mégares de l'Attique et que les Athéniens avaient consacrée aux



esclaves fugitifs. Enfin les derniers députés de Lacédémone arrivèrent : c'étaient Ramphius , Mélésippe et Agésander. Ils n'ajoutèrent rien à ce qui avait été déjà dit tant de fois , et se contenterent de répéter que les Lacédémoniens

Déeses révérees à Eleusis , ( Cerès et Proserpine ). Un champ qui n'est pas marqué par des limites signifie un champ sacré et qu'il n'était pas permis de cultiver ; tous les terrains qu'on cultivait étaient divisés par des bornes.

Les poètes comiques suivent ordinairement les opinions reçues. Il paraît donc qu'on pensait à Athènes, comme le croyaient aussi les Mégariens au rapport de Plutarque ( *in Pericle* ) qu'une des principales causes de la guerre du Péloponnèse était celle que rapporte Aristophane : « Des jeunes gens ivres vinrent, dit-il , » à Mégares et enleverent la courtisane Simæthe. En » revanche les Mégariens piqués enleverent deux filles » qui appartenaient à Aspasië. C'est ainsi que, pour trois » malheureuses , la guerre éclata dans toute la Grèce. » Dans sa colère , Périclès l'Olympien lança les éclairs , » fit gronder la foudre et troubla la Grèce entière. Il » porta une loi écrite d'un style de chanson , par la- » quelle les Mégariens étaient éloignés du marché , » de la mer et du continent. Les Mégariens , mourant » de faim , implorerent les Lacédémoniens pour faire » lever le décret sur les trois femmes perdues : les » Athéniens se refuserent à des prières plusieurs fois » répétées ; et de-là le bruit des armes. *Aristoph.* » *Acharn. v. 523 et suiv.* ».

voulaient

voulaient la paix. « Elle subsistera , disaient-  
 » ils , si vous laissez vivre les Grecs sous leurs  
 » propres loix ». Les Athéniens convoquerent une  
 assemblée où tous les citoyens pussent donner  
 leurs suffrages. Il fut convenu d'y délibérer et  
 d'y répondre en une seule fois sur tous les chefs.  
 Un grand nombre de citoyens parlerent ; les  
 deux opinions eurent des partisans : on disait  
 qu'il fallait faire la guerre , que le décret sur  
 Mégares ne devait pas mettre obstacle à la paix ,  
 et qu'on n'avait qu'à l'abolir : enfin Périclès , fils  
 de Xanthippe , s'avança ; c'était l'homme qui  
 avait alors le plus d'autorité dans la républi-  
 que , et le plus de talent pour la parole et pour  
 l'exécution. Voici de quelle manière il donna  
 son avis :

CXL. « Je suis toujours du même sentiment :  
 » ô Athéniens ; c'est qu'il ne faut pas céder aux  
 » peuples du Péloponnèse : non , que je ne sache  
 » que les pensées des hommes tournent au gré  
 » des événemens , et qu'ils ont toujours plus  
 » d'ardeur au moment où ils se déterminent à  
 » la guerre que lorsqu'ils y sont engagés : mais  
 » je n'en vois pas moins que je dois persister  
 » aujourd'hui dans mon opinion. Je prie ceux  
 » qui l'auront adoptée de soutenir ,  
 » en cas de revers , ce qu'ils auront décrété en  
 » commun ; ou si nous avons des succès , de ne

» pas les attribuer non plus à leur sagesse : car  
 » il peut arriver que ce soit aussi bien les con-  
 » jonctures qui marchent follement que les  
 » pensées des hommes : aussi , dans tous les  
 » événemens qui choquent nos idées , avons-  
 » nous coutume d'accuser la fortune.

« On peut reconnaître que , depuis longtemps ,  
 • les Lacédémoniens forment des desseins contre  
 » nous , et ils sont loin d'avoir changé de dis-  
 » positions. Vainement a-t-il été convenu que ,  
 » s'il survenait quelques différens , on les termi-  
 » nerait à l'amiable , sans se désaisir de ce  
 » qu'on aurait entre les mains : ils ne nous ont  
 » jamais invités à faire juger leurs griefs , et ils  
 » n'acceptent pas l'offre que nous faisons de nous  
 » soumettre à des arbitres. Ils aiment mieux  
 » vuidier la querelle par les armes que par la  
 » justice , et ne paraissent maintenant que pour  
 » nous donner des ordres , et non pour nous  
 » adresser leurs plaintes.

» Ils nous commandent de lever le siège de  
 • Potidée , de laisser Egine sous ses propres  
 » loix , de révoquer le décret porté contre  
 » Mégares ; et voilà maintenant que leurs der-  
 » niers députés nous imposent de laisser à tous  
 » les Grecs la jouissance de leurs droits. ~~Ma-~~  
 » ginez pas que refuser d'abolir le décret sur  
 • les Mégariens , ce soit faire la guerre pour

» bien peu de chose ; parce qu'ils soutiennent  
» que , le décret supprimé , on n'aurait point  
» la guerre. Eloignez toute idée , sur quoi  
» vous puissiez vous faire le reproche d'avoir  
» pris les armes pour un faible sujet : car c'est à  
» ce sujet si faible que tient l'affermissement  
» de votre puissance et l'épreuve de votre cou-  
» rage. Accordez-leur ce peu qu'ils vous deman-  
» dent , et vous verrez aussitôt , comme si c'était  
» la crainte qui vous eût fait obéir , arriver  
» l'ordre d'accorder quelque chose de plus. Mais  
» en refusant avec fermeté , vous leur ferez voir  
» nettement qu'il faut en agir avec vous comme  
» avec des égaux.

« CXLII. » D'après ce que je viens de dire , prenez  
» le parti de vous soumettre , avant d'avoir  
» été maltraités ; ou si nous faisons la guerre ,  
» ce qui , je crois , vaut le mieux , de ne céder  
» à aucune condition , ni douce , ni rigoureuse ,  
» et de ne pas nous réduire à ne garder qu'avec  
» un sentiment de crainte ce que nous possédons.  
» C'est toujours un esclavage , qu'un ordre plus  
» ou moins rigoureux , qu'aucun jugement n'a  
» précédé , et que des égaux intimement à leurs  
» voisins. Daignez m'écouter , et vous allez ap-  
» prendre en détail , si dans les avantages dont  
» les deux partis se peuvent flatter pour soutenir  
» la guerre , nous ne sommes pas les mieux  
» partagés.

L ij

» Les Péloponnésiens sont des gens de travail ;  
» ils n'ont de richesses ni en particulier ni en  
» commun. Ensuite ils n'ont aucune expérience  
» des guerres longues et maritimes , parce que  
» la misère les oblige de terminer promptement  
» entr'eux les hostilités. De telles gens ne peuvent  
» ni équiper des flottes , ni envoyer souvent hors  
» de chez eux des armées de terre : il faudrait  
» pour cela s'éloigner de leurs propriétés , et  
» prendre les frais de la guerre sur leurs fa-  
» cultés personnelles ; d'ailleurs nous leur inter-  
» dirons la mer. Les richesses soutiennent mieux  
» la guerre que des contributions forcées , et  
» des hommes de peine sont plutôt prêts à y  
» payer de leurs personnes que de leur argent :  
» car ils ont l'espérance de pouvoir survivre  
» aux dangers ; mais ils ne sont pas sûrs que  
» leur argent ne soit pas dissipé avant la fin  
» de la guerre : et c'est ce qui ne peut manquer  
» d'arriver , si , contre leur opinion , mais  
» comme on doit s'y attendre , elle est de  
» longue durée. Car , dans une seule affaire ,  
» les Péloponnésiens et leurs alliés sont capables  
» de résister à tous les Grecs ; mais ils ne le  
» sont pas de se soutenir contre une puissance  
» qui ne fait pas la guerre à leur manière.

» Comme ils n'ont point un conseil unique ;  
» ils ne peuvent rien faire avec célérité. Ce

» sont différentes républiques qui toutes égale-  
» ment ont droit de suffrage ; et comme elles  
» ne forment pas un seul peuple , chacun pense  
» à ses intérêts , et pour l'ordinaire , rien ne se  
» termine. Les uns ont sur-tout en vue quelque  
» vengeance ; les autres veulent que leurs pro-  
» priétés n'aient rien à souffrir. Ils se rassem-  
» blent tard , jettent vite un coup-d'œil sur les  
» intérêts communs , et s'occupent bien plus  
» constamment de leurs affaires personnelles.  
» Aucun ne croit que sa négligence particulière  
» fasse aucun tort au bien général : il pense  
» qu'un autre y pourvoira pour lui ; et tous  
» ayant séparément la même pensée , l'in-  
» térêt commun se détruit sans qu'on s'en  
» apperçoive.

CXLII. » Mais la rareté de l'argent est sur-  
» tout ce qui ne peut manquer de les arrêter.  
» Ce ne sera que lentement qu'ils pourront  
» s'en procurer , et , dans la guerre , les occa-  
» sions ne permettent pas d'attendre. D'ailleurs  
» ni les forts qu'ils pourront élever sur notre  
» territoire , ni les vaisseaux qu'ils pourront  
» construire ne méritent de nous effrayer. Ce  
» sont des entreprises difficiles , même en temps  
» de paix , et pour une puissance égale en  
» force , que ces fortifications à construi-

» re (1). Que sera-ce donc en pays ennemi, et quand  
» nous leur opposerons des travaux semblables ?  
» S'ils élèvent chez nous quelque forteresse ,  
» ils pourront s'en servir pour faire des incur-  
» sions dans nos campagnes , ravager quelques  
» parties de nos terres , donner asyle à nos  
» transfuges : mais ils n'élèveront pas une  
» muraille capable de nous investir , de nous  
» empêcher d'aller par mer dans leur pays ,  
» de nous défendre sur nos vaisseaux qui cons-  
» tituent notre puissance ; car , par notre pra-  
» tique de la marine , nous avons plus d'expé-  
» rience de la guerre de terre , que , par la  
» guerre de terre , ils n'en ont des affaires  
» navales. Et ils ne parviendront pas aisément  
» à devenir des marins habiles. Vous-mêmes ,  
» vous qui , depuis la guerre des Medes , vous  
» appliquez à la marine , vous n'avez point  
» encore porté cet art à la perfection : comment  
» donc des laboureurs , sans connaissance de  
» la mer , et qui n'auront pas la permission de  
» s'y exercer , parce que toujours nos nombreux

---

(1) Je crois que l'orateur a ici en vue les murailles que les Athéniens, en pleine paix, construisirent malgré l'opposition des Lacédémoniens, et qui leur donnèrent beaucoup d'inquiétudes jusqu'à ce qu'elles fussent achevées.

» vaisseaux seront en course sur eux , pourraient-  
 » ils faire quelque chose d'important ? Ils se  
 » hasarderaient bien contre quelque flotille , se  
 » rassurant par le nombre sur leur incapacité :  
 » mais contenus par de grandes flottes , ils  
 » resteront inactifs ; faute de s'exercer , ils n'en  
 » deviendront que plus ignorans et par consé-  
 » quent plus timides. La marine est un art  
 » aussi difficile que tout autre : elle ne souffre  
 » pas qu'on s'y applique en passant et par  
 » occasion ; elle veut qu'on s'y livre sans  
 » partage.

CXLIII. » Qu'ils ne respectent pas les tré-  
 » sors d'Olympie et de Delphes ; qu'ils tâchent  
 » de nous débaucher par une plus haute paye  
 » nos matelots étrangers , il sera bien étrange  
 » encore que nous ne conservions pas l'égalité ,  
 » si nous-mêmes , citoyens et habitans (1) ,

---

(1) J'appelle *habitans* , à l'exemple des Gênois ,  
 ce qu'on appelait à Athènes *métaciens* , *μέτοικοι* , des  
 hommes qui venaient de différentes parties de la  
 Grèce s'établir dans l'Attique pour y exercer quel-  
 qu'industrie. Ni eux , ni même leurs descendans nés  
 dans l'Attique , ne jouissaient des droits de citoyens.  
 Ils ne pouvaient les obtenir que par de grands ser-  
 vices. C'était une classe intermédiaire entre les citoyens  
 et les esclaves , et elle était exposée à bien des op-  
 pressions , bien des vexations , bien des avanies.

L iv



» prenons le parti de monter nos vaisseaux.  
» Un avantage bien considérable , c'est que  
» nos équipages sont plus nombreux et plus  
» habiles que dans tout le reste de la Grèce ,  
» et qu'aucun étranger , dans le cours de l'ex-  
» pédition , n'accepterait , pour quelques jour-  
» nées de forte paye , de passer du côté de  
» nos ennemis avec moins d'espérance de la  
» victoire et la certitude d'être exilé de sa patrie.

» Voilà , du moins suivant moi , quelle est  
» ou à peu près la situation du Péloponnèse.  
» La nôtre , exempte des mêmes vices , a de  
» grands avantages qui nous tirent de l'égalité.  
» S'ils entrent par terre dans notre pays , nous  
» irons par mer dans le leur ; ce n'est pas la  
» même chose qu'une partie du Péloponnèse  
» soit ravagée , ou que l'Attique le soit toute  
» entière. Ils n'auront pas en dédommagement  
» d'autres pays qu'ils puissent occuper sans  
» combattre ; et nous en avons en grand nombre  
» dans les îles et sur le continent. C'est une  
» grande chose que l'empire de la mer : je vous en  
» fais juges ; si nous étions insulaires , qui serait  
» plus que nous à l'abri de toute attaque ? Il  
» faut aujourd'hui nous rapprocher le plus qu'il  
» est possible de cet état par la pensée , aban-  
» donner nos terres et nos maisons de campa-  
» gne , et follement irrités contre les Pélopon-

» nésiens qui nous sont bien supérieurs en  
» nombre , ne pas hasarder d'affaire avec eux.  
» Vainqueurs , nous aurions à les combattre  
» encore aussi nombreux qu'auparavant ; et  
» vaincus , nous perdrons le secours de nos  
» alliés d'où vient notre force ; car ils ne se  
» tiendront pas en repos , si nous ne sommes  
» pas en état de leur en imposer par les armes.  
» Ne gémissiez pas sur le ravage des campagnes ,  
» sur la destruction des édifices ; pensez aux  
» hommes : ce ne sont pas ces choses-là qui  
» possèdent les hommes , mais les hommes qui  
» les possèdent ; et , si j'espérais en être cru ,  
» je vous dirais d'aller vous-mêmes dévaster vos  
» champs et montrer aux Lacédémoniens que ,  
» pour de tels objets , vous ne consentirez pas  
» à leur obéir.

CXLIV. » J'ai encore bien d'autres raisons  
» d'espérer que vous aurez l'avantage , pourvu  
» que vous ne pensiez pas à étendre votre domi-  
» nation pendant que vous ferez la guerre , et  
» que vous n'accumuliez pas contre vous des  
» dangers de votre choix. Je crains bien plus  
» vos propres fautes que les desseins des en-  
» nemis : c'est ce dont je parlerai dans quel-  
» qu'autre discours , quand nous serons en action.  
» Maintenant renvoyons les députés avec cette  
» réponse : Nous permettrons aux Mégariens de

» fréquenter nos marchés et nos ports , pourvu  
» que les Lacédémoniens n'éloignent de chez  
» eux ni nous ni nos alliés. Ces deux conditions  
» ne sont pas interdites par le traité. Nous  
» rendrons à leurs propres loix les villes de notre  
» alliance qui jouissaient de cet avantage quand  
» nous avons juré la paix , pourvu qu'eux-  
» mêmes rendent libres celles qu'ils tiennent  
» sous leur domination , et que chacune d'elles  
» ait le droit de se gouverner à son gré , sans  
» être soumise aux loix de Lacédémone. Nous  
» consentons à faire juger nos différens suivant  
» la teneur du traité, et nous ne commencerons  
» pas la guerre , mais nous nous défendrons  
» contre les agresseurs.

» Voilà ce qu'il est juste de répondre, et ce  
» qui convient à la dignité de notre république.  
» Il faut savoir que la guerre est indispensable ;  
» que si nous la commençons de notre gré , les  
» ennemis peseront moins fortement sur nous ,  
» et que , des plus grands dangers , résultera  
» la plus grande gloire pour l'état et pour les  
» citoyens. Ce n'est pas avec une puissance  
» telle que la nôtre , que nos peres se sont élancés  
» pour arrêter les Medes ; mais abandonnant ce  
» qu'ils possédaient , avec une sagesse supérieure  
» à leur fortune , avec plus d'audace que de  
» force , ils ont repoussé les barbares , et ont

» élevé jusqu'à ce haut point de gloire les des-  
 » tinées de l'état. Ne dégénérons point de leur  
 » vertu ; employons tous nos moyens pour nous  
 » défendre contre nos ennemis , et tâchons de  
 » ne pas laisser à nos neveux un empire moins  
 » puissant que nous ne l'avons reçu ».

CXLV. Voilà ce que dit Périclès. Les Athéniens regarderent ses conseils comme les meilleurs qu'ils pussent recevoir , et ils en formèrent leur décret. Ils s'en rapportèrent sur tous les points à son opinion dans leur réponse aux Lacédémoniens. Ils déclarèrent , en général , qu'ils ne feraient rien par obéissance , et qu'ils étaient prêts , conformément au traité , à faire juger les plaintes que l'on portait contre eux ; mais comme des égaux qui transigent avec leurs égaux. Les députés se retirèrent , et il n'en revint pas d'autres.

CXLVI. Telles furent , avant de prendre les armes , les contestations et les différens qui s'élevèrent entre les deux partis : ils commencèrent dès l'affaire d'Epidamne et de Corcyre. Cependant , au milieu de ces querelles , on ne laissait pas de commercer ensemble et de passer dans le pays les uns des autres sans le ministère des hérauts , mais non sans défiance : car ce qui se passait troublait les conventions et devint le prétexte de la guerre.

*Fin du premier livre.*

# HISTOIRE DE THUCYDIDE.

---

## LIVRE SECOND.

---

I. **D'**ICI commence la guerre des Athéniens , des Péloponnésiens et de leurs alliés respectifs. Pendant sa durée , ils n'eurent plus de commerce eutr'eux sans le ministère d'un héraut ; et , du moment qu'ils l'eurent entreprise , les hostilités ne furent plus interrompues. Les événemens sont écrits suivant l'ordre des temps où ils sont arrivés , par été et par hiver.

II. La treve de trente ans , conclue après la prise de l'Eubée , ne dura que quatorze ans. La quinzième année (1) , Chrysis étant Prêtresse à Argos depuis quarante - huit ans , *Ænésius* étant Ephore à Sparte , et Pythodore ayant encore deux mois à remplir les fonctions d'Ar-

---

(1) Première année de la 87 Olympiade , 432 ans avant l'ère vulgaire , 7 mai. Nous suivrons toujours Dodwel pour la chronologie de Thucydide.

chonte d'Athènes , le huitième mois après la bataille de Potidée , au commencement du printemps , des Thébains , au nombre d'un peu plus de trois cens , sous le commandement des Bœotarques Pythagélus , fils de Philide , et Diemporus , fils d'Onétoride , entrèrent à Platée , ville de Bœotie , qui était alliée d'Athènes. Ce furent des citoyens de Platée , Naucide et ses complices , qui les appelèrent , et leur ouvrirent les portes. Ils voulaient , pour s'emparer eux-mêmes du pouvoir , tuer ceux de leurs concitoyens qui leur étaient opposés , et soumettre la ville aux Thébains. Ils avaient lié cette intrigue avec Eurymaque , fils de Leontiade , qui avait à Thebes le plus grand crédit. Les Thébains prévoyaient qu'on aurait la guerre , ils étaient toujours en différens avec Platée , et ils voulaient , pendant qu'on était encore en paix , et que les hostilités n'étaient pas encore ouvertement commencées , s'emparer d'avance de cette place. Comme on n'y faisait pas encore la garde , il leur fut aisé de s'introduire sans être découverts. Ceux qui les avaient mandés voulaient qu'ils agissent aussitôt , et se jettassent sur les maisons de leurs ennemis ; mais ils n'y consentirent pas , et se rangerent en armes sur la place. Leur dessein était de s'y prendre avec douceur , par le mi-

nistère d'un héraut, et d'amener les habitans à traiter à l'amiable. Le héraut publia que ceux qui voudraient entrer dans la ligue des Bœotiens, suivant les instituts du pays, prissent les armes, et se joignissent à eux. Ils espéraient que la ville se rendrait aisément à de telles propositions.

III. Quand ceux de Platée apprirent que les Thébains étaient dans leurs murs, et s'étaient emparés inopinément de la ville, ils les crurent en bien plus grand nombre qu'ils n'étaient en effet; ils n'en pouvaient juger pendant la nuit. Ils consentirent donc à traiter, reçurent les propositions qu'on leur faisait, et restèrent d'autant plus volontiers en repos, que personne n'éprouvait aucun mauvais traitement. Ils étaient dans ces dispositions, quand ils s'aperçurent que les Thébains n'avaient que peu de monde, et ils pensèrent qu'en les attaquant, ils auraient une victoire aisée : car le peuple n'était pas dans l'intention d'abandonner l'alliance d'Athènes. Ils résolurent donc d'en venir aux mains, et pour se concerter entr'eux, sans être découverts en passant dans les rues, ils percèrent les murs mitoyens de leurs maisons. Des charrettes dételées furent placées dans les rues pour servir de barricades. Ils firent toutes les dispositions que chacun jugea nécessaires dans les circons-

tances, tirèrent parti de tout ce qu'ils purent se procurer, profitèrent du reste de la nuit ; et à l'approche de l'aurore , ils sortirent sur les Thébains. Ils auraient craint de les trouver plus hardis à la clarté du jour, et que la défense ne fût égale à l'attaque ; au lieu que dans les ténèbres , on devait inspirer plus de terreur à des ennemis qui avaient le désavantage de ne pas connaître la ville. Ils attaquèrent donc sur le champ , et se hâtèrent d'en venir aux mains.

IV. Dès que les Thébains reconnurent qu'ils étaient trompés , ils se formèrent en peloton , et repoussèrent de tous côtés ceux qui les attaquaient. Ils les firent reculer deux ou trois fois ; mais quand les Platéens se précipitèrent sur eux à grand bruit ; quand femmes et valets , avec des cris et des hurlemens , lancerent du haut des maisons , des tuiles et des pierres ; quand une pluie abondante vint à tomber au milieu des ténèbres , ils furent saisis de terreur. On était alors au déclin de la lune. Mis en fuite , ils couraient par la ville , dans l'obscurité , dans la fange ; la plupart ignorant les passages qui auraient pu les sauver , et poursuivis par des ennemis qui les connaissaient tous pour leur intercepter toute retraite. La plupart périrent. Un Platéen ferma la porte par laquelle ils étaient entrés , et qui seule était ouverte.



Il se servit, au lieu de verrou, d'un fer de lance qu'il fit entrer dans la gâche. Ainsi, de ce côté même, il ne restait plus d'issue. Poursuivis dans les rues, quelques-uns gravirent le mur, se précipiterent en dehors, et se tuèrent presque tous. D'autres gagnèrent une porte abandonnée, trouverent une femme qui leur prêta une hache, brisèrent la barre, et n'échappèrent qu'en petit nombre : car on s'en aperçut aussi-tôt. D'autres se dispersèrent, et furent égorgés. Le plus grand nombre, c'était tous ceux qui étaient restés en peloton, donnerent dans un grand bâtiment qui tenait au mur : par hasard la porte était ouverte ; ils la prirent pour une de celles de la ville, et crurent qu'elle donnait une issue dans la campagne. Les Platéens les voyant pris, délibérèrent s'ils ne les brûleraient pas tous, en mettant le feu à l'édifice, ou s'ils prendraient contr'eux quelque autre parti. Enfin ces malheureux, et tout ce qui restait encore de Thébains errans dans la ville, se rendirent à discrétion eux et leurs armes. Tel fut le succès de leur entreprise sur Platée.

V. D'autres Thébains devaient, avant la fin de la nuit, se présenter en corps d'armée pour soutenir au besoin ceux qui étaient entrés : ils reçurent en chemin la nouvelle de ce qui s'était passé, et s'avancèrent au secours. Platée est à

à quatre-vingt-dix stades de Thebes (1). L'orage qui survint pendant la nuit, retarda leur marche ; le fleuve Asopé se gonfla , et devint difficile à traverser. Ils marcherent par la pluie , ne passerent le fleuve qu'avec peine , et arriverent trop tard : leurs hommes étaient ou tués ou pris. A la nouvelle de ce désastre , ils dressèrent des embuscades à ceux des Platéens qui se trouvaient hors de la ville. Il y en avait dans les campagnes avec leurs effets , comme il arrive en un temps de paix , où l'on vit dans la sécurité. Ils voulaient que ceux qu'ils pourraient prendre , leur répondissent des leurs qui étaient dans la ville , s'il en restait à qui l'on eût laissé la vie. Tel était leur dessein. Ils délibéraient encore , quand les Platéens , se doutant du parti que prendraient les ennemis , et craignant pour ce qu'ils avaient de citoyens au dehors , firent partir un héraut , et le chargerent de dire aux Thébains , que c'était une impiété d'avoir essayé

---

(1) La stade Olympique était de quatre-vingt-quatorze toises et demie. Les 90 stades faisaient un peu plus de trois de nos lieues de 2500 toises. Les anciens avaient un autre stade plus court ; il n'était que de soixante et seize toises et demie. Dix de ces stades faisaient un mille. Ils avaient aussi le petit stade , que Danville évalue à 57 toises.

de prendre leur ville en pleine paix ; qu'ils eussent à ne faire aucun mal aux gens du dehors , s'ils ne voulaient qu'on donnât la mort aux prisonniers ; mais qu'on les leur rendrait s'ils quittaient le territoire.

Voilà du moins ce que racontent ceux de Thebes , et ils ajoutent même que les Platéens jurèrent cette convention. Ceux-ci n'avouent pas qu'ils eussent promis de rendre les prisonniers : ils prétendent qu'ils étaient seulement entrés en conférence pour essayer d'en venir à un accord , et ils nient qu'il ait été fait de serment. Ce qu'il y a de certain , c'est que les Thébains sortirent du territoire de Platée , sans y faire aucun mal , et que les Platéens n'eurent pas plutôt transporté à la hâte dans la ville tout ce qui se trouvait dans la campagne , qu'ils massacrèrent leurs prisonniers. Il y en avait cent quatre-vingts. De ce nombre était Eurymaque , à qui les traîtres s'étaient adressés.

VI. Après cette exécution , ils firent partir un messenger pour Athènes , traitèrent avec les Thébains pour leur permettre d'enlever leurs morts , et firent dans leur ville les dispositions qu'ils crurent nécessaires.

Dès qu'on eut annoncé à Athènes ce qu'avaient fait les Platéens , on arrêta tout ce qui se trouvait de Thébains dans l'Attique , et l'on

envoya un héraut à Platée , porter la défense de prendre aucun parti sur les Thébains qu'ils avaient en leur pouvoir , qu'Athènes n'eût elle-même statué sur leur sort : car on n'y avait pas annoncé qu'ils n'étaient plus. Le premier message était parti aussi-tôt après l'arrivée des Thébains , et le second au moment où ils venaient d'être vaincus et arrêtés. On ne savait encore à Athènes rien de ce qui avait suivi ; et c'était dans cette ignorance qu'on avait fait partir le héraut. A son arrivée , il trouva les prisonniers égorgés. Les Athéniens vinrent ensuite en corps d'armée à Platée , y porterent des subsistances , y laisserent une garnison , et emmenerent les hommes inutiles , avec les femmes et les enfans.

VII. Cet événement de Platée devenait une rupture ouverte de la treve , et les Athéniens se préparèrent à la guerre. Les Lacédémoniens et leurs alliés firent aussi leurs préparatifs , et l'on se disposa des deux côtés à envoyer au Roi et dans d'autres pays barbares, suivant que chaque parti espérait en tirer quelques secours. Ils firent entrer aussi dans leur alliance les villes qui étaient hors de leur domination. Indépendamment des vaisseaux que les Lacédémoniens avaient dans le Péloponnèse , il fut ordonné dans l'Italie et dans la Sicile , aux villes qui étaient de leur parti , d'en fournir en propor-

tion de leur grandeur jusqu'au nombre de cinq cents ; de préparer une somme d'argent déterminée , de se tenir d'ailleurs en repos , et de ne recevoir à la fois dans leurs ports qu'un seul vaisseau d'Athènes , jusqu'à ce que tous les apprêts fussent terminés. Les Athéniens firent le recensement des alliés sur lesquels ils devaient compter , et envoyèrent sur-tout des députés dans les pays qui entourent le Péloponnèse , à Corcyre , à Céphalénie , chez les Acarnanes , à Zaccynthe , pour savoir s'ils pouvaient se fier à leur amitié dans le dessein où ils étaient d'attaquer de toutes parts le Péloponnèse.

VIII. Les deux partis ne prenaient que des mesures vigoureuses. C'était de toutes leurs forces qu'ils se préparaient aux combats ; et cela devait être ; car c'est toujours en commençant qu'on a le plus d'ardeur. Faute d'expérience , une jeunesse nombreuse dans le Péloponnèse , une jeunesse nombreuse à Athènes se faisait alors une joie de tâter de la guerre. Au spectacle de cette fédération des villes principales , les esprits s'exaltaient dans le reste de la Grèce. Ce n'était , dans celles qui allaient combattre , et ailleurs , que gens qui répétaient des oracles , que devins qui chantaient des prédictions. Délos , peu auparavant avait été ébranlée par un tremblement de terre ; et aussi haut que remontât la mémoire

des Grecs, elle n'en avait pas éprouvé d'autre. On disait, et l'on crut, que c'était un présage de ce qui devait se passer. On faisait une curieuse recherche de tous les événemens de ce genre qui avaient pu arriver. Les esprits étaient généralement favorables aux Lacédémoniens, sur-tout parce qu'ils avaient annoncé qu'ils voulaient délivrer la Grèce. C'était une émulation entre les particuliers et les villes à qui embrasserait leur parti, en paroles du moins, si ce n'était par des actions; chacun croyait que les affaires souffriraient quelque chose, s'il ne s'en mêlait pas : tant l'indignation contre les Athéniens était générale, les uns voulant secouer leur joug, les autres craignant d'y être soumis. Ce fut avec de telles dispositions et dans un tel esprit qu'on se précipita dans la guerre.

IX. Voici les alliés qu'eurent les deux partis en la commençant. Ceux des Lacédémoniens étaient tous les peuples du Péloponnèse qui habitent au-delà de l'isthme, excepté les Argiens et les Achéens qui avaient des liaisons avec l'un et l'autre parti. Les habitans de Pellene furent d'abord les seuls de l'Achaïe qui portèrent les armes pour Lacédémone; tous les autres se déclarèrent ensuite. En deçà du Péloponnèse, ils avaient les Mégariens, les Locriens, les Bœtiens, les Phocéens, les Ampraciotes,

les Leucadiens , les Anactoriens. Ceux qui fournirent des vaisseaux , furent les Corinthiens , les Mégariens , les Sicyoniens , les habitans de Pellene , d'Elée , d'Ampracie , et de Leucade : les Bœotiens , les Phocéens , les Locriens donnèrent de la cavalerie ; les autres villes , de l'infanterie. Tels étaient les alliés de Lacédémone.

Ceux d'Athènes étaient les peuples de Chio , de Lesbos , de Platée , les Messéniens de Naupacte , la plus grande partie des Acarnanes , les Corcyréens , les Zacynthiens , sans compter les villes qui leur payent tribut dans un si grand nombre de nations ; la Carie qui s'étend le long des côtes de la mer , les Doriens voisins de la Carie , l'Hellespont , les villes de Thrace , toutes les îles situées au Levant entre le Péloponnèse et l'île de Crète , toutes les Cyclades , excepté Mèlos et Thères. Ceux de Chio , de Lesbos , de Corcyre fournissaient des navires , les autres de l'infanterie et de l'argent. Telles étaient les alliances , et tel l'appareil guerrier des deux partis.

X. Les Lacédémoniens , après ce qui s'était passé à Platée , firent annoncer aussi - tôt aux villes alliées , tant de l'intérieur du Péloponnèse , que du dehors , de préparer leurs forces , et de se munir de tout ce qui était nécessaire pour

une expédition , parce qu'on allait se jeter sur l'Attique. Lorsque tout fut prêt au terme marqué , les deux tiers des troupes se rendirent sur l'isthme (1), et l'armée entière se trouvant rassemblée , Archidamus , roi de Lacédémone , qui commandait cette expédition , appela les généraux des villes , les hommes revêtus des premières dignités , toutes les personnes de quelque considération , et parla ainsi :

XI. « Péloponnésiens et alliés , nos peres aussi » ont eu bien des guerres à soutenir , tant dans » le Péloponnèse qu'au dehors ; et les plus âgés » d'entre nous ne manquent pas d'expérience des » combats : jamais cependant nous ne sommes » sortis avec un plus grand appareil ; mais c'est » contre une république très-puissante que nous » marchons en grand nombre nous-mêmes , et » brillans de courage. Ne nous montrons pas » moins grands que nos peres , et ne dégénérons » pas de notre propre gloire. Toute la Grèce est » en suspens sur notre expédition ; toutes les » pensées se fixent sur nous , mais avec bien- » veillance ; et , par haine pour les Athéniens , » on fait des vœux pour nos succès. Mais , quoi-

---

(1) Les deux tiers des troupes entraient en campagne : un tiers restait pour la garde des villes.  
*Scholiaste.*



» qu'on puisse trouver que nous sommes en  
» force , et regarder comme une chose bien  
» assurée , que l'ennemi n'osera venir se me-  
» surer avec nous , il n'en faut pas marcher avec  
» moins de prudence et de précaution. Général  
» et soldat de chaque ville , chacun doit se  
» croire toujours au moment de tomber dans  
» quelque danger. Les événemens de la guerre  
» sont incertains : souvent une action naît de peu  
» de chose ; un emportement la produit. Souvent  
» le plus faible , par un sentiment de crainte , com-  
» bat avec avantage contre une armée supérieu-  
» re , qui , par mépris , ne se tenait pas préparée.  
» Il faut donc , en pays ennemi , avoir dans la pen-  
» sée de combattre avec courage ; mais en  
» effet se tenir prêt au combat avec un sentiment  
» de crainte. C'est ainsi qu'on s'avance à l'en-  
» nemi avec plus de valeur , et qu'on soutient  
» l'action avec moins de danger.

» Ce n'est point contre une république inca-  
» pable de se défendre que nous marchons : elle  
» est abondamment pourvue de tout. Ses citoyens  
» ne se montrent point en campagne , parce  
» que nous ne sommes pas encore sur leur ter-  
» ritoire ; mais soyez certains qu'ils viendront  
» nous combattre , dès qu'ils nous y verront  
» porter le ravage , et détruire leurs propriétés :  
» car tous les hommes s'irritent , quand , sous

» leurs yeux , et à l'instant même , ils voient  
» des désastres qu'ils n'ont pas l'habitude de  
» souffrir : moins ils raisonnent , plus ils agissent  
» avec violence. C'est ce que doivent plus que  
» personne éprouver les Athéniens ; eux fiers de  
» commander aux autres ; eux plus accoutumés  
» à porter le ravage chez leurs voisins qu'à le voir  
» porter chez eux. Prêts à combattre une telle ré-  
» publique , et à couvrir de gloire et vous et  
» vos aïeux , suivez vos généraux dans les évé-  
» nemens contraires ou propices , et marchez où  
» vous serez conduits , persuadés qu'il n'est rien  
» de plus important que de se tenir sur ses gardes  
» et en bon ordre , et d'exécuter les commande-  
» mens avec célérité. Le plus beau spectacle  
» qu'offre la guerre , et ce qui promet le plus  
» de sûreté dans les combats , c'est une foule  
» d'hommes , n'ayant tous ensemble qu'un seul  
» mouvement ».

XII. Après ce discours , Archidamus congédia l'assemblée , et fit d'abord partir pour Athènes un Spartiate , Mélésippe , fils de Diacrite : il voulait essayer si les Athéniens ne seraient pas moins fiers , en voyant déjà les ennemis en marche ; mais ce député ne put être admis dans l'assemblée , ni même dans la ville. On avait résolu de s'en tenir à l'avis de Périclès , et de ne plus recevoir de hérants ni de députés , dès

que les Lacédémoniens se seraient mis en campagne. Ils le renvoyèrent sans l'entendre , et lui prescrivirent d'être hors des frontières le même jour , ajoutant que ceux qui l'avaient expédié n'avaient qu'à retourner chez eux , et qu'alors ils seraient maîtres d'envoyer des députations à Athènes. On fit accompagner Mélésippe , pour qu'il n'eût de communication avec personne. Arrivé sur la frontière , et prêt à se séparer de ses conducteurs , il dit en partant ce peu de paroles : que ce jour serait pour les Grecs le commencement de grands malheurs.

Au retour de ce député , Archidamus , convaincu que les Athéniens étaient déterminés à ne rien céder , partit ; et fit avancer ses troupes vers l'Attique. Les Bœotiens avaient donné aux Péloponnésiens une partie de leurs gens de pied et toute leur cavalerie : avec ce qui leur restait , ils entrèrent sur le territoire de Platée , et le ravagèrent.

XIII. Les Péloponnésiens étaient encore rassemblés sur l'isthme ; ils étaient en marche , et n'avaient pas encore pénétré dans l'Attique , quand Périclès , fils de Xanthippe , le premier des dix généraux qu'Athènes avait choisis , sachant qu'il allait se faire une invasion , pensa qu'Archidamus , qui lui était uni par les liens de l'hospitalité , pourrait bien de lui-même , et

pour lui faire plaisir , épargner les terres qui lui appartenaient , et les préserver du ravage : il soupçonnait aussi que ce prince pourrait recevoir des Lacédémoniens l'ordre de le ménager pour le rendre suspect à ses concitoyens , comme ils avaient demandé aux Athéniens l'expiation du sacrilège pour le rendre odieux. Il prit le parti d'annoncer à l'assemblée qu'il avait pour hôte Archidamus , et qu'il ne devait résulter de cette liaison aucun inconvénient pour l'état ; que si les ennemis ne ravageaient pas ses terres et ses maisons de campagne comme celles des autres , il les abandonnait au public , et que ces ménagemens ne pourraient le rendre suspect. D'ailleurs , il renouvella , dans la conjoncture , les conseils qu'il avait déjà donnés de se bien tenir prêts à la guerre , de retirer tout ce qu'on avait à la campagne , d'entrer dans la ville pour la garder , au lieu d'en sortir pour combattre , de mettre en bon état la flotte qui faisait la force de l'état , et de tenir en respect les alliés : il représenta que c'était d'eux qu'Athènes tirait les richesses et les revenus , d'où résultait sa puissance , et qu'en général , on ne se donnait à la guerre la supériorité que par la sagesse des résolutions et l'abondance des richesses. Il engagea les citoyens à prendre courage , en leur faisant le

détail de leurs ressources : ils recevaient à peu près six cens talens (1) par an du tribut de leurs alliés, sans compter les autres revenus, et ils avaient encore dans la citadelle six mille talens d'argent monnoyé (2). Il y'en avait eu neuf mille sept cens ; mais le reste avait été dépensé pour les propylées de la citadelle (3), et pour le siège de Potidée : il ne comptait pas l'or et l'argent non monnoyé porté en offrande par les particuliers et par le peuple, ni tous les vases sacrés qui servaient aux pompes et aux jeux, ni les dépouilles des Medes, et d'autres richesses du même genre qu'on ne pouvait estimer moins de cinq cens talens (4). Il ajouta les trésors assez considérables des autres temples dont on pourrait se servir : et si toutes ces ressources ne suffisaient pas, on pourrait faire usage de l'or dont était ornée la statue de la Déesse elle-même ; il montra que cet or pur pesait quarante talens (5), et qu'il

---

(1) Trois millions deux cent quarante mille livres.

(2) Trente-deux millions quatre cent mille livres.

(3) Harpocraton rapporte d'après Héliodore que les Propylées avaient coûté deux mille douze talens, ou dix millions soixante et quatre mille huit cents livres.

(4) Deux millions sept cent mille livres.

(5) Deux cent seize mille livres.

pouvait s'enlever. Mais il observa que si , pour le salut public , on se servait de ces trésors , il faudrait les remplacer dans leur totalité.

Tels furent les sujets d'encouragement qu'il leur montra dans leurs richesses. Il fit voir aussi qu'on avait treize mille hommes pesamment armés , sans compter ce qui était dans les garnisons , ou employé à la défense des murailles , qui se montait • seize mille hommes : car tel était le nombre de ceux qui les gardaient à l'époque où les ennemis se jetterent sur l'Attique. C'était des vieillards hors de l'âge de service , des jeunes gens , qui n'avaient pas encore atteint l'âge de la milice ; et tout ce qu'il y avait de simples habitans en état de faire le service d'hoplites. Le mur de Phalere avait trente-cinq stades (1) jusqu'à l'enceinte de la ville , et la partie de cette enceinte qu'il fallait garder était de quarante-trois stades. On laissait sans gardes ce qui est entre le long mur et le mur de Phalere. Les longues murailles jusqu'au Pirée étaient de quarante stades , et l'on faisait la garde à la face extérieure. Le circuit du Pirée , en y comprenant Munychie , était en tout

---

(1) Il faut compter vingt-sept stades, cinquante-une toises et demie pour une de nos lieues de deux mille cinq cens toises.

de soixante stades, dont on ne gardait que la moitié. Il montra qu'on avait douze cents hommes de cavalerie, en y comprenant les archers à cheval, seize cents archers, et trois cents hommes en état de tenir la mer.

Tel était l'appareil des Athéniens, sans qu'il y ait rien à réduire dans aucune partie, au moment que les Péloponnésiens allaient faire leur première invasion dans l'Attique, et qu'eux-mêmes se préparaient à la guerre. Périclès, suivant sa coutume, ajouta tout ce qui pouvait leur faire connaître qu'ils auraient la supériorité.

XIV. Ils l'écoutèrent, et le crurent. Ils transporterent à la ville leurs femmes, leurs enfans, et tous les ustensiles de leurs maisons, dont ils enleverent jusqu'à la charpente. Ils envoyèrent dans l'Eubée et dans les îles adjacentes, les troupeaux et les bêtes de somme. Accoutumés, comme l'étaient la plupart, à passer leur vie à la campagne, ce déplacement leur était bien dur.

XV. Dès la plus haute antiquité, les Athéniens étaient dans cet usage plus qu'aucun autre peuple de la Grèce. Sous Cécrops et les premiers rois, l'Attique fut toujours habitée par bourgades qui avaient leurs Prytanées et leurs Archontes. Dans les temps où l'on était sans

crainte, ils n'allaient pas s'assembler en conseil pour délibérer avec le roi : les habitants de chaque bourgade délibéraient, et prenaient conseil entre eux. Il arrivait même à quelques-unes de lui faire la guerre : ce fut ainsi que les Eleusiniens la firent à Erechtee conjointement avec Eumolpus. Mais sous le regne de Thésée, entre diverses institutions qui tendaient à l'avantage de l'Attique, ce prince, qui joignait la sagesse à la puissance, abolit les conseils et les premières magistratures des bourgades, rassembla tous les citoyens dans ce qui est à présent la ville, et y institua un seul conseil et un seul prytanée. Les Athéniens continuèrent d'habiter et de cultiver leurs champs ; mais il les força de n'avoir que cette ville ; devenue pour tous un centre commun, elle s'aggrandit, et elle était considérable, quand Thésée la transmit à ses successeurs.

Depuis cette époque jusqu'à nos jours, les Athéniens célèbrent en l'honneur de la Déesse (1) une fête publique, qu'ils appellent xynœcia. Auparavant ce qu'on nomme aujourd'hui Acropole, ou citadelle, était la ville, et elle comprenait aussi la partie qu'elle domine qui est

---

(1) Quand il s'agit d'Athènes, la déesse par excellence est Minerve, qui se nommait en grec Athené.



ournée du côté du midi. Il en reste une preuve : car sans parler des temples de plusieurs divinités qui sont dans l'Acropole , c'est sur tout vers cette partie de la ville , en dehors de la citadelle , que s'élèvent le temple de Jupiter surnommé Olympien , celui d'Apollon Pythien , celui de la Terre , et celui de Bacchus aux Etangs : c'est en l'honneur de ce Dieu que l'on célèbre les anciennes Bacchanales le dixième jour du mois Anthestérion (1), usage que conservent encore maintenant les peuples de l'Ionie , qui descendent des Athéniens. On voit aussi d'autres temples anciens dans ce même quartier. On peut ajouter à cette preuve la fontaine que , depuis les travaux qu'y ont fait les tyrans , on appelle les neuf canaux , mais qu'anciennement , quand la source était à découvert , on nommait Callirrhoë : comme elle était voisine de l'Acropole , on s'en servait aux usages les plus nécessaires , et maintenant il reste encore de l'antiquité la coutume de s'en servir avant les cérémonies des mariages , et à d'autres usages religieux. C'est parce que les habitations étaient autrefois renfermées dans l'A-

---

(1) Le mois Anthestérion répondait au mois Pluviôse du calendrier républicain des Français , c'est-à-dire aux mois de Janvier et Février.

cropole ,

cropole, que les Athéniens ont conservée jusqu'à nos jours l'habitude de l'appeler la ville.

XVI. Ainsi donc autrefois les Athéniens vécurent long-temps à la campagne dans l'indépendance, et depuis qu'ils furent attachés à une seule ville, ils conserverent leurs vieilles habitudes. Les anciens et ceux qui leur succédèrent jusqu'à la guerre présente, naquirent généralement, et vécurent en familles dans leurs champs : ils ne changeaient pas volontiers de demeure, sur-tout après la guerre Médique, parce qu'ils étaient peu éloignés de l'époque où ils avaient repris leurs établissemens. Ce fut avec peine, et même avec un sentiment de douleur qu'ils abandonnerent leurs maisons et leurs temples : d'après leur ancienne manière de vivre, ils les regardaient comme un héritage paternel, et près à adopter un nouveau genre de vie, ce n'était rien moins que leur patrie qu'ils croyaient abandonner.

XVII. Ils vinrent à la ville : mais fort peu d'entr'eux y avaient des logemens, ou purent en trouver chez des parens ou des amis. La plupart s'établirent dans les endroits vagues, tels que les temples, les monumens des héros, par-tout enfin, excepté dans la citadelle, l'E-leusinium, ou quelques autres lieux exactement fermés. Ils s'emparèrent même de ce qu'on

appelle le Pélasgicon (1), au-dessous de l'acropole. Il avait été défendu avec imprécation de l'occuper, et cette défense était contenue dans ces derniers mots d'un oracle de Delphes : « il » vaut mieux que le Pélasgicon reste vuide ». Cependant la nécessité força de l'habiter. Je crois que l'oracle fut accompli tout autrement qu'on ne s'y était attendu : car il ne faut pas croire que les malheurs d'Athènes vinrent de ce qu'on avait profané cet endroit en l'occupant ; mais ce fut le malheur de la guerre qui contraignit à l'occuper. C'est-là ce que l'oracle n'exprima pas ; mais le Dieu avait prévu qu'un fâcheux événement ferait un jour habiter ce lieu. Bien des gens s'emménagèrent aussi dans les tours des murailles ; et chacun enfin comme il put ; car la ville ne pouvait contenir tant de monde qui venait s'y réfugier : on finit par se partager les longues murailles , et par s'y loger , ainsi que dans la plus grande partie du Pirée. En même-temps on travaillait aux préparatifs de la guerre , on rassemblait des alliés , on appareillait cent vaisseaux pour le Pélo-

---

(1) Le Pélasgicon était l'endroit où s'étaient anciennement établis les Pélasges pendant la guerre qu'ils avaient faite contre Athènes. Ils furent chassés et les Athéniens défendirent d'habiter désormais ce lieu.

ponnèse. Telles étaient alors les occupations des Athéniens.

XVIII. Les Péloponnésiens s'avançaient. Ils entrèrent d'abord dans le *dème* (1) de l'Attique que l'on nomme Œnoé ; c'était delà qu'ils devaient faire leurs incursions. Quand ils eurent assis leur camp à la vue de ce fort , ils se disposèrent à en former le siège avec des machines de guerre et tous les autres moyens qu'ils pourraient employer. Comme Œnoé se trouvait sur la frontière de l'Attique , il était muré , et les Athéniens s'en servaient comme d'une citadelle en temps de guerre. Les Lacédémoniens préparaient leurs attaques , et perdaient en vain du temps autour de la place ; ce qui ne contribua pas faiblement aux reproches que reçut Archidamus. Il semblait avoir annoncé de la mollesse , au moment où l'on s'était rassemblé pour délibérer sur la guerre ; et , en ne conseillant pas avec chaleur de l'entreprendre , il avait paru favoriser les Athéniens. Depuis le rassemblement des troupes , le séjour qu'il avait fait dans l'isthme , et sa lenteur dans le reste de la marche , avaient excité contre lui des

---

(1) L'Attique était partagée en dix *phylés* ou tribus , qui étaient elles-mêmes subdivisées en un plus ou moins grand nombre de *dèmes*.

rumeurs ; et il devenait encore plus suspect en s'arrêtant devant Œnoé. Car c'était dans ce temps-là même que les Athéniens se retiraient dans la ville , et si les Péloponnésiens avaient accéléré leur marche , et que le général n'eût pas mis de lenteur dans ses opérations , il est vraisemblable qu'ils auraient enlevé tout ce qui se trouvait au dehors.

C'est ainsi que les troupes d'Archidamus s'indignaient de le voir rester tranquille dans son camp. Il n'en persistait pas moins à temporiser ; espérant , comme on le dit , que les Athéniens pourraient se montrer plus faciles , tant que leur territoire ne serait pas entamé ; mais ne croyant pas qu'ils se tinssent dans l'inaction , s'ils y voyaient une fois porter le ravage.

XIX. Après avoir essayé contre Œnoé tous les moyens d'attaques sans pouvoir s'en rendre maîtres , et sans recevoir aucune proposition de la part des Athéniens , ils quitterent enfin la place , quatre-vingts jours au plus après le malheur des Thébains à Platée , et se jetterent sur l'Attique au cœur de l'été , lorsque les bleds étaient mûrs (1). Archidamus , fils de Zeuxida-

---

(1) Seconde année de la quatre-vingt-septième Olympiade , 431 ans avant l'ère vulgaire ; 26 Juillet.

mus , roi de Lacédémone , continuait de les commander. Ils s'arrêterent d'abord à Eleusis et dans les campagnes de Thria , les ravagerent ; et eurent l'avantage sur un corps de cavalerie vers l'endroit qu'on appelle les ruisseaux (1). Ils s'avancèrent ensuite à travers la Cécropie , ayant à leur droite le mont Ægaléon , et arrivèrent à Acharnes , l'endroit le plus considérable de ceux qu'on nomme dèmes dans l'Attique. Ils s'y arrêterent , y assirent leur camp , et y restèrent long-temps à le dévaster.

XX. Voici , dit-on , sur quel motif Archidamus se tenait en ordre de bataille dans les environs d'Acharnes , sans descendre dans la plaine pendant cette première invasion. Il espérait que les Athéniens qui avaient une nombreuse et florissante jeunesse , et dont jamais l'appareil guerrier n'avait été si imposant , sortiraient de leurs murailles , et ne verraient pas paisiblement ravager leur territoire. Comme ils n'étaient venus à sa rencontre , ni à Eleusis , ni dans les champs de Thria , il essaya s'il ne pourrait pas les attirer en campant autour d'Acharnes. D'ailleurs , l'endroit lui semblait pro-

---

(1) *Rhiti* ; c'était une source d'eau saumâtre : on la croyait produite par les eaux de l'Euripe qui filtraient par-dessous la terre. *Pausan. Attic.*

pre à établir un camp, et il était probable que les Acharniens, qui formoient une partie considérable de la république, puisque seuls ils fournissaient trois mille hoplites, ne laisseraient pas désoler leurs campagnes, et se précipiteraient tous aux combats. Il supposait encore que si les Athéniens ne sortaient pas pour s'opposer à cette invasion, on saccagerait dans la suite le territoire avec plus d'assurance, et qu'on pourrait même s'avancer jusqu'à la ville. En effet, les Acharniens dépouillés de leurs propriétés, ne s'exposeraient pas avec le même zèle au danger pour défendre celle des autres, et il y aurait beaucoup de division dans les esprits. Ce fut dans ces sentimens qu'il investit Achernes.

XXI. Tant que l'armée s'était tenue autour d'Eleusis et des champs de Thria, les Athéniens avaient eu quelque espérance qu'elle ne s'avancerait pas davantage. Ils se rappelaient, que quatorze ans avant cette guerre, Plistoanax, fils de Pausanias, roi de Lacédémone, à la tête d'une armée de Péloponnésiens, avait fait aussi une invasion dans l'Attique, à Eleusis et à Thria, et était retourné sur ses pas, sans pousser plus loin sa course (1).

---

(1) Comme l'armée ennemie était nombreuse, Périclès, qui cherchait toujours à épargner le sang, ne

Il est vrai qu'il avait été banni de Sparte sur ce qu'on pensait qu'il s'était laissé gagner par argent pour faire cette retraite. Mais quand ils virent l'ennemi autour d'Acharnes à soixante stades de la ville, ils perdirent patience. On sent combien devait leur sembler terrible de voir leurs campagnes ravagées sous leurs yeux, spectacle nouveau pour les jeunes gens, et même pour les vieillards, excepté dans la guerre des Medes. Tous en général, et surtout la jeunesse, voulaient sortir, et ne pas mépriser un tel outrage. Il se formaient des groupes tumultueux : on se disputait vivement ; les uns voulaient qu'on sortît ; d'autres, en petit nombre, s'y opposaient. Les devins chantaient des oracles de toute espèce, et chacun les écoutait, suivant les passions dont il

---

voulut pas tenter le sort d'une bataille. Mais voyant que Plistoanax était fort jeune, et que les Ephores lui avaient donné pour conseil un Lacédémonien nommé Cléandridas, il essaya de gagner ce dernier et parvint en effet à le corrompre par argent. Plistoanax, sur l'avis de Cléandridas, retira son armée : mais de retour à Sparte, les Lacédémoniens le condamnèrent à une amende si forte qu'il ne put la payer, et il fut obligé de quitter sa patrie : Cléandridas prit la fuite et fut condamné à mort. *Plut. Peric. t. 1, p. 362, edit. Lond.*



était agité. Les Acharniens qui ne se croyaient pas une partie méprisable de la république , et dont on ravageait les terres , pressaient la sortie plus que personne. Il n'était sorte d'agitation que n'éprouvât la république , et Périclès était l'objet de tous les ressentimens. Les conseils qu'il avait donnés étaient inutiles ; on ne se rappelait plus rien , et on lui faisait un crime d'être général , et de ne pas mener les troupes au combat. C'était lui qu'on regardait comme la cause de tout ce qu'on avait à souffrir.

XXII. Persuadé qu'irrités , comme ils l'étaient , de leurs maux , on ne pouvait attendre d'eux , aucune sage résolution , et que lui-même cependant avait raison de s'opposer à leur sortie , il ne convoqua pas d'assemblée , ni ne permit de rassemblemens. Il craignait que le peuple ne fît quelque faute en délibérant avec plus de colere que de jugement. Il tint les yeux ouverts sur la ville ; et , autant qu'il le put , il y maintint le repos. Mais chaque jour il faisait sortir de la cavalerie , pour incommoder les coureurs qui s'écartaient du gros de l'armée , et tombaient sur les champs voisins d'Athènes. Il y eut , à Phrygies un petit choc de cavalerie athénienne et thessalienne contre la cavalerie bæotienne. Les Athéniens

et les Thessaliens se soutinrent sans désavantage, jusqu'à ce qu'il survint un secours d'hoplites bæotiens, qui les obligea de se retirer avec peu de perte : ce qui ne les empêcha pas le jour même d'enlever leurs morts, sans être forcés d'en obtenir la permission. Cependant le lendemain les Péloponnésiens dressèrent un trophée.

La Thessalie donnait du secours à Athènes en conséquence de l'alliance qui régnait entre les deux peuples. Il vint des Thessaliens de Larisse, de Pharsale, de Paralus, de Cranon, de Pirasus, de Gyrtone et de Pheres. Ils étaient commandés par Polymede et Aristonous, tous deux de Larisse, mais de deux factions différentes (1), et par Ménon de Pharsale. Il y avait encore d'autres commandans pour les troupes de chaque ville.

XXIII. Les Péloponnésiens voyant leurs ennemis obstinés à ne pas sortir au combat, s'éloignèrent d'Acharnes, et ravagerent quel-

---

(1) Larisse était alors partagée entre deux factions, dont l'une favorable à la démocratie et l'autre à l'oligarchie. ( *Schol.* ) On peut être étonné que la dernière ne se fût pas déclarée pour les Lacédémoniens qui par-tout se montraient les protecteurs de l'aristocratie et de l'oligarchie.

ques autres dèmes entre les monts Parnès et Britesse. Ils étaient sur le territoire de l'Attique, quand les Athéniens envoyèrent autour du Péloponnèse cent vaisseaux qu'ils avaient appareillés, et que monterent mille hoplites de leur nation et quatre cents archers. Les commandans furent Carcinus fils de Xénotime, Protéas fils d'Epiclès, et Socrate fils d'Antigone. Ce fut avec ces forces qu'ils mirent en mer, et remplirent leur commission. Les Péloponnésiens restèrent dans l'Attique, tant qu'ils eurent des vivres, et retournerent par la Bœotie, au lieu de suivre le chemin par lequel ils s'y étaient jettés. En passant devant Oroe, ils dévasterent le pays qu'on appelle la Piraïque, et qui appartient aux Oropiens sujets d'Athènes. Arrivés ensuite dans le Péloponnèse, ils se séparèrent, et chacun gagna la ville à laquelle il appartenait.

XXIV. Après leur départ, les Athéniens établirent des gardes sur terre et sur mer, et cette disposition devait durer tout le temps de la guerre. Ils décréterent que, du trésor de l'Acropole, il serait tiré mille talens (1), qu'on mettrait à part, sans pouvoir les dépenser, et que le reste serait consacré aux frais

---

(1) 5,400,000 liv.

de la guerre. La peine de mort fut prononcée contre celui qui oserait proposer de toucher à cette somme , à moins que ce ne fût pour repousser l'ennemi , s'il venait attaquer Athènes par mer. Outre ce dépôt de mille talens , ils mirent aussi à part chaque année cent trirèmes de la meilleure construction , auxquelles on nommait des commandans, et l'on ne pouvait disposer de cette flotte , qu'en même temps que de la somme, pour repousser le même danger , si la nécessité l'exigeait.

XXV. Les Athéniens qui étaient partis pour tourner le Péloponnèse avec les cent vaisseaux, les Corcyréens qui les accompagnaient avec cinquante en qualité d'auxiliaires , et d'autres alliés de ces contrées, infesterent dans leurs courses plusieurs campagnes , et descendirent près de Méthone dans la Laconie. Ils attaquèrent la muraille qui était faible , et dépourvue de défenseurs : mais il se trouvait aux environs un Spartiate , à qui était confiée la garde du pays ; c'était Brasidas , fils de Tellis. Il apprend le danger de la place , vient au secours avec cent hoplites , et traversant à la course le camp des Athéniens étendu dans la campagne , et tourné du côté des murailles , il se jette dans la ville , et la conserve , sans avoir perdu dans sa marche précipitée qu'une

faible partie de son monde. Pour prix de son audace, il fut le premier qui, dans cette guerre, reçut les éloges de Sparte.

Les Athéniens remirent en mer. Ils s'arrêtèrent aux environs de Phia, ville de l'Elide, et ravagèrent le pays pendant deux jours. Ils remportèrent la victoire sur trois-cents hommes d'élite de la Basse-Elide et des endroits voisins qui venaient défendre contre eux le territoire. Un vent impétueux s'éleva : tourmentés sur une plage qui manquait de ports, la plupart remonterent sur la flotte, tournèrent le promontoire nommé Ichty's, et gagnèrent le port de Phia : ils trouverent que la place venait d'être prise par les Messéniens et quelques autres qui n'avaient pu monter sur les vaisseaux, et qui s'étaient avancés par terre. Ils les recueillirent, et remirent en mer, abandonnant la place qu'une troupe nombreuse d'Eléens venait de secourir. Ils continuèrent de côtoyer, et ils dévasterent d'autres pays.

XXVI. Vers le même temps, on envoya d'Athènes trente vaisseaux faire le tour de la Locride, et garder l'Eubée. Le commandant était Cléopompe, fils de Clinias : il fit des descentes, dévasta des campagnes voisines de la mer, prit Thronium, et en reçut des ôtages. Il combattit à Alopé les Locriens qui venaient au secours, et les vainquit.

XXVII. Dans le même été , les Athéniens chasserent les habitans d'Egine , jusqu'aux femmes et aux enfans : ils les accusaient d'être une des principales causes de la guerre. Ils sentaient qu'ils seraient plus sûrs de cette place qui touche au Péloponnèse , en y envoyant eux-mêmes une colonie tirée de leur sein : et c'est ce qu'ils exécuterent peu de temps après. Les Lacédémoniens donnerent aux Eginetes chassés de leur patrie , Thyrée et les campagnes qui en dépendent. Ils étaient portés à cette générosité par leur haine pour les Athéniens , et parce que les Eginetes leur avaient rendu service dans le temps du tremblement de terre et du soulèvement des Hilotés. La campagne de Thyrée confine à l'Argie et à la Laconie , et touche à la mer. Une partie des Eginetes s'y établit , et les autres se disperserent dans le reste de la Grèce.

XXVIII. Encore dans le même été , à la nouvelle lune , le seul temps où l'on croit que puisse arriver ce phénomène , il y eut après-midi une éclipse de soleil (1) ; on le vit sous la forme d'une demi-lune ; quelques étoiles brillèrent , et le soleil reprit son disque.

---

(1) 3 Août.

XXIX. Ce fut aussi dans le même été que les Athéniens traitèrent comme ami, et appellerent un homme qu'ils avaient auparavant regardé comme leur ennemi : c'était Nymphodore, fils de Pythès, citoyen d'Abdère, dont la sœur avait épousé Sitalcès, roi de Thrace, et qui avait auprès de son beau-frère un grand crédit. Leur objet était de se faire un allié de Sitalcès. Térés son père s'était formé le premier à Odryse un royaume plus respectable que les autres principautés de la Thrace. Il y a même une grande partie de la Thrace qui est libre. Ce Térés n'appartenait en rien à Térée, qui eut pour épouse Procné, fille de Pandion d'Athènes : ils n'étaient seulement pas de la même Thrace. Térée habitait Daulie, ville du pays qu'on appelle aujourd'hui Phocide, et qui était alors occupé par des Thraces. Ce fut-là que les femmes commirent sur Ithys cet attentat si fameux ; et bien des poètes, en parlant du rossignol, le nomment l'oiseau de Daulie. Il est vraisemblable que Pandion rechercha l'alliance de Térée, et lui donna sa fille, pour en tirer des avantages que permettait le peu de distance où ils étaient l'un de l'autre, ce qui ne convient point à l'éloignement d'Odryse, qui est de plusieurs journées de chemin.

Térés donc, qui n'a pas même avec Térée

la conformité du nom , fut le premier à Odryse un Roi puissant. Les Athéniens recherchaient l'alliance de Sitalcès son fils , dans le dessein de s'unir certaines contrées de la Thrace , et d'obtenir l'amitié de Perdiccas. Nymphodore vint à Athènes , consumma l'alliance de Sitalcès , et fit accorder à Sadocus , fils de ce prince , le droit de citoyen. Il promit de mettre fin à la guerre de Thrace et d'engager son gendre à envoyer aux Athéniens une armée composée de cavalerie et de peltastes (1). Il réconcilia aussi Perdiccas avec les Athéniens , en les engageant à lui rendre Thermé. Aussitôt Perdiccas porta les armes dans la Chalcidique conjointement avec les Athéniens et Phormion. Ce fut ainsi que Sitalcès , Térés , roi des Thraces , et Perdiccas , fils d'Alexandre , roi de Macédoine , devinrent alliés d'Athènes.

XXX. Les Athéniens qui avaient monté les cent vaisseaux , et qui se trouvaient encore autour du Péloponnèse , prirent Solium , ville

---

(1) Les peltastes , que les Romains nommaient *cetrati* , étaient des troupes légères qui tiraient leur nom de leurs petits boucliers appelés *pelta*. Ces boucliers étaient échancrés à la partie supérieure en forme de croissant , et avaient , dit Julius Pollux , la figure d'une feuille de lierre.



des Corinthiens ; ils ne permirent qu'aux seuls Paliriens , entre tous les Arcarnanes , de l'habiter et d'en cultiver les campagnes. Ils prirent de vive force Astacus , dont Evargue avait usurpé la tyrannie , le chassèrent et engagerent le pays dans leur alliance. Ils passerent dans l'île de Céphalénie dont ils se rendirent maîtres sans combat : Céphalénie est située en face de l'Arcarnanie et de Leucade. Elle renferme quatre cités ; celles des Palliens , des Craniens , des Saméens et des Pronéens, Les vaisseaux d'Athènes s'en retournerent peu de temps après.

XXXI. Vers l'automne du même été (1), les Athéniens en corps de peuple , tant citoyens que simples habitans , se jetterent sur la Mégaride. Périclès , fils de Xanthippe , les commandait. Les Athéniens qui avaient été en course sur les cent vaisseaux autour du Péloponnèse , et qui revenaient dans leur patrie , se trouvaient

---

(1) En septembre. Les Grecs ne comptaient alors que deux saisons ; la dernière partie du printemps et la première de l'automne appartenaient à l'été. Thucydide , au commencement de son quatrième livre , fait remarquer que l'on est en été , et il commence le paragraphe suivant , par ces mots : *vers la même époque du printemps*. Il dit , au paragraphe 117 du même livre , *dès le commencement du printemps de* alors

alors à Egine ; ils apprirent que ceux de la ville étaient à Mégares , firent voile de leur côté et opérèrent avec eux leur jonction. Par cette réunion des Athéniens , l'armée devint très - formidable. La république était alors dans toute sa vigueur et l'on n'y ressentait pas encore la maladie qui ne tarda pas à l'attaquer. Les Athéniens seuls ne formaient pas moins de dix mille hommes pesamment armés , sans compter trois mille qui étaient à Potidée , et l'on ne comptait pas non plus moins de trois mille habitans qui partageaient cette expédition. On avait d'ailleurs un corps nombreux de troupes légères. Ils s'en retournèrent après avoir ravagé la plus grande partie du pays. Ils firent encore chaque année , pendant la durée de la guerre , plusieurs incursions dans la Mégaride , tantôt seulement avec de la cavalerie , tantôt en corps d'armée ,

---

*Pété suivant , et au dernier paragraphe , à la fin de l'hiver , lorsque déjà le printemps commençait. Toutes bizarres que puissent paraître dans notre langue ces manières de s'exprimer , j'ai cru devoir les adopter , parce qu'elles tiennent au costume du temps de Thucydide , et que le costume doit toujours être respecté. Les traducteurs se sont trop souvent permis de le changer , et par cette licence , ils donnent aux lecteurs des connaissances fausses ou imparfaites de l'antiquité.*

jusqu'à ce qu'ils se fussent rendus maîtres de Nisée.

XXXII. Les Athéniens , à la fin de l'été , ceignirent d'un mur Atalante , île auparavant déserte , voisine des Locriens d'Oposite , et ils en firent une citadelle. Leur dessein était d'empêcher que des brigands ne sortissent d'Oposite et du reste de la Locride , pour incommoder l'Eubée : voilà ce qui arriva cet été , après que les Péloponnésiens se furent retirés de l'Attique.

XXXIII. L'hiver suivant (1) , Evarque l'Acarname , qui voulait rentrer à Astacus , obtint que les Corinthiens l'y reconduiraient avec quarante vaisseaux et quinze cents hommes : lui-même soudoya quelques auxiliaires. Les généraux de l'armée étaient Euphamidas fils d'Aristonyme , Timoxène fils de Timocrate , et Eumaque fils de Chrysis. Ils s'embarquèrent et rétablirent Evarque. Ils voulaient s'emparer de quelques autres endroits de l'Acarnanie , situés sur les côtes ; mais il ne réussirent pas dans leurs tentatives et reprirent la route de Corinthe. En côtoyant Céphalénie , ils prirent terre et descendirent dans la campagne de

---

(1) Après le 2 Octobre.

Crané; ils entrèrent en accord avec les habitans qui les tromperent, se jetterent sur eux par surprise, et leur tuerent une partie de leur monde. Vivement repoussés, ils retournerent chez eux.

XXXIV. Le même hiver, Athènes, suivant les anciennes institutions, célébra aux frais du public les funérailles des citoyens qui étaient morts dans cette guerre. Voici ce qui s'observe dans cette solennité. Trois jours avant les obsèques, on élève un pavillon où sont déposés les os des morts, et chacun peut apporter à son gré des offrandes au mort qui lui appartient. Au moment du transport sont amenés sur des chars des cercueils de cyprès : un pour chaque tribu, dans lequel sont renfermés les os de ses morts. On porte en même temps un lit vuide et tout dressé pour les morts qu'on n'a pu retrouver quand on a recueilli les corps. Les citoyens et les étrangers peuvent, à volonté, faire partie du cortège. Les parentes sont auprès du cercueil et poussent des gémissemens. Les os sont déposés dans un monument public élevé dans le plus apparent des fauxbourgs (1). C'est-là que toujours on inhume ceux qui sont morts

---

(1) Ce fauxbourg était le Céramique.

à la guerre ; les guerriers qui périrent à Marathon furent seuls exceptés ; car pour rendre à leurs vertus un hommage signalé , ce fut dans les champs où ils avaient perdu la vie qu'on leur donna la sépulture. Quand les morts sont couverts de terre , un orateur choisi par la république , homme distingué par ses talens et ses dignités , prononce l'éloge que mérite leur valeur. Ce discours terminé , on se retire. C'est ainsi que se célébraient ces funérailles , et cet usage fut observé pendant tout le cours de la guerre , autant de fois que l'occasion s'en présentait. Quand le moment fut venu , Périclès monta sur un tribunal élevé près du monument et d'où le plus grand nombre des assistans pouvait l'entendre : il parla ainsi (1) :

XXXV. « La plupart des orateurs , qui , de  
» ce même lieu , ont déjà fait entendre leur  
» voix , ont célébré le législateur qui a cru de-

---

(1) Périclès , au rapport de Plutarque , n'avait laissé par écrit que des plébiscites. Il était cependant l'orateur le plus éloquent de son temps ; mais on a lieu de présumer qu'alors les orateurs n'écrivaient point encore leurs discours. On avait retenu de l'oraison funebre prononcée par Périclès une pensée qu'Aristote nous a conservée , et que n'a pas recueillie Thucydide ; c'est qu'enlever la jeunesse d'une république , c'est dépouiller l'année du printemps.

» voir ajouter à l'ancienne loi sur la sépulture des  
 » citoyens , victimes de la guerre, celle de pronon-  
 » cer leur éloge (1) : persuadés que c'est une belle  
 » institution de louer en public ceux qui sont  
 » morts pour la patrie. Pour moi, j'oserais croire  
 » qu'à des hommes qui se sont rendus grands  
 » par leurs actions , il suffit de ce qu'ils ont  
 » fait pour justifier les honneurs qu'ils obtien-  
 » nent ; honneurs rendus par le peuple entier  
 » et dont ce monument vous offre le spectacle :  
 » plutôt que de livrer les vertus d'un grand  
 » nombre de héros au hasard d'être appréciées  
 » suivant qu'un seul homme en parlera plus ou  
 » moins dignement. Il est difficile à l'orateur  
 » de garder la mesure convenable , quand on  
 » peut même à peine avoir une opinion fixe  
 » sur la vérité. L'auditeur qui joint à la con-  
 » science des faits de la bienveillance pour ceux  
 » dont on prononce l'éloge , trouvera peut-être  
 » tout ce qu'on pourra dire au-dessous de ce  
 » qu'il voudrait entendre et de ce qu'il sait :  
 » et celui qui ne connaît pas les choses par

---

(1) La loi qui ordonnait de faire aux frais du public  
 les funérailles des guerriers morts en combattant , re-  
 remontait à une haute antiquité. On ajouta depuis à  
 cette loi celle de faire l'éloge de ces guerriers , et  
 cette nouvelle disposition a été attribuée à Solon.

» lui-même, trouvera , par envie , de l'exagération dans tout ce qui s'élève au-dessus de son caractère. Car on ne supporte l'éloge des autres , qu'autant que l'on se croit capable soi-même de faire ce qu'on entend célébrer : ce qui s'élève plus haut , on refuse d'y croire. Cependant , puisque les anciens ont jugé convenable qu'un tel éloge fût prononcé , je dois me conformer à la loi , et tenter de satisfaire , autant qu'il me sera possible , le desir et l'opinion de chacun d'entre vous.

XXXVI. » C'est par nos ancêtres que je vais commencer. Dans une telle solennité , il est juste , il est convenable de leur accorder les honneurs d'un souvenir. Des hommes d'une même origine ont toujours occupé cette contrée , et c'est par leurs vertus que les plus anciens l'ont transmise à leurs descendans , libre comme elle continue de l'être : nos premiers ayeux sont dignes d'éloges , et nos peres encore plus. C'est eux qui ont ajouté à l'héritage qu'ils avaient reçu , la puissance que nous possédons , et ce n'est pas sans de grands travaux qu'ils nous l'ont transmise. Mais nous-mêmes , nous sur-tout qui vivons encore , et qui sommes parvenus à l'âge de la maturité , c'est nous qui avons procuré le plus d'accroissement à cet empire , c'est à nous que sont

» dus tous les avantages qui rendent la répu-  
 » blique si respectable dans la guerre et dans  
 » la paix. Les exploits qui nous ont acquis les  
 » différentes parties de notre domination , les  
 » invasions des Grecs et des barbares vaillam-  
 » ment repoussés par nous ou par nos peres ,  
 » c'est ce que je passerai sous silence , sans  
 » vous entretenir longuement de ce qui vous est  
 » connu. Mais par quelle conduite nous sommes  
 » parvenus à tant de puissance , par quelles  
 » institutions politiques et par quelles mœurs  
 » nous avons imprimé tant de grandeur à l'état ,  
 » c'est ce que je vais montrer , avant de passer  
 » à l'éloge de nos guerriers : persuadé que ces  
 » détails ne sont pas ici déplacés , et qu'il n'est  
 » pas inutile à cette assemblée de citoyens et  
 » d'étrangers de les entendre.

XXXVII. » Notre constitution politique n'est  
 » pas jalouse des loix de nos voisins , et nous  
 » servons plutôt à quelques-uns de modeles que  
 » nous n'imitons les autres (1). Comme notre  
 » gouvernement n'est pas dans les mains d'un  
 » petit nombre de citoyens , mais dans celles  
 » du grand nombre , il a reçu le nom de dé-  
 » mocratie. Dans les différens qui s'élevent entre

---

(1) Il attaque en passant les Lacédémoniens , dont les loix n'étaient qu'une imitation de celles de Crete.



» particuliers, tous, suivant les loix, jouissent de  
» l'égalité : la considération s'accorde à celui  
» qui se distingue par quelque mérite, et si  
» l'on obtient de la république des honneurs,  
» c'est par des vertus, et non parce qu'on est  
» d'une certaine classe. Peut-on rendre quelque  
» service à l'état ; on ne se voit pas repoussé  
» parce qu'on est obscur et pauvre. Tous, nous  
» disons librement notre avis sur les intérêts  
» publics ; mais dans le commerce journalier  
» de la vie, nous ne portons pas un œil soupçonneux  
» sur les actions des autres ; nous ne leur faisons  
» pas un crime de leurs jouissances ; nous ne  
» leur montrons pas un front sévère, qui afflige  
» du moins, s'il ne blesse pas (1). Mais, sans  
» avoir rien d'austère dans le commerce parti-  
» culier, une crainte salutaire nous empêche  
» de prévariquer dans ce qui regarde la patrie,  
» toujours écoutant les magistrats et les loix,  
» sur-tout celles qui ont été portées en faveur

---

(1) Les Lacédémoniens étaient sans liberté dans la vie privée, ou plutôt leur vie était toute publique. Toujours ils étaient gênés, toujours éclairés dans toutes leurs actions. Ils ne voyaient dans leurs concitoyens que d'austères censeurs ; jamais ils ne cessaient d'être les esclaves de leurs sévères coutumes, et ce dur esclavage commençait avec l'enfance.

» des opprimés, et toutes celles même qui, sans  
» être écrites, sont le résultat d'une convention  
» générale et ne peuvent être enfreintes sans  
» honte.

XXXVIII. » Par des institutions de jeux et  
» de fêtes annuelles, par les agrémens et les  
» douceurs de la vie privée, nous offrons à  
» l'esprit des délassemens de ses fatigues; et  
» chaque jour a chez nous ses plaisirs qui dis-  
» sipent les ennuis. Notre république, par l'é-  
» tendue de sa domination, reçoit tout qui  
» naît sur la terre entière, et nous ne recueillons  
» pas moins pour notre jouissance les produc-  
» tions des contrées étrangères, que celles de  
» notre sol.

XXXIX. » Voici, dans ce qui concerne la  
» guerre, en quoi nous différons de nos ennemis.  
» Nous offrons notre ville en commun à tous  
» les hommes; aucune loi n'en écarte les étran-  
» gers, ne les prive de nos institutions, de  
» nos spectacles (1) : chez nous rien de caché,  
» rien dont ne puissent profiter nos ennemis.  
» Ce n'est point en des apprêts mystérieux, en  
» des ruses préparées, que nous mettons notre

---

(1) Thucydide oppose les coutumes hospitalières d'Athènes aux loix féroces des Lacédémoniens, qui repoussaient de chez eux les étrangers. Un peu plus

» confiance : elle se fonde sur notre courage et  
» notre activité. Nos ennemis, dès leur première  
» enfance , se forment au courage par les plus  
» rudes exercices ; et nous , élevés avec dou-  
» ceur, nous n'en avons pas moins d'ardeur à  
» courir aux mêmes dangers. C'est ce qui est  
» bien prouvé ; car les Lacédémoniens ne vien-  
» nent pas seuls, mais avec tous leurs voisins,  
» porter la guerre dans notre pays ; et nous ,  
» pénétrant seuls chez nos ennemis, et ayant à  
» combattre des hommes qui défendent leur pro-  
» priété, nous remportons le plus souvent , en  
» terre étrangère , une victoire aisée. Il n'est  
» jamais arrivé qu'aucun de nos ennemis eût à  
» lutter contre toute la masse de nos forces ,  
» obligés que nous sommes de monter à la fois  
» notre marine , et d'envoyer des troupes de  
» terre dans les diverses contrées de notre do-  
» mination ; mais , s'ils se mesurent avec une  
» faible partie de notre puissance , victorieux ,  
» ils se vantent de nous avoir tous repoussés ;  
» vaincus , de n'avoir cédé qu'à toutes nos forces

---

bas, il compare l'éducation douce des Athéniens, aux durs exercices de la jeunesse lacédémonienne, et prouve que les Athéniens n'en sont pas moins courageux pour ne pas se refuser, à tous les âges, tous les agrémens de la vie.

» réunies. S'il est dans notre caractère de nous  
 » précipiter dans les dangers plutôt en nous  
 » jouant qu'en prenant de la peine, plutôt par  
 » l'habitude du courage que par obéissance à  
 » des loix, nous n'en sommes pas plus affligés  
 » d'avance des maux qui nous attendent ; et,  
 » dans l'action, nous ne montrons pas moins  
 » de valeur que ceux qui se condamnent à ne  
 » cesser de souffrir.

XL. » Voilà ce qui rend notre république  
 » digne d'admiration ; elle en mérite encore à  
 » d'autres égards. Nous avons le goût du beau, <sup>46</sup>  
 » mais avec économie : nous nous livrons à la  
 » philosophie, mais sans nous amollir. Si nous  
 » possédons des richesses, c'est pour les em-  
 » ployer dans l'occasion, et non pour nous  
 » vanter d'en avoir (1). Il n'est honteux à per-  
 » sonne d'avouer qu'il est pauvre ; mais ne  
 » pas chasser la pauvreté par le travail, voilà  
 » ce qui est honteux (2). Les mêmes hommes

---

(1) Ce sont toujours les mœurs des Lacédémoniens  
 que Thucydide oppose à celles de sa patrie. Ainsi,  
 contre l'opinion commune sur la pauvreté de Sparte,  
 il reproche ici aux Lacédémoniens d'être riches, mais  
 seulement pour tirer de l'orgueil de leur richesse, et non  
 pour en faire usage.

(2) Le travail était honteux à Lacédémone : il était  
 abandonné aux serfs Hilotes et Messéniens. Les femmes  
 même auraient rougi de s'appliquer aux travaux de  
 sexe.

» se livrent à leurs affaires particulières et à  
» celles du gouvernement , et ceux qui font  
» profession du travail manuel ne sont point  
» étrangers à la politique. Seuls nous ne re-  
» gardons pas seulement comme détaché des  
» affaires l'homme qui ne prend aucune part à  
» celles de sa patrie ; nous le traitons d'inutile.  
» Nous jugeons bien les choses , nous les  
» concevons de même : et nous ne croyons pas  
» que les discours nuisent aux actions , mais  
» ce qui nous paraît nuisible , c'est de ne pas  
» s'instruire d'avance par le discours de ce qu'il  
» faut exécuter. Voici ce qui nous est encore  
» particulier : c'est d'avoir en même temps la  
» plus grande audace, et de bien raisonner ce que  
» nous voulons entreprendre ; tandis que , chez  
» les autres , c'est l'ignorance qui rend auda-  
» cieux ; et le raisonnement , inactifs. Et ceux-  
» là doivent , sans doute , être considérés comme  
» les plus valeureux , qui connaissent bien ce  
» qui est terrible , ce qui est agréable , sans en  
» chercher davantage à se soustraire aux dangers.  
» Même dans les vertus , nous différons du  
» grand nombre. Nous devenons amis , plutôt  
» en accordant , qu'en recevant des bienfaits.  
» L'amitié du bienfaiteur est la plus solide : il  
» veut conserver la bienveillance qui lui est  
» due pour le bien qu'il a fait : celui qui ne fait

» que payer du retour éprouve un sentiment  
» plus obtus : il sait que sa reconnaissance est  
» une dette qu'il acquitte et qu'elle n'a rien  
» d'obligeant. Seuls encore , c'est moins par  
» un calcul d'intérêt , que par une confiance  
» généreuse , que nous accordons des bienfaits  
» sans mesure.

**XLI.** » En un mot, j'ose le dire, notre république  
» est l'école de la Grèce. Il me semble y voir cha-  
» que citoyen doué d'une heureuse flexibilité  
» que jamais n'abandonnent les graces , et qui  
» le rend capable d'un grand nombre de qualités  
» différentes. Que ce soit moins ici une vaine  
» pompe de paroles que la vérité des faits , c'est  
» ce qu'indique assez la puissance où ces qua-  
» lités nous ont conduits. Seule de toutes les  
» républiques , la nôtre se montre par les effets  
» supérieure à sa renommée (1). Elle est la seule  
» dont les ennemis qui l'attaquent ne puissent  
» s'indigner de leur défaite, dont les sujets ne  
» puissent se plaindre de n'avoir pas des maîtres  
» dignes de les commander. Nous ne montrons  
» pas une puissance acquise dans l'obscurité ,  
» mais brillante des signes éclatans de notre

---

(1) Les députés de Corinthe avaient reproché aux Lacédémoniens d'être au-dessous de leur renommée.

L. 1. Paragraphe 69.

» valeur : admirés dans l'âge présent, nous le-  
» serons encore par la postérité, sans avoir  
» besoin d'être célébrés par un Homere, ni par  
» un écrivain capable de flatter d'abord l'o-  
» reille, mais dont les beautés ambitieuses se-  
» ront bientôt effacées par la vérité des faits.  
» Par notre audace, nous avons forcé la mer  
» et la terre entière à nous ouvrir un passage,  
» et par-tout nous avons fondé des monumens  
» impérissables des maux que nous avons faits à  
» nos ennemis, des biens qu'ont reçus de  
» nous nos amis. C'est pour une patrie si glo-  
» rieuse, qu'indignés qu'elle leur pût être  
» ravie, nos guerriers ont reçu généreusement la  
» mort; et tous ceux qui leur survivent brûlent  
» de souffrir pour elle.

XLII. » Je me suis étendu sur les louanges  
» de notre république, pour montrer que le  
» combat n'est pas égal entre nous et des en-  
» nemis, qui sont loin de jouir des mêmes  
» avantages; et pour appuyer sur des témoi-  
» gnages certains l'éloge des citoyens dont nous  
» déplorons la perte. Il est déjà bien avancé  
» cet éloge; célébrer la gloire de notre patrie  
» c'est parer des louanges qu'elles méritent leurs  
» vertus et celles des hommes qui leur ont res-  
» semblé. Il est peu de Grecs qui, comme eux,  
» ne soient pas au-dessous des éloges qu'on leur

» accorde. La mort a mis au grand jour leur  
» valeur : elle a commencé par la faire con-  
» naître, et a fini par l'immortaliser.

» Si quelques - uns d'eux se sont montrés  
» d'ailleurs moins estimables , ils ont acquis ,  
» en mourant pour leur patrie , le droit de  
» n'être jugés que sur leur courage. Par une si  
» belle fin , ils ont effacé les taches de leur  
» vie , et ont fait plus de bien en commun que  
» de mal en particulier. Aucun d'eux , amolli  
» par les richesses , n'en a préleré les jouissances  
» à son devoir ; aucun , par cette espérance que  
» conserve la misère de se soustraire à l'infor-  
» tune , et de s'enrichir un jour , n'a voulu fuir les  
» dangers. Mettant au-dessus de tous les biens la  
» gloire de se venger de leurs ennemis , persuadés  
» que , de tous les périls , ils n'en pouvaient  
» braver un plus illustre , ils ont voulu l'af-  
» fronter pour se procurer cette vengeance , et il  
» est devenu l'objet de leurs desirs. L'espérance  
» détruisait à leurs yeux l'incertitude de la  
» victoire , et dans l'action , les périls qu'ils ne  
» pouvaient se dissimuler , s'effaçaient par la  
» confiance qu'ils avaient en eux-mêmes. Ils  
» ont trouvé plus beau de se défendre et de périr  
» que de céder pour conserver leurs jours ; ils  
» ont évité l'opprobre qui suit la réputation de  
» lâcheté , et ont soutenu l'honneur au prix de



» leur vie. En un court instant , le sort les a  
» surpris, moins frappés de crainte qu'occupés  
» de leur gloire.

XLIII. » Ils furent tels qu'ils devaient être  
• » pour l'état : que les autres , sans avoir  
» moins de courage, fassent des vœux pour  
» que leur vie soit plus heureusement préservée.  
» Qu'ils ne se bornent pas à discourir  
» sur l'utilité publique ; sujet que , sans rien  
» dire qui vous soit inconnu , on pourrait traiter  
» fort au long, en s'étendant sur tout ce qu'il  
» y a de glorieux à surmonter ses ennemis ;  
» mais c'est en agissant pour la patrie qu'il  
» faut s'occuper de sa puissance, et s'enflammer  
» d'amour pour elle. Contemplez sa grandeur ;  
» mais en pensant que c'est par le courage, par la  
» connaissance du devoir , par la honte de commettre une lâcheté dans les  
» combats , que des héros la lui ont procurée.  
» Malheureux dans quelque entreprise ,  
» ils ne se croyaient point en droit de priver  
» l'état de leur vertu , et le sacrifice d'eux-mêmes  
» était un tribut qu'ils croyaient lui devoir.  
» Tous lui ont offert en commun leurs personnes , et chacun en particulier a reçu  
» des louanges immortelles et la plus honorable  
» sépulture : non pas celle où ils reposent ; mais le monument où leur gloire  
séra

» sera toujours présente au souvenir, quand il  
» s'agira de parler d'eux ou de les imiter. La  
» tombe des grands hommes est l'univers entier : elle ne se fait pas remarquer par quelques inscriptions gravées sur des colonnes  
» dans une sépulture privée ; mais jusques  
» dans les contrées étrangères , et sans inscription , leur mémoire est bien mieux dans  
» les esprits que sur des monumens fastueux.

» Voilà ceux dont vous devez être jaloux.  
» Croyez que le bonheur est dans la liberté ,  
» la liberté dans le courage ; et ne dédaignez  
» pas de partager les périls de la guerre.  
» Ce ne sont pas ceux qui vivent dans l'adversité , sans espérance d'un meilleur sort ,  
» qui ont le plus de raison de prodiguer leur  
» vie ; mais ceux qui , si leur vie est conservée , risquent de changer le plus de fortune , et qui ont à subir la plus grande révolution , s'ils tombent dans le malheur. Car ,  
» pour un homme de cœur , l'humiliation ,  
» jointe à l'habitude de la mollesse , semble  
» bien plus à redouter , que ne peut l'être ,  
» au moment où l'on s'abandonne à son courage , où l'on espère bien de sa patrie , la mort qui survient , et qu'on ne sent pas.

XLIV. » Aussi ne gémirai-je point sur les

*Tome I.*

P

» peres qui sont ici présens , content de les  
» consoler. Ils savent qu'ils sont nés pour  
» les vicissitudes de la vie. Ceux - là sont  
» heureux , qui , comme les guerriers dont nous  
» célébrons les obseques , et qui vous laissent  
» dans la douleur , obtiennent la plus brillante  
» fin ; et ceux qui , après une vie sans infortune ,  
» trouvent une mort glorieuse. C'est , je ne  
» l'ignore pas , ce qu'il est difficile de vous  
» persuader ; à vous qui , dans la félicité des  
» autres , dans cette félicité dont vous avez  
» joui , trouverez un sujet de vous rappeler vos  
» peines. Car la douleur n'est pas dans l'ab-  
» sence d'un bien qu'on n'a point éprouvé ,  
» mais dans la privation de celui dont on  
» avait contracté l'habitude.

» Qu'ils se consolent par l'espérance d'avoir  
» d'autres fils ; ceux à qui leur âge permet  
» encore de devenir pères. Les enfans qu'ils  
» verront naître , leur feront oublier en par-  
» ticulier ceux qu'ils ont perdus ; et cette con-  
» solation sera double pour la patrie , qui verra  
» ces enfans remplir le vuide de sa popula-  
» tion , tandis que leurs peres lui garantiront  
» la sûreté ; car les citoyens qui n'ont pas  
» d'enfans pour lesquels ils s'exposent aux pé-  
» rils , ne lui peuvent être également af-  
» fectionnés.

» Et vous , à qui l'âge refuse cette espé-  
» rance , soyez heureux par le temps de votre  
» vie qui s'est écoulé : il a été le plus long ; re-  
» gardez-le comme un gain que vous avez fait  
» sur le sort ; espérez que le reste sera court ,  
» et allégez-en le poids , par la gloire des hé-  
» ros dont vous fûtes les pères. Seul l'amour  
» de la gloire ne vieillit pas , et dans l'infirmité  
» du grand âge , le plus grand des plaisirs n'est  
» pas , comme on le prétend , d'amasser des  
» richesses , mais d'obtenir des respects.

XLV. » Fils et frères de ceux qui ne sont  
» plus , je vois pour vous une grande lutte à  
» soutenir. Car tout le monde loue volontiers  
» ceux qui ne sont plus ; et par un excès même  
» de vertu , à peine feréz-vous croire que vous  
» les égalez ; on jugera que vous leur êtes du  
» moins un peu inférieurs. Les vivans ont des  
» émules qui leur portent envie ; mais on rend  
» honneur avec bienveillance au mérite qui  
» n'est plus un obstacle pour des rivaux.

» S'il faut , qu'en faveur des épouses qui vien-  
» nent de tomber dans le veuvage , j'ajoute ici  
» quelque chose sur ce qui doit constituer leur  
» vertu , je renfermerai dans bien peu de mots  
» tous les avis qu'on peut leur donner. Vous  
» contenir dans les devoirs prescrits à votre sexe ,  
» telle est votre plus grande gloire : elle ap-

» partient à celle dont les vices ou les vertus  
 » font le moins de bruit parmi les hommes.

XLVI. » J'ai rempli la loi , et j'ai dit tout ce  
 » que je croyais avoir d'utile à vous faire en-  
 » tendre. Nos illustres morts viennent de rece-  
 » voir l'hommage qui leur est dû ; et dès ce  
 » jour , leurs enfans seront élevés aux frais de  
 » la république , jusqu'à l'âge qui leur per-  
 » mettra de la servir : c'est une couronne que dé-  
 » cerne la patrie ; couronne utile à ceux qui  
 » ne sont plus , et à ceux qui nous restent ,  
 » et que l'on voudra mériter dans de sembla-  
 » bles combats. Où les plus belles récompenses  
 » sont offertes à la vertu , là se trouvent les  
 » meilleurs citoyens.

» Payez un tribut de larmes aux morts qui  
 » vous appartiennent , et retirez-vous ».

XLVII. Ce fut dans l'hiver avec lequel finit  
 la première année de la guerre , que se célébra  
 cette cérémonie funebre. Dès le commencement  
 de l'été (1), les deux tiers des troupes du Pélo-  
 ponnèse et des alliés se jetterent ; comme  
 l'année précédente , sur l'Attique , y campe-  
 rent , et ravagerent le pays. C'était Archida-

---

(1) Seconde année de la guerre du Péloponnèse ,  
 seconde année de la quatre-vingt-septième Olympiade ,  
 431 ans avant l'ère vulgaire. Après le 28 Mars.

mus , fils de Zeuxidamus qui les commandait.

Ils n'y étaient encore que depuis peu de jours , quand la contagion se déclara parmi les Athéniens. On dit que déjà plusieurs fois elle avait frappé Lemnos et d'autres contrées ; mais on ne se ressouvenait pas que , nulle part , se fût fait ressentir une semblable peste , ni une aussi terrible mortalité. Les médecins , au commencement de la maladie , n'y purent apporter de remède , parce qu'ils ne la connaissaient pas , et la mort les atteignait encore plus que les autres , par leur commerce plus fréquent avec les malades. Toute industrie humaine était sans ressource : en vain on fit des prières dans les temples , on consulta les oracles ; on eut recours à d'autres semblables pratiques. Tout fut inutile ; et l'on finit par y renoncer , abattu par la force du mal.

XLVIII. Il commença , dit-on , par l'Ethiopie au-dessus de l'Egypte , descendit en Egypte et dans la Libye , gagna la plus grande partie de la domination du Roi , et se jeta subitement sur la république d'Athènes. Il attaqua d'abord les habitans du Pirée , qui prétendaient que les Péloponnésiens avaient empoisonné les puits ; car il n'y avait point encore de fontaines dans ce quartier. Il gagna ensuite la ville haute ; et ce fut alors qu'il exerça le plus de ravage. Je

laisse à chacun , médecin ou particulier , le soin de dire ce qu'il sait de ce fléau , d'où l'on peut croire qu'il tire son origine , quelle cause lui semble capable d'opérer une telle révolution dans la santé ; et quel remède il croit avoir la force de guérir cette maladie : pour moi je dirai quel fut le mal : comme j'en ai moi-même éprouvé les atteintes , et que j'en ai vu d'autres personnes attaquées , on pourra , d'après les symptômes , que je vais offrir , en prévoir les effets , et n'être pas dans l'ignorance , s'il arrive qu'il reparaisse.

XLIX. On convient qu'il n'y eut point d'année , où les autres maladies se fissent moins sentir : et , s'il arrivait qu'on en éprouvât quelques unes , toutes amenaient cette funeste crise. Mais , en général , on était frappé subitement , et sans aucune cause apparente , au milieu de la meilleure santé. D'abord , on éprouvait de grandes chaleurs de tête , les yeux devenaient rouges et enflammés , la gorge , la langue étaient sanguinolentes , la respiration dérégulée , l'haleine fétide. A ces symptômes , succédaient l'éternuement , l'enrouement. En peu de temps , le mal gagnait la poitrine , et causait de fortes toux. Quand il s'attachait au cœur , il y excitait des soulevemens , et l'on éprouvait , avec de violentes douleurs , toutes les éruptions de

bile , auxquelles les médecins ont donné des noms. La plupart des malades faisaient entendre de sourds gémissemens , que suivaient des convulsions violentes : chez les uns , elles s'apaisaient bientôt ; elles étaient , chez les autres , beaucoup plus obstinées. La peau n'était ni fort chaude au toucher , ni pâle , mais rougeâtre , livide et couverte de petites pustules et d'ulcères. L'intérieur était si brûlant , que le malade ne pouvait supporter ni les manteaux les plus légers , ni les couvertures les plus fines : il restait nud , et n'avait pas de plus grand plaisir que de se plonger dans l'eau froide. On en vit même beaucoup , qui , n'étant pas gardés , se précipiterent dans les puits , tourmentés d'une soif qui ne pouvait s'étancher. Cependant il était égal de prendre beaucoup ou peu de boisson. Le malade ne pouvait se procurer aucun repos , et était agité d'une insomnie continue.

Tant que la maladie était dans sa force , il ne maigrissait pas , et l'on était surpris que le corps pût résister à tant de souffrance. La plupart , conservant encore quelque vigueur , étaient consumés le neuvième ou le septième jour par le feu intérieur qui les dévorait , ou s'ils franchissaient ce terme , le mal descendait dans le bas-ventre , une violente ulcération s'y



déclarait , il survenait une forte diarrhée , et en général on périssait de faiblesse : car la maladie , après avoir d'abord établi son siège dans la tête , gagnait successivement tout le corps , et ceux qui échappaient aux accidens les plus graves , gardaient aux extrémités des marques de ce qu'ils avaient souffert. Le mal s'attachait aux parties honteuses , aux pieds et aux mains , et souvent on n'échappait qu'en perdant quelque une de ces parties ; plusieurs perdaient la vue ; d'autres , à leur convalescence , se trouvaient avoir tout oublié , et ne reconnaissaient ni leurs amis ni eux-mêmes.

L. Cette maladie , plus affreuse qu'on ne saurait l'exprimer , se montrait au-dessus des forces humaines , dans tous ses effets , et dans quelque sujet qu'elle attaquât ; mais ce qui faisait connaître sur-tout qu'elle différait des maux ordinaires à notre espece , c'est que les oiseaux ni les quadrupedes qui se nourrissent de cadavres humains , ou n'approchaient point des corps qui restaient en grand nombre sans sépulture ; ou , s'ils osaient y goûter , ils périssaient. On en eut la preuve en voyant disparaître les oiseaux carnaciers : on n'en voyait aucun autour des corps morts ni ailleurs. Les chiens accoutumés à vivre en société avec les hommes , faisaient encore mieux sentir les effets de la contagion.

LI. Sans s'arrêter à un grand nombre d'autres accidens , qui ne se ressembloient pas dans les différens sujets , tels étaient en général les symptômes de la maladie. Les uns périssaient négligés ; les autres , au milieu des plus grands soins. Il ne se trouva , pour ainsi dire , aucun remède qui fût utile à ceux qui l'employaient : ce qui faisait du bien à l'un nuisait à l'autre. Aucun tempérament , faible ou vigoureux , ne parut garantir du mal : il s'attachait à toutes les complexions , il résistait à tous les régimes. Ce qu'il y avait de plus terrible , c'était le découragement des malheureux qu'il attaquait : ils perdaient aussi-tôt toute espérance , tombaient dans un entier abandon d'eux-mêmes et ne cherchaient point à résister : c'était encore qu'en se soignant les uns les autres , on s'infectait mutuellement , comme les troupeaux malades , et l'on périssait ; et c'est ce qui causa la plus grande destruction. Ceux qui , par crainte , ne voulaient point approcher des autres , mouraient délaissés , et bien des maisons s'éteignirent faute de personne pour les soigner ; ceux qui approchaient des malades trouvaient la mort. Tel fût le sort des personnes sur-tout qui se piquaient de quelque vertu : elles avaient honte de se paragner et venaient soigner leurs amis : car les gens attachés à la maison ,

abattus par l'excès des fatigues , finissaient par être insensibles aux plaintes des mourans. C'était ceux qui étaient échappés au mal , qui avaient le plus de compassion pour les malades et les morts , parce qu'ils avaient connu les mêmes souffrances , et qu'ils se trouvaient dans la sécurité : ce n'en était pas frappé deux fois mortellement. Ils recevaient les félicitations des autres , et eux mêmes jouissaient pour le présent du retour de la santé , et avaient pour l'avenir une espérance confuse que , de long-temps , ils ne seraient plus atteints d'une autre maladie mortelle.

LII. L'affluence des gens de la campagne qui venaient se rélugier dans la ville se joignit aux maux des Athéniens pour les aggraver , et ces nouveaux venus en souffraient eux-mêmes plus que les autres. Comme il n'y avait pas de maisons pour eux , et qu'ils vivaient pressés dans des cahuttes étouffées , pendant la plus grande chaleur de la saison , ils périssaient confusément et les morts étaient entassés sur les mourans. Des malheureux demi-morts , avides de trouver de l'eau , se roulaient dans les rues , et près de toutes les fontaines. Les lieux sacrés où l'on avait dressé des tentes étaient comblés de corps que la mort y avait frappés.

Quand le mal fut parvenu à son plus haut

période , personne ne sachant plus que devenir , on perdit tout respect pour les choses divines et humaines. Toutes les cérémonies auparavant en usage pour les funérailles furent violées. Chacun ensévelissait les morts comme il pouvait. Bien des gens , par la rareté des choses nécessaires , depuis que l'on avait perdu tant de monde , recouraient à des moyens honteux de leur rendre les derniers devoirs. Les uns se hâtaient de poser leur mort et de le brûler sur un bûcher qui ne leur appartenait pas , prévenant ceux qui l'avaient dressé : d'autres , pendant qu'on brûlait un mort , jetaient sur lui le corps qu'eux-mêmes apportaient et se retiraient aussitôt.

LIII. La peste introduisit dans la ville bien d'autres désordres. Au spectacle des promptes vicissitudes dont on était témoin , de riches subitement atteints de mort , de gens qui n'avaient rien succédant à leur fortune , on osa plus volontiers s'abandonner ouvertement à des plaisirs dont auparavant on se serait caché. On cherchait des jouissances promptes , et l'on ne croyait devoir s'occuper que de voluptés , dans l'idée qu'on ne possédait que pour un jour et ses biens et sa vie. Personne ne daignait se donner aucune peine pour des choses honnêtes , dans l'incertitude où l'on était si l'on ne ces-

serait pas d'exister avant d'y avoir atteint. Le plaisir , et tous les moyens de gagner pour se le procurer , voilà ce qui devint utile et beau. On n'était retenu ni par la crainte des dieux ni par les loix humaines : il semblait égal de révéler les dieux ou de les négliger ; quand on voyait périr indifféremment tout le monde. Le coupable ne croyait pas avoir assez à vivre pour recevoir sa condamnation ; il se figurait bien plutôt voir suspendue sur sa tête une peine déjà prononcée , et , avant de la subir , il croyait juste de profiter de ce qui pouvait lui rester à vivre.

LIV. Voilà de quels maux les Athéniens furent accablés. Dans leurs murs , ils voyaient périr les citoyens ; et , au dehors , leurs campagnes ravagées. On se ressouvint alors , comme il arrive dans de telles circonstances , d'une prédiction que les vieillards disaient avoir entendu chanter autrefois ; la voici :

Athène un jour verra , dans ses champs malheureux ,  
Entrer les Doriens et la peste avec eux.

Comme , dans la langue grecque , le mot qui signifie la peste et celui qui signifie la famine diffèrent très-peu dans la prononciation (1) , on

---

(1) La peste se nomme en grec *λοιμός* et la famine *λιμός*. Il paraît que , dès le temps de Thucydide ,

disputa sur le fléau dont on était menacé : mais, dans le temps de la contagion , l'opinion qui dut naturellement l'emporter fut que c'était de la peste : car on ajustait le sens de l'oracle aux maux que l'on souffrait. S'il survient un jour une nouvelle guerre des Doriens , et qu'elle soit accompagnée de la famine , je crois que ce sera pour lors à la famine qu'on appliquera la prédiction.

Ceux qui connaissaient l'oracle qu'avaient reçu les Lacédémoniens se le rappellerent aussi. Quand ils avaient interrogé le Dieu pour savoir s'ils entreprendraient la guerre , il avait répondu que s'ils combattaient de toutes leurs forces , ils auraient la victoire ; et il avait prononcé que , lui-même viendrait à leur secours (1). On trouva que l'oracle s'accordait avec l'événement. La maladie se déclara dès que les Péloponnésiens eurent commencé leur invasion, et ne pénétra pas dans le Péloponnèse de manière à mériter qu'on

---

la prononciation de la diphtongue *ai*, et de la voyelle *i* diffèrent peu. Elle est absolument la même pour les Grecs modernes, et ils prononcent également *limos*, le mot qui signifie la peste et celui qui signifie la famine.

(1) C'était Apollon qui envoyait la peste et les morts subites. Il était donc venu au secours des Lacédémoniens, en envoyant la peste à leurs ennemis.

en parle : ce fut Athènes sur tout qu'elle dévasta , et ensuite les autres endroits les plus peuplés ; voilà ce qui arriva de relatif à la peste.

LV. Les Péloponnésiens , après avoir ravagé la plaine s'avancèrent dans la partie de l'Attique qu'on appelle maritime , jusqu'au mont Laurium où les Athéniens ont des mines d'argent. D'abord ils dévasterent cette contrée du côté qui regarde le Péloponnèse , et ensuite dans la partie qui regarde l'Eubée et l'île d'Andros. Périclès était encore général , et il persistait dans le même avis qu'au temps de la première invasion ; qu'il ne fallait pas que les Athéniens sortissent.

LVI. Les ennemis étaient encore dans la plaine et n'avaient pas encore gagné le pays voisin des côtes , quand il fit appareiller cent vaisseaux pour le Péloponnèse. Ces dispositions terminées , il mit en mer , embarquant quatre mille hoplites et trois cents hommes de cavalerie. Ces derniers montaient des bâtimens propres au transport des chevaux , et que , pour la première fois , on construisit avec de vieux navires. Les troupes de Chio et de Lesbos étaient de cette expédition avec cinquante vaisseaux. Cette flotte , à son départ , laissa les Péloponnésiens sur les côtes de l'Attique. Les Athéniens , arrivés à Epidaure , dans le Péloponnèse , saccagerent une grande étendue de pays. Ils attaquèrent

la ville dans l'espérance de la prendre ; mais ils ne réussirent pas. Ils quitterent Epidaure , et ruinèrent le pays de Trézénè , d'Halia et d'Hermione , toutes contrées maritimes du Péloponnèse. Ils reînirent en mer , allèrent à Prasies , ville maritime de la Laconie , dévastèrent une partie de la campagne , prirent la place et la détruisirent. Après cette expédition , ils revinrent chez eux , et trouverent à leur retour , que les Péloponnésiens s'étaient retirés de l'Attique.

LVII. Pendant tout le temps qu'ils y avaient passé et que les Athéniens avaient été en course ; la peste avait exercé ses fureurs sur l'armée athénienne et dans la ville. C'est ce qui a fait dire que les Péloponnésiens , instruits par des déserteurs de la maladie qui régnait dans les murs , et voyant de leurs propres yeux les funérailles , s'étaient hâtés d'abandonner le pays. La vérité est qu'ils restèrent fort long-temps à cette seconde expédition , qu'ils ruinèrent tout le territoire , et qu'ils séjournèrent à peu - près quarante jours dans l'Attique.

LVIII. Le même été (1) , Agnon , fils de Nicias , et Cléopompe , fils de Clinias , collègues de

---

(1) Seconde année de la guerre du Péloponnèse ; troisième année de la quatre-vingt-septième Olympiade , 430 ans avant l'ère vulgaire. Avant le 25 Juin.



Périclès, prîrent l'armée qu'il avait commandée et portèrent la guerre contre les Chalcidiens de Thrace et devant Potidée dont le siège continuait. A leur arrivée, ils appliquèrent à la place les machines de guerre, et ne négligèrent aucun moyen de s'en rendre maîtres: mais ils ne la prirent pas et ne firent rien d'ailleurs qui répondît à la grandeur de l'expédition: car la peste s'étant déclarée, frappa dans ce pays les Athéniens avec fureur et ruina leur armée. Les troupes qui étaient arrivées les premières et qui étaient saines, furent infectées par celles qu'Agnon venait d'amener. Phormion qui avait seize cents hommes n'était plus dans la Chalcidique. Agnon retourna sur sa flotte à Athènes, et, dans l'espace d'environ quarante jours, la peste lui avait enlevé quinze cents hommes sur quatre mille. L'ancienne armée resta dans le pays, et continua le siège de Potidée.

LIX. Après la seconde invasion des peuples du Péloponnèse, il se fit une grande révolution dans l'esprit des Athéniens, qui voyaient leur pays dévasté, et que désolaient à la fois et la peste et la guerre. Ils accusaient Périclès qui leur avait conseillé de rompre la paix, et rejetaient sur lui les malheurs où ils étaient tombés. Empressés de s'accorder avec les Lacédémoniens, ils leur envoyèrent des députés qui n'eurent

n'eurent aucun succès. Trompés de toutes parts dans leur dessein, c'était sur Périclès que pesait leur ressentiment. Quand il les vit, irrités de leurs maux, faire tout ce qu'il avait prévu, il les convoqua, comme il en avait le droit, puisque le commandement était encore entre ses mains. Son dessein était de les encourager, d'apaiser leur colère, de les ramener à des sentimens plus doux et à plus de confiance. Il parut et leur parla ainsi :

LX. « Devenu l'objet de votre colère, je  
 • m'y étais attendu, et je n'en ignore pas  
 • les causes. Si je vous ai convoqués, c'est pour  
 • vous rappeler ce qui ne devrait pas être sorti  
 • de votre mémoire ; pour vous reprocher  
 • d'avoir conçu contre moi d'injustes ressen-  
 • timens et de céder à vos malheurs.

• Je ne doute pas qu'un état bien constitué  
 • dans son ensemble ne procure plus d'avan-  
 • tages aux particuliers que fleurissant du bon-  
 • heur privé de chaque citoyen, et malheureux  
 • dans sa masse. Le citoyen, fortuné par lui-  
 • même, n'en périt pas moins sous les ruines  
 • de sa patrie ; mais infortuné dans une patrie  
 • heureuse, il lui est plus facile de se conserver.  
 • Si donc l'état a la force de supporter les ca-  
 • lamités privées de ses membres, tandis que  
 • chacun d'eux ne peut soutenir celles de l'état,

» comment tous ne se réuniraient-ils pas pour  
» le secourir. N'abandonnez pas , comme vous  
» le faites aujourd'hui , le salut commun , trop  
» abattus de vos souffrances personnelles , et  
» n'accusez pas tout ensemble et moi qui vous ai  
» conseillé la guerre , et vous-mêmes qui par-  
» tagiez alors mes sentimens. Ne vous irritez  
» pas contre un homme qui , comme moi , croit  
» n'avoir pas moins que personne la connais-  
» sance des grands intérêts de l'état , et le talent  
» de les expliquer ; qui aime la patrie et est  
» au - dessus de l'intérêt. Avoir des connais-  
» sances , sans le talent de les communiquer aux  
» autres , ce n'est pas être au-dessus de celui  
» qui ne pense pas : avec ces deux qualités , sans  
» amour pour la patrie , on ne donnera pas de  
» bons conseils : qu'on ait cet amour , sans être  
» invincible à la cupidité , tout par ce seul  
» vice , sera mis à prix d'argent. Si , dans la  
» persuasion que je possédais mieux qu'aucun  
» autre ces qualités réunies , au moins dans un  
» degré suffisant , vous m'avez cru quand je  
» vous ai conseillé de faire la guerre , vous  
» auriez tort aujourd'hui de me supposer  
» coupable.

LXI. » Lorsqu'on a le choix , et que d'ailleurs  
» on est heureux , c'est une grande folie de  
» choisir la guerre. Mais si l'on se trouve dans

» la nécessité de se voir soumis à ses voisins dès  
» qu'on aura la faiblesse de leur céder , ou  
» de se sauver en se jettant dans les hazards ,  
» le blâme est pour celui qui fuit les dangers ,  
» non pour celui qui les brave. Ce dernier ,  
» c'est moi , et je n'ai pas changé d'avis. C'est  
» vous qui en avez changé , parce que vos  
» affaires étaient en bon état quand vous goutiez  
» mes conseils , et que vos maux vous ont  
» conduits au repentir de les avoir écoutés. Vos  
» ames sont tombées dans le découragement ,  
» et dès-lors il vous semble que je vous ai  
» mal conseillés : chacun de vous a le sentiment  
» de ce qu'il souffre , et l'utilité de mes avis ne  
» se montre pas encore sensiblement à tous : un  
» grand malheur est survenu , il est tombé subi-  
» tement sur vos têtes , et vos esprits abattus ne  
» savent plus se tenir fermes dans leurs premières  
» résolutions. C'est qu'un mal inattendu , et que  
» la raison était absolument incapable de prévoir ,  
» captive l'entendement. Voilà où vous jette  
» sur-tout la maladie qui s'est jointe à vos  
» autres calamités. Cependant , citoyens d'une  
» république respectable , élevés dans des sen-  
» timens dignes de votre patrie , il faut savoir  
» soutenir les calamités les plus terribles , et  
» ne pas flétrir votre dignité ; écarter le senti-  
» ment douloureux de vos peines domestiques ,

Q ij

» et ne vous occuper que du salut de la patrie :  
» car on ne croit pas avoir moins raison d'accuser  
» celui qui , par sa faiblesse , laisse perdre la  
» gloire qui lui appartient , que de haïr l'in-  
» solent qui ose affecter une gloire dont il est  
» indigne.

LXII. » Vous craignez d'avoir à supporter  
» long-temps les fatigues de la guerre , sans  
» finir par avoir la supériorité. Qu'il me suffise  
» de vous répéter ce que je vous ai déjà montré  
» bien des fois dans d'autres occasions , qu'à  
» tort l'issue vous en est suspecte. Mais ce que  
» je dois vous mettre au grand jour , ce dont  
» vous semblez n'avoir jamais fait l'objet de vos  
» méditations , et dont je n'ai point encore parlé  
» dans mes autres discours , c'est la grandeur  
» de votre empire. Je ne vous adresserais pas  
» même aujourd'hui des paroles qui ont quelque  
» chose de fastueux , si je ne vous voyais dans  
» un abattement qui ne vous convient pas.  
» Vous croyez ne commander qu'à vos alliés ;  
» et moi je déclare que de deux parties qui  
» composent le globe , la terre et la mer , celle-  
» ci vous est soumise toute entière par la do-  
» mination que vous y exercez maintenant , et  
» qu'il ne tient qu'à vous d'augmenter encore  
» à présent , avec la marine que vous possédez.  
» Il n'est , ni nation , ni roi , qui puisse mettre

» obstacle à votre navigation. Voilà ce qui fait  
 » votre puissance ; et non des maisons , des  
 » campagnes , richesses que vous croyez d'un  
 » haut prix , en ce moment que vous en êtes pri-  
 » vés , et que vous ne devriez pas plus regretter  
 » que des bijoux et de vaines parures. Sachez  
 » que c'est la liberté qu'il s'agit de sauver ,  
 » et qu'elle vous restituera sans peine ces ob-  
 » jets de vos regrets ; mais que la servitude nous  
 » ravira tout le reste. Dans l'art d'acquérir et  
 » de conserver , ne nous montrons pas au-dessous  
 » de nos peres , qui n'ont pas reçu ce qu'ils  
 » ont possédé , mais qui se le sont procuré par  
 » leurs travaux , et qui ont su le garder et nous le  
 » transmettre. Il est plus honteux de se laisser  
 » enlever ce qu'on possède , que d'éprouver des  
 » disgraces en tachant d'acquérir. Marchons aux  
 » ennemis , non pas seulement avec un senti-  
 » ment d'orgueil pour notre courage , mais de  
 » mépris pour eux. La présomption est le vice  
 » de l'ignorance heureuse ; c'est le propre du  
 » lâche : le mépris de nos ennemis nous est ins-  
 » piré par la raison même qui nous fait con-  
 » naître notre supériorité : ce sentiment nous  
 » convient. A égalité de fortune , l'habileté rend  
 » le courage plus ferme , en le soutenant d'une  
 » juste confiance ; elle se repose moins sur  
 » l'espérance qui peut être trompeuse , que sur

Q iij

» la connaissance de ses avantages ; qui lui  
» montre comme assurés les succès qu'elle pré-  
» voit.

LXIII. » C'est à l'empire qu'exerce la ré-  
publique , et qui vous donne une juste fierté ,  
» qu'elle doit le respect qu'elle inspire : votre  
» devoir est de le défendre. Ou ne fuyez pas  
» les travaux , ou ne poursuivez pas la gloire ;  
» et ne croyez pas qu'il s'agisse seulement de  
» combattre pour savoir si vous servirez au lieu  
» d'être libres ; mais si privés du plaisir de  
» commander aux autres , vous serez exposés  
» aux dangers de la haine qu'inspire le com-  
» mandement. Il ne vous est pas permis de l'ab-  
» diquer , quoiqu'il se trouve peut-être des per-  
» sonnes qui , dans les circonstances actuelles ,  
» prennent , par crainte , l'inactivité pour [de la  
» vertu. Il en est de votre domination comme de  
» la tyrannie : la saisir semble injuste ; s'en dé-  
» mettre est périlleux. Si ces gens faisaient adop-  
» ter aux autres leurs sentimens , ils perdraient  
» la république , quand on supposerait qu'eux-  
» mêmes pussent garder la liberté. Le repos  
» ne peut se conserver qu'en se combinant avec  
» le travail : il ne convient point à une ville qui  
» commande ; ce n'est que dans une ville su-  
» jette , qu'on peut être esclave sans danger. .

LXIV. » Ne vous laissez pas entraîner par des

« citoyens qui vous égarent , et après vous être  
» déclarés avec moi pour la guerre , ne me  
» faites pas un crime de l'avoir conseillée , quoi-  
» que vous voyez les ennemis faire , dans leurs  
» incursions , ce qu'il fallait attendre de leur  
» part , puisqu'enfin nous refusions de leur  
» obéir. La peste est survenue ; elle n'entraîne  
» pas dans le nombre des maux que nous des-  
» vions attendre , et seule elle les a tous sur-  
» passés. Je n'ignore pas qu'elle fait partie  
» des causes qui m'attirent votre haine ; bien  
» injustement , sans doute : à moins que vous  
» ne vouliez m'attribuer aussi les événemens  
» heureux que vous pourrez éprouver et qu'on  
» ne saurait prévoir. Il faut supporter avec  
» résignation les maux que nous envoient les  
» Dieux ; avec courage , ceux que nous font les  
» ennemis. C'était des vertus familières autre-  
» fois à cette république : qu'elle ne trouve pas  
» en vous un obstacle à les exercer. Si le nom  
» d'Athènes est célèbre chez tous les hommes ,  
» sachez que c'est parce qu'elle ne cède point  
» à l'adversité ; qu'elle a fait à la guerre de  
» grands frais d'hommes et de travaux ; mais  
» qu'elle a possédé , jusqu'à ce jour , la plus  
» respectable puissance , et que s'il faut que  
» nous dégénérons un jour , car tout est des-  
» tiné à décroître , il en restera du moins un éter-

Q iv



» nel souvenir. Grecs , nous avons dominé sur  
» la plupart des Grecs ; nous avons résisté , dans  
» des guerres formidables , aux ennemis les plus  
» puissans , unis et séparés , et nous avons ins-  
» titué la république la plus respectable par  
» sa grandeur et ses richesses. Voilà ce que  
» l'indolence pourra blâmer ; ce qu'imitera qui-  
» conque voudra faire des actions d'éclat ; ce  
» que ne manquera pas d'envier celui qui est  
» incapable de s'agrandir. Etre haïs pour le  
» moment présent et traités de vexateurs , c'est  
» le sort de ceux qui se croient dignes de com-  
» mander aux autres : provoquer l'envie pour  
» de grands objets , c'est prendre une résolu-  
» tion généreuse. La haine dure peu ; on ré-  
» pand , dès l'instant même , un grand éclat ;  
» et on laisse pour l'avenir une gloire qui  
» ne sera jamais oubliée. Connaissez ce qui  
» sera beau pour la postérité ; ce qui , pour le  
» présent , n'a rien de honteux (1) : tels doivent  
» être les deux objets de votre zèle. N'envoyez

---

(1) Periclès entend par ce qui sera beau pour l'a-  
venir , cette gloire qui ne sera jamais oubliée ; et par  
ce qui n'a rien de honteux pour le présent , la vaine  
haine qui poursuit les hommes ou les peuples qui se  
distinguent par de grandes choses : haine qui se  
dissipe bientôt , et que remplace l'admiration.

» pas de hérauts aux Lacédémoniens, et ne  
 » manifestez pas que vous soyez accablés des  
 » maux qui vous frappent. Il en est des peu-  
 » ples comme des particuliers : les plus illustres  
 » sont ceux dont le courage se laisse le moins  
 » affliger par la calamité, et qui, par leurs ac-  
 » tions, luttent le plus généreusement contre  
 » elle.

**LXV.** Périclès, en s'exprimant ainsi, tâchait  
 d'appaiser le ressentiment des Athéniens, et de  
 les détourner de la pensée de leurs maux. Ils  
 se rendirent à ses discours en ce qui concer-  
 nait les affaires publiques : ils n'envoyèrent plus  
 de députations à Lacédémone, et se portèrent  
 avec plus d'ardeur à continuer la guerre ; mais,  
 en particulier, ils s'affligeaient de leurs souf-  
 frances ; le pauvre, parce qu'ayant déjà peu  
 de chose, ils'en voyait privé ; le riche, parce  
 qu'il perdait les magnifiques propriétés qu'il  
 avait dans les campagnes ; de beaux édifices,  
 des ameublemens somptueux : et, ce qui était  
 plus dur encore, on avait la guerre au lieu  
 de la paix. La colère de tous contre Périclès  
 ne fut appaisée, qu'après qu'ils l'eurent mis à  
 l'amende. Mais, peu de temps après, par une  
 inconstance familière au peuple, on l'élut gé-  
 néral, et tous les intérêts de l'état furent remis  
 en ses mains. C'est que le sentiment des maux

particuliers que chacun avait soufferts commençait à s'émousser, et qu'on le croyait, bien plus que personne, en état de répondre aux besoins de la république. Tout le temps que, pendant la paix, il avait été à la tête des affaires, il les avait conduites avec modération ; il avait maintenu la sûreté de la patrie ; et sous son administration, elle s'était élevée à un très-haut degré de puissance. Après la déclaration de guerre, on voit qu'il avait prévu ce qui devait donner à l'état la force de la soutenir. 7

Il ne survécut que deux ans et six mois ; et, après sa mort, on connut encore mieux combien, à cet égard, sa prévoyance avait été juste. Il avait dit qu'on aurait la supériorité, mais à condition, que se tenant tranquilles dans l'intérieur, on se tournerait absolument du côté de la marine, sans chercher à augmenter la domination de la république, et sans la mettre en danger pendant toute la durée de la guerre. Mais on fit le contraire à tous égards ; et, dans les choses même qui semblaient étrangères à la guerre, on vit, par l'ambition et la cupidité de quelques citoyens, administrer les affaires d'une manière funeste à l'état et aux alliés. Avait-on des succès ; ce n'était gueres que des particuliers qui en recueillaient la gloire et le profit : les entreprises man-

quaient-elles ; le malheur tombait sur la république , et la guerre en souffrait.

Voici la cause de ce changement : puissant par sa dignité personnelle et par sa sagesse , et reconnu plus que personne pour incapable de se laisser corrompre par des présents , Périclès contenait la multitude par le noble ascendant qu'il prenait sur elle : ce n'était pas elle qui le menait , mais lui qui savait la conduire. C'est que n'ayant pas acquis son autorité par des moyens illégitimes , il ne cherchait pas à dire au peuple des choses qui lui fussent agréables ; mais il conservait sa dignité , et osait même le contredire , et lui témoigner son ressentiment. Quand il voyait les Athéniens se livrer à l'audace hors de saison , et se porter à l'insolence ; il parlait , et abattait leur fougue , en les frappant de terreur : tombaient-ils , mal-à-propos , dans l'abattement ; il les relevait , et ranimait leur courage. Le gouvernement populaire subsistait de nom ; et l'on était en effet sous la domination d'un chef. Mais ceux qui vinrent après lui , plus égaux entre eux , et voulant tous avoir le premier crédit , étaient réduits à flatter le peuple , et à lui abandonner les affaires. De-là , comme il doit arriver dans une république d'une grande étendue , et qui possède

une domination , résulterent bien des fautes ; et , entr'autres , l'expédition de Sicile. On doit moins en rejeter la faute sur ceux qui la sollicitèrent , et qu'on alla secourir , que sur ceux qui l'ordonnèrent , et qui ne savaient pas ce qui était nécessaire aux troupes qu'on expédiait. Par la dissension qu'excitait entre eux l'ambition de conduire le peuple , ils émoussèrent les opérations de l'armée ; et , dans l'intérieur , ils furent les premiers dont les querelles réciproques troublèrent les affaires de l'état.

Cependant , quoique les Athéniens eussent manqué leur projet sur la Sicile , que leur armée et la plus grande partie de leur flotte eût été détruite , que leur ville fût plongée dans la sédition , ils ne laisserent pas de résister pendant trois ans à leurs premiers ennemis , à ceux de la Sicile qui vinrent les renforcer , au plus grand nombre de leurs alliés qui se soulevèrent , et enfin à Cyrus fils du roi , qui se joignit à la cause de Lacédémone , et qui fournit aux Péloponnésiens de l'argent pour l'entretien de leur flotte. Ils ne céderent , qu'après avoir croulé eux-mêmes , par leurs querelles intestines , sous les débris de l'état ; tant s'était montré supérieur le génie de Périclès , quand il avait prévu les moyens qui pouvaient assurer une

victoire complète et facile à sa patrie dans la guerre du Péloponnèse.

LXVI. Les Lacédémoniens et leurs alliés se portèrent le même été (1), avec cent vaisseaux, contre Zacynthe, île située en face de l'Elide. Elle a pour habitans des Achéens, sortis en colonie du Péloponnèse, et qui étaient alliés d'Athènes. Mille hoplites de Lacédémone s'embarquèrent sur la flotte dont Cnémus de Sparte avait le commandement : ils firent une descente, et ravagèrent la plus grande partie de l'île ; mais ils se retirèrent, sans être parvenus à s'en rendre maîtres.

LXVII. A la fin du même été (2), Aristée de Corinthe et les ambassadeurs de Lacédémone, Anériste, Nicolaüs et Stratodeme, avec Timagoras de Tégée partirent pour l'Asie : Polis d'Argos se joignit à cette ambassade en son propre nom. Ils se rendaient auprès du Roi, pour essayer s'ils ne pourraient pas l'engager à fournir de l'argent et des troupes auxiliaires. Ils allèrent d'abord en Thrace conférer avec Sitalcès fils de Térés, pour lui persuader, s'il leur était possible, de renoncer à l'alliance d'A-

---

(1) Fin de Mai.

(2) Avant le 21 Septembre.

thènes et de secourir Potidée que les Athéniens assiégeaient. Ils voulaient qu'il cessât de prêter à ceux-ci des secours, et qu'il leur facilitât à eux-mêmes le passage de l'Hellés pont. Ils avaient dessein de le traverser, pour se rendre auprès de Pharnace, fils de Pharnabase, qui, de son côté, devait envoyer une ambassade auprès du roi. Mais des députés d'Athènes, Léarque fils de Callimaque, et Aminiade, fils de Philémon, se trouvaient auprès de Sitalcès. Ils engagèrent Sadocus son fils, qui était devenu Athénien, à leur livrer ces ambassadeurs, dans la crainte qu'ils ne contribuassent à faire attaquer sa ville, si l'on souffrait qu'ils parvinssent jusqu'au roi.

Les ambassadeurs traversaient la Thrace, pour gagner le bâtiment sur lequel ils devaient passer l'Hellés pont; ils furent pris avant de s'embarquer. Sadocus avait fait partir avec Léarque et Aminiade, des émissaires chargés d'arrêter ces ministres, et de les remettre dans leurs mains. Ils furent conduits à Athènes. Les Athéniens craignaient qu'Aristée, reconnu pour l'auteur de tout ce qui s'était déjà passé à Potidée et en Thrace, ne leur fît encore plus de mal, s'il leur échappait. Ainsi le même jour que les ambassadeurs leur furent amenés, ils les firent mourir sans les juger,

et même sans les entendre, quoiqu'ils demandassent à parler. Leurs corps furent jettés dans les pharanges. C'était une représaille qu'ils crurent devoir prendre contre les Lacédémoniens, qui mettaient à mort, et jettaient dans des précipices, les marchands d'Athènes et des alliés qu'ils prenaient en mer autour du Péloponnèse. Car, au commencement de la guerre, les Lacédémoniens traitaient leurs ennemis, et faisaient mourir tous ceux qu'ils arrêtaient sur mer, soit qu'ils appartenissent à des villes alliées d'Athènes, ou même à des villes neutres.

LXVIII. Vers le même temps, à la fin de l'été, les Ampraciotes, avec un grand nombre de barbares qu'ils avaient engagés à prendre les armes, attaquèrent Argos, ville d'Amphiloque et tout le reste de cette contrée. Voici comment avait commencé leur haine contre les Argiens. Amphiloque, fils d'Amphiaraios, retournant chez lui après le siège de Troie, et mécontent de ce qui s'était passé dans Argos (1), conduisit une colonie dans l'Amphiloque, y fonda, sur le golfe d'Ampracie, une ville nouvelle, et lui donna le nom de celle d'Argos,

---

(1) Il s'agit ici de la mort de sa mère Eriphile, tuée par Alciméon, son frère.



où il avait reçu le jour. C'était la ville la plus considérable du pays , et elle avait de très-riches habitans. Plusieurs générations après , accablés d'adversités , ils engagèrent les Ampraciotes leurs voisins , à partager leur ville avec eux. Ce fut par ce commerce qu'ils adoptèrent la langue grecque ; car le reste de l'Amphiloquie est barbare. Avec le temps , les Ampraciotes chassèrent les Argiens , et gardèrent la ville. Ceux d'Amphiloquie , expulsés de leurs foyers , se donnerent eux-mêmes aux Acarnanes , et les deux peuples réunis implorèrent le secours d'Athènes , qui leur envoya cent vaisseaux , sous le commandement de Phormion. A l'arrivée de ce général , ils forcerent Argos , et réduisirent les Ampraciotes en esclavage. Ceux d'Amphiloquie et les Acarnanes occupèrent la ville en commun. Ce fut à la suite de cet événement , que se contracta la première alliance entre Athènes et l'Acarnanie. La haine des Ampraciotes contre les Argiens avait pour principe la servitude à laquelle ils avaient été réduits ; et dans la guerre actuelle , ils s'armèrent contre eux avec les Chaoniens et quelques autres barbares du voisinage. Ils s'approchèrent d'Argos , se rendirent maîtres du pays , et attaquèrent la ville , mais sans parvenir à la forcer. Ils firent leur retraite , et les différentes nations

nations rentrèrent chez elles. Voilà ce qui se passa pendant l'été.

LXIX. Au commencement de l'hiver, les Athéniens envoyèrent vingt vaisseaux en course autour du Péloponnèse. C'était Phormion qui en avait le commandement. Parti de Naupacte, il garda la mer, pour empêcher qu'on ne pût entrer à Corinthe, et dans le golphe de Crisa, ni en sortir. On expédia encore six bâtimens pour la Carie et la Lycie, sous le commandement de Mèlesandre. Sa commission était d'y lever les tributs, de s'opposer à la piraterie des Péloponnésiens, et d'incommoder la navigation des vaisseaux marchands de Phaselis, de Phœnicie et de toute cette partie du continent. Mèlesandre fit une descente en Lycie avec les Athéniens et les alliés qui l'avaient suivi; il fut vaincu dans une action, et y périt lui-même, avec une partie de son armée.

LXX. Dans le même hiver (1), les habitans de Potidée ne purent plus supporter les miseres du siège. Les incursions des Péloponnésiens dans l'Attique n'empêchaient pas les Athéniens de le continuer : le pain leur man-

---

(1) Seconde année de la guerre du Péloponnèse, troisième année de la quatre-vingt-septième Olympiade, 430 ans avant l'ère vulgaire; avant le 16 Mars,

quait, ils étaient réduits à la dernière disette, et déjà plusieurs s'étaient mangés les uns les autres. Ils résolurent de se rendre, et entreprirent en conférence avec les généraux ennemis : c'étaient Xénophon fils d'Euripide, Hésiodore fils d'Aristoclide, et Phanomaque fils de Callimaque. Ceux-ci les reçurent à composition, témoins des souffrances de leur propre armée, dans une contrée où l'hiver est rigoureux : d'ailleurs, la république avait déjà dépensé deux mille talens (1) à ce siège. La capitulation portait que les habitans, leurs enfans, leurs femmes et leurs alliés sortiraient de la ville, les hommes avec un seul manteau et les femmes avec deux, n'emportant qu'une somme fixée pour le voyage. Ces malheureux se retirèrent dans la Chalcidique, et par-tout où chacun pût chercher un asyle. Les Athéniens firent un crime à leurs généraux d'avoir traité sans leur aveu ; car ils croyaient se rendre maîtres de la ville à discrétion ; ils y envoyèrent une colonie tirée de leur sein, et la repeuplèrent. Ainsi finit la seconde année de la guerre que Thucydide a écrite.

LXXI. Au commencement de l'été (2), les

---

(1) Dix millions huit cent mille livres.

(2) Après le 16 Mars.

Péloponnésiens et les alliés ne firent pas d'incursions dans l'Attique ; mais ils attaquèrent Platée. Archidamus fils de Zeuxidamus , roi de Lacédémone , les commandait. Il prit ses campemens , et il se préparait à dévaster les campagnes , quand les Platéens se hâtèrent de lui envoyer des députés qui parlèrent ainsi :

« Archidamus , et vous , Lacédémoniens ,  
 » vous vous rendez coupables d'injustice ,  
 » et c'est une conduite indigne de vous et de vos  
 » ancêtres , de porter la guerre dans le pays des  
 » Platéens. Quand Pausanias fils de Cléom-  
 » brote délivra la Grèce des Medes avec le  
 » secours de ceux des Grecs qui osèrent , dans  
 » nos campagnes , s'exposer au danger du com-  
 » bat , il offrit dans le marché de Platée , un  
 » sacrifice à Jupiter Libérateur ; et prenant à  
 » témoins tous les alliés , il rendit aux Platéens  
 » leur ville et leur pays , pour y vivre sous leurs  
 » propres loix. Il prononça que si jamais per-  
 » sonne s'armait contre eux pour les insulter  
 » ou les asservir , les alliés présens leur don-  
 » neraient des secours en proportion de leurs  
 » forces. Voilà ce que nous accorderent vos an-  
 » cêtres : c'était la récompense de notre valeur ,  
 » et du zèle que nous avons fait paraître dans  
 » ces fameux dangers. Et vous , vous faites le

R ij

» contraire. Vous venez avec les Thébains nos  
» plus cruels ennemis, et c'est pour nous as-  
» servir. Nous prenons à témoins les Dieux de  
» vos peres et ceux de cette contrée ; ces Dieux  
» qui entendirent alors vos sermens , et nous  
» vous ordonnons de ne point offenser notre  
» pays , de ne point enfreindre les engagements  
» de vos peres , et de nous laisser vivre dans  
» notre patrie sous nos propres loix , suivant  
» les promesses de Pausanias ».

LXXII. Ainsi parlerent les Platéens. Archidamus repliqua en ces termes :

« Ce que vous dites est juste , ô Platéens , si  
» vos actions répondent à vos discours. Suivant  
» ce que vous accorda Pausanias , soyez libres  
» sous vos propres loix , et délivrez les autres  
» Grecs qui partagerent alors vos dangers ,  
» qui se lierent avec vous par les mêmes ser-  
» mens , et qui se trouvent aujourd'hui sous  
» le joug des Athéniens. L'objet de cet appa-  
» reil et de cette guerre est de leur rendre ,  
» ainsi qu'aux autres , la liberté. Vous parti-  
» cipez plus que personne à cette liberté. Restez  
» donc fideles à vos promesses , ou du moins ,  
» et c'est ce que déjà nous vous avons con-  
» seillé , demeurez en repos , jouissez de vos  
» propriétés , et restez neutres. Conservez l'a-  
» mitié des puissances belligérantes , sans aider

» ni l'une ni l'autre à la guerre. Voilà ce qui nous plaît (1).

Telle fut la réponse d'Archidamus. Les députés, après l'avoir reçue, retournerent chez eux, et firent au peuple le rapport de ce qui leur avait été dit. Ils furent chargés de répondre que les Platéens ne pouvaient faire ce qu'on leur demandait, sans l'aveu des Athéniens; que leurs femmes et leurs enfans étaient à Athènes; qu'ils avaient à craindre, pour leur ville entière, qu'après le départ des Lacédémoniens, les Athéniens ne vinssent les empêcher de tenir ce qu'ils auraient promis; qu'ils avaient les mêmes craintes de la part des Thébains, puisqu'ils étaient engagés par serment à recevoir les deux peuples, et que ceux-ci tâcheraient encore une fois de prendre leur ville.

Archidamus essaya de les rassurer, et il ajouta :  
« Remettez - nous votre ville et vos maisons ;

(1) C'est le devoir d'un traducteur de conserver le costume des anciens et par conséquent de rendre leurs formules avec une exactitude scrupuleuse. Nous avons eu déjà occasion d'observer que manquer à cette loi, c'est ne donner qu'une idée imparfaite de l'antiquité. Cette formule, *voilà ce qui nous plaît*, n'avait pas pour les Grecs toute l'insolence qu'elle aurait pour nous.

» faites-nous connaître vos limites, donnez-nous  
» en compte vos arbres et tout ce qui peut se  
» compter , et retirez-vous où vous jugerez à pro-  
» pos pendant la durée de la guerre. A la  
» paix, nous vous rendrons tout ; et , jusqu'à  
» cette époque, ce sera un dépôt qui nous sera  
» confié ; nous ferons cultiver vos terres , et nous  
» vous payerons un subside proportionné à vos  
» besoins ».

LXXIII. Les députés rapporterent ces propositions, et délibérèrent avec le peuple assemblé. La dernière réponse des Platéens fut qu'ils voulaient d'abord communiquer aux Athéniens ce qui leur était prescrit, et qu'ils s'y soumettraient, s'ils pouvaient les y faire consentir. En attendant, ils prièrent les Lacédémoniens de leur accorder une suspension d'armes, et de ne pas ravager leur territoire. Archidamus conclut avec eux une armistice pour le nombre de jours que devait durer vraisemblablement leur voyage, et il respecta la campagne. Les députés de Platée arrivèrent à Athènes, se consultèrent avec les Athéniens ; et, à leur retour, voici ce qu'ils annoncèrent :

« Les Athéniens disent, ô Platéens, que de-  
» puis que nous sommes devenus leurs alliés, ils  
» ne vous ont jamais abandonnés, quand on vous  
» a fait injure ; qu'ils ne vous abandonneront pas

» non plus aujourd'hui, et qu'ils vous secourront  
 » de toute leur puissance. Ils vous recomman-  
 » dent fortement, d'après le serment de vos pe-  
 » res, de rester fideles à leur alliance ».

LXXIV. Sur ce rapport des députés, les Platéens arrêterent de ne pas trahir les Athéniens, de souffrir, s'il le fallait, que leur pays fût ravagé sous leurs yeux, et de se résoudre à tous les événemens. Ils ordonnerent que personne ne sortirait plus pour conférer avec les Lacedémoniens, et qu'on leur répondrait du haut des remparts, qu'il était impossible de faire ce qu'ils demandaient.

Archidamus prit à témoins, sur cette réponse, les Dieux et les héros de la contrée, et prononça ces paroles : « Dieux, qui avez sous  
 » votre protection la terre de Platée, et vous,  
 » héros, soyez témoins que les Platéens ont  
 » les premiers abjuré les sermens que nous avons  
 » prêtés en commun ; que nous ne sommes  
 » pas venus injustement dans ce pays où nos  
 » peres, après vous avoir invoqués, défirent les  
 » Medes dans cette campagne, que vous leur accor-  
 » dâtes pour leur champ de victoire ; que mainte-  
 » nant, dans ce que nous pourrons entreprendre,  
 » nous ne serons point injustes, puisque, sur des  
 » demandes convenables, et plusieurs fois réité-  
 » rées, nous ne recevons que des refus. Per-

R iv



» mettez que ceux dont l'injustice provoque  
» nos armes soient punis, et que ceux qui vien-  
» nent légitimement les châtier , satisfassent leur  
» vengeance »■

LXXV. Après cette invocation , il fit travailler son armée aux dispositions du siège. D'abord il fit abattre des arbres , et investir la place de palissades pour empêcher personne d'en sortir. On éleva ensuite contre la ville une terrasse; toute l'armée partageait les travaux , et l'on espérait ne pas tarder à s'en rendre maîtres. On coupa des arbres sur le mont Cithéron , et l'on construisit des deux côtés de la terrasse , une charpente qui la soutenait comme un mur , et l'empêchait de crouler. Les intervalles furent remplis de bois , de pierres , et de tout ce qui pouvait servir à les combler. Soixante-dix jours entiers et autant de nuits furent employés à cet ouvrage. On se relayait pour goûter quelque repos , les uns dormant , ou prenant leurs repas , pendant que les autres apportaient les matériaux nécessaires. Ceux des Lacédémoniens qui commandaient les troupes de chaque ville , avaient en commun l'inspection des travaux et pressaient les ouvriers.

Quand les Platéens virent s'élever la terrasse , ils surmonterent d'une muraille de bois

leurs anciens murs du côté que les travaux des assiégeans les menaçaient : ils remplissaient les vuides de cette charpente avec les briques qu'ils prenaient des maisons voisines : la charpente servait de liens aux briques , et prévenait l'éroulement de cette construction , que sa grande hauteur eût rendu trop faible. Elle était couverte de cuirs et de peaux garnies de leurs poils , pour protéger les travailleurs , et empêcher l'effet des traits enduits de matieres combustibles que lançaient les assiégeans. Ce mur acquérait une très-grande élévation , et la terrasse qu'on lui opposait ne s'élevait pas avec moins de célérité. Mais les Platéens s'aviserent de faire des ouvertures à leur muraille du côté de cette plate-forme , et par-là , ils enlevaient la terre qu'entassaient les assiégeans.

LXXVI. Les Péloponnésiens s'aperçurent de cette manœuvre : ils remplirent de mortier des paniers de jonc qu'ils jettaient dans les vuides , et qui ne pouvaient ni s'ébouler , ni être emportés aussi facilement que la terre. Les assiégés , à qui leur premier essai devenait inutile , en firent un autre : ils creuserent des mines , et , les dirigeant par conjecture jusques sur la terrasse , ils commencerent à entraîner la terre. Les assiégeans furent long-temps à s'apercevoir de ce travail. Plus ils jettaient de nouvelle

terre, et moins ils avançaient : comme on excavait toujours en-dessous, elle s'affaissait pour remplir le vuide. Cependant les assiégés craignirent de ne pouvoir, en petit nombre comme ils étaient, résister, par ces sortes de travaux, à la multitude des assiégeans. Voici le nouveau moyen qu'ils imaginèrent. Ils cessèrent de travailler à la haute muraille qu'ils opposaient à la terrasse; mais ils construisirent, dans l'intérieur de la place, un nouveau mur en forme de croissant, qui aboutissait des deux côtés à l'endroit où l'ancienne muraille avait le moins d'élévation. C'était une dernière retraite qu'ils se ménageaient, si la grande muraille venait à être forcée : les ennemis se trouveraient dans la nécessité d'élever alors une nouvelle plateforme, et de prendre, en s'avancant, une double peine, avec une plus grande incertitude du succès.

Cependant les Péloponnésiens, tout en continuant de travailler à leur terrasse, approchaient de la place des machines de guerre (1).

---

(1) Ces machines, que l'auteur ne nomme pas, étaient des béliers. Les madriers suspendus, que les assiégeans lâchaient pour briser la tête des béliers, se nommaient des loups. *Just. Lipsii Poliorceticôn, l. 5, Dial. 8.*

L'une, amenée sur la plate-forme, ébranla une partie considérable du grand ouvrage, et porta l'effroi dans l'âme des Platéens; d'autres furent appliquées à d'autres parties des fortifications. Mais les assiégés parvenaient à les enlever, en les engageant dans des cables en forme de lacets. On attachait aussi par les deux bouts à des chaînes de fer de forts madriers; ils tenaient par ces chaînes à deux poutres inclinées, qui s'avançaient transversalement par-dessus le rempart, et auxquelles ils étaient suspendus : quand la machine allait frapper quelque partie de la muraille, on lâchait les chaînes, les madriers tombaient de leur propre poids, et, se précipitant avec force, ils en brisaient la tête.

LXXVII. Les Péloponnésiens ne pouvant plus tirer aucun parti des machines, et voyant un mur s'élever en face de leur terrasse, jugèrent impossible de prendre la place par ces moyens, tout terribles qu'ils étaient, et ils se disposèrent à l'investir d'une muraille. Cependant, comme la ville n'était pas grande, ils voulurent essayer d'abord, si, en profitant d'un vent favorable, ils ne pourraient pas y mettre le feu; car il n'était rien qu'ils n'imaginassent pour s'en rendre maîtres sans dépense, et sans essuyer les fatigues d'un long siège. Ils jetterent des fascines du haut

de la terrasse dans le vuide qui restait entre elle et le mur. Comme bien des mains partageaient ce travail, l'espace fut bientôt rempli, et profitant de la hauteur où ils étaient placés, ils comblèrent, autant qu'ils le purent, de ces fascines, différentes parties de la ville. Ils jetèrent du feu, du soufre, de la poix; le bois s'enflamma, et jamais on n'a vu de nos jours un semblable incendie, excité du moins par artifice; car il arrive à des forêts entières que tourmentent des vents impétueux, de prendre feu d'elles-mêmes par le frottement. L'embrâsement fut terrible, et les Platéens, après être échappés aux autres dangers, furent au moment d'être détruits par le feu. Il y avait une grande partie de la ville, d'où l'on ne pouvait approcher; et si la flamme avait été poussée par le vent, comme l'ennemi l'espérait, ils auraient été perdus. On prétend qu'il vint à tomber du ciel une forte pluie mêlée de tonnerre, qui éteignit la flamme, et mit fin au danger.

LXXVIII. Les Péloponnésiens, encore trompés dans cette tentative, congédièrent une partie de l'armée (1), et occupèrent l'autre à cons-

---

(1) Troisième année de la guerre du Péloponnèse, troisième année de la quatre-vingt-septième Olympiade, 430 ans avant l'ère vulgaire, 6 juillet.

truire un mur autour de la place ; un certain espace de terrain était assigné , dans ce travail , aux soldats des différentes villes. Un fossé fut creusé du côté de la place , et un autre du côté opposé ; ce fut avec la terre de ces fossés que l'on fit les briques. L'ouvrage fut achevé vers le lever de la grande ourse ( 1 ) : les Péloponnésiens laisserent des troupes pour en garder la moitié ; l'autre était gardée par les Bœotiens ; ils se retirèrent , et chacun rentra dans son pays.

Dès auparavant , les Platéens avaient fait passer à Athènes leurs enfans , leurs femmes , les vieillards , toutes les bouches inutiles ; quatre cents hommes restaient pour soutenir le siège : quatre-vingts Athéniens étaient avec eux , et cent dix femmes pour faire le pain. Il n'y avait personne de plus dans la ville , ni homme libre , ni esclave. Tels furent les apprêts du siège de Platée.

LXXIX. Dans le même été , et pendant l'expédition contre Platée ( 2 ) , les Athéniens por-

---

(1) Troisième année de la guerre du Péloponnèse , quatrième année de la quatre-vingt-septième Olympiade , 429 ans avant l'ère vulgaire , 19 Septembre.

(2) A la fin de Juillet.

terent la guerre chez les Chalcidiens , peuple de la Thrace , et chez les Bottiéens : ils avaient deux mille hoplites de leur nation et deux cents hommes de cavalerie : ils prirent le temps où le bled était mûr. Xénophon , fils d'Euripide , les commandait avec deux autres généraux. Ils approcherent de Spartolus , ville de la Bottique , et ravagerent les bleds. On avait lieu de croire que la place se rendrait par les manœuvres de quelques habitans. Mais ceux de la faction contraire avaient fait venir d'Olynthe une garnison d'hoplites et d'autres troupes : on fit une sortie : et les Athéniens engagèrent le combat sous les murs. Les hoplites Chalcidiens et quelques auxiliaires furent battus , et se retirèrent dans la place ; mais la cavalerie chalcidienne et les troupes légères battirent les troupes légères et la cavalerie des Athéniens.

Les Chalcidiens avaient, en petit nombre, quelques peltastes du pays nommé Crusis. L'action venait de se passer , quand d'autres peltastes sortis d'Olynthe vinrent donner du renfort. Dès que les troupes légères de Spartolus les apperçurent , cette augmentation de force leur donna du courage. Comme elles n'avaient pas été repoussées à la première attaque , elles en firent une nouvelle avec la

cavalerie chalcidienne et les auxiliaires. Les Athéniens reculèrent jusqu'aux bagages , où ils avaient laissé deux corps de troupes. Dès qu'ils s'avançaient , l'ennemi cédait ; quand ils reculaient , il les pressait et les accablait de traits. La cavalerie chalcidienne fondait partout où elle trouvait jour ; ce fut elle sur-tout qui effraya les Athéniens ; elle les mit en fuite , et les poursuivit au loin. Les vaincus se retirèrent à Potidée : ils furent obligés de traiter pour enlever leurs morts , et ils retournerent à Athènes avec ce qui leur restait de troupes. Ils avaient perdu quatre cent trente hommes et tous leurs généraux. Les Chalcidiens et les Bottiéens éleverent un trophée , recueillirent leurs morts , et se séparèrent.

LXXX. Le même été , peu après ces événemens (1) , les Ampraciotes et les Chaoniens , voulant se rendre maîtres de toute l'Acarnanie , et la détacher d'Athènes , persuaderent aux Lacédémoniens d'équiper une flotte de leurs alliés , et de faire passer dans ce pays mille hoplites. Ils leur montraient qu'en l'attaquant d'intelligence, et à la fois , par terre et par mer , les Acarnanes de la côte ne pourraient donner

---

(1) Septembre.



de secours à ceux de l'intérieur , et qu'on enlèverait aisément toute la contrée ; que maîtres de l'Acarnanie , on le deviendrait de Zacynthe et de Céphalénie , et qu'il ne serait plus si facile aux Athéniens de faire des courses autour du Péloponnèse ; qu'enfin on pouvait espérer de prendre aussi Naupacte.

Les Lacédémoniens persuadés expédient aussitôt , sur un petit nombre de bâtimens , des hoplites aux ordres de Cnémus qui avait encore le commandement de la flotte ; ils envoient ordre aux alliés de faire passer aussitôt à Leucade ce qu'ils avaient de vaisseaux appareillés. Les Corinthiens , sur - tout , témoignaient beaucoup de zèle aux Ampraciotes , qui étaient une de leurs colonies , et la flotte de Corinthe , de Sicyone et des autres contrées voisines , se disposait au départ. Celle de Leucade , d'Ampracie , d'Anactorium avait mis en mer la première , et attendait à Leucade. Cnémus avec les mille hoplites qu'il conduisait , échappa , dans sa traversée , à Phormion , commandant des vingt vaisseaux athéniens , qui gardaient les côtes de Naupacte : il fit mettre en marche , sans délai , l'armée de terre. Les Grecs qui la composaient , étaient les Ampraciotes , les Leucadiens , les Anactoriens et les mille hommes du Péloponnèse qu'il avait

avait amené. Des barbares se joignirent à eux. On voyait mille Chaoniens qui ne reconnaissent pas de Roi; chez eux le commandement est annuel. Il était alors exercé par Photius et Nicamor, de la race à qui cet honneur est affecté. Avec eux marchaient les Thesprotiens qui n'ont pas non plus de Roi. Les Molosses et les Antitanes étaient conduits par Sabylinthus, tuteur du roi Tharyps encore enfant, et les Paravéens par Oræde leur roi. Antiochus, Roi des Orestes avait confié mille hommes de ses troupes à Oræde, et il devait combattre avec les Paravéens. Perdiccas, à l'insu d'Athènes, envoya mille Macédoniens qui arriverent trop tard.

Ce fut avec cette armée que Cnémus partit, sans attendre la flotte de Corinthe. En traversant le pays des Agræens, on ravagea le bourg de Lymnée qui n'avait pas de murailles. On gagna Stratos, très-grande ville de l'Acarnanie, dans la pensée que, si l'on pouvait d'abord s'en rendre maître, le reste se soumettrait aisément.

LXXXI. Les Acarnanes, à la nouvelle qu'une puissante armée était entrée chez eux par terre, et qu'en même-temps ils allaient voir arriver par mer les ennemis, ne se réunirent pas pour la défense de cette place; mais

chacun ne songea qu'à garder son pays. Sur la prière qu'ils adressèrent à Phormion de venir à leur secours , il répondit qu'il ne pouvait laisser Naupacte sans défense , tandis que la flotte de Corinthe était prête à partir. Les Péloponnésiens et les alliés se partagèrent en trois corps , et marchèrent vers Stratos , pour établir leur camp à la vue de la place , et être prêts à former l'attaque des murailles ; si l'on ne se rendait pas à leurs insinuations.

Les Chaoniens et les autres barbares occupaient le centre ; les Leucadiens , les Anactoriens , et le reste des alliés étaient à la droite ; Cnémus , avec les Péloponnésiens et les Ampraciotes , formait la gauche. Ces trois corps étaient à de grandes distances les uns des autres , et quelquefois même ils ne se voyaient pas. Les Grecs s'avançaient en bon ordre , et se tenaient toujours sur leurs gardes , jusqu'à ce qu'ils trouvassent à camper dans un lieu sûr. Mais les Chaoniens , pleins de confiance en eux-mêmes , et fiers de la haute réputation de valeur dont ils jouissaient dans cette partie du continent , n'eurent pas la patience de choisir un camp ; ils firent une marche précipitée avec les autres barbares , dans l'espérance de prendre la ville d'emblée , et d'avoir la gloire de cette conquête. Les Stratiens , instruits de leur ap-

proche , sentirent que , s'ils pouvaient les battre pendant qu'ils étaient seuls , ils auraient ensuite moins à craindre de la part des Grecs. Ils leur dressèrent des embûches aux environs de la ville , et quand ils les virent assez près , ils fondirent sur eux à la fois et de la place et des embuscades. Frappés d'effroi , les Chaoniens périrent en grand nombre ; et le reste des barbares , en les voyant fléchir , n'attendit pas l'ennemi , et prit la fuite. Les Grecs des deux ailes ne savaient rien de ce combat ; les barbares étaient trop loin d'eux , et l'on croyait qu'ils ne s'étaient avancés avec tant de précipitation , que pour choisir un endroit où ils pussent établir leur camp. Ils ne furent instruits de l'événement que par les fuyards qui vinrent se jeter au milieu d'eux. Ils les reçurent , ne formerent qu'un seul camp , et se tinrent en repos toute la journée. Les Stratiens n'en vinrent pas aux mains avec eux , parce qu'ils n'étaient pas encore renforcés par les autres Acarnanes ; et ils ne pouvaient s'ébranler , sans être soutenus par des troupes d'armure complète. Ils se contenterent donc de leur lancer des pierres , et de les tourmenter. Les Acarnanes passent pour d'excellens frondeurs.

LXXXII. La nuit venue , Cnémus se hâta de

S ij

gagner avec son armée le fleuve Anapus , à quatre-vingts stades (1) de Stratos , et le lendemain il obtint la permission d'enlever les corps des hommes qu'il avait perdus. Les Œniades vinrent le trouver en qualité d'amis ; il se retira sur leurs terres avant que les alliés ennemis fussent arrivés , et delà chacun rentra dans son pays. Les Stratiens dressèrent un trophée pour la victoire qu'ils avaient remportée sur les barbares.

LXXXIII. La flotte des Corinthiens et des autres alliés , qui devait partir du golphe de Crisa pour se joindre à Cnémus , et empêcher les Acarnanes des bords de la mer de venir au secours des autres , ne put remplir sa destination : précisément lorsqu'on s'était battu à Stratos , elle avait été forcée d'accepter le combat contre les vingt vaisseaux d'Athènes qui gardaient Naupacte , et que commandait Phormion. Il observait le moment où elle sortirait du golphe en rasant la côte , et son dessein était de l'attaquer dans une mer ouverte. Les Corinthiens et les alliés voguaient vers l'Acarnanie , disposés à combattre sur terre et non pas à soutenir un combat naval. Ils n'imaginaient pas que les Athéniens , avec vingt vaisseaux , eus-

---

(1) Un peu plus de trois lieues.

sent l'audace d'en attaquer quarante-sept. Ils longeaient là côte, et de Patres, ville d'Achaïe, ils passaient au continent opposé, où est située l'Acarnanie; quand ils les virent déboucher de Chalcis et du fleuve Evénus, et s'avancer à leur rencontre. La nuit ne put les empêcher de les voir mettre en rade. Ce fut ainsi qu'ils furent obligés d'accepter la bataille au milieu du détroit. Chaque ville avait ses commandans qui les disposerent au combat. Ceux de Corinthe étaient Machon, Isocrate et Agatarchidas. Les Péloponnésiens rangèrent leurs navires en cercle, et tinrent ce cercle le plus étendu qu'il leur fut possible, pour empêcher les ennemis de pénétrer dans leur flotte: les proues étaient en dehors et les poupes en dedans. Ils placèrent au centre les petits bâtimens qui les accompagnaient, et cinq de leurs vaisseaux qui manœuvraient le mieux, et qui devaient se jeter, de peu de distance, sur les ennemis, s'il leur arrivait de faire quelque attaque.

LXXXIV. Les vaisseaux Athéniens, rangés en file, couraient autour du cercle, le resserraient toujours davantage, et ne cessaient de raser les vaisseaux ennemis qu'ils semblaient près d'attaquer. Mais Phormion avait défendu d'en venir aux mains avant que lui-même eût donné

S iij

le signal : il espérait que la flotte ennemie ne garderait pas son ordre de bataille comme une armée de terre ; mais que les vaisseaux seraient poussés les uns contre les autres et que les petits bâtimens ne manqueraient pas de causer du trouble. Il continuait sa course circulaire , en attendant un vent qui a coutume de s'élever au point du jour , et qui , soufflant du golphe , ne permettrait pas aux ennemis de garder un instant le même ordre. Comme ses vaisseaux manœuvraient bien mieux , il se croyait maître de choisir à son gré le moment de l'attaque , et il pensait que ce devait être celui où le vent viendrait à souffler. Il s'éleva. Déjà la flotte ennemie se trouvait resserrée , parce que le vent la tourmentait , et qu'elle se trouvait embarrassée par les petits bâtimens. Tout était en désordre ; les vaisseaux heurtaient les vaisseaux : on se repoussait à coups d'avirons , on criait , on tâchait de s'éviter , on se disait des injures : ordres , conseils , rien n'était entendu ; les équipages sans expérience ne pouvaient lever les rames contre les efforts de la mer agitée , et les navires n'obéissaient pas aux manœuvres des pilotes.

Le moment était favorable. Phormion donne le signal , les Athéniens attaquent , et , pour premier exploit , ils coulent bas l'un des navires

montés par les généraux. Par-tout où ils s'ouvrent un passage, ils brisent des vaisseaux; personne n'ose revenir à la charge et leur opposer la force: tout est dans l'épouvante, tout fuit vers Patres et Dymé dans l'Achaïe. Les Athéniens poursuivent les vaincus, prennent douze vaisseaux, égorgent la plupart de ceux qui les montent, et naviguent vers Molycrium. Ils élevèrent un trophée sur le promontoire de Rhium, consacrèrent une de leur prises à Neptune et retournèrent à Naupacte. Les Péloponnésiens, avec ce qui leur restait de bâtimens, se hâtèrent de passer de Dymé et de Patres à Cylène, qui est l'arsenal maritime des Eléens. Ce fut là que se rendirent aussi de Leucade, après la bataille de Stratos; Cnémus et les vaisseaux du pays qui devaient se joindre à la flotte du Péloponnèse.

LXXXV. Les Lacédémoniens envoyèrent Timocrate, Brasidas et Lycophron pour servir de conseil à Cnémus dans ses opérations navales. Ils lui firent donner ordre de mieux se préparer à un nouveau combat, et de ne pas souffrir que la mer lui fût interdite par un petit nombre de vaisseaux. Comme c'était la première fois qu'ils s'étaient essayés dans un combat naval, l'événement leur en semblait fort étrange. Ils croyaient moins devoir l'attribuer à leur in-



fériorité dans la marine, qu'à la mollesse de leurs combattans; incapables qu'ils étaient de comparer la longue pratique des Athéniens à leur inexpérience novice. Ce fut avec des sentimens d'indignation qu'ils envoyèrent des commissaires à Cnémus : ceux-ci , à leur arrivée , ordonnèrent conjointement avec lui aux différentes villes de fournir des vaisseaux , et firent mettre en état de combat ceux dont il disposait.

De son côté , Phormion fait porter à Athènes la nouvelle de l'action dans laquelle il a remporté la victoire , et celle des nouveaux préparatifs de l'ennemi. Il demande qu'on lui envoie , sans délai , le plus grand nombre de bâtimens qu'il sera possible , parce qu'on devait chaque jour s'attendre à une affaire. On lui expédia vingt vaisseaux , avec ordre à celui qui les conduisait de passer d'abord en Crète. Un Crétois de Gortyna , nommé Nicias , était lié d'hospitalité avec les Athéniens : c'était lui qui les engageait à passer à Cydonie , ville ennemie d'Athènes , et il les flattait de la leur soumettre. Son objet était de complaire aux habitans de Polychna , voisins de Cydonie. Il passa en Crète avec les vaisseaux qu'on lui prêtait , et secondé par les Polychnites , il ravagea le pays des Cydoniates. Les tempêtes et les vents contraires lui firent perdre beaucoup de temps.

LXXXVI. La flotte du Péloponnèse, qui était à Cyllene pendant que les Athéniens étaient retenus autour de la Crète, fit voile pour Panorme en Achaïe, disposée à combattre. Là se trouvait rassemblée l'armée de terre, prête à la favoriser. En même temps Phormion passa à Rhium de Molycrie, et se tint à l'ancre en dehors du promontoire, avec les vingt vaisseaux qui avaient déjà combattu; les gens du pays étaient amis des Athéniens. En face de ce promontoire, en est un autre appelé de même, qui fait partie du Péloponnèse; un trajet de sept stades au plus (1), les sépare l'un de l'autre; c'est l'embouchure du golphe de Crisa. Les Péloponnésiens, après avoir aperçu l'ennemi, abordèrent à ce Rhium de l'Achaïe qui n'est pas loin de Panorme: leur armée de terre y était; ils mirent aussi à l'ancre avec soixante et dix-sept vaisseaux. On resta de part et d'autre à s'observer pendant six à sept jours, faisant les préparatifs du combat qu'on était résolu de livrer. Les Péloponnésiens ne voulaient pas sortir de l'espace contenu entre les deux promontoires, et s'exposer au large, dans la crainte d'un malheur semblable à celui qu'ils avaient éprouvé; ni les Athéniens s'engager dans une

---

(1) Un quart de lieue.

mer resserrée, ce qu'ils regardaient comme un avantage pour leurs ennemis. Enfin, Cnémus, Brasidas et les autres généraux Péloponnésiens voulurent presser le combat naval avant qu'il pût venir d'Athènes quelque renfort; ils convoquerent d'abord les soldats, et les voyant presque tous effrayés de leur première défaite, ils tâcherent de les rassurer et leur parlerent ainsi :

LXXXVII. «Ceux de vous, ô Péloponnésiens, » à qui le mauvais succès de la dernière affaire inspire des craintes pour celle qui se » prépare, ont tort de se livrer à la terreur. » Nos dispositions, vous le savez, étaient défensives, et notre objet était d'aller combattre sur terre, et non de soutenir un combat naval. La fortune d'ailleurs rassembla contre nous bien des circonstances. On peut » ajouter que l'inexpérience nous fit commettre » des fautes, parce que nous combattions sur » mer pour la première fois. Non, ce n'est point » par lâcheté que nous avons été vaincus. Quand » l'esprit n'est pas entièrement tombé dans l'abattement; quand on trouve en soi-même des » raisons de se justifier, il ne faut pas se » laisser consterner par les atteintes imprévues » du sort. Pensez que c'est le destin des hommes d'être trompés par les événemens; que

» les braves gens restent toujours les mêmes par  
 » le cœur, et, qu'avec du courage, on ne s'ex-  
 » cuse pas sur son inexpérience pour se don-  
 » ner le droit de montrer de la faiblesse. Vous  
 » êtes moins au-dessous des ennemis par votre  
 » défaut d'expérience, qu'au-dessus d'eux par  
 » votre audace. La science qu'ils ont acquise  
 » est ce qui vous donne le plus de crainte. Par  
 » elle, en effet, si elle était accompagnée du  
 » courage, ils pourraient, dans le péril, se rap-  
 » peler ce qu'ils ont appris, et en faire un  
 » bon usage : mais, sans la valeur, toute la  
 » science ne peut rien contre le danger : car  
 » la crainte frappe la mémoire de stupeur, et  
 » l'art, sans courage, n'est d'aucun secours.

» A ce que les Athéniens ont de plus en ex-  
 » périence, opposez ce que vous avez de plus  
 » en bravoure ; et à la crainte que vous ins-  
 » pire votre défaite, l'idée que vous étiez mal  
 » préparés. Vous avez pour vous le grand nom-  
 » bre de vaisseaux, et l'avantage de combattre  
 » près d'une côte qui vous appartient, et près  
 » de votre armée de terre. La victoire est or-  
 » dinairement du parti le plus nombreux et le  
 » mieux fourni des choses nécessaires. A peser  
 » toutes les circonstances, il est probable que  
 » nous ne serons pas vaincus, et nos premières  
 » fautes vont nous servir d'utiles leçons.

» Pilotes et matelots, que chacun de vous suive,  
» avec une valeureuse confiance, les ordres de  
» ses chefs, sans quitter la place qui lui sera  
» marquée. Nous allons vous préparer, avec le  
» même zèle que vos premiers commandans,  
» l'occasion d'en venir aux mains, et nous ne  
» fournirons à personne le prétexte de manquer  
» de courage. Si quelqu'un de vous se conduit  
» en lâche, il subira la peine due à sa faute;  
» et les hommes de cœur honorés recevront les  
» récompenses que méritera leur vertu ».

LXXXVIII. Ce fut par de tels discours que les commandans animèrent le courage des Péloponnésiens. Phormion ne craignait pas moins le découragement de ses soldats : il n'ignorait pas qu'ils formaient des rassemblemens et que le nombre des vaisseaux ennemis leur donnait de l'épouvante. Il crut devoir les encourager, les rassurer et leur donner les conseils qu'inspirait la circonstance. Dès auparavant, il avait pris l'habitude de leur parler en toute occasion, et il avait si bien préparé d'avance leurs esprits, qu'il ne pouvait survenir une flotte assez formidable pour les empêcher de l'attendre. D'ailleurs, depuis long-temps, ses soldats avaient conçu d'eux-mêmes une si haute opinion, qu'ils ne croyaient pas que des Athéniens pussent reculer devant des vaisseaux du Péloponnèse, quel-

que pût en être le nombre. Comme il les vit cependant consternés à la vue de leurs ennemis, il crut devoir les rappeler à leur première valeur. Il les fit assembler, et leur parla ainsi :

LXXXIX. « Soldats, je me suis aperçu que  
» le nombre de vos ennemis vous causait de l'ef-  
» froi, et je vous ai convoqués pour ne pas  
» vous laisser de crainte sur ce qui n'a rien  
» de redoutable. D'abord, c'est pour avoir été  
» déjà vaincus, et parce qu'eux-mêmes ne se  
» regardent pas comme vos égaux, qu'ils ont ras-  
» semblé tant de vaisseaux, sans oser se mesurer  
» contre vous à forces égales. Ensuite, ce qui leur  
» donne sur-tout la confiance de s'avancer,  
» comme s'ils avaient seuls le privilège du  
» courage, ce qui seul leur inspire de l'audace,  
» c'est leur expérience de la guerre de terre.  
» Comme ils y ont eu le plus souvent l'avantage,  
» ils pensent que, sur mer, ils n'auront pas  
» moins de succès. Mais vous devez d'autant  
» plus compter sur la supériorité dans les ac-  
» tions maritimes, qu'ils en jouissent dans les  
» combats de terre : car ce n'est assurément pas  
» en courage qu'ils l'emportent sur vous ; mais  
» plus les uns et les autres nous avons d'ha-  
» bileté dans une partie, et plus nous avons  
» d'audace. Les Lacédémoniens ; à qui leur

» réputation donne le commandement sur les  
» alliés, conduisent des gens qui, la plupart,  
» ne marchent au danger que par force, puis-  
» que d'eux-mêmes, sans doute, après leur  
» défaite, ils ne s'exposeraient pas une seconde  
» fois à un combat naval. Ne craignez donc  
» pas leur valeur. Vous leur causez bien plus  
» de crainte qu'ils ne peuvent vous en inspirer,  
» et avec bien plus de raison, puisque vous les  
» avez vaincus, et qu'ils pensent qu'en vous  
» présentant devant eux, vous êtes bien décidés  
» à faire de grandes choses. Des ennemis, qui  
» ont pour eux, comme ceux-ci, l'avantage  
» du nombre, ont bien plus de confiance dans  
» leurs forces, que dans leur habileté; mais  
» ceux qui, bien inférieurs, et sans y être  
» forcés, osent se mesurer contre eux, ont quel-  
» que grande pensée qui leur donne de l'as-  
» surance. Tels sont les raisonnemens de vos  
» ennemis, et ce que votre conduite a d'étran-  
» ge leur cause plus d'effroi, que si vos pré-  
» paratifs s'accordaient avec les règles com-  
» munes.

» On a vu bien des armées succomber sous des  
» ennemis moins respectables qu'elles, tantôt par  
» impéritie, et tantôt aussi par lâcheté : ce sont  
» deux vices qu'on ne nous reprochera pas. Au-  
» tant qu'il dépendra de moi, je n'engagerai pas

» l'action dans le golphe. Je n'y entrerai même  
» pas. Je sais trop que, contre de nombreux  
» vaisseaux mal habiles à la manœuvre, une  
» mer resserrée ne convient pas à une petite  
» flotte, qui a, dans ses mouvemens, plus d'art  
» et de légèreté. Comme on ne verrait pas  
» d'assez loin les ennemis, on ne pourrait s'avan-  
» cer, comme il le faut, à l'attaque ; trop  
» pressé, on ne pourrait se retirer à propos :  
» on ne saurait ni se faire jour à travers la  
» flotte ennemie, ni retourner librement en  
» arriere; manœuvre convenable aux vaisseaux  
» les plus légers. Il faudrait changer le com-  
» bat naval en un combat de terre , et c'est  
» alors que les flottes les plus nombreuses ont  
» l'avantage. C'est à quoi j'aurai soin de pour-  
» voir autant qu'il me sera possible. Et vous,  
» gardant votre poste sur les vaisseaux, exé-  
» cutez les ordres avec célérité ; ce qui sera  
» facile, puisque c'est d'une faible distance que  
» vous vous élancerez sur l'ennemi. Dans l'ac-  
» tion , regardez comme bien important le bon  
» ordre et le silence : rien de plus utile à la  
» guerre, et sur-tout dans les actions navales.  
» Défendez - vous de maniere à ne pas flétrir  
» vos premiers exploits. Cette journée doit avoir  
» une grande issue : elle va ravir aux Pélopon-  
» nésiens toute espérance d'une marine, ou faire



» craindre aux Athéniens de perdre bientôt  
» l'empire de la mer. Je dois vous rappeler  
» encore une fois que vous venez de vaincre  
» la plupart de ceux que vous allez combattre :  
» l'ame des vaincus n'est plus la même pour se  
» présenter aux mêmes dangers ».

XC. Ce fut à peu - près en ces termes que Phormion encouragea ses soldats. Comme il n'entrait pas dans le golphe, et qu'il évitait une mer étroite, les Péloponnésiens voulurent l'y engager malgré lui. Ils prirent le large au levé de l'aurore, et, rangés sur quatre vaisseaux de front, ils voguerent dans l'intérieur du golphe comme s'ils eussent voulu gagner leur pays. Ils défilaient par leur aile droite, dans le même ordre qu'ils s'étaient tenus à l'ancre; et ils ajoutèrent seulement à cette aile vingt vaisseaux des plus légers. C'était pour empêcher les Athéniens d'éviter leur attaque en se tenant à quelque distance, et pour envelopper leur flotte, si Phormion, dans l'idée qu'on allait attaquer Naupacte, s'avancait au secours de cette place. Ce qu'ils attendaient arriva. Dès que ce général vit les ennemis appareiller, il craignit pour Naupacte qui était sans défense, et se hâta, malgré lui, d'embarquer ses soldats. Il rasait la côte et l'infanterie des Messéniens défilait en même temps pour le soutenir. Les Péloponnésiens

siens ne virent pas plutôt la flotte athénienne arriver sur une seule ligne, et déjà engagée dans le golphe et près de terre, comme ils l'avaient tant souhaité, qu'ils donnerent le signal, virèrent de bord et vinrent à la rencontre avec toute la vitesse dont ils étaient capables. Ils espéraient s'emparer de la flotte entière; mais onze vaisseaux, qui dévancèrent le reste, évitèrent la ligne des Péloponnésiens et regagnèrent la haute mer. Les ennemis atteignirent les autres, les poussèrent à la côte dans leur fuite, et les firent échouer. Ils tuèrent tous les Athéniens qui ne purent se sauver à la nage, se mirent à remorquer une partie des vaisseaux abandonnés, et déjà ils en avaient pris un avec tous ceux qui le montaient; mais les Messéniens vinrent au secours, entrèrent tout armés dans la mer, monterent sur quelques-uns des bâtimens qu'entraînaient déjà les ennemis, combattirent du haut des ponts et les sauvèrent.

XCI. De ce côté les Péloponnésiens étaient victorieux, puisqu'ils avaient fait échouer des vaisseaux ennemis. Mais leurs vingt bâtimens légers de l'aile droite se mirent à la poursuite des onze vaisseaux Athéniens qui avaient évité l'attaque et gagné la haute mer. Ceux-ci, à l'exception d'un seul, les devancèrent, et se réfugièrent dans la rade de Naupacte. Là, ils

se mirent en bataille, la proue en dehors, à la vue du Temple d'Apollon, disposés à se défendre, si l'on approchait de terre pour les attaquer. Les Péloponnésiens les suivirent de près. Ils naviguaient en chantant le Péan, comme des gens qui avaient remporté la victoire. Un vaisseau de Leucade, qui seul voguait bien en avant des autres, joignit celui d'Athènes qui était resté seul en arrière. Il se trouva que, par hasard, un vaisseau marchand était à l'ancre hors de la rade. Le navire Athénien est le premier à l'atteindre, en fait le tour, va donner au milieu du vaisseau qui le poursuit et le submerge. Les Péloponnésiens ne s'attendaient pas à cet événement; il les étonne et les effraye. Comme ils étaient victorieux, ils s'étaient mis sans ordre à la poursuite : les équipages de quelques vaisseaux tinrent les rames basses et s'arrêtèrent pour attendre les autres : manœuvre inutile, parce que l'ennemi n'avait que peu d'espace à franchir pour venir les attaquer : d'autres, pour ne pas connaître cette plage, échouèrent contre des écueils.

XCII. Ce spectacle anime les Athéniens : l'ordre leur est donné, ils poussent un grand cri et s'avancent contre eux. Ceux-ci, troublés de leurs fautes et du désordre où ils se trouvent, résistent peu de temps, et tournent vers Panorme

d'où ils sont partis. Les Athéniens les poursuivent; ils leur enlèvent les vaisseaux les moins éloignés, au nombre de six, et reprennent ceux des leurs que les Péloponnésiens avaient mis hors de combat, et amarrés au rivage. Ils tuèrent une partie des hommes et en firent quelques-uns prisonniers. Le Lacédémonien Timocrate était sur le vaisseau de Leucade qui fut submergé près du bâtiment de charge. Pendant que le navire coulait bas, il se tua lui-même, et son corps fut porté dans le port de Naupacte.

Les Athéniens, au retour de la poursuite, éleverent un trophée au lieu d'où ils étaient partis pour la victoire; ils recueillirent les morts et les débris des vaisseaux qui furent apportés sur la côte, et rendirent, par un traité, ceux des ennemis. Les Péloponnésiens éleverent aussi un trophée pour avoir été victorieux quand ils avaient obligé les ennemis à fuir, et avoir fait échouer quelques-uns de leurs vaisseaux. Ils consacrèrent, sur le Rhium d'Achaïe, près de leur trophée, le vaisseau qu'ils avaient pris: mais à l'arrivée de la nuit, craignant qu'il ne vînt contre eux quelques secours de la part des Athéniens, ils rentrèrent tous, excepté ceux de Leucade, dans le golphe de Crisa et dans celui de Corinthe. Les Athéniens qui venaient de

Crète avec vingt vaisseaux, et qui auraient dû se joindre à Phormion avant le combat, aborderent à Naupacte peu après la retraite des ennemis, et l'été finit.

**XCIII.** (1) Avant que la flotte du Péloponnèse se séparât, Cnémus, Brasidas, et les autres commandans voulurent, au commencement de l'hiver, et sur les renseignemens des Mégariens, faire une tentative sur le Pirée, port d'Athènes. Ce port n'était ni gardé, ni fermé; ce qui ne doit pas étonner, par la grande supériorité que les Athéniens avaient dans la marine. Il fut résolu que chaque matelot se chargerait de sa rame, de la courroie qui sert à l'attacher, et de son coussin, et qu'ils passeraient par terre de Corinthe à la mer qui regarde Athènes; qu'ils se hâteraient d'arriver à Mégares, qu'ils tireraient de leur chantier de Nisée quarante vaisseaux qui s'y trouvaient, et vogueraient droit au Pirée. Il n'y avait aucune flotte qui en fit la garde, et l'on était loin de s'attendre à voir jamais les ennemis aborder à l'improviste. Les Athéniens croyaient que c'était une entreprise que jamais on n'oserait faire ouvertement, même en se donnant tout le

---

(1) Après le 8 Octobre.

loisir de s'y préparer; et que, si l'on osait la former, ils ne pourraient manquer de la prévoir.

Aussitôt que conçu, le projet fut mis à exécution. Les matelots, arrivés de nuit, mirent à flot les vaisseaux de Nisée, et voguerent, non pas vers le Pirée, comme il avait été résolu: le danger leur fit peur; on prétend aussi qu'ils furent contrariés par le vent: mais ils allèrent à Salamine, promontoire qui regarde Mégares. Là était une garnison et une garde de trois vaisseaux, pour empêcher que rien ne pût entrer à Mégares, ni en sortir. Ils attaquèrent la garnison, amenèrent les trois vaisseaux qui étaient vuides, surprirent Salamine et la pillèrent.

XCIV. Des feux furent allumés pour faire connaître à Athènes l'arrivée des ennemis (1). Jamais on n'avait éprouvé dans cette guerre une plus grande consternation. On croyait dans la ville que les ennemis étaient déjà dans le Pirée; et au Pirée, que, déjà maîtres de Salamine, ils

---

(1) Les Grecs se servaient pour signaux de torches que des hommes tenaient allumées sur les remparts. Si l'on voulait signifier l'arrivée d'un ennemi, on agitait les torches; mais, pour marquer l'arrivée d'un secours, on les tenait tranquilles.

étaient sur le point d'arriver. C'est ce qu'ils auraient fait sans peine, s'ils avaient voulu ne pas perdre de temps, et si le vent ne les avait pas retenus. Les Athéniens, dès le point du jour, coururent en foule au secours du Pirée, tirèrent les vaisseaux à flot, les monterent tumultuairement, et cinglerent vers Salamine : ils laisserent des gens de pied à la garde du Pirée. Le Péloponnésiens apprirent qu'il venait du secours, et, après avoir fait des courses dans la plus grande partie du pays, ils prirent les hommes, le butin, et les trois vaisseaux de la garnison de Boudore, et se hâtèrent de partir pour Nisée. Ils n'étaient pas sans crainte sur leurs propres vaisseaux, qu'ils avaient tirés du chantier, où ils étaient restés long-temps à sec, et qui faisaient eau de tous côtés. Retournés à Mégares, ils firent à pied le chemin de Corinthe, et les Athéniens revinrent aussi sur leur pas, ne les ayant pas trouvés aux environs de Salamine. Depuis cet événement, ils gardèrent mieux le Pirée, tinrent le port fermé, et prirent les autres précautions nécessaires.

XCV. Dans le même temps, au commencement de l'hiver, Sitalcès d'Odryse, fils de Terès, roi de Thrace, fit la guerre à Perdiccas, fils d'Alexandre, roi de Macédoine, et aux Chalcidiens de Thrace. Il s'agissait de deux pro-

messes dont il voulait remplir l'une et faire exécuter l'autre. Perdiccas , se voyant pressé au commencement de la guerre , lui avoit fait certaines promesses s'il le réconciliait avec les Athéniens , et s'il ne remettait pas sur le trône Philippe , son frere et son ennemi ; mais il ne les avait pas tenues : et lui-même était convenu avec les Athéniens , quand il était entré dans leur alliance , de mettre fin à la guerre de la Chalcidique. Ce fut pour ces deux objets qu'il se mit en campagne. Il conduisait avec lui , pour le mettre sur le trône , Amyntas , fils de Philippe. Agnon l'accompagnait en qualité de général : il avait aussi avec lui des députés d'Athènes qui se trouvaient pour cette affaire auprès de sa personne : car les Athéniens s'étaient engagés à fournir des vaisseaux et le plus grand nombre de troupes qu'il serait possible contre les Chalcidiens.

XCVI. Parti de chez les Odryses , il mit d'abord en mouvement les Thraces qui habitent entre les monts *Æmus* et *Rhodope* , et qui étaient sous sa domination jusqu'au *Pont-Euxin* et à l'*Hellespont* ; ensuite les *Getes* qui vivent au de-là de l'*Æmus* , et tous les autres peuples qui habitent en deça de l'*Ister* , dans le voisinage du *Pont-Euxin*. Les *Getes* et les peuples de cette contrée , confinent aux *Scythes* ,

T iv



ont tous les mêmes armes , et sont tous archers à cheval. Il appela un grand nombre de montagnards libres de la Thrace; ils portent des coutelas , et sont connus sous le nom de Diens : la plupart occupent le mont Rhodope. Il attira les uns par l'appât de la solde ; les autres le suivirent volontairement. Il fit aussi lever les Agriens , les Léæens et toutes les autres nations de la Pœonie qu'il commandait. C'étaient les derniers peuples de sa domination qui s'étendait jusqu'aux Graæens et aux Léæens de la Pœonie , et jusqu'au fleuve Strymon ; qui , du mont Scomius , coule à travers le pays des Graæens et des Léæens. Tel était le terme de son empire du côté des Pœoniens , qui dès lors jouissaient de la liberté. Du côté des Triballes , qui vivent aussi sous leurs propres loix , sa domination était terminée par les Treres et les Tilatæens : ceux-ci logent au nord du mont Scomius , et s'étendent vers l'occident jusqu'au fleuve Oscius , qui tombe de la même montagne que le Nestus et l'Ebre ; elle est déserte et fort élevée , et tient au mont Rhodope.

XCVII. Le domaine des Odryses , du côté où il s'étend vers la mer , prend de la ville d'Abderes , jusqu'à l'embouchure de l'Ister , dans le Pont-Euxin. Cette côte , en prenant le plus court sur un vaisseau rond , et avec le vent toujours

en poupe , est de quatre journées et d'autant de nuits de navigation. Par terre , en suivant aussi le plus court , un homme qui marche bien peut faire en onze jours la route d'Abderes à l'Ister. La traverse du continent depuis Bysance jusqu'au pays des Léæens , est de treize jours pour un homme qui marche bien. C'est la plus grande largeur de ce pays en remontant depuis la mer. Le tribut des barbares et des villes grecques , tel que le recevait Seuthès , qui a succédé à Sitalcès , et qui l'a augmenté , pouvait être estimé à quatre cents talens d'argent (1) , en comptant ensemble l'argent et l'or. Les présens en or et en argent ne s'élevaient pas à moins , sans compter ce qui se recevait en étoffes pleines ou brodées , et en ustensiles de différentes espèces. Et ce n'était pas seulement au Roi que l'on faisait de ces présens , mais aux Odryses les plus en crédit et les plus distingués par la naissance. Car ces peuples , comme tous ceux de la Thrace , ont cet usage opposé à celui des Perses ; c'est de recevoir plutôt que de donner : et chez eux , il est plus honteux de ne pas donner quand on vous demande , que d'être refusé quand vous demandez. Il est vrai

---

(1) Vingt-un millions six cent mille livres.

qu'on abuse du pouvoir pour tirer parti de cet usage, car on ne peut rien faire qu'avec des présens. On voit que ce royaume est parvenu à une grande puissance. De toutes les dominations qui se trouvent en Europe entre le golphe d'Ionie et le Pont-Euxin, c'est celle qui jouit des plus grands revenus en argent et autres espèces de richesses. Pour la force militaire et le nombre de troupes, elle le cède beaucoup à celle des Scythes. Il n'est point de puissance en Europe qui leur puisse être comparée, et même il n'est aucune nation de l'Asie qui, prise séparément, fût capable de résister aux Scythes, s'ils étaient tous réunis: mais pour la prudence et la conduite qu'exigent les diverses circonstances de la vie, ils n'égalent pas les autres peuples.

XCVIII. Sitalcès, maître d'une si puissante contrée, se disposa donc à la guerre. Ses préparatifs terminés, il se mit en marche pour la Macédoine. Après être sorti de ses états, il franchit Cercine, montagne déserte, qui sépare les Sintes des Pœoniens. Il la traversa par un chemin qu'il avait ouvert lui-même en coupant les forêts, lorsqu'il avait porté la guerre à ce dernier peuple. Dans leur route, à travers cette montagne, en partant de chez les Odryses, ses troupes avaient à droite les Pœoniens; à gau-

che les Sintes et les Mædes. Elles arriverent à Dobere , ville de Pœonie. Sitalcès, dans cette marche , ne perdit aucun homme , si ce n'est quelques-uns par maladie ; il en gagna même de nouveaux : car bien des Thraces libres le suivirent pour faire du butin , sans qu'il eût besoin de les inviter. Aussi dit-on que son armée ne montait pas à moins de cent cinquante mille hommes. La plupart étaient de l'infanterie , le tiers au plus de la cavalerie. C'était sur-tout les Odryses eux-mêmes qui composaient cette cavalerie , et ensuite des Getes. Les plus belliqueux de l'infanterie étaient les peuples libres descendus du mont Rhodope , et qui étaient armés de coutelas ; le reste était une multitude mêlée , redoutable sur-tout par le nombre.

XCIX. Rassemblées à Dobere , ces troupes se disposerent à tomber de la haute Macédoine sur la basse , où régnait Perdiccas. On comprend dans celle-ci les Lyncestes , les Hélimiotes , et d'autres nations de l'intérieur des terres qui leur sont alliées et soumises , mais qui forment des royaumes particuliers. Alexandre , pere de Perdiccas , et ses ancêtres les descendants de Téménus , originaires d'Argos , conquièrent les premiers ce qu'on appelle aujourd'hui la Macédoine maritime. Ils commencerent par vaincre dans un combat et par chasser de la Piérie les

Pierres, qui dans la suite occuperent Phagrès et d'autres pays au-dessous du mont Pangée, au delà du Strymon. La côte qui court au pied du Pangée, près de la mer, embrasse ce qu'on appelle encore aujourd'hui golphe Piérique. Ces princes repoussèrent aussi, de ce qu'on nomme la Bottie, les Bottiæens, qui confinent maintenant à la Chalcidique. Ils conquièrent une portion étroite de la Pœonie, près du fleuve Axius, depuis les montagnes jusqu'à Pella et à la mer. Ils ont aussi sous leur puissance, au-delà de l'Axius, jusqu'au Strymon, ce qu'on appelle la Mygdonie d'où il ont chassé les Edoniens. Ils ont repoussé du pays nommé Eordie les Eordiens, dont le plus grand nombre a été détruit et dont les faibles restes se sont établis autour de Physca. Ils ont aussi chassé de l'Almopie les Almopes. Enfin, ces Macédoniens établirent leur puissance sur d'autres nations qui leur sont encore soumises, sur l'Anthemonte, la Grestonie, la Bisaltie, et une grande partie de la haute Macédoine elle-même. Toute cette domination est comprise sous le nom de Macédoine, et quand Sitalcès y porta la guerre, Perdiccas, fils d'Alexandre, y régnait.

C. Les Macédoniens, incapables de résister à l'armée formidable qui s'avancait contre eux, se retirèrent dans les lieux fortifiés par la nature

et dans toutes les citadelles. Elles n'étaient pas en grand nombre. C'est Archélaüs, fils de Perdiccas, qui, parvenu à la royauté, éleva dans la suite celles qu'on voit dans ce pays. Il alligna les chemins; mit l'ordre dans les différentes parties du gouvernement, régla ce qui concernait la guerre, monta la cavalerie, arma l'infanterie, et fit plus lui seul, pour rendre son royaume florissant, que les huit souverains ensemble qui l'avaient précédé (1).

De Dobere, l'armée des Thraces tomba sur ce qui avait composé la domination de Philippe, prit de force Idomene; et par accord; Gortynie, Atalante et quelques autres places. Elles se rendirent par inclination pour Amyntas, fils de Philippe, qui se trouvait dans cette armée. Ils assiégèrent Europus et ne purent s'en rendre maîtres. Ils s'avancèrent ensuite dans la partie de la Macédoine qui est à la gauche de Pella et de Cyrrihus, et ne pénétrèrent pas plus avant sur le territoire de la Bottie et la Piérie; mais ils ravagèrent la Mygdonie, la Grestonie et l'Anthémonte. Les Macédoniens ne crurent pas devoir leur opposer de l'infanterie: mais ils

---

(1) Ces huit souverains avaient été Perdiccas, Arée ou Argée, Philippe, Æropus, Alcetas, Amyntas, Alexandre, Perdiccas.

tirerent de leurs alliés de l'intérieur de la cavalerie, et malgré l'infériorité du nombre, ils se jetaient sur le camp des Thraces quand ils pouvaient espérer de l'avantage. Vaillante et bien cuirassée, par-tout où fondait cette cavalerie, personne n'osait en soutenir le choc. Cernée par la foule des ennemis, elle osait encore braver le danger, et la grande supériorité du nombre; mais elle cessa d'agir enfin, se croyant incapable de résister à des forces trop disproportionnées.

CL. Cependant Sitalcès fit porter des paroles à Perdiccas, et lui envoya déclarer les motifs de son expédition. La flotte des Athéniens n'arrivait pas; ils avaient douté qu'il se mît en marche, et ne lui avaient fait passer qu'une députation et des présents. Il fit donc marcher seulement une partie de son armée contre les Chalcidiens et les Bottiæens, les poussa dans leurs forts, et ravagea leur pays. Pendant qu'il y campait, les Thessaliens méridionaux, les Magnetes, les autres sujets de la Thessalie, et même les Grecs, jusqu'aux Thermopyles, craignirent que cette armée ne vînt les attaquer et se tinrent sur leurs gardes. Les mêmes craintes étaient partagées par les Thraces septentrionaux, qui occupent les plaines situées au-delà du Strymon, par les Panæens, les Odomantès, les Droens.

et les Dersæens , tous peuples libres. Sitalcès donna lieu au bruit qui courut parmi les Grecs ennemis d'Athènes, que ceux qui avaient été attirés par cette république elle-même à titre d'alliés , pourraient bien finir par marcher contre elle. Il occupait et ravageait à la fois la Chalcidique, la Bottique et la Macédoine. Cependant il ne remplissait aucun objet de son entreprise. Son armée manquait de vivres et avait beaucoup à souffrir des rigueurs de l'hiver. Il se laissa donc persuader par Seuthès, son neveu, fils de Sparadocus , qui avait après lui le plus grand pouvoir , de ne pas différer sa retraite (1). Perdiccas s'était attaché secrètement Seuthès, par la promesse de lui donner sa sœur en mariage avec de grandes richesses. Sitalcès, subjugué par les avis de son neveu, regagna précipitamment ses états , après avoir tenu la campagne trente jours entiers, dont il avait passé dix dans la Chalcidique. Perdiccas remplissait sa promesse , et donna dans la suite sa sœur Stratonice à Seuthès. Voilà quelle fut l'expédition de Sitalcès.

CII. Dans le même hiver (2), après que la flotte du Péloponnèse fut retirée, les Athéniens

---

(1) Novembre.

(2) Troisième année de la guerre du Péloponnèse,



qui étaient à Naupacte, sous le commandement de Phormion, suivirent la côte et attaquèrent Astacus. Ils firent une descente et pénétrèrent dans l'intérieur de l'Acarnanie. Ils avaient quatre cents hoplites athéniens qui étaient venus sur la flotte, et autant d'hoplites de Messène. Avec ces forces, ils chassèrent de Stratos, de Corontes et d'autres endroits les hommes dont ils soupçonnaient la fidélité; ils rétablirent à Corontes Cynès, fils de Theolutus, et remonterent sur leurs vaisseaux: car ils ne croyaient pas pouvoir attaquer, en hiver, les Cœniades, seuls ennemis irréconciliables des Acarnanés. En effet, le fleuve Achéloüs, qui coule du Pinde à travers le pays des Dolopes, des Agraens, des Amphiloques et les plaines de l'Acarnanie, se jette à la mer entre Stratos et les Cœniades, et changeant en marais les environs de leur ville, il les inonde, et les rend en hiver impraticables aux ennemis. La plupart des îles Echinades gissent en face des Cœniades, et sont près de l'embouchure de l'Achéloüs. Comme ce fleuve est considérable, il y porte sans cesse des sables, et plusieurs de ces îles se sont

---

quatrième année de la quatre-vingt-septième Olympiade, 429 ans avant l'ère vulgaire. Après le mois de Janvier et avant le mois d'Avril.

changées

changées en continent. On croit qu'il ne faudra pas un long espace de temps pour qu'il en soit de même de toutes. Car le cours du fleuve est abondant et rapide, et entraîne avec lui beaucoup de limon; les îles, serrées les unes contre les autres, forment entre elles une chaîne qui s'oppose à l'écoulement des sables; comme elles se croisent, et ne sont pas disposées régulièrement, elles ne permettent point aux eaux de s'écouler directement à la mer. D'ailleurs elles sont désertes et ont peu d'étendue. On dit qu'Apolon, par un oracle, les marqua pour retraite à Alcméon, fils d'Amphiaraiüs, lorsque ce prince menait une vie errante, après le meurtre de sa mere. Le Dieu lui annonça qu'il ne serait délivré de ses terreurs, qu'après avoir trouvé pour habitation un lieu que n'eût pas encore apperçu le soleil, et qui ne fût pas encore terre quand il avait donné la mort à sa mere, parce que toute la terre avait été souillée de son crime. Alcméon ne pouvait pénétrer le sens de cet oracle; il comprit enfin, dit-on, qu'il s'agissait de cet attérissement causé par l'Achéloüs. Comme il y avait long-temps qu'il errait depuis le meurtre de sa mere, il crut qu'il pouvait ne s'être formé que depuis son malheur, et il lui parut suffisant pour sa retraite. Il s'établit dans le pays qui entoure les Cœniades; il y

*Tome I.**V.*

réigna , et laissa le nom d'Acarnan , son fils , à cette contrée. Telle est la tradition que nous avons reçue au sujet d'Alcméon.

CIII. Les Athéniens et Phormion , partis de l'Acarnanie , retournerent à Athènes au commencement du printemps. Ils amenèrent les hommes de condition libre qu'ils avaient fait prisonniers dans les batailles navales , et qui furent échangés homme pour homme. Ils amenerent aussi les vaisseaux dont ils s'étaient rendus maîtres. Cet hiver finit, et en même temps se termina la troisieme année de la guerre que Thucydide a écrite.

*Fin du second livre.*

---

# NOTES CRITIQUES

## SUR LE PREMIER LIVRE.

---

**P**ARAGRAPHE II, page 3, ligne 20. *L'Attique qui, par l'infertilité de la plus grande partie de son sol.* J'ai suivi Abresch, (*Dilucidationes Thucydideæ*), qui fait rapporter les mots *ἐκ τοῦ ἐπιπλίσσου* (1) au sol de l'Attique.

MÊME PARAGR., même page, ligne 23. *Et ce qui n'est pas une faible preuve*, etc. Thucydide vient de raconter que la Grèce a été sujette à de fréquentes émigrations ; que les peuples de cette contrée s'étaient chassés mutuellement tour-à-tour ; que le commerce y avait été inconnu ; que les peuples, sans cesse dans la crainte d'être surpris, pillés, chassés, n'avaient long-temps cultivé que ce qui était absolument nécessaire pour leur subsistance ; que les contrées les plus fertiles avaient été les plus exposées aux révolutions, parce que leur fertilité était un ap-

---

(1) J'ai supprimé dans ces notes les accens des mots grecs, pour rendre plus facile le travail du compositeur d'imprimerie. D'ailleurs il est certain que les grammairiens n'ont commencé que long-temps après Thucydide à marquer les accens. On sait que ces accens n'étaient pas généralement les mêmes dans tous les dialectes : on sait que, dans un même dialecte, ils ont changé à différentes époques, au moins pour certains mots. Peut-être en prenant la peine de marquer les accens, ne faisons-nous souvent que noter la prononciation vicieuse de quelques grammairiens des siècles inférieurs. Je me suis contenté de marquer l'esprit rude, parce que c'est une vraie consonne : les anciens Grecs l'exprimaient par le signe *Η* que les Latins ont conservé.

pât pour ceux qui pouvaient les envahir; mais qu'au contraire l'Attique, par sa stérilité, était toujours restée en paix, et avait conservé les mêmes habitants. Puis il ajoute : *Και παραδειγμα ἴοδε ἦε λογὸς οὐκ ἐλαχιστὸν ὀσῆι, δια τὰς μετοικίας* (1) *εἰς τὰ ἄλλα, μὴ ὁμοίως αὐξηθῆναι.* Cette phrase est le résultat de ce que vient de dire l'auteur. Il a parlé en dernier lieu de l'Attique; c'est donc l'Attique qui est le sujet de la proposition, ou, comme s'expriment les grammairiens, le nominatif du verbe. Ainsi le passage semble signifier : « Une » puissante preuve de ce que je viens de dire, c'est » qu'elle (l'Attique) ne s'est pas également accrue » par des émigrations dans d'autres contrées ». Mais comme ce n'est pas par des émigrations, et en perdant une partie de ses concitoyens, qu'une république s'accroît, cette interprétation est fausse et doit être rejetée.

Le sens absurde qui résulte de cette version a engagé des savans, et entre autres Gottleber, à prendre pour sujet de cette phrase, non l'Attique, mais la Grèce elle-même par opposition à l'Attique. Ils suivent en cela l'exemple de l'un des scholiastes de notre auteur. Voici comment il s'exprime : *Ἄλλοι δὲ οὕτω σημαῖον δὲ μοι πάντος τοῦ προειρημένου λόγου, ἦ καὶ ἂν ἀριστίας τῶν γαίων μεταβάλλειν τοὺς οἰκητορας, ἵο τὴν Ἑλλάδα, κατὰ τὰ ἄλλα μέρη, μὴ ὁμοίως τῇ Ἀττικῇ αὐξηθῆναι τῇ πληθει τῶν ἀνδρῶν.* Il entend donc ainsi ce passage : « La preuve de ce » que j'ai dit, que les meilleures terres sont sujettes » à changer d'habitans, c'est que la Grèce, dans ses » autres parties, ne s'est pas accrue, comme l'Attique, » d'une grande multitude d'hommes ». Ce sens est rai-

---

(1) Le Ms de Cassel porte *αποικίας* qui se trouve aussi en marge de celui de Moskou.

sonnable; il se lie bien avec ce qui précède et avec ce qui suit; mais si la phrase, ainsi expliquée, a la liaison logique qui lui convient, elle n'a pas de même sa liaison grammaticale. Il vient d'être parlé de l'Attique; un peu plus haut, il a été question de la Thessalie, de la Bœotie, du Péloponnèse; il faut relire enfin plusieurs phrases pour remonter au nom de la Grece.

Reiske, embarrassé de ce vice de construction, a cru que le verbe αυξηθηναι devait être pris dans un sens indéfini; que Thucydide établissait ici une maxime générale, et qu'il fallait entendre qu'on ne s'accroît pas, comme l'avait fait l'Attique, en passant d'une contrée dans une autre : *Propter transitiones in alias regiones non similiter augeri, vel incrementa capi.*

Valla a conservé dans sa version l'indécision du texte, et l'on ne sait s'il l'a entendu de l'Attique ou de la Grece : *Cujus rei nec minimum indicium est propter colonias quas dimisit non in cæteris peræquè adauctam fuisse.* On voit seulement que, dans l'interprétation de ces mots μη ὁμοίως ἐς τὰ ἄλλα αυξηθηναι, il a suivi l'un des scholiastes dont nous citerons bientôt les paroles, qui entend que l'Attique, a moins acquis les autres avantages qui font la puissance des états, tels que la richesse, les armes etc., qu'une nombreuse population.

Enfin, ce qui marque bien l'obscurité du passage qui nous occupe, c'est que Henri Estienne l'a traduit de deux manières différentes et même contraires entre elles, et qu'il a laissé le choix de ces deux versions à ses lecteurs. *Cujus rei non minimum indicium est quod, ob colonorum commigrationes, non perinde aucta sit GRÆCIA in aliis regionibus, atque in Attica. Ou, Quod ATTICA, propter illos qui in eam commigrarunt,*

*non perinde cæteris rebus , atque hominum multitudine ; creverit.* Ces deux versions sont plus paraphrastiques que littérales. Dans la dernière, Henri Estienne s'est conformé à la paraphrase du scholiaste dont nous venons de parler, en quoi il a été imité par Acacius : *Nulla re , æque ac hominum multitudine , auctam fuisse.* Dans le Ms. de Moskou , au-dessus des mots *εἰ γὰρ ἀλλὰ* , on trouve pour glose *πλῆθον καὶ ὄπλα.*

Il me semble que , pour faire évanouir toutes les difficultés , et rendre clair et facile ce passage si différemment expliqué , il ne faut que retrancher la préposition *εἰ* , mettre une virgule après *μειοικίας* , et lire : *καὶ παραδειγμα τοῦ τοῦ λόγου οὐκ ἐλαχιστὸν ἐστὶ , διὰ τὰς μειοικίας γὰρ ἀλλὰ* (Subaud. *χωρία*) *μὴ ὁμοίως αὐξηθῆναι.* Ce qui pourrait se paraphraser ainsi : « Une preuve de ce que » j'ai dit , que la stérilité de leur sol a été plus favorable aux Athéniens , que n'a pu l'être aux autres » peuples de la Grece la bonté de leur territoire , » c'est que les autres parties de cette contrée ont été » sujettes à des émigrations fréquentes , qui ne leur » ont pas permis , comme à l'Attique , d'accroître » leur population , *γὰρ ἀλλὰ* (*χωρία* ou *μερῇ*) *μὴ ὁμοίως αὐξηθῆναι.* Et en effet , ajoute Thucydide , loin que » l'Attique se soit appauvrie par des émigrations , » elle s'est enrichie de celles que supportaient les autres contrées de la Grece. C'était dans son sein » que venaient se réfugier les hommes les plus puissans , quand ils étaient ruinés par la guerre ou les » révolutions , parce qu'ils étaient certains d'y trouver plus de sûreté que dans leur pays ».

Si j'ose proposer la suppression de la préposition *εἰ* , c'est qu'il me semble très-probable qu'elle ne s'est pas toujours trouvée dans le texte , et que , par conséquent , elle n'est pas de l'auteur. Ce sont les notes

de deux scholiastes qui me font concevoir cette forte présomption. Le premier, qui rapporte la phrase à l'Attique, et que Henri Estienne a suivi dans sa seconde version, s'explique ainsi : σημειον δε του την Αττικην αει τους αυτους οικειν, το κατ'α μιν ἴα αλλα πραγματια μη αυξηθηναι, αιον πλουτοι τε και ὀπλα και ἴαλλα, κατ'α δε το πλεθος των ανδρων μεγαλην γενεσθαι. Il paraît qu'il lisait *κατ'α* sans préposition, qu'il croyait que la préposition *κατ'α* était sous-entendue, et qu'il la suppléait dans sa paraphrase. L'autre scholiaste, en donnant une interprétation toute différente, s'accorde cependant avec le premier, en ce qu'il paraît supposer de même une préposition sous-entendue, et qu'il la rend aussi par *κατ'α*. Κατ'α τι αλλα αυτης μηρη.

Si cependant on veut croire que la préposition *εσ* est de l'auteur, qu'elle se trouvait dans les Mss commentés par les scholiastes, et que c'est elle qu'ils ont expliquée par *κατ'α*, il faudra la respecter, et ne rien changer au texte. Je ne crois pas qu'on puisse alors trouver de meilleure explication que celle qui m'a été fournie par M. Coray, savant Grec de Smyrne, homme profondément versé dans la langue de ses ancêtres, et qu'applaudira l'Europe savante, quand il publiera ses travaux sur le texte d'Hippocrate. Je l'ai souvent consulté sur les difficultés que je rencontrais dans Thucydide, et ses réponses, que j'aurai soin de rapporter, donneront seules à mes notes quelque prix. Voici la solution qu'il m'a donnée du passage en question. « L'auteur vient d'alléguer deux causes des émigrations continuelles des Grecs, ou plutôt une seule cause; la fertilité du territoire de certaines contrées, qui rendait ces contrées un objet d'envie, en sorte que des voisins plus forts en chassaient les habitans naturels et prenaient leur place, tandis



» que cette même fertilité, en rendant quelques-uns  
 » de ces habitans trop puissans, les rendait aussi plus  
 » insolens et plus impérieux, au point que leurs con-  
 » citoyens, ne pouvant plus les supporter, étaient  
 » obligés de s'en séparer et d'aller chercher ailleurs  
 » le stricte nécessaire : *δια γαρ ἀρετήν γῆς.... ἐπιβουλεύουσι.*  
 » Le sol ingrat de l'Attique, au contraire, poursuit  
 » notre auteur, mit les Athéniens à l'abri et des dis-  
 » sentions domestiques et du danger d'être chassés  
 » de leur territoire par d'autres peuples. Cela fit que  
 » l'Attique ne changea pas d'habitans, *ἀγροῖσι φέρον*  
 » *οἱ αὖτοι αἰ*, et qu'elle s'accrut plus que les autres  
 » contrées, non-seulement par la stabilité de ses ha-  
 » bitans, qui n'émigraient pas dans d'autres pays  
 » comme le reste des Grecs, mais encore parce que  
 » les émigrés des autres contrées se réfugiaient dans  
 » l'Attique, où ils espéraient trouver quelque repos.  
 » Si, comme je le pense, tel doit être le sens de  
 » Thucydide, alors par ces mots que je distingue ainsi :  
 » *παράδειγμα τοῦ τοῦ λόγου οὐκ ἐλαχιστοῖ ἐστὶ, δια τῆς μετοικίας*  
 » *ἐς τὰ ἀλλὰ μὴ ὁμ.ως, αὐξήθησι κ. γ. λ.* J'entends *αὐξήθησι*  
 » *διὰ μὴ ὁμ.ως μετοικίας ἐς τὰ ἀλλὰ*, en rapportant *αὐξήθησι*  
 » à l'Attique dont il parle toujours, et faisant tom-  
 » ber la négation *μὴ* sur *μετοικίας*, comme s'il disait  
 » *παράδειγμα τοῦ αὐξήθησι τὴν Ἀττικὴν, διὰ τοῦ τοῦ οἰκού. τας αὐτῆς*  
 » *μὴ ὁμ.ως, αἵσπερ οἱ ἄλλοι, μετοικησὶ ἐς τὰ ἀλλὰ χωρὶς τῆς*  
 » *Ἑλλάδος.* Ou je me trompe fort, ou c'est le sens que  
 » Thucydide a voulu exprimer à sa manière, c'est-à-  
 » dire, en renversant l'arrangement naturel des mots ».

En considérant seulement la phrase de Thucydide  
 avec celles qui précèdent ; la correction de M. Coray ne  
 laisse rien à désirer : mais pour lier cette phrase à celle  
 qui suit et qui en est une conséquence, ma correction  
 me semble nécessaire, et je crois devoir y persister.

PARAGR.

PARAGR. VII. P. 9, lig. 6. *Mais comme la pirate-rie etc.* Je lis *α ισχουσιν* avec plusieurs Mss. M. Bauer, suivant l'intention de Gottleber, n'a pas hésité à porter cette leçon dans le texte de la nouvelle édition de Leipsick. Je lis aussi avec M. Coray *ανακισμένοι*, que je rapporte à *οι δε παλαιαι*, scilicet *πολεις*. J'ai pris *οτοι οτις* ou *θαλασσοι* pour nominatif du verbe *φερει*. C'est ce qu'ont fait tous les traducteurs. On préférera peut-être l'explication de M. Coray. Il rapporte le verbe *φερει* au nominatif *λησται*, qui, comme il arrive souvent dans la langue grecque, est caché dans le mot *λησταιων* qui précède. Alors il faudrait traduire : « Les » brigands se faisaient la guerre entre eux, et à tous » ceux qui, sans être marins, *και των αλλων οτοι οτις ου* » *θαλασσοι*, étaient cependant établis sur les bords de » la mer ».

PARAGR. VIII. P. 10, lig. 2. *L'inégalité s'établit : car épris de l'amour du gain etc.* Ces mots *l'inégalité s'établit* ne sont pas dans le texte. Souvent, dans la langue grecque, la particule *γαρ* suppose une pensée qui la précède, qui est sous-entendue et que le lecteur est obligé de suppléer. C'est ce qu'observe le savant et modeste Mærckland sur le vers 8 des *Suppliantes* d'Euripide :

*Εἰς ταυτὰ γὰρ βλέψασα, ἐπιθυμῶν ταῦτ.*

*Mihi videtur hanc particulam γαρ reddere rationem sententia non expressa, sed subintellecta, ut fieri solet : hoc modo : « Optimam causam habeo quare ista precor : » precor enim hac, intuens hasce anus ». La pensée qu'il faut suppléer dans le passage de Thucydide, doit être, ce me semble, celle que j'ai exprimée. La même figure se trouve dans ces vers des Perses d'Eschyle, et les savans interprètes de ce poète ne l'ont pas apperçue :*

ταυτ' εμοιγε διματ' ισ' ιδειν,  
 υμιν δ' ακουειν . ευ γαρ ισ' ε . πσις εμο  
 πραξας μιν ευ , θαυματος αι γενοιτ' ανηρ .  
 κακως δε πραξας , οκ υπευθυνος πολλοι ,  
 σωβις δ' ομοιως τησδε κοιρανει χλονος .

V. 208 et seqq.

Atosse, mere de Xerxès, raconte au chœur, composé des grands de la Perse, le songe effrayant dont elle a été tourmentée, et elle ajoute : « Je dois trembler de ce que j'ai vu, et vous devez frémir en m'écoutant : car, vous le savez, mon fils victorieux se couvrirait de gloire, et vaincu, il ne doit aucun compte à ses sujets. Pourvu qu'il conserve la vie, il continuera de régner sur son empire ». Ces mots car vous le savez semblent n'avoir aucune liaison avec ce qui précède. M. Schütz, dernier éditeur de quatre tragédies d'Eschyle, a cru qu'il manquait plusieurs vers entre le mot ακουειν et les mots ευ γαρ ισ' ε. Mais il n'y a point ici de lacune. La pensée qu'il faut suppléer avant le mot γαρ, c'est *Xerxès est mort sans doute*. Voici comme on pourrait expliquer le discours d'Atosse en le paraphrasant : « Le songe dont le souvenir m'agite encore doit vous remplir de crainte ainsi que moi. N'en doutons pas, Xerxès est mort. Et quel autre malheur pourrait en effet m'être présagé? Car, vous le savez, s'il remporte la victoire, il acquiert une gloire nouvelle : mais s'il est vaincu, ce n'est pas un malheur bien effrayant, pour lui, puisqu'il ne doit à personne aucun compte de sa conduite. Il ne continuerait pas moins de régner après sa défaite, et ce ne serait pas un désastre assez grand pour m'être présagé d'une manière si terrible ».

PARAGR. XII. P. 16, lig. 16. *Les Péloponnésiens dans l'Italie*. Toutes les éditions ont Ιταλιας, et il ne paraît

pas qu'il y ait de variantes dans les Mss. Cependant les traducteurs Latins ont écrit *Italiam*, comme s'il y avait *Ιταλιαν* dans le texte. J'ai suivi leur exemple. En effet, les Grecs, après le siège de Troie, ont envoyé des colonies en Italie, mais non dans la plus grande partie de l'Italie.

PARAGR. XIX. P. 23, lig. 17. *Les vaisseaux des villes alliées.* Je lis avec plusieurs Mss. *πολιων* au lieu de *πολεμίων*. M. Bauer, dans l'édition de Thucydide dont il a publié les cinq premiers livres à Leipsick en 1790, a porté cette leçon dans le texte.

PARAGR. XX. P. 24, lig. 3. *Tel j'ai trouvé l'ancien état de la Grèce etc.* Cette phrase est difficile. Voici le texte. *τα μιν ουν παλαια τοιαυτα εἶρον, χαλπα οντα παντε ἔης τεκμηριω πιστευσαι.* Il pourrait se traduire littéralement en latin. *Vetera igitur talia comperi difficilia creditu omnibus deinceps (vel ex ordine) argumento (vel indicio).* . . . Gottleber croit que *πιστευσαι*, *credere*, est pris ici pour *πεισθαι*, *persuadere*, *probare*. Et il traduit : *quorum fidem approbare, confirmare, per omnia fidei faciendæ idonea argumenta, per quam sit difficile.* M. Bauer pense que l'actif *πιστευσαι* est pris pour le passif *πιστευθῆναι*, *difficile sit*, *licet signis ordine enumeratis, ea credere.* Tout cela revient au même. M. Coray est d'avis que *παντε ἔης τεκμηριω* signifie que, *faute d'une tradition transmise successivement de siècle en siècle et non interrompue*, il est difficile de prouver les anciens événemens d'une manière incontestable. Il ajoute que, suivant une note au mot *πιστευμεις* dans l'*Hesychius* d'Alberti, Plutarque a employé le verbe *πιστευσθαι* dans le sens de *βεβαιωσθαι*, que, par conséquent le *πιστευσαι* de Thucydide pourra bien signifier *βεβαιωσαι*, ce qui est la même chose que *πιστωσαι*, et que le sens de la phrase sera qu'il est difficile d'appuyer les anciens événemens de

la Grèce, sur des preuves suivies et liées entre elles, de manière à produire la conviction.

**MEME PARAGR.** Même page, ligne 15. *Harmodius et Aristogiton*, au jour et à l'instant même marqué pour l'exécution de leur projet, etc. Je vais transcrire ici la note de M. Coray qui concerne ce passage. « Ἐποπῆσαν » τις δὲ πικρὴν τὴν ἡμέραν, καὶ παραχρῆμα Ἀρμόδιος καὶ Ἀριστογίτων » κ. τ. λ. Il faut supprimer la virgule après ἡμέραν et » la transporter après παραχρῆμα. Le traducteur latin » rend ce dernier mot par *statim*, et le rapporte aux » mots suivans : *suspiciatos illo die et statim aliquid* » à *sociis suæ conjurationis consociis Hippia indicatam*, » comme si Harmodius et Aristogiton s'étaient ima- » giné que quelques-uns des conjurés les avaient dé- » noncés à Hippias dans ce jour et au moment même » où ils l'allaient assaillir. Le sens est qu'Harmodius » et Aristogiton eurent ce soupçon le jour et au mo- » ment même où ils allaient exécuter leur projet. Ici » le mot παραχρῆμα reprend sa signification propre et » primitive παραχρῆμα, *in ipsa re, in ipso temporis ar- » ticulo quo res agenda erat* ».

**MEME PARAGR.** Pag. 25, lig. 4. *Tant la plupart des hommes sont idolens à rechercher la vérité.* Οὕτως ἀπαισιπρὸς ἢ ζήτησις τῆς ἀληθείας. — ἀπαισιπρὸς, εἰδυμένος, ολιγοφρων. *Suidas voce ἀπαισιπρὸς.*

**PARAGR. XXII.** Pag. 26, lig. 27. Voici le texte : καὶ ἐὰν μὲν ἀκροῶσιν ἰσως τὸ μὴ μυθῶδες αὐτῶν ἀπερριπτότερον φανίται· ὅστις δὲ βουλήσονται πῶς τε γνησιμῶν τὸ σαφὲς σπουδῇ, καὶ τῶν μάλιστα ποτὶ αὐτοῖς, καὶ τῶν ἀνθρώπων, τοιοῦτων ὄντων, καὶ παραπλησίον εἶναι, ἀφελόμεν κρινεῖν αὐτοὺς ἀρκούντως ἔξει. La construction de cette phrase a embarrassé les critiques. Voici celle d'Abresch que j'ai suivie : καὶ ἐὰν μὲν ἀκροῶσιν τὸ μὴ μυθῶδες αὐτῶν ἰσως ἀπερριπτότερον φανίται (nempe ἰσως αὐτὸς ἀλλοις, ἡμεῖς) δὲ ἀρκούντως ἔξει (τοὺς ὅστις, αὐτὸς ἑαυτοῖς, vel ἀπαισιπρὸς,

αὐτὴν σχολ.) κρίνει αὐτὰ ὀφελίμα, ὅσοι καὶ τῶν μέλλοντων ποτε αὐτῇ ἐσσεύσθαι τοιούτων (οὐτῶν) καὶ παραπλησίω, κατὰ τὸ ἀνθρώπινον, βουλευσιντα σκοπεῖν τὸ σαφές τῶν γινομένων. La construction que fait M. Coray revient à-peu-près au même : ἀρκούντως δὲ ἔξω (ἡ ἐμὴ ἱστορία ἐκείνῃς) ὅσοι βουλευσιντα τῶν τε μέλλοντων τὸ σαφές σκοπεῖν, καὶ κρίνει αὐτὰ (τὰ γινομένα) ὀφελίμας τῶν μέλλοντων (je sousentends ἔνεκα) ποτε αὐτῇ ἐσσεύσθαι, τοιούτων οὐτῶν καὶ παραπλησίω κατὰ τὸ ἀνθρώπινον. Voici comme il traduit : « J'en aurai dit assez dans mon histoire » pour ceux qui voudront considérer la vérité des faits » que j'y rapporte, et les juger utiles par rapport aux » événemens futurs, qui, suivant le cours de la nature humaine, (ou d'après la conduite ordinaire des » hommes) ne manqueront pas de ressembler plus ou » moins aux événemens passés ».

PARAGR. XXVI. Pag. 32, lig. 13. *Et ordonnerent avec une hauteur insultante.* κατ' ἐπηρεαν. Aristote, Rhet. l. 2, c. 2, définit l'ἐπηρεασμός, un obstacle qu'on met aux volontés des autres pour nuire à leurs avantages sans en retirer aucun. C'est à-peu-près ce que nous appelons incommodité, importunité. Ce mot a dû, comme bien d'autres, changer de sens dans les différens âges de la langue grecque. Il faut l'expliquer dans Thucydide suivant l'indication de la phrase. L'explication qu'en donne le savant Lennep (*Etymologicum linguae graecae* s'accorde bien avec notre passage. » *Ἐπηρεάζω*, *incommodo afficio*. *Haud dubie compositum* » *est ex ἐπι et ἱριάζω*, *quod haud scio an pertineat ad ἱριω* » *unde oritur ἐπειδὴ et similia*, *de quibus postea dicetur*. » *Tum autem ἐπηρεάζω* *proprie valet graviter incumbere*, » *arguere, agitare, unde ad quamcumque molestiam*, » *et injuriam, quae tam verbis quam re fiat, verbum vi-* » *detur translatum*.

PARAGR. XXIX. Pag. 35, lig. 27. *Quand ils virent*

arriver sur un vaisseau de transport etc. Il est clair que, malgré l'accord des Mss, il faut lire *εν ακαλιω* et non *εν Ακπη*. C'est ce qu'ont bien vu Henri Estienne, Hudson, Reiske. M. Bauer n'a pas hésité de porter cette leçon dans le texte. Elle se trouvait sans doute dans le Ms. sur lequel travaillait le scholiaste; car il dit : *ι.α ειρη.ικα φρονουντες δηλωσσειν*, pour manifester qu'ils avaient des intentions pacifiques. Un vaisseau de transport indiquait ces intentions, ce que n'aurait pas fait un vaisseau de guerre; on aurait cru qu'il s'avancait pour insulter l'ennemi.

MÊME PARAGR. Page 36, ligne 2. *Ceux qui l'envoyaient* etc. Voici le texte : *και τις ναυς αμα εωληρουι, ζευξαντες τε τας παλαιας, ωστε πλωιμους ειναι, και τας αλλας επισκευασαντες*. J'ai consulté M. Coray sur ce passage embarrassant. Voici sa réponse. « C'est un des passages de Thucydide qui m'a fait le plus de peine. » S'il est vrai que le mot *επισκευαζω* ne puisse signifier autre chose que *raccommoder ce qui est vieux*, comme il est prouvé par d'autres auteurs, et par Thucydide lui-même, liv. VI, ch. CIV. *και τας ναυς οσαι εωνησαι υπι του χειμνος αεληκυσας επισκευαζειν*; si, dis-je, cela est vrai, la première pensée qui se présente, et qui m'a toujours embarrassé, c'est que tous les vaisseaux de Corcyre étaient vieux. C'est aussi ce qu'observe l'un des scholiastes : *ουδεμια καινη ναυς ην, ειγε τας μεν ζευξαν διαλελυμεναι ουσας, και ζυγματων προσδεθεισας εις συνοχην, τας δε επισκευασαν*. Mais comment accorder cela avec les chapitres xxv vers la fin, et xxxiii au commencement, où la marine de Corcyre est représentée comme la plus puissante après celle d'Athènes? Il se trouve donc que, dans cette marine si nombreuse et si bien montée, tous les vaisseaux ont besoin d'être réparés. Voilà une contra-

„ diction inconcevable. En attendant qu'on m'éclaire  
 „ sur cette difficulté , je lis ζευξαντες τε τας πολλας  
 „ au lieu de παλαιας , et je prends le mot ζευξαντες  
 „ ( qui , dans son acception propre , signifie *atteler des*  
 „ bœufs à une charrue , des chevaux à un char ) dans  
 „ le sens d'*appareiller un vaisseau* , de le garnir de ses  
 „ agrès , en un mot , de le mettre en état de navi-  
 „ guer ; ou , dans un sens plus restreint , d'y attacher  
 „ les courroies appelées τροπαηρις , qui retenaient les  
 „ avirons ou les rames. Les ζυγοι du scholiaste , qu'on  
 „ ôtait , suivant lui , toutes les fois que le vaisseau  
 „ était en repos dans le port , et qu'on y replaçait  
 „ quand il fallait mettre en mer , τους ζυγους ἀρμουςαντες  
 „ ει αυταις , και γαρ εθος εχουσι αιρειν αυτους απο των ου πλεον  
 „ σων νεων , ces ζυγοι , dis-je , ne sont pas autre chose  
 „ que les ζευγλαι. Ce dernier mot signifie métaphori-  
 „ quement , suivant Hesychius , ce que je viens de  
 „ dire : ζευγλαι . . . . και τροπαηρις μεταφορικως. Ευριπιδης  
 „ Σκυριας. Comparez cet article avec l'article τροποι du  
 „ même grammairien. La seule objection qu'on puisse  
 „ me faire , c'est que Jul. Pollux paraît avoir pris le  
 „ mot ζευξαντες dans le sens d'επισκευαζαντες , l. I , c. IX.  
 „ Mais comme il cite précisément cet endroit de  
 „ Thucydide , il s'est trompé , de même que celui  
 „ des scholiastes qui dit εζευξαν διαλελυμενας ουσας. En un  
 „ mot , je pense que Thucydide a voulu dire que  
 „ les Corcyréens s'occupaient de l'équipement de leur  
 „ flotte , garnissant la plupart des vaisseaux de leurs  
 „ agrès et faisant des réparations aux autres , c'est-à-  
 „ dire , à ceux qui en avaient besoin ».

Reiske se rapporte avec M. Coray dans l'explica-  
 tion de ce passage , mais il le corrige moins heureu-  
 sement : il lit καινας au lieu de παλαιας. Παλαιας , im-  
 vero καιτας . ζευγνυει καινι est *navem transtris* , remis , ru-



*dentibus instruere.* La meilleure correction est celle qui se rapproche le plus des élémens du texte vicié : on trouve cet avantage dans le changement de ΠΑΛΑΙΑΣ en ΠΟΛΛΑΣ. Le mot ΚΑΙΝΑΣ s'éloigne davantage de ces élémens. Il ne faut jamais oublier que les anciens Mss étaient en lettres majuscules.

Henri Estienne ne fait aucun changement au texte : mais il entend par *τας αλλας* les vaisseaux qui tenaient le milieu entre les vieux et les neufs.

Grammianus, conservant aussi le texte, entend, avec l'un des scholiastes, *ζευξαντες* par *radoub*, et *πισκυναντες* par *garnir un vaisseau de ses agrès.*

Il me reste encore quelque doute sur l'explication de Reiske et de M. Coray. Thucydide après avoir dit *ζευξαντες τας παλαιας*, ajoute *ὥστε πλωίμους εἶναι*, ce qui me paraît signifier pour que ces vaisseaux fussent en état de tenir à la mer. C'est le sens qu'a le mot *πλωίμοι* au ch. LI. *ὅσαι πλωίμη ἦσαν*, tous ceux qui pouvaient soutenir la mer. Le mot *ζευξαντες* semble donc exprimer un radoub. Il faudrait savoir en quel âge vivait et quel degré de connaissance en marine pouvait avoir le scholiaste qui a expliqué le mot *ζευξαντες* par *εἰζεξαν διαλυμένας ὑσας καὶ ζυγμάτων προσδεθείσας ἐν συνεκῇ*. Si ce scholiaste est des bons siècles, s'il connaissait la marine des anciens, on ne peut refuser de croire sur son autorité, que le verbe *ζυγνυκεν* ne signifie ici radoub; ce qu'il appelle des *ζυγώματα*, qui contenaient le revêtement du vaisseau, *ἐν συνεκῇ*, devait être des planches neuves clouées pour contenir les vieilles aux endroits où elles étaient fatiguées. Alors *τας αλλας πισκυνάειν* signifiera non pas radoub aussi les autres, comme si les Corcyréens n'eussent eu que de vieux vaisseaux, mais seulement les *caféter*. Comme les anciens vaisseaux étaient mis à sec (*ἐν τοῖς νεοστικαῖς*) hors du

du temps de la navigation, ils avaient toujours besoin d'une réparation quand il fallait remettre en mer.

Je laisse subsister tout ce qu'on vient de lire, pour montrer comment il arrive de s'arrêter long-temps sur une difficulté, tandis que l'auteur dont on s'occupe en fournit lui-même la solution. Un passage de Thucydide, auquel je n'ai fait attention qu'en relisant mon travail sur le huitième livre, explique celui qu'on vient de voir si longuement discuté. Le voici : *Kai Tissaphernes . . . αναζευξας, ηλαινει επι τους Ιωνιαις*. Liv. VIII, ch. CVIII. « Tissapherne, ayant appareillé, fit voile » pour l'Ionie ». On ne peut plus douter que les mots ζευξας, αναζευξας n'expriment l'action d'appareiller ; il faut donc adopter la correction et l'explication de M. Coray, et entendre les mots *ωστε πλωιρους ιναι* comme je les ai traduits.

PARAGR. XXXII. Pag. 39, lig. 19. *Mais à présent qu'ils se disposent vivement, etc.* *επειδη δε . . . ωρμηται*. Il semblerait que c'est ici un prétérit pour un présent, ce qui n'est pas. Le verbe *ωρμαω* marque la vivacité et l'énergie du mouvement ; les Corinthiens ont mis cette vivacité dans les commencemens de leurs préparatifs ; ils l'ont encore et ils continueront de l'avoir. C'est cette habitude que marque le prétérit. Cet usage des prétérits est connu des poètes.

*μελιστα δε*

*δια τις πεποιταται (ερως).*

Eurip. Hippol. v. 564.

*Amor, instar apis, VOLAVIT*, pour *volat* ou *volare* solet. Les poètes latins ont fait le même emploi du prétérit :

*Mea pœna volucres*

*Admonuisse potest. Ovid., Metam., L. II, v. 364.*

Tome I.

Pour *Potest nunc et poterit in posterum monere.*

*In stabulis habitasse et oves pavisse nocebat.*

Ovid., *Fast.* 3.

**MÊME PARAGR. Même P., l. dernière.** *On doit nous pardonner, etc.* « La traduction latine de ce passage est louche : *Et venia est danda, si non malitia, sed potius opinionis errore, superiori nostræ quieti, res contrarias nunc audemus.* L'ordre grammatical est : καὶ ξυγνώμη, εἰσιαντία τῶν ἡμῶν τῇ, μὴ μετὰ κακίας, δοξῆς δὲ πολλῶν ἁμαρτιῶν, πρῶτον ἀπραγμοσύνη. *M. CORAY.*

**PARAGR. XXXIII. Pag. 41, lig. 14.** *Ce qui leur ferait manquer deux objets, etc.* μὴδὲ δύειν φθασαὶ ἁμαρτῶν, καὶ κατὰ ἡμᾶς, καὶ σφας αὐτοὺς βεβαιωσασθαι. Cela me paraît mal rendu en latin : *neve alterutro frustrentur, ut aut vobis damnum priores inferant, aut sibimet firmitudinem comparent.* La particule « est ici copulative, comme dans plusieurs autres endroits de Thucydide, et comme elle l'est souvent dans Homère. C'est ce que le sens indique ; car si les Corinthiens manquaient de nuire aux Corcyréens, ils manquaient aussi d'affermir encore plus leur puissance.

**PARAGR. XXXIV. Même p., l. 17.** *Notre intérêt, etc.* Le texte porte ὑμετέρι, *votre intérêt* : mais il faut lire avec plusieurs mss. ἡμετέρι, ce que prouve la suite de la phrase, τῶν μὲν, c'est-à-dire ἡμῶν, ὑμῶν δὲ.

**PARAGR. XXXV. Pag. 43, lig. 18.** *C'est que nos ennemis sont les mêmes.* καὶ μέγιστον ὅτι οἱ τε αὐτοὶ πολεμοὶ ποταί. Thucydide emploie ici l'imparfait pour le présent. Hésiode a dit de même οὐκ ἔρα μούτων ἐνν. ἐριδος γενός. *Opera et Dies, v. 31.* Sur quoi Moschopule observe que c'est un atticisme, οὐκ ἐνν, αὐτὶ τοῦ ἐρίου, ἀττικῶς. Il aurait peut-être dit avec plus de raison, que c'est un archaïsme, c'est-à-dire, une imitation de l'usage antique, lorsque l'emploi des formes consacrées à exprimer la différence

des temps n'était pas encore bien déterminé. Par une suite de cette ancienne incertitude, dont l'imitation devint une élégance, il n'est, dans la langue grecque, aucun temps des verbes qu'on ne trouve quelquefois employé pour un autre. J'en vais donner quelques exemples qu'il serait facile de multiplier.

*Présent pris pour un temps passé.*

ἐκ τοῦ δ' ἐλευνὺς ἐπ' ἅ τοις Θηβῶν οἶχον ;

Eurip., Supp., v. 131.

*Cur verò duxisti septem ad Thebas currus.* ἐλευνὺς pour ἐλευνῶν. Un très-habile critique, Marckland, a proposé de lire λοχούς, cohortes, au lieu d'οἶχον. Mais ce dernier mot peut subsister. Les sept chars désignent les célèbres chefs qui, montés sur des chars, vinrent porter la guerre devant Thebes.

οἱ Ζεὺς κεραυνῷ πυρρῶν καταδάλλει.

*Ibid.* v. 649.

*Quem Jupiter ardenti fulmine combussit.* καταδάλλει pour καταδάλλειν.

Ἀρκας μὲν γὰρ ἔλθων δ' ἐπ' Ἰνᾶχου ρῆας

παιδίσκται παρ' Ἀργεῖ.

*Ibid.* v. 890.

*Arcas quidem erat ; cum autem venisset ad Inachis fluenta, educatus est Argis.* παιδίσκται pour παιδίσκται.

Hippolyte voit le corps mort de Phèdre, et il demande τί χρεῖμα πάσχει au lieu de ἵσται. *Quid illi accedit?* Eurip. Hippol., v. 909.

Πότερ' αὖ εἰ οἴκῳ, ἢ γὰρ ἀγροῖς ὁ Λαῖος,

ἢ γὰρ ἐπ' ἄλλῃς τῶνδε συμπτῶσι φασί.

Soph. Œdip. Tyr., v. 118.

συμπτῶσι pour συμπτῶσι.

Thucydide, dans une même phrase, en parlant de choses passées, emploie des verbes au présent avec

d'autres verbes au passé. Οἱ δὲ Κορινθιοί . . . ἐλθόντες ἀντί-  
τασαν τροπαιὴν . . . καὶ οἱ Ἀθηναῖοι ἐκοροῦσαντες . . . τοὺς τὲ τροπαιὴν  
ἰσθλαίτας διαφθειροῦσι, καὶ τοῖς ἄλλοις θυμωμένοις ἐκράτησαν. L. I,  
c. 105. ἀντίστας, ἐκοροῦσαντες, διαφθειροῦσι, ἐκράτησαν.

Quant aux présens employés pour des futurs, ou  
du moins aux futurs qui ont la même forme que le  
présent, voyez la note sur le chap. XLIV du liv. II.

Nous avons parlé de l'imparfait pris pour le présent.

*Prétérit pris pour le présent.*

ἐκ τοῦ πεπληγμαι " σὺ γὰρ ἐκπλασσοῖσιν με,  
λογοὶ παραλλασσοῖσιν, ἐξέδρι φρενῶν.

Eurip. Hipp., v. 934.

πεπληγμαι est ici pour πλησσομαι, mais il y est d'une  
élégance exquise. Le présent dirait beaucoup moins.  
Ce préterit exprime un sentiment qu'on vient d'éprou-  
ver, mais dont l'impression dure encore et ne s'effa-  
cera point aisément. καὶ ἐγὼ τοῦτον τὸν ἀνθρώπον πάντῳ μίμνησκω.  
Theoph. Char. 29. μίμνησκω pour μισθω, ce qui marque  
un sentiment de haine profond et durable.

*Prétérit ressemblant d'abord à un présent, mais pris dans  
une acception qui semble plus particulièrement af-  
fectée à l'aoriste, celle d'exprimer à la fois le passé,  
le présent et l'avenir.*

« Ζεῦ . . . σὺ γὰρ ἐξηρτημεθα. Eurip., Suppl., v. 735.  
O Jupiter . . . ex te enim pendentus. ἐξηρτημεθα dit  
bien plus ici que ne dirait le présent. Il faut entendre  
ex te pependimus, pendemus ; et pendeblimus. « O Ju-  
» piter, il n'est aucun temps où nous ne soyons sous  
» ta dépendance ». (V. la note sur le par. XXXII  
du liv. I).

*Prétérit pour le futur.*

Μαρόνιος γὰρ ἀνατοκωσίστας, τιμωρησάμενος καὶ πατρὸς τὸν Διο-  
νύσιον. Herod. Call., p. 342, edit. græcæ Henr. Stephani.

Le savant Larcher a traduit : « Car en le faisant mettre » en croix, vous vengerez Léonidas, votre aïeul maternel ».

ὅς δ' ἐκ μαρτυρησὶν ἔκων ἐπὶ ῥκόν δημοσας  
ψεύσεται. . . . .

τούδε γ' ἀμεινότερη γένεη μετοπισθε λείπειται.

*Hesiod., Op. et Dies, v. 282.*

λείπειται est pris ici pour le futur.

Souvent l'aoriste ressemble à un présent : mais il exprime une action présente dont on a l'habitude.

*Futur pour le présent.*

ὡς δ' ὅτ' ἀφ' ὑψηλῆς κορυφῆς ὄρεος μεγαλοῦ  
κίησσι πυκνὴν νεφέλην σίερον κηρύετα Ζεύς.

*Hom., Π. II, v. 296.*

κίησσι pour κίνει. Valckenaer observe qu'Euripide emploie souvent le futur lorsqu'on étroitait que le présent conviendrait mieux.

Dans Hésiode, le futur semble quelquefois pris pour un présent, mais il marque ce qu'on fait d'habitude. C'est ce qu'on pourrait appliquer aux vers d'Homère que nous venons de citer : on y peut expliquer le futur κίησσι par πολλάκις κίνει. « Ainsi lorsque souvent Jupiter écarte les nuages du sommet des hautes montagnes etc. »

Voyez la note de Grævius sur le vers 185 des *Opera et Dies* d'Hésiode. Voyez aussi notre note sur le paragraphe XLIV du livre II.

MÊME PARAGR. Même pag., lig. 23. *Et il vous est plus important de ne pas vous en priver.* Le style de Thucydide, toujours setré, mais encore plus dans les harangues, rend quelquefois très-difficile l'intelligence du sens. Il dit ici οὐχ ὅμοια ἢ ἀλλοτριῶσι. Les interpretes latins traduisent littéralement : *non similis*

*alienatio est*, ou *alienatio par non est*. On ne peut leur reprocher d'avoir fait un contresens; mais on peut douter s'ils ont entendu le texte qu'ils n'ont pas éclairci, et s'ils se sont entendus eux-mêmes. Ce qui précède et ce qui suit me semble prouver qu'il s'agit ici de la *privation*, ἀλλοτριωσις, qu'éprouverait Athènes, si elle refusait l'alliance de Corcyre qui est une puissance maritime; privation plus grande, que si elle négligeait l'alliance d'une puissance de terre ferme. Je crois que c'est ainsi que le scholiaste a entendu ce passage : il explique ἀλλοτριωσις par στερησις, *privatio*.

PARAGR. XXXVII. Pag. 45, dernière ligne. *Souvent la nécessité pousse les autres dans leur repaire*. μαλιστὰ τῆς ἀλλοιῶσις . . . δεχισταί. Le scholiaste observe que le mot δεχισταί s'emploie à l'égard des brigands, et le mot ὑπεδεχισταί à l'égard des amis. τοῦ δὲ δεχισταί ληστρικῶς, οἷς τοῦ ὑπεδεχισταί φιλικῶς. J'ai tâché d'exprimer cela par un équivalent, en employant le mot *repaire* qui convient à des brigands.

MÊME PARAGR. P. 46, lig. 8. *Et nier sans honte leurs larcins*. Le texte porte ἀρνούμενοι, à quoi le scholiaste ajoute pour éclaircissement, ἀρνούμενοι δηλονότι. J'ai exprimé cette idée à l'exemple d'Æm. Portus.

PARAGR. XXXVIII. Pag. 46, lig. 22. *Pour en recevoir les respects qu'ils nous doivent*. ταῦτα τιμᾶν σημαίνει. Quelquefois le verbe τιμᾶν signifie respecter et même adorer. τιμᾶν est colere vel honorare. Märckland. V. notam Valckenarii ad v. 106, Hippolyti Eurip.

MÊME PARAGR. Pag. 47, lig. 10. *Ils l'ont prise de vive force*. ἰλόντις βίᾳ ἔχοντι peut bien ne signifier que ἰλόντις. Euripide a dit, Hippol., v. 932 :

ἀλλ' εἰ τις αἰεὶ σὺν οὐκ με διαβαλὼν ἔχει

φίλων,

où διαβαλὼν ἔχει se trouve pour εἰςβαλὼν.

PARAGR. XL. Pag. 48, lig. 25. *Qui, sans en priver une autre de son alliance, etc.* Les éditions ont *αλλαν*. Plusieurs manuscrits ont *αλλου*, et je les ai suivis. Je pense qu'il s'agit ici de l'alliance que Corcyre, comme colonie de Corinthe, devait conserver avec cette ville.

MEME PARAGR., même page, dernière ligne. *A ceux qui ne la recevront pas.* On devait s'attendre que l'auteur dirait à ceux qui la recevront. Les Grecs appelaient cette figure *ὑποκρίσις*, surprise. On la trouve très-fréquemment dans Aristophane, contemporain de Thucydide. L'exemple de notre auteur prouve qu'elle n'était pas exclue du style sérieux.

MEME PARAGR. Pag. 49, lig. 6. *Il faudra bien que... nous vous combattions vous-mêmes.* και ἀμυνεσθαι μη αἰὲν ἑμῶν τοιούτους. Le traducteur latin a rendu ainsi ce passage : *ipsos quoque non absque vobis se se tueri.* Je ne crois pas qu'il ait bien saisi la pensée de l'auteur. Le scholiaste me paraît l'avoir mieux expliquée : *τοῦτοις τε λαοφθογοῖσι καὶ ὑμῖν μετ' αὐτῶν.* C'est cette idée que j'ai exprimée dans ma traduction. J'ai appris depuis que M. Coray entendait de même ce passage.

PARAGR. XLVI. Pag. 54, lig. 15. *Une ville qu'on appelle Ephire.* Dans les éditions le mot *Ἐφυρη* est écrit avec l'iota souscrit, ce qui en fait le troisième cas. Les interpretes ont vu qu'il fallait un nominatif : cependant tous les éditeurs, excepté M. Bauer, ont eu la superstition de conserver cet iota souscrit, quoiqu'il ne se trouve ni dans le Ms. de Cassel ni dans celui de Grævius, et que d'ailleurs, dans de semblables cas, on puisse se déterminer sans le secours de Mss., qui omettent souvent les iota.

PARAGR. XLIX. Pag. 56, lig. 13. *Pour recommencer une nouvelle attaque.* διεκκλι δὲ οὐκ ἔπειτα. Le scholiaste explique *διεκκλι* par *attaquer et se retirer pour attaquer encore.*



**MEME PARAGR. Pag. 57, lig. 7.** *Avec moins de crainte d'être blâmés.* *μαλλον ηδ'η απροφασιστως, opinati duces INCULPATE et citra reprehensionem se jam ipsis posse opem ferre.* Abreschius, Dilucid. Thucyd.

**PARAGR. L. Pag. 57, lig. 15.** *Les Corinthiens ne s'amuserent pas, etc.* *οι Κορινθιοι τα σκαφη μιν ουκ ειλον αναδου-μιοι των νεων ας καταδυσαι, προς δε τους ανθρωπους ετραποντε, φοινευειν διεκπλεοντες μαλλον η ζωγρειν.* Ducker a trouvé ce passage embarrassé, et je doute qu'il s'en soit tiré heureusement, en supposant une ellipse dont il développe ainsi l'explication : *Conversi ad eadem hominum qui fuerant in navibus quas submerserant, quique malis, antennis, tabulisve arreptis, per mare ferebantur.* Ce n'est point en supposant une ellipse, mais en établissant le sens des mots dans l'acception où ils ont été pris par l'auteur, qu'on parviendra à l'intelligence de ce passage. Il faut d'abord trouver ce que signifie *σκαφη νεων*. Ducker croit que c'est une périphrase qui ne signifie autre chose que *navis, vaisseaux*. J'ai eu d'abord là-dessus quelque scrupule, et je craignais que cette périphrase ne pût convenir qu'à la poésie. J'ai consulté M. Coray qui a levé mon doute par cette réponse. « Il me semble que quand les Grecs » mettent ensemble les deux mots *σκαφη νεων*, il n'y » a pas de périphrase, mais que le premier mot si- » gnifie le corps seul des vaisseaux, sans mâts, ni » voiles ni cordages, etc., tels qu'ils sont sur le chan- » tier, et tels qu'ils sont encore quand le sort du com- » bat les met hors d'état de naviguer. C'est dans ce » sens que ces mots sont pris dans Eschyle.

*υπερνωτο δ'η*

*σκαφη νεων, θαλασσα δ' ουκετ' ην μεν*

*ναυαγιων πληθονσα και φοιτου βροτων.*

Pers., v. 416, ed. Schültzi.

» Ομ

» On peut aussi se dispenser de chercher une pé-  
 » riphrase dans le passage du Rhæsus d'Euripide, και  
 » νεων πρησων σκαφη. V. 392. Ce sont les corps mêmes  
 » des vaisseaux que Rhæsus veut brûler, parce qu'il  
 » n'a pas de marine et qu'ils lui sont inutiles. Mais  
 » voici un endroit d'Hérodote qui décide la question  
 » d'une manière péremptoire. Il parle d'un combat  
 » naval des Athéniens avec les Perses. αι μιν δη δυο των  
 » ΝΕΩΝ οὕτω χειρωθησαι ἡ δευτερη, της ετρεπραρχει Φορμος,  
 » ανηρ Αθηναιος, φευγουσα, εξοκειλλει ες τας μεβολας του Πηνειου.  
 » και του μεν ΣΚΑΦΕΟΣ εκρατησαν οι βαρβαροι, των δε ανδρων,  
 » ω. N'est-il pas clair qu'Hérodote appelle ναυς les deux  
 » vaisseaux pris avec leurs équipages et tous leurs  
 » agrès, qu'il donne le même nom au troisième, ἡ δὲ  
 » τριτη, tandis qu'il était poursuivi, et qu'il l'appelle  
 » ensuite σκαφος, dès qu'échoué à l'embouchure du  
 » Pénée, il est abandonné par l'équipage et mis hors  
 » de combat » ?

Cette explication est confirmée par l'analogie de la langue. Tant qu'un vaisseau est sans agrès, ce n'est qu'une machine creuse, σκαφος, ainsi nommée du verbe σκαπῆν, creuser, parce que les premiers canots furent creusés dans un arbre comme ceux des sauvages : mais quand il est pourvu de ses agrès et monté de son équipage, il devient ναυς du verbe νειν, parce qu'il est en état de naviguer.

Mais il reste encore une difficulté dans le mot καταδυσαι. Peut-on, dans un combat qui dure encore, tirer du fond des eaux les bâtimens qu'on a submergés, pour les remorquer ? Il faut donc reconnaître que le verbe καταδυσαι ne signifie pas ici submerger, mais maltraiter, désagréer, mettre hors de combat. C'est ainsi que l'explique Suidas : καταδυσαιτες τας ναυς, παρα Θουκυδιδη, και επι του τρωσαιτες, ουχι δε επι του βασιλειταις. Cette

explication a été adoptée par Abresch. Le sens de ces différentes expressions bien établi, l'explication du passage devient facile : ουκ ἔλκει καταδυμενοι τα σκαφη των νεων ας καταδυσαι, κ. γ. λ.

PARAGR. LXVIII. Pag. 74, lig. 6. *Sans cela ils n'auraient pas.* Il y a seulement dans le texte : *car ils n'auraient pas.* C'est encore une de ces occasions où la particule γαρ suppose une idée précédente non exprimée. Voyez la note sur le parag. VIII.

PARAGR. LXIX. Pag. 76, lig. 1. *On vous regarde comme un peuple infailible ; etc.* κατ'ει ελεγεσθε ασφαεις ειναι. Les traducteurs latins expriment cela par *cauti et circumspecti*, ce qui me paraît bien faible. Le scholiaste me semble mieux rendre ici la force du mot ασφαεις par la périphrase εν ουδενι σφαλλομενοι.

MÊME PARAGR. Même pag., lig. 14. *En les combattant lorsqu'ils auront acquis bien plus de forces.* απρ πολλη δυνατοτερους αγωνιζομεναι. Valla a peut-être entendu ce passage comme moi : voici comment il traduit : *cum multo quam antea fortioribus dimicando.* Hudson, dans sa paraphrase, me paraît avoir mal saisi le sens de l'auteur : *certantes cum hostibus qui nunc longè sunt superiores quam antea fuerint.* Je crois que l'idée de Thucydide est que Lacédémone, en attendant les Athéniens, leur laissera le temps d'acquérir encore de bien plus grandes forces par les avantages qu'ils se procureront. Ce n'est pas le seul endroit où les traducteurs venus après Valla me paraissent avoir fait plus mal que lui en voulant le corriger.

PARAGR. LXX. Pag. 77, lig. 15. *Et combien, à tous égards ; ils différent de vous.* ὑμῶν και ας παρ διαφοριτας. Henri Estienne a rendu ces mots par *per omnia vobis præstantiores.* Hudson par *omnibus in rebus vobis longè superiores.* Ce n'était pas là l'idée qu'on avait des Athé-

niens dans le Péloponnèse, et la suite du discours fait connaître qu'il s'agit ici d'une différence marquée entre les deux peuples, et non de la supériorité reconnue des Athéniens. Le scholiaste avait bien entendu ce passage. Il semblait même avoir prévu le contre-sens des traducteurs latins, puisqu'il avertit que cette phrase, expliquée dans leur sens, ne serait propre qu'à détourner les Lacédémoniens de faire la guerre aux Athéniens.

PARAGR. LXXI. Pag. 79, lig. 9. *Vous ne croyez pas qu'il suffise*, etc. οἷομαι τῆς πούχιας οὐ τούτοις . . . ἀρκεῖν. Ce passage a tourmenté plusieurs interpretes. Æmil. Portus croyait qu'il fallait retrancher la particule négative οὐ. J'ai fini par suivre l'explication du scholiaste adoptée par Abresch et Gottleber.

PARAGR. LXXIII. Pag. 83, lig. 20. *Et comme n'ayant plus une force capable de se mesurer contre nous*, etc. ὡς οὐκ ἔστι αὐτῇ ὁμίας ἑαυτῆς τῆς δυναμείας. La traduction latine offre un sens bien différent de celui que j'ai donné à ce passage : *quia potentiam superiori partem non amplius habebat*. Thucydide entend, je crois, que les Perses, vaincus dans un combat naval à Salamine, ne se crurent plus capables de se mesurer contre les Grecs, quoiqu'ils qu'ils eussent encore une armée de terre innombrable : leur retraite fut un hommage qu'ils rendirent à la république d'Athènes qui avait fourni le plus grand nombre de vaisseaux, etc.

PARAGR. LXXV. Pag. 85, dernière lig. *Que les Grecs ne portent pas du moins tant d'envie*, etc. Au lieu d'ἀρχῆς τε, je lis ἀρχῆς γι avec plusieurs Mss., et je ne fais pas dépendre le mot ἀρχῆς de ἐνθα, mais de ἐπιφθορίας διακισσώλας ; c'est ainsi que l'a entendu le scholiaste μὴ ἐπιφθορίαις τῆς ἀρχῆς. La particule γι n'est pas oisive, comme on l'a cru long-temps. Elle restreint le

sens de la phrase et se traduit par *saltem*, du moins. Je ne répéterais pas ici ce qui a déjà été dit tant de fois par des savans critiques sur la propriété de cette particule, si je ne voyais pas qu'elle est encore ignorée par des hommes qui ont une connaissance assez étendue de la langue grecque, et que cette ignorance les entraîne à des contresens.

PARAGR. LXXVIII. Pag. 90, lig. 25. *Les dieux vengeurs du parjure*, θεοὺς τοὺς ὀρκίους. Cela est mal rendu dans la traduction latine : *Deos fœderum ac jurisjurandi prasides*. Ce ne sont pas les dieux qui ont présidé au traité conclu entre les Lacédémoniens et les Athéniens, mais les dieux qui punissent le parjure.

Νοὺ δ' ὈΡΚΙΟΝ σοι ΖΗΝΑ, καὶ αἰδῶν χύτοις  
οὐ μὲν.

*Jovem jurisjurandi vindicem et solum terræ testor.*

Vid. Valckenâer. Not. ad versum 1027 Hippolyti.

PARAGR. LXXXIV. P. 96, lig. 6. *Le bel ordre de notre constitution nous rend également propres*, etc. Le scholiaste trouve cet endroit obscur. M. Coray me paraît en avoir éclairci les ténèbres avec beaucoup de sagacité. « L'obscurité de ce passage, dit-il, vient » en partie de ce que Thucydide, au lieu de répéter » les mêmes mots, en a employé les synonymes. Ainsi » εὐκοσμον est le synonyme de σωφροσύνη, et αἰδώς celui » d'αἰσχυνή, comme εὐψυχία se rapporte à πολεμικαί. D'a- » près cela, arrangeant cette période comme s'il eût » dit : πολεμικοὶ δὲ καὶ εὐβουλοὶ διὰ τὸ ἘΥΚΟΣΜΟΝ γιγνομεθα, » τὸ μὲν ὅτι ΑἰΔΩΣ ΕΥΚΟΣΜΙΑΣ (c. à. d. σωφροσύνης) με- » τεχῆν, ΑἰΔΟΥΣ (c. à. d. αἰσχυνῆς) δὲ εὐψυχία, κ. τ. λ. » Déterminons maintenant le sens d'αἰδώς ou αἰσχυνή. Ce » mot ne signifie en général que honte, pudeur. Mais » Thucydide l'emploie d'une manière spéciale pour la

» honte de la lâcheté, celle d'avoir quitté son poste à  
 » la guerre, et par conséquent pour *bravoure*. En voici  
 » des exemples. Périclès, pour encourager les Athéniens  
 » à la guerre, leur rappelle que leurs ancêtres n'avaient  
 » conduit la république à ce point de grandeur que parce  
 » qu'ils étaient assez hardis pour exécuter tout ce qu'ils  
 » croyaient devoir faire, et qu'ils *avaient de la honte*  
 » à la guerre, c'est-à-dire, *parce qu'ils rougissaient d'y*  
 » *prendre la fuite.* και εν τοις εργοις αισχυνομενοι. Liv. II,  
 » ch. XLIII. Je traduis ces derniers mots par *quos in*  
 » *ipsis certaminibus pudebat fugere*, et non comme le  
 » traducteur latin : *in ipsis rebus grendis.* εργον, dans  
 » Thucydide, est ce que vous appelez dans votre lan-  
 » gue *action*, dans le sens de *bataille, combat*. Brásidas  
 » voulant aussi encourager ses soldats, leur dit : «  
 » μισατε ει'αι του καλως πολεμει, το ιδελειν και το αισχυνεσθαι,  
 » l. V, ch. IX. Ces exemples suffisent pour détermi-  
 » ner le sens d'αιδως ou d'αισχυνη dans ce passage. Quant  
 » à la synonymie d'ευκοσμοι et de σωφροσυνη, je me con-  
 » tenterai de citer cette maxime conservée par Diogène  
 » Laërce dans la vie de Zenon, pag. 514 de l'édit. de  
 » Henr. Estienne, 1594 : ιπονται δε τη μεν φρονησει ευβου-  
 » λια και συιεις, τη δε σωφροσυνη ευταξια και κοσμιότης. Le  
 » scholiaste a très-bien senti la source de l'obscurité  
 » qui couvre ce passage : mais ensuite, il s'est tel-  
 » lement embrouillé lui-même en le paraphrasant,  
 » qu'on ne sait plus ce qu'il veut dire. Le vers d'Ho-  
 » mere qu'il cite à la fin tend bien à confirmer mon  
 » explication. Αιδουμένων δ' ανδρων πλεονες σροι ηι πεφαιται. J'ai  
 » un doute sur ce qui suit immédiatement dans Thu-  
 » cydide : ευβουλοι δε κ. 7. λ. Ce mot *καλεποτητι* ne pour-  
 » rait-il pas se rapporter à *αηκουστειν*, dans le sens de  
 » *αηκουσσειν μετα* ou *υπο γαλεποτητις* ? Ce serait une inver-  
 » sion à la maniere de Thucydide, et il faudrait alors

» traduire : *élevés d'une manière trop modeste*, (ou *trop sage*) pour être difficiles à gouverner par les lois, ou pour nous révolter contre les lois. χαλεπαι φύσεις ἀρξαι, liv. VII, ch. XIV, sont des caractères difficiles à gouverner ».

PARAGR. LXXXV. Pag. 97, lig. 2. *Le courage de lutter contre la nécessité même.* ἐσθλὸς ἐν τοῖς ἀναγκαιότατοις παίδευεται. Pour être sûr de bien rendre cette phrase, il faudrait pouvoir fixer avec précision le sens dans lequel l'auteur a pris le mot ἀναγκαιότατα. Valla traduit qui in rebus necessariis maxime eruditur. Qu'est-ce que c'est que *res necessariae*? Hudson écrit qui in maxima necessitate eruditur. Ces deux traducteurs ont représenté en latin les mots grecs; mais quel sens leur donnaient-ils? L'un des scholiastes explique ἐν τοῖς ἀναγκαιότατοις par παρὰ τοὺς ἀναγκαιότατους, ce qui ne s'éloigne pas de ma traduction. Les anciens entendaient souvent par *nécessité* les coups inévitables du sort, ces événemens qu'on ne peut repousser et auxquels il faut se soumettre : c'est dans ce sens que je l'entends ici. Eschyle dit que la nécessité est gouvernée par les Parques et les Erinnyes, et qu'elle est plus puissante que Jupiter lui-même. *Prometh.*, v. 515 et seqq.

PARAGR. LXXXVI. Pag. 98, lig. 11. *D'autres ont de l'argent*, etc. Dans les éditions, on lit πολλά, beaucoup d'argent. Mais ce mot ne se trouve pas dans plusieurs Mss., et il me semble qu'il est inutile. Quand on dit qu'une nation a de l'argent, cela signifie qu'elle en a beaucoup.

PARAGR. XCV. P. 108, lig. 26. *Semblait manifeste.* καὶ εἶδοκε σαφέστατον εἶναι. Mais à qui le semblait-il? Était-ce aux Lacédémoniens? Ils auraient sévèrement puni Pausanias. Je croirai donc que Thucydide rapporte ici ce qui lui semblait manifeste à lui-même, et peut-

être à beaucoup d'autres. C'est le sentiment du scholiaste.

PARAGR. XCVII. Pag. 110, lig. 22. *C'est en montrant la manière*, etc. Voici comment j'explique ce passage : το αποδίδαι οὐ τριτὴ ἡ ἀρχὴ τῶν Ἀθηναίων ἐγένετο, εἶπε ἀποδίδειν τῆσδε τῆς ἀρχῆς. Je crois que les deux dernières phrases de ce paragraphe ont été mal rendues par les traducteurs latins.

PARAGR. CIII. Pag. 116, lig. 10. *C'est principalement de cette époque*, etc. Le scholiaste explique ἀπο τοῦδε par τοῦ τριτοῦ. Je ne vois pas ce qui peut empêcher d'entendre τοῦδε χρόνου.

PARAGR. CV. Pag. 118, lig. 22. *Les Athéniens sortirent en armes*, etc. Les commentateurs voudraient lire ἐκβοηθισάντες au lieu d'ἐκβοήσαντες, parce qu'ils sentent qu'il faut expliquer ce mot par *sortant au secours*, *sortant au combat*. Cependant le scholiaste a lu comme portent les éditions et la plupart des Mss. Mais, sans changer cette leçon, on peut l'expliquer par *sortant au combat*. βοή qui signifie *clamor*, signifie aussi *pugna*, parce que les anciens avaient coutume de commencer les actions en poussant de grands cris : ainsi ἐκβοῆσαι peut s'expliquer par *exire ad pugnandum*. βοὴν ἀγαθὴν Μενέλαος ne signifie pas, dans Homère, que Ménélas avait une bonne voix, mais qu'il était habile aux combats.

PARAGR. CVIII. Pag. 121, lig. 14. *Les ayant battus à Œnophytes*, ἐν Οἰνοφύτοις. Rhodoman, traducteur et éditeur de Diodore de Sicile, a écrit *in vinetis*, (dans des vignobles). Mais le scholiaste de Thucydide dit expressément qu'Œnophytes est un endroit de la Bœotie : Οἰνοφύται, χωρίον τῆς Βοιωτίας.

MÊME PARAGR. Même pag., lig. 22. *Et se taxerent à un tribut pour l'avenir*. φοροῦν τι ταξάμενοι ἢ τοῦ παρ' ἡμῶν χρό-



III. Observons, en passant, que nos mots français *taxe*, *taxer*, viennent du futur du verbe *τασσω*, et passons à la version latine de cet endroit : *et imperatum tributum in posterum penderent*. Cette traduction, sans être infidèle, n'est pas assez précise. Il fallait dire : *et sibi ipsis, in posterum, tributum imponerent*. Telle est la force du verbe appelé moyen. Elle a été bien établie par Kuster dans son livre *de verbo medio*. Elle consiste à faire réfléchir l'action sur celui qui en est l'auteur. Lennep l'a bien définie : *për quam nimirum ipsi à nobis aliquid pati intelligimur, vel etiam ab altero, nostro jussu et voluntate* (1). Cette propriété est plus étendue que celle de nos verbes réfléchis. Il suffit, pour employer le verbe moyen, que l'action ait un retour sur celui qui la fait. Ainsi *διδασκειν* signifie *enseigner*, instruire ; mais on le trouve aussi dans le sens de *faire instruire un autre*, pour tirer soi-même parti de son instruction. Strepsiade dit à son fils dans Aristophane, *je t'ai fait instruire*, *εδιδάξαμην μεντις σέ*, Nub., v. 1338, parce que c'était pour son propre intérêt qu'il lui faisait donner de l'instruction.

J'ai dit le verbe appelé moyen, et non le verbe moyen, parce que cette classe de verbes n'a pas d'existence réelle. Il faut seulement dire que certains temps de certains verbes se prennent quelquefois dans une signification moyenne entre l'active et la passive, suivant laquelle celui qui fait l'action en supporte lui-même l'effet. Ainsi quand je m'habille, c'est moi qui fais l'action, et c'est encore moi qui en supporte l'effet.

---

(1) Cette définition ne permet pas de confondre, avec les verbes moyens, les verbes *déponens* à qui manque la forme active, et les verbes qui, sous la forme passive, sont pris souvent dans la signification active.

On a donc tort de dire que τυπλομαι, τυπλομην sont un présent, un imparfait moyens, quoiqu'il ait plu aux grammairiens, après en avoir fait, avec raison, un présent et un imparfait passifs, de les répéter pour en faire les mêmes temps des verbes qu'ils ont appelés moyens. Il faudrait dire seulement que ces mots peuvent quelquefois prendre une signification moyenne et exprimer qu'on se frappe, et qu'on se frappait soi-même.

Le prétérit τυπτε n'est pas davantage un passé moyen. C'est un prétérit actif du verbe inusité τυπω.. Il se forme en changeant l'ω du présent en α, formation semblable à celle de quantité d'autres prétérits qu'on ne s'est pas avisé d'appeler moyens. Il est actif par sa forme et par sa signification, et les grammairiens, au lieu de l'ériger en prétérit moyen, en auraient pu faire, avec plus de raison, un second prétérit actif, comme ils ont fait des seconds aoristes et des seconds futurs.

L'aoriste τυπταμην, passif dans sa forme, est plus particulièrement affecté à la signification moyenne, quoiqu'on ne puisse dire qu'il y soit exclusivement consacré.

Le futur τυπομαι est un vrai futur passif, et souvent il est employé comme tel, quoiqu'il le soit aussi dans le sens moyen. Plusieurs verbes n'ont pas d'autres futurs passifs, et même, lorsqu'ils en ont d'autres, ce prétendu futur moyen garde encore souvent sa signification passive. Thucydide se plaît à l'employer dans cette acception, comme l'a observé Ducker dans sa note sur le mot διαπολεμησόμενον du l. VII, ch. XXVI.

Quant au futur τυπομαι, il semble que ce soit une mauvaise plaisanterie de l'avoir rejeté dans la classe des futurs moyens. Il est à chaque instant employé par les Attiques comme futur passif, et n'est qu'une

contraction de ce qu'on appelle futur passif ionique. Voyez la note sur le paragr. XLIV du liv. II. Il est d'ailleurs susceptible, comme le présent passif, de prendre une signification moyenne.

Loin que la propriété d'exprimer une action réfléchie vers son auteur soit exclusivement attachée aux verbes qu'on appelle moyens, elle se remarque souvent dans des verbes actifs et passifs. Il n'est pas rare que le prétérit passif soit pris dans cette acception. καὶ οὐχ ὅς τις ἐσθιῖν, ἔχων ἃ κατεσθρῆται, μέλει ἐπὶ τούτων. Demosth. Phil. I. 4. κατεσθρῆται est ici pour κατεσθρεψατο, ou κατεσθριψι ἑαυτῷ.

On pourrait multiplier les exemples des aoristes passifs pris dans le sens moyen par Thucydide. ἐς Κυρήνην διασωθῆσαν. L. I, ch. cx. *Ils se sauverent à Cyrene.* καὶ διατῶ ορεὺς κομισθέντες, l. VIII, ch. cx. *Et s'étant portés par la montagne.* καὶ ἐλπίδα εἶναι ἐπιχθονίας ἐκπίσειν ἀφ' ἧς, l. III, ch. iij. *Et qu'il y avait espérance, en se hâtant, de tomber à l'improviste sur les Mitylénien.*

Σωθῆσομαι, futur passif, est pris dans la signification moyenne par Aristophane, Nub. v. 77. *Je me sauverai moi-même, mea ipsius opera me salvabo.*

Les verbes actifs ne sont pas moins capables que les passifs, de se prêter à une signification moyenne. Ἐπιίγειν signifie hâter, presser; ἐπιίγεσθαι, dans la signification moyenne, se hâter. ὥσπερ τι δεινὸν ἀγγέλον ἐπιίγεται. Aristoph. Acharn., v. 1070. Mais Euripide se sert de l'actif dans la même acception. ἐπιίγ', ἐπιίγει, θυγάτηρ. Phœn., v. 1285.

Thucydide emploie le verbe τριπύειν dans le sens moyen, au lieu de τριπιδῆναι. Livre III, chapitre xxxix.

Théognis a fait usage de πύειν au lieu de πιδῆσθαι ou πιδῆναι ἑαυτῷ,

χρησιν φεύγοντες και εις βαθυκητιας πονταν  
ρίπην.

Βαλλειν, επιβαλλειν sont pris souvent pour βαλλειν ιαντας ou ιαντους, se jeter sur, attaquer..

Mander quelqu'un, l'envoyer chercher, est une action dont l'effet retourne vers son auteur : aussi s'exprime-t-elle ordinairement par le passif pris dans une signification moyenne. Thucydide l'a quelquefois employé : mais il a fait aussi quelquefois usage du verbe actif dans le même sens : ὅσῳ μᾶλλον μετιπαραμύχων. L. VII, ch. XLII.

C'en est assez pour prouver qu'il n'existe pas de verbes moyens proprement dits, et qu'il ne suffit pas de s'attacher à la forme des verbes pour reconnaître s'ils ne sont pas employés dans la signification moyenne.

V. Kuster, de *Verbo Medio*. V. aussi Lennep, de *Analogia Linguae Graecae*, ch. VIII, et *Animadversiones Scheidii*, p. 432.

PARAGR. CXVIII. Pag. 131, lig. 15. Qu'en combattant de toutes leurs forces. Le texte porte κατεκρατος πολεμουσι. Les traducteurs latins ont rapporté κατεκρατος au participe πολεμουσι. Le scholiaste le rapporte à νικην εισεσθαι. Ce qui peut faire douter qu'il ait eu raison, c'est que Thucydide dit, l. IV, par. 23, κατεκρατος επολεμιστο. On dit κατεκρατος ιδειν πολιν, prendre une place de vive force.

PARAGR. CXX. Pag. 132, lig. 8. Car il faut que ceux qui jouissent, etc. Voilà encore une de ces phrases qui commencent par la particule γαρ et qui supposent une proposition antérieure, qu'il faut suppléer. C'est ce que nous avons fait par ces mots : Ils ont rempli ce que nous devions attendre d'eux. Au reste, il y a dans cette phrase une relation entre le verbe προσηκουσιν et le verbe προσηκουσιν. Comme ceux qui commandent

A a ij

sont les premiers à recevoir des honneurs, *πρῶτοι*, ils doivent être aussi les premiers à considérer l'intérêt général, *προσκοπιῖ*.

PARAGR. CXXX. Pag. 147, lig. 5. *Il était d'une humeur si hautaine*, etc. Je vais transcrire ici la note que M. Coray avait écrite sur ce passage, et qu'il a bien voulu me communiquer. « Thucydide en parlant » du faste asiatique qu'affectait Pausanias, dit : καὶ » τῇ ὀργῇ οὕτω κατέσθη εἰ πάντας, κ. 7. λ. Le traducteur latin rend ce passage, et *iracundia adeo gravi in omnes pariter utebatur, ut ad eum nullus posset accedere*. » ὀργῇ, dans cet endroit, comme dans beaucoup » d'autres, signifie *les mœurs, la conduite, le moral de l'homme*. Ainsi le sens est : *Sa conduite était si » dure et si insolente*, etc. J'ai observé que les traducteurs ont commis la même faute sur le mot ὀργῇ dans beaucoup d'autres occasions. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que Cicéron lui-même se soit trompé sur la signification de ce mot dans ses Tusculanes, l. 3, ch. xxxi, en traduisant ces vers d'Eschyle, Prometh., v. 378.

Οὐκ οὖν, Προμηθεῦ, πύπτῃ γινώσκεις, ὅτι  
ὀργῆς νοσησῆς εἶσι καὶ τοὶ λόγοι.

*Atqui, Prometheu, te hoc tenere existimo  
Mederi posse rationem iracundiæ.*

» La preuve qu'Eschyle a entendu par ὀργῆς non pas » une passion particulière, telle que la colère, mais » la partie morale de l'homme, l'âme même (τῇ ψυχῇ), » source de toutes les passions, c'est que dans le second vers cité par Plutarque, Consol. ad Apollon., p. 102, et par Eustathe, dans les Commentaires sur l'Iliade 6. 696, au lieu d'ὀργῆς, il y a ψυχῆς. Certainement cette variante n'est qu'une glose intro-

\* duite par quelque copiste dans le texte que Plutarque  
 \* et Eustathe avaient sous les yeux ; mais cette glose  
 \* donnait une explication juste du texte. Enfin , Iso-  
 \* crate, en employant la pensée d'Eschyle, et voulant  
 \* peut-être s'expliquer plus clairement, emploie le  
 \* mot ψυχῆς dans l'oraison de *Pace*, t. II, p. 196, ed.  
 \* de l'A. Auger : *ταῖς δὲ ψυχαῖς ταῖς νοουσαῖς . . . . οὐδὲν*  
 \* *ἔστιν ἄλλο φαρμάκον πλὴν λόγος* ».

Ce contresens relevé par M. Coray n'est pas le seul  
 qu'ait commis Cicéron en traduisant des auteurs grecs.  
 En voici trois observés par Muret, *Variar. Lect.*,  
 l. VIII, c. XVI, que l'orateur romain a commis en  
 trois vers ; et l'endroit était peu difficile.

*Οὐκ ἔστιν οὐδὲν θένον, ὡδ' εἴπειν ἔστι,*  
*Οὐδὲ πῦδος, οὐδὲ ζυμφορα θελάτης,*  
*Ἡς οὐκ ἀν' ἀραιῇ ἀχθοῖ ἀνθρώπων φύσις.*

Eurip., *Orest.*, v. 1.

Voici la traduction de Cicéron :

*Neque tam terribilis ulla fando oratio est ,*  
*Neque fors, neque ira cœlitum invectum malum,*  
*Quod non natura humana patiendo ferat.*

Et voici la traduction de Muret, qui pourrait être  
 encore plus précise : *Nihil, ut uno verbo eloquar, di-*  
*rum ac terribile est, neque morbus, neque a diis invecta*  
*calamitas, cujus gravitati hominum natura et conditio*  
*exposita non sit.*

Cornelius Nepos a traduit de Thucydide la lettre  
 de Thémistocle au roi de Perse : l. I, par. 137, et  
 il n'a pas entendu ce que son auteur y disait lui-même  
 en parenthèse : *γραφας τῇ πικρῇ Σαλαμῖνι προαγγελοῦν τῆς*  
*αἰσχροπραξίας, καὶ τῇ τῶν γεφυρῶν ἢ ψευδῶς προσεπιμαρτυροῦν,*  
*δὲ αὐτῶν, ὡς διαλυσιν.* Voici ce qu'il fait dire à Thucy-  
 dide ou plutôt à Thémistocle ; car il a mis ces pa-

roles de l'historien dans la bouche du général : *Nam cum in Asiam reverti nollet , praelio apud Salamina facto , litteris eum certiores feci id agi , ut pons quem in Hellesponto fecerat , dissolveretur atque ab hostibus circumiretur : quo nuntio , ille periculo est liberatus.* Il n'y a dans cette paraphrase rien de ce que dit l'auteur. Mais une ligne plus bas , Nepos fait encore un contresens quoiqu'il n'y ait dans le texte aucune difficulté. Il traduit *παρίμι διωκομενος ὑπὸ τῶν Ἑλλήνων δὲ τὴν σὴν φάλαγξ* , par *Nunc autem ad te confugi , exagitatus à cuncta Gracia , tuam petens amicitiam* , au lieu de *propter tuam amicitiam* , ou *quia tibi sum amicus*.

Des savans ont relevé plusieurs contresens dans lesquels Pline est tombé en traduisant du grec.

Cependant Cicéron , Nepos , Pline , élevés à Athènes , devaient savoir aussi bien le grec que les Athéniens instruits : mais la langue des Athéniens du temps de Cicéron et de Pline , n'était plus celle d'Eschyle , de Thucydide , d'Euripide. Ce n'était que par une étude particulière que les Grecs entendaient ces auteurs ; déjà on les commentait , on en chargeait les interlignes de gloses , et les marges de scholies. Le style même de Diodore de Sicile , de Denys d'Halycarnasse , n'était pas , je crois , la langue usitée de leur temps , mais une imitation des anciens. C'est de cette imitation qu'est né le dialecte commun qu'adoptaient tous les écrivains , et qu'on ne parlait nulle part. Si l'on nous avait conservé une conversation tenue en Grèce du temps d'Auguste ou des Antonins , nous serions peut-être bien étonnés d'y trouver de grands rapports avec le grec vulgaire d'aujourd'hui.

On trouve dans Diodore de Sicile la preuve des changemens rapides qu'éprouvait la langue grecque , changemens assez considérables pour rendre difficile l'intel-

ligence des écrits qui avaient quelque ancienneté. Dioclès donna des loix à Syracuse peu après l'an 412 avant l'ère vulgaire. Sous le second Hiéron qui commença son regne l'an 275 avant cette ère, Polydore, qui donna de nouvelles loix aux Syracusains, fut moins regardé comme un législateur, que comme un interprète des loix de Dioclès qui étaient devenues difficiles à entendre. On en dit autant de Céphalus, législateur de Syracuse sous Timoléon vers 342 ans avant notre ère. Ainsi en 70 ans le style de Dioclès avait assez vieilli pour avoir besoin d'être interprété. L. XIII, p. 163, edit. Rhodmani.

PARAGR. CXXXIII. Pag. 151, lig. 4. *Qu'il ne l'avait jamais trahi*, etc. παραβαλεσθαι, το εξαπατησαι, ατινυειδης α ούτω. Suidas. Cette phrase pourrait bien être copiée du dictionnaire qu'avait composé sur Thucydide Evagoras de Linde. Il se trouve dans les scholies sur notre auteur bien des gloses semblables, qui sont peut-être sorties de la même source. Avec le secours de Suidas et des scholies, on rétablirait peut-être presque en entier l'ouvrage d'Evagoras. Ces dictionnaires sur des auteurs particuliers étaient fort courts, comme on le voit par celui de Timée sur Platon.

PARAGR. CXXXVIII. Pag. 158, lig. 8. *Il excellait à s'expliquer sans préparation*, etc. αυτοσχεδιαζειν, στοιμωις λεγειν. Schol. Ce pourrait bien être encore un article du dictionnaire d'Evagoras.

MEME PARAGR. Pag. 159, lig. 6. *Les deux hommes de leur temps qui jetterent le plus grand éclat*. λαμπροτατους me semble bien faiblement exprimé par le *Græcorum nobilissimi* des traducteurs latins.

PARAGR. CXLI. Pag. 163, lig. 18. *De ne céder à aucune condition*. προφασις est le discours qu'on met en avant, ce que les Latins et les Français expriment



par *prætextus*, *prétexte*. Mais il s'agit ici des propositions que mettent en avant les Lacédémoniens. Comme souvent Thucydide n'emploie pas les mots dans l'acception la plus commune, la phrase doit en déterminer le sens.

MÊME PARAGR. Pag. 164, lig. 12. *Les richesses soutiennent mieux la guerre.* ἀνιχουσι, βαρλαζουσι, αυξανουσι. Schol.

PARAGR. CXLII. Pag. 168, lig. 18. *Vous n'avez point encore porté cet art à la perfection.* οὐδε γὰρ ὑμεῖς. . . ἐξεργασθε τω. On peut remarquer ici une des propriétés de la préposition ἐξ dans la composition des verbes, qui est d'exprimer la perfection de l'action. Ainsi ἐργαζομαι signifie *faire*, *opérer*, et ἐξεργαζομαι, *terminer l'opération*, *la porter à la dernière perfection*. Cette observation a échappé à des savans du premier ordre dans la critique qu'ils ont faite d'un passage de Lucien. C'est au treizième dialogue des morts entre Annibal, Alexandre, Minos et Scipion. « La seule chose que » j'aie gagné ici, ô Minos, fait dire Lucien au général carthaginois, c'est de m'être assez perfectionné » dans la langue grecque, pour que, même dans cette » partie, Alexandre ne puisse l'emporter sur moi » : ἐν μὲν ταῦτοι, ὦ Μίνως, ἀγαμην ὅτι ἐν ταῦτα καὶ τὴν ἑλλάδα φωνῇ ΕΞΕΜΑΘΟΝ, ὥστε οὐδε ταύτη πλεον ὄντες ἐνεγκαιτο μου. Tous les commentateurs ont relevé ce passage, comme si Lucien se fût seulement servi du mot μαθόν, *j'ai appris*, et non d'ἐξεμαθόν, *j'ai appris entièrement, parfaitement*. Grævius prouve, par l'autorité de Cornelius Nepos, qu'Annibal, avant de descendre aux enfers, avait su le grec, et qu'il avait même composé des livres en cette langue. Solanus (du Soul) rapporte sur la même autorité qu'il avait eu pour maître Sosilus. Le très-savant Hemsterhuis observe que le commerce

avec

avec des Grecs et les Sioniens, avait rendu la langue grecque familière à Carthage, et qui Antibal ne pouvait ignorer cette langue, lui qui chercha un asyle auprès d'Antiochus, qui sollicita de prêter des conseils, et qui assistait quelquefois aux discussions des sages, sans doute, ne ne peut nier qu'Antibal n'eût su le grec; mais croira-t-on qu'il ne l'ait pas su mieux bien qu'Alexandre, prince grec, ami des lettres, et nourri de la lecture d'Homère et des leçons d'Aristote? Ce ne fut qu'après sa mort, qu'il apprit assez parfaitement cette langue, pour ne pas avoir de d'être vaincu, même dans cette partie, par Alexandre.

PARAGR. CXLIV. Pag. 170, lig. 3. Ces deux conditions ne sont pas interdites par le traité. *οὐτε γὰρ κενὸν καλοῦν ἐν τῷ σπονδαῖς, οὐτε τοῦτο.* L'actif *καλοῦν* est pris ici pour le passif *κατανοῦν*. Des exemples semblables ne sont pas rares.

*οὐ γὰρ ἐπὶ τῷ σπονδαῖς, οὐτε τοῦτο.* Ibid., v. 1767.  
*οὐ γὰρ ἐπὶ τῷ σπονδαῖς, οὐτε τοῦτο.* Ibid., v. 1767.  
 Soph., Oedip. Col., v. 1672.  
 Ibid., v. 1767.

*ὁ διδύμα τικίων ἀριστοῦ,*  
*τὸ φερον ἐκ θεῶν, καλὸς*  
*χρὴ φερον.*  
 Ibid., v. 1767.  
 φερον pour φερόμενον.

*τὸ γὰρ βαλόντι ἐπὶ τῷ σπονδαῖς, οὐτε τοῦτο.*  
*Ἰσχυρὸν πρὸς τὸν σπονδαῖς.*  
 Soph., Trach., v. 727.

*βαλόντι* pour *βαλόμενον*.  
*Ἰσχυρὸν πρὸς τὸν σπονδαῖς, οὐτε τοῦτο.*  
 Callim.: hymn. in Jovem, l. 54.

ετραφει pour ετραφης. V. la note de Henri Estienne et celle d'Ernesti. Callim., éd. de Leyde 1761, p. 22. Thucydide a déjà dit, par. CXXXVIII, en parlant de Themistocle, αξις θαυμασαι pour θαυματοδυνος. Sophocle s'exprime de même : θαυματον μεν κεια. *Œdip.*, Tyr., V. 777. Dans cette même tragédie il emploie le verbe actif κειω dans un sens passif.

ο δε θαυω  
κειωται κατω δη γης. V. 986.

Et ensuite dans un sens actif :

οιμαι γαρ ον' αι Ισθροι, ουτε φασιν αι  
νικαι καθαρχω τηνδε την σιγην, οσα  
κειωται. V. 1250.

Cette sorte d'indifférence de l'emploi de l'actif ou du passif doit sembler d'abord fort étrange. C'est comme si un Français disait *j'aime*, pour faire entendre qu'il est aimé, et *je suis aimé* pour exprimer qu'il aime. Pour rendre raison de cet usage, il faut remonter à l'origine de la terminaison des verbes grecs. Nous prendrons la terminaison en *μι* qui est la plus ancienne.

La langue, dans un premier état de rudesse et de barbarie, remonte à des temps plus anciens que les terminaisons des différentes classes de mots. Ainsi la syllabe *τυπ*, qui est la première de *τυπω*, a seule exprimé originairement l'action de *frapper*.

On a dans la suite ajouté des terminaisons différentes pour distinguer les personnes, les nombres, les temps, etc. Le verbe *être*, qui exprime l'existence, a été le premier inventé, parce qu'il est le plus nécessaire, et qu'il peut même suppléer à tous les autres en le joignant à des noms. Ainsi, quand

nous n'aurions pas d'autres verbes, nous nous ferions bien entendre, en disant *je suis aimant, frappant, marchant*, au lieu de *j'aime, je frappe, je marche*.

Aussi les Grecs n'ont-ils fait d'abord qu'ajouter ce verbe aux syllabes qui exprimaient une action quelconque. A la syllabe *τυτ*, ils ont ajouté *εμι, εμς, ημι, εμαι, ομαι*, toutes expressions qui signifiaient *je suis*, et qui, n'ayant qu'une même signification, ne pouvaient pas donner aux syllabes auxquelles on les unissait une signification plutôt active que passive, ou passive plutôt qu'active. En effet, *εμαι, ομαι*, ne sont pas autre chose pour la signification qu'*εμι, εμς*, etc. Il n'y a de différence que dans la forme. On en a la preuve : car la trace du présent *εμαι* inusité, nous reste encore dans le passé *ημην* et dans le futur *εσομαι* : la seconde personne du présent *ει*, n'est pas celle d'*εμς* mais d'*εμαι* ou *ομαι*, comme *οει* est la seconde personne d'*οιμαι*. La seconde personne d'*εω* est peu usité. La seconde personne d'*εμς* serait *ε*, et depuis l'invention des voyelles longues *η*, qui se trouve dans la langue latine *es*, et dans la langue grecque poétique ou archaïque *εσσι*.

Les anciens Grecs ont procédé de même pour le passé. Ils n'ont fait qu'ajouter aux syllabes qui exprimaient l'action, le passé du verbe *être*, *ην* ou *ημην* ou plutôt *ει*, ou *εμιν*, car on n'avait point encore de voyelles longues. Ainsi on a dit au présent *τιδεμι, τιδεμαι*, et au passé *ετιδεν, ετιδεμιν*, ou même sans redoublement *εμιν, εμιν*, *ειν, εδιν*.

Mais puisque les terminaisons *εμι* ou *ημι, εμαι, ομαι*, *ην*, *εμιν* ou *ημιν*, n'étaient autre chose que le présent ou le passé du verbe *être*, les mots *τυτεμι, τυτημι, τυτεμαι, τυτομαι*, ont dû signifier d'abord indistinctement *je suis frappant et frappé*, sans que ces deux signifi-

cations fussent autrement indiquées que par la circonstance, ou par la suite de la phrase. L'usage a attaché, avec le temps, la terminaison en *μι* à l'acceptation active, et celle en *μαι* à l'acceptation passive. Mais il est resté des traces de l'usage primitif, sur-tout dans les poètes, qui ont toujours pris plaisir à parer leur style d'un vernis d'antiquité.

La syllabe *μι*, marquant le passé du verbe *être*, a été affectée à la signification active dans les verbes en *μι*, *τιμι*, *ετιμι*. Mais, dans les autres verbes, cette même terminaison a été appliquée à la signification passive. Ainsi *ετιμι*, passé originnaire du verbe *τιμι*, *ετιμι*, passé originnaire du verbe *ετιμι*, sont devenus des passés de la voix passive.

Le second aoriste passif des grammairiens est employé par Aristophane dans une signification moyenne; c'est-à-dire, réfléchi. *ἄνθρωπος ὁ πρὸς τὸν ὀφθαλμὸν ἑαυτοῦ*. Néb. 24. *Utinam mihi esset conspectum oculum la-*  
*pidis*. Voyez, sur ce qu'on appelle des aoristes passifs, Boetius, de *Analogia Linguae Graecae*. Pp. 56 et seqq.

L'origine de la terminaison en *μι* vient de ce qu'on a employé le pronom *εγώ* au lieu du verbe *εἰμι*. *εγώ* a fait par contraction *εμ*, et par une seconde contraction qui appartient aux Attiques *αι*. Cette terminaison a conduit à changer en *μαι* celle en *μι*, et en *αι*, *τιαι*; celle en *αι*, *τιαι* ou *αι*, *τιαι*. La forme ancienne a été conservée dans les verbes en *μι* qui sont restés en assez petit nombre; mais qui seraient en très-grand nombre, si nous avions conservé des ouvrages du dialecte *ionien*.

# NOTES CRITIQUES

## SUR LE SECOND LIVRE

**P**ARAGR. VI. Pag. 178, lig. 26. Dès qu'on eut annoncé à Athènes, etc. *τὸν δ' Ἀθηναίων ἔφηται ὡς ἐν μηνί*. Dans cette phrase *αὐτοὺς* se réfère au *statist* atque des latins; aussi est que. C'est de que les traducteurs latins n'ont pas saisi, et ce qu'indique cependant la chaîne du discours. En suivant leur explication, Thucydide qui vient de dire qu'après l'exécution des prisonniers on fit partir un message pour Athènes, se répéterait ridiculement s'il ajoutait : « On annonça aussitôt à Athènes ce qu'a-voient fait les Platéens ».

PARAGR. VII. Pag. 179, lig. 26. Il fut ordonné dans l'Italie et dans la Sicile, etc. Tous les Mss. portent *ἐν τῇ Ἰταλίᾳ καὶ ἐν τῇ Σικελίᾳ*. Cependant Henri Estienne propose de lire *ἐν τῇ Ἰταλίᾳ* et d'entendre *ἐν τῇ Ἰταλίᾳ καὶ ἐν τῇ Σικελίᾳ* comme s'il y avait *ἐν τῇ Ἰταλίᾳ καὶ ἐν τῇ Σικελίᾳ*. Abrosch conserve la leçon ordinaire, parce que deux choses étaient ordonnées, de fournir des vaisseaux et de contribuer en argent. Gottleber trouve cela forcé, et je crois qu'il a raison. Il adopte, et il porte même dans le texte la leçon de quelques Mss. *ἐν τῇ Ἰταλίᾳ καὶ ἐν τῇ Σικελίᾳ* au lieu de *ἐν τῇ Ἰταλίᾳ καὶ ἐν τῇ Σικελίᾳ*, et il prend le gerbe *ἐν τῇ Ἰταλίᾳ καὶ ἐν τῇ Σικελίᾳ* dans un sens actif. Demys d'Halycarnasse observe que Thucydide aime à employer le passif pour l'actif. On en a deux exemples au liv. 2, pag. 120, *ἐν τῇ Ἰταλίᾳ καὶ ἐν τῇ Σικελίᾳ* pour *ἐν τῇ Ἰταλίᾳ καὶ ἐν τῇ Σικελίᾳ*. Voyez la note sur le Paragr. CXLII du liv. 2.

Dans le passage qui nous occupe, le mot *παταχθη* est un aoriste passif, pour parler comme les grammairiens. Or ces aoristes ne sont réellement que des imparfaits de verbes en *μι* : *παταχθη* est l'imparfait du verbe *παταχθαι* qu'on ne trouve plus que dans la forme voisine *τασσω* : *τυφθη* est l'imparfait de *τυφθαι* ; *τυτην*, de *τυτημι*. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si ces imparfaits, actifs dans leur origine, reprennent souvent la signification active. *Εἰ τὸν το ῥῆμα ἀλλὰ μὴ οὐτι δπλαχθαι εἶπεν*. Si j'ai dit ou non cette parole. Demosth., de Corona. V. Lennep, de *Analogia Lingua Graecae*. MEME PARAGR. Pag. 180, lig. 1<sup>re</sup>. *Ποῦρ δυναιτοὶς ἴσθις ποῦρ σὺν σὺν* pouvaient se fier, etc. *Καὶ τὰ τὰ ἀπὸ Πελοποννησίου καλλιστὰ ἔχοντα ἐπεσβέντο*... ὁρῶντες ὡς ἐφιστάμενοι τῷ... *ΒΕΒΑΙΩΣ* περιετὴν Πελοποννησίου καταπολεμούντες. Ce passage peché par la mauvaise ponctuation et par la construction grammaticale de deux participes ὁρῶντες et καταπολεμούντες qui se succèdent sans aucune liaison. Je crois qu'il faut le rétablir de cette manière : ὁρῶντες καὶ ἐφιστάμενοι τῷ... *ΒΕΒΑΙΩΣ*, ὡς περιετὴν καὶ τὰ... En restituant la particule *καὶ* que le copiste, trompé par la finale du mot *βεβαιως*, avait omise, et en rapportant l'adverbe *βεβαιως* au mot *φιλιω*, le sens est alors que les Athéniens envoyèrent des ambassadeurs chez tous les peuples circonvoisins de la Péloponнесе, pour voir si ils étaient des amis sûrs, *βεβαιως, φιλιω*, dans le dessein d'attaquer ce pays de tous les côtés à la fois. On trouve dans Thucydide : *φιλιως βεβαιως*, liv. IV, arch. xx. *φιλιω χάρι καὶ βεβαιω*, l. VII, c. LXXVII. *φιλιω βεβαιω*, l. III, c. x; et *καλως σφισα φιλιω*. (comme à ici *τοῖς φιλιω βεβαιω*). Et il est à remarquer que le scholiaste explique *καλως* par *βεβαιως*. p. M. CORAY. l. PARRISI. l. Pag. 184, lig. 9. Souvent une action naît de peu de chose. *Εξ ὧν* ce que j'entends comme

Abresch et Gottleber εὐλογησάμενος, mais ce que je n'explique pas comme eux par *celeriter*, *subito*, mais littéralement *ex parva occasione*.

PARAGR. XIII. Pag. 186, dernière ligne. *Pourrait être*, etc. πολλὰκις *sapè*, doit être pris ici dans le sens de *forte*. C'est dans ce sens que Virgile, imitateur des Grecs, emploie l'adverbe *sapè* dans ce vers :

Ac veluti magno in populo cum *sapè* coorta est  
Seditio.

Æn. I, v. 148. (Abresch.)

PARAGR. XV. Pag. 191, lig. 16. Devenue pour tous un centre commun, ou tous dépendaient de cette ville. C'est dans ce sens qu'il faut entendre ici le verbe *ἐκτελει*. L. IV, ch. LXXV, Χερσωνία de ἡ ἐς Ὀρχαμηνίαν. *ἐκτελει*. Charoneam quæ pendet ab Orchameno. Je crois que Valla a bien saisi le sens, quoiqu'il ne l'ait pas exprimé avec précision : *jam omnibus in ea ordinatis*. Sa phrase ne laisserait aucune équivoque s'il avait écrit : *omnibus jam in ea ordinatis civibus*. Am. Portus, dans sa paraphrase, s'est trop arrêté à la signification radicale du verbe *ἐκτελει* : *cum omnes in eam jam convenirent*, et *pecuniam ad usus publicos conferrent*. Gottleber a très-bien expliqué le passage en s'exprimant ainsi : *cum omnia* (*curiæ, magistratus in singulis urbibus*) *in eam urbem* (*Athenas*), *ad unum finem coirent, conjungerentur*.

MEME PARAGR. P. 192, lig. 15. Depuis les travaux qu'y ont fait les tyrans. Si l'on admettait la leçon *κελευσάντων* au lieu de *σκευασάντων*, il faudrait entendre que la fontaine reçut son nouveau nom par ordre des Pisistratides. Mais quel intérêt avaient-ils à changer le nom d'une fontaine? Il vaut donc mieux conserver la leçon *σκευασάντων*, et entendre que les tyrans firent



peuvent la source d'une construction en pierres, et en distribuerent les eaux en plusieurs canaux différens, ce qui lui fit donner son nouveau nom d'*Αντιόχεια*. Au reste, le mot *neuf* ne doit pas être pris ici à la rigueur, mais pour un nombre indéterminé; cette source se partageait en douze canaux.

PARAGR. XVI. Pag. 193, lig. 13. *Ils apportaient leurs établissemens.* *ἐπιλαβόντες τὰς κατοικίας.* Les interprètes latins me paraissent avoir plutôt travesti que rendu ce passage, en traduisant que les Athéniens avaient fait rapporter leurs meubles à la campagne : *supellectilem reportaverant*. Valla. *Quod supellectilem super refecissent.* Æm. Portus.

PARAGR. XVIII. Pag. 196, lig. 14. *Mais ne croyant pas qu'ils se tinssent dans Phléation, etc.* *οὐκ ᾔσταντο ἐπιμένειν αὐτοῖς τῇ Φιλαίᾳ.* Them. Magister au mot *ἐπιδίωμι* lit *μη κατοικησέτω*, et Wasse condamne cette leçon. Je désirerais, contre l'opinion de ce savant, qu'elle se trouvât dans d'autres Mss. En effet, Archidamus craignait que les Athéniens ne restassent plus dans leur état d'inactivité, s'ils voyaient une fois dévaster leur territoire : non amplius mansuros in pignora et torpore, *μη κατοικησέτω*, ita ut negligerent agorum suorum vastationem, *οὐκ ἐπιμένειν* κ. τ. λ.

PARAGR. XXI. Pag. 199, lig. 12. *Il se formait des groupes tumultueux.* *ἐξέλασθαι*, des rassemblemens, des pelotons, des groupes. Euripide les appelle aussi des *cercoles*.

*οὐκ ἐπιδίωμι*  
*ἐξέλασθαι* τ. ὅχι περὶ τὴν αὐτὴν ἑστίασιν.  
 Androm., v. 1088.

PARAGR. XXII. Pag. 200, lig. 17. *Ni ne permit de rassemblemens.* *ἐκκλησίας* τὴν αὐτὴν ἑστίασιν, *οὐδὲ ἐκκλησίαν ἐν ἑστίᾳ.* Je ne crois pas que *ἐκκλησίαν* puisse signifier autre chose

chose ici que ces groupes dont Thucydide vient de parler dans le chapitre précédent. Au l. III, c. XXVII, il donne le nom de *ξυλλογοί* à des rassemblemens populaires : *κατὰ ξυλλογούς γιγνόμενοι*. Faudrait-il entendre par *ἐκκλησίαν* l'assemblée du peuple, et par *ξυλλογον* un congrès des alliés? Notre auteur, l. I, ch. LXVII, appelle *ξυλλογον* une assemblée dans laquelle sont admis les alliés de Sparte. Euripide donne le même nom à l'armée composée de toutes les forces de la Grèce.

MÊME PARAGR. Pag. 201, lig. 4. Avec peu de perte.

*ἀπεθνήκον . . . οὐ πολλοί*. Quelques Mss. portent *οἱ πολλοί*. On peut se décider aisément à rejeter cette leçon. Si les Athéniens avaient perdu la plus grande partie de leur monde, ils n'auraient pu enlever leurs morts sans en obtenir la permission par un traité, et sans faire eux-mêmes ainsi l'avou de leur défaite.

PARAGR. XXXIX. Pag. 219, lig. 1. *S'il est dans notre caractere, etc.* *καίτοι ἐὶ μαθὺμις πολλοὶ ἢ ποιῶν μελετῇ . . . ΕΘΕΛΟΙΜΕΝ κινδυνεύειν κ. ἡ λ.* « Il me semble que c'est » ici le cas de rendre *ἡδελοίμεν* par *possimus* et non pas » par *velimus*, comme l'a fait le traducteur latin, » ayant apparemment oublié ou ignoré que les Attiques donnaient quelquefois cette signification au » mot *θελεῖν*. *Αττικόν*, dit Grégoire de Corinthe, de Dial., » ed. Kœn., pag. 56, *καὶ τὸ θελεῖ ἀντὶ τοῦ δύναται ὡς Πλάτων ἢ τὰ χωρία οὐδὲν με θελεῖ διδάσκειν* », *ἀντὶ τοῦ δύναται*. On peut encore rendre *ἡδελοίμεν* par *solumus*. » C'est dans ces deux sens qu'Hippocrate l'emploie » quelquefois : *Vid. Œconom. Fœsii*, au mot *θελεῖν*. » Mais je préfère le *possimus*. (*M. CORAY*) ». Cette note est importante. Après avoir mûrement réfléchi sur le passage qu'elle concerne, j'ai préféré, contre l'opinion du savant à qui je la dois, de donner au mot *ἡδελοίμεν*, ou plutôt *ἡδελομεν*, le sens d'habitude, et

c'est ce que j'ai tâché d'exprimer par ces mots : *s'il est dans notre caractere*, etc.

PARAGR. XL. Pag. 221, lig. 6. *Des bienfaits sans mesure.* ἀδίας ἀντι τοῦ μεγάλως. Schol. C'est ainsi que tous les interpretes ont entendu ce mot.

PARAGR. XLI. Pag. 222, lig. 3. *Ni par un écrivain capable*, etc. On peut voir dans les commentateurs de Thucydide les peines que leur a données ce passage. La difficulté vient sur-tout du sens à donner au mot ὑπονοια. Il signifie ordinairement *opinion*, *souçon*, et c'est en le prenant dans cette acception que les interpretes se sont donné tant de peines infructueuses. Mais il signifie encore *allégorie*, *figure*, *style figuré*, *ornement du discours*. δι' ὑπονοίας εἰρημεῖον, *ce qui est dit dans le style figuré*. C'est dans ce dernier sens que je l'entends ici, et alors, suivant moi, Périclès dit que les actions des Athéniens sont si belles, qu'elles n'ont rien à perdre à être racontées dans le style le plus simple, ni à gagner à être revêtues du style le plus recherché; qu'un écrivain fleuri qui en ferait l'éloge, pourrait d'abord flatter l'oreille, mais que leur beauté effacerait bientôt celles de son style.

PARAGR. XLII. Pag. 223, lig. 12. *Par cette espérance*, etc. Πενίας ἐλπίδι, ὡς διαφυγῶν αὐτῇ pour οὕτε ἐλπίδι ὡς διαφυγῶν τὴν πεινίαν. Abresch.

PARAGR. XLIII. Pag. 224, lig. 23. *Etait un tribut qu'ils croyaient lui devoir.* Le mot que j'ai traduit ici par *tribut* est εἶμας, qui signifie un *écot*, et quelquefois une collecte faite en faveur de gens qui éprouvent des besoins.

PARAGR. XLIV. Pag. 225, dernière ligne, *Aussi ne gémirai-je point*, etc. οὐκ ολοφύρομαι μᾶλλον ἢ παραμυθισσάμην. Henri Estienne croyait qu'il fallait lire ολοφύρομαι. Je pense, avec les savans qui sont venus depuis, qu'il ne

faut pas toucher au texte : mais je ne dirai pas comme eux, qu'il y a ici enallage de temps, c'est-à-dire, un temps pris pour un autre ; je dirai qu'*ᾠλοφύρομαι* et *παράμνησμαι* sont deux futurs ; le premier archaïque, c'est-à-dire, de forme ancienne, et par-là même peu usité ; le second de forme plus récente. Je pense avec M. Scheid, auteur de savantes remarques sur l'*Analogia Linguae Græcæ* de Lennep, que long-temps les Grecs n'eurent pas de désinence particulière pour désigner le futur. La même forme marquait le futur et le présent : delà ces futurs en *ω* qu'on nomme ioniques et qui ne sont pas formés, comme on le prétend, par le retranchement du sigma. Ce sont, au contraire, les futurs en *ισω* ou *ησω* qui ont été formés postérieurement par l'addition du sigma. Il a été placé pour détruire l'hiatus de deux voyelles consécutives, et n'a pas plus désigné d'abord un présent qu'un futur, comme le prouvent les poètes, qui conservent bien plus long-temps que les prosateurs les traces de l'antiquité. Ainsi dans ce vers d'Euripide

Οἱ μὲν τι λῆξῃς, τέκνον ; ὡς μ' ἀπώλῃς.

Hipp., v. 353.

Le verbe *λήξῃς* est au présent.

Ἀλλὰ μοι οἰδαινέται κραδίη χολῶ, ὅπποτ' ἐκείνου  
μνησέμαι.

Hom., Il., l. ix, v. 642.

*μνησέμαι* est aussi un présent.

Mais dans la suite la forme en *σω* a été adoptée pour marquer le futur. Dans le dialecte æolien, on a employé le digamma au lieu du sigma pour éviter l'hiatus, et au lieu de faire de *μνεω*, *μνεσω*, on a fait *μνεεῖω* d'où vient le futur latin *manebo*, par le rapport du *b* avec le *v* et l'*f*. On peut donc dire que tous

Cc ij

les présens ont été des futurs et ils ont continué d'être employés quelquefois comme tels par les poètes et par les écrivains qui ont aimé les archaïsmes. Le verbe *εἰμι*, *εἶ*, et ses composés se trouvent plus souvent dans le sens du futur que du présent. Le mot *ἐπιπεί* est un futur dans ce vers d'Eschile :

*αὐδαί. πρὸς ὃν ἐκείνος ἐπιπεί κρᾶτους.*

Prometh., v. 955.

Le verbe *αἶω* en est un dans ce passage d'Homère :

*εἶω δὲ κ' αἶω Βρισηίδα καλλιπαρην.*

Il. 1, v. 184.

Ce que les grammairiens appellent des seconds futurs ne sont autre chose que des présens contractés, mais qui ne sont quelquefois plus en usage au présent. Ainsi *μειν* est une contraction de *μειν*, *τυπ* de *τυπ*, *μαχ* de *μαχ*. Avant la contraction, on les appelle ioniques ; après la contraction, attiques ; j'aimerais mieux, sous l'une ou l'autre forme, les appeler archaïques. Si donc, dans le passage qui a donné lieu à cette note, je préférerais *ὀλοφύρονμαι* à *ὀλοφύρομαι*, ce n'est pas que je croie que l'un de ces mots indique plus que l'autre un futur ; mais c'est que je crois la forme en *ει* et *ομαι* plus antique que celle en *ω* ou *ομαι* précédée d'une consonne. Presque tous les verbes, dans quelques-uns de leurs temps, nous rappellent à la terminaison en *ει*. Ainsi *τυπ*, par le futur *τυπ*, *τυπ*, nous rappelle à la forme *τυπ*. Au reste on trouve des futurs non circonflexes semblables au présent. *κατείδονται*. Homeri Iliad., l. xxii, v. 88. *ἰμειρεται*. Odys. 1, v. 40. Le futur *ὀλοφύρομαι* peut donc subsister. Vid. Lennep, de *Analogia Linguae Græcæ*, c. iv, et Scheidii *V. C. animadversiones*, pp. 322 et seqq., et Dawesii *Miscell., Crit. de fut. attic.*

**MEME PARAGR. Pag. 226, lig. 19.** *Les enfans qu'ils verront naître*, etc. ἰδίᾳ τε γὰρ οὐκ οὐτῶι λήθῃ οἱ ἐπιγιγνομένοι τισὶν ἴσονται· καὶ τῇ πολλῇ δισκοδεῖ, ἐκ τε τοῦ μὴ ἐρημονοῦσαι, καὶ ἀσφαλείᾳ ἐνίσταται. J'ai suivi dans cette phrase, difficile par son extrême concision, la construction d'Abresch : ἰδίᾳ τε γὰρ οἱ ἐπιγιγνομένοι τισὶ λήθῃ ἴσονται τῶν οὐκ οὐτῶν· καὶ τῇ πολλῇ (λήθῃ εἶναι) ἐκ τε τοῦ μὴ ἐρημονοῦσαι (αὐτῇ) καὶ (ἐκ τοῦ) ἐνίσταται (πατρὶς αὐτοῦ εἰς ἐπὶ ἡλικία τεκνοῦσιν παύσθαι, τῇ) ἀσφαλείᾳ (αὐτῆς). Ce savant observe qu'il ne faut pas rapporter ces mots ἐνίσταται ἐσφαλῶς, à οἱ ἐπιγιγνομένοι, mais aux peres encore en âge d'avoir des enfans; ce qu'il regarde comme prouvé par la suite du discours : « Il est impossible que les citoyens » qui n'ont pas d'enfans aient le même attachement » pour la patrie ».

**MEME PARAGR. Pag. 227, lig. 9.** *Le plus grand des plaisirs n'est pas*, etc. οὐ το κερδαίνειν μάλλον τερπει, ἀλλὰ τε τιμασθαι. M. Schutz cite cet exemple pour prouver que l'adverbe ἀλλὰ se prend pour la particule «, *quam*. Il s'appuie encore de ce passage de Demosthene *contra Midiam*. μὴδεῖα ἑτέροις εἶναι τοῖς Νικοδημοῦ φορεῖα, ἀλλ' Ἀριστάρχον. Je crois que, dans ces deux endroits, il conserve sa signification ordinaire : οὐ το κερδαίνειν μάλλον τερπει, ἀλλὰ το τιμασθαι μάλλον τερπει. — μὴδεῖα ἑτέροις εἶναι τοῖς Νικοδημοῦ φορεῖα, ἀλλ' Ἀριστάρχον εἶναι.

**PARAGR. XLV. Pag. 227, dernière lig.** *Elle appartient à celles*, etc. καὶ οἷς αὖ ἐλαχίστην κ. ἧ. λ. Plusieurs Mss. et Plutarque qui rapporte ce passage avec peu de différence dans les expressions, nous autorisent à lire καὶ ἧς. Je ne crois pas qu'on dût hésiter à porter cette leçon dans le texte, et c'est ce qu'a fait M. Bauer, dans la dernière édition de Leipsick.

**PARAGR. XLVIII. Pag. 230, lig. 1.** *A chacun, médecin ou particulier*, etc. λήγουσιν μὲν περὶ αὐτοῦ οἱ ἰατροὶ

γινώσκει, και ιατρος, και ιδιωτης, αφ' ουτου ειπες ην γινωσθαι αυτω, και τας αιτιας αόλιναι νομιζει τσαντης μεταβολης ικανας ειναι δυναμιν ες το μετασλινσαι σχειν. La traduction latine ne rend pas toutes les expressions du texte et ne fait qu'exprimer le sens général de la phrase : *Pronuntiet autem de eo morbo ut quisque sentit, tam artis medica peritus, quam imperitus, undè verisimile videatur eum exstitisse, et quas causas fuisse putet quæ tantæ mutationis faciendæ vim habuerint.* La version de Valla est presque la même, excepté qu'elle commence par un contresens que Henri Estienne a corrigé. La phrase est embarrassée et semble redondante dans plusieurs de ses parties, défaut bien contraire au génie de Thucydide. Henri Estienne ne peut croire que l'auteur l'ait écrite telle qu'elle nous est parvenue. Gesner et Heilman, cités par Gottleber, pensent que ces mots *δυναμιν ες το μετασλινσαι σχειν* sont une glose qui a passé dans le texte (1). Æmilius Portus a cru sauver la phrase en

---

(1) M. Coray est loin de rejeter ce membre de phrase. Voici ce qu'il m'écrivait. « Les mots *δυναμιν ες το μετασλινσαι σχειν* sont trop beaux pour que je puisse les regarder comme une glose. Ce serait plutôt le τσαντης μεταβολης qu'on pourrait soupçonner d'être l'ouvrage d'un glossateur. Car quoique μεταβολη soit la même chose que μετασλινσαι, (comme il paraît par ce passage d'Hippocrate, και τρι πνευματων αι μεταβολαι, των τε αριων αι μετασλινσαι, de *Diala*, l. III, p. 241, edit. Vanderlinden). Ce dernier mot, ou son verbe μετασλινσαι étant moins fréquenté, et par conséquent moins connu, ne peut être une glose du premier. Cette regle est de la plus grande importance dans la critique, et j'ai eu souvent occasion d'observer que les savans n'y font pas toujours assez d'attention. C'est ainsi que, dans le premier livre de Thucydide, c. LXXVII, tom. I, p. 110, édit. Bipunt, au lieu de ουκ ονειδίζεται, il est plus que vraisemblable qu'on

faisant cette construction : *και τας αιτιας τωσαντης μεταβολης νομιζει ικανας ειναι δυναμιν σχειν ες το μετασθηναι*. Mais il n'évite pas la tautologie du substantif *μεταβολη* et du verbe *μετασθηναι*. Reiske, pour détruire cette tautologie, explique *μετασθηναι* par *mori* et traduit : *causas quas putet idoneas et pares ejusmodi mutationi efficienda, atque vim ad extinguendos homines habere*. Mais cette force de tuer les hommes n'est pas un caractere particulier à la peste. Abresch conserve aussi le texte, mais son interprétation me semble forcée. M. Bauer convient que, malgré les efforts des interpretes, le

» lisait *ου προφεριται*. Car comment s'imaginer que le  
 » scholiaste ait voulu expliquer *οιειδιζεται*, mot si connu  
 » et si commun dans la langue grecque, par le mot  
 » moins fréquent et plus élégant *προφεριται*? Il y a beau-  
 » coup à parier qu'ayant trouvé dans Thucydide *ου*  
 » *προφεριται*, il aura mis à la marge *ουκ οιειδιζεται* (comme  
 » l'explique Hesychius, *προφερε*, *οιειδιζει*) et que quel-  
 » qu'ignorant copiste aura pris l'explication marginale  
 » pour une correction du texte. Ajoutez à cela que  
 » *προφερειν*, dans le sens d'*οιειδιζειν* est un mot favori  
 » d'Hérodote que Thucydide imite souvent. On trouve  
 » dans Herod., l. I, c. III, *προφερειν σφι Μηδεις την αρ-*  
 » *παγην*, et l. III, c. CXX, *Τη Οριτη προφεροντα*. Portus,  
 » dans son dictionnaire ionique, a omis cette signifi-  
 » cation du verbe *προφερειν* ».

Au reste M. Coray est d'avis de conserver tel qu'il est le passage qui nous occupe; il avoue que c'est absolument une tautologie, mais il observe qu'il s'en trouve quelquefois dans Thucydide, quoique son caractere distinctif soit l'excès de la concision. Il proposerait seulement, si l'on voulait rendre la construction de toute la phrase plus régulière, d'ajouter *και* après *ειναι*, dont la dernière syllabe peut fort bien avoir absorbé la particule conjonctive : *και τας αιτιας ας αιτιας νομιζει τωσαντης μεταβολης ικανας ειναι, (και) δυναμιν ες το μετασθηναι σχειν*.



style de ce passage est long et verbeux : est insignis perissologia. Il y a deux moyens contraires de le rétablir : l'un de supposer, avec Gesner et Heilman, qu'il s'est glissé une glose dans le texte et de la supprimer ; l'autre de supposer qu'il s'est perdu quelques mots du texte et de les rétablir. Dans cette dernière supposition, on pourrait le lire ainsi : καὶ τὰς αἰτίας ἀσθενίας νομίζει τοσαύτης μεταβολῆς ἰκανὰς εἶναι, (καὶ ὅτι ἰαμα, οὐ ἤτινα τέχνην, οὐ θεραπείαν) δύναμις ἐς τὸ μετασῆσθαι σχεῖν. C'est de cette manière que j'ai établi le texte pour ma traduction. Alors la phrase n'a plus rien de superflu : alors elle a toutes les parties qui semblent devoir la composer, et dont une lui manque suivant le texte vulgaire. En effet, il paraît singulier que Thucydide ait invoqué les lumières des médecins et des particuliers, pour satisfaire seulement la vaine curiosité de connaître les causes de la peste, sans leur demander les moyens de la guérir. Le mot μετασῆσθαι a été employé par Euripide, contemporain de notre historien, dans le même sens que je lui donne ici, celui de guérir, soulager.

Θεῶν δ' ἄπερ σὺ, σὲ τὲ μετασῆσαι πονῶν,  
πισυντά τ' οἶκον.

Iphig. in Taur., v. 991.

*Volo eadem atque tu ; teque levare laboribus et laborantem domum.*

Cependant je n'approuverais pas que l'on portât dans le texte le changement que je me suis permis dans la traduction. Il est possible que Thucydide soit tombé dans une périsologie, ou que même il ait pris plaisir à l'affecter ; et il ne nous convient pas de le corriger, quand sa phrase n'est pas inexplicable.

PARAGR.

PARAGR. LL. P. 233, l. 3. *Tels étaient en général les symptômes de la maladie.* Entre cette phrase et celle qui suit, on lit dans le texte : « On n'éprouva pendant ce temps aucune des maladies accoutumées, » ou, s'il en survenait quelqueune, elle finissait par la peste ». C'est ce qu'on a déjà lu au commencement du paragraphe XLIX. J'ai d'autant moins hésité à supprimer ici ce passage, que je suis très-persuadé qu'il n'est pas de Thucydide. Il coupe et sépare mal à-propos deux phrases naturellement liées entre elles. Ce n'est absolument autre chose qu'une glose de la phrase du paragraphe XLIX. Il suffit de comparer les deux endroits pour s'en convaincre. το μὲν γὰρ ἐπὶ, . . . . . ἐκ πάντων μάλιστα δὴ ἐκεῖνο ἀνίστην ἐς τὰς ἀλλὰς ἀσθενείας ἐτυγχάνειν αὐτῶν, est expliqué dans la glose, par καὶ ἄλλο παρελυθεῖ κατ' ἐκείνους τοὺς χρόνους οὐδὲν τῶν ἐσθλατῶν. Et ces expressions exquises εἰ δὲ τις καὶ προέκαμνε τι, ἐς τοῦτο πάντα ἀπεκρίθη, sont rendues par ces expressions communes : ὁ δὲ καὶ γένοιτο, ἐς τοῦτο ἐτελεύτα. Dans l'une et dans l'autre phrase, la même chose est exprimée en d'autres termes; mais quelle différence dans ces termes, et qui peut supporter ἐς τοῦτο ἐτελεύτα, après avoir lu ἐς τοῦτο πάντα ἀπεκρίθη? La glose déplacée par un premier copiste, aura ensuite été insérée dans l'endroit où elle se trouve aujourd'hui par un copiste postérieur. On y trouve une faute de style qui est le cachet du temps où elle a été écrite et qui convient à ces commentateurs du bas âge que l'on nomme *Græculi* : c'est ὁ δὲ καὶ γένοιτο pour καὶ γένοιτο.

MEME PARAGR. P. 233, l. 17. *On s'infectait mutuellement, comme les troupeaux malades, etc.* Voici la construction suivant Ducker : καὶ ὅτι ἕτερος, . . . . ἀναμπλαμένοι (Subaud. τῆς νόσου) ἀπὸ θεραπείας, ὥσπερ τὰ πρῶτα, ἐδηροσκόν. L'incise τὰ πρῶτα ne doit pas se rappor-

Tome I.

D d

ter à ἰθυσκον, mais à ἀνεπιπλαμινει της νοσου. C'est ce qu'a bien vu le scholiaste.

MEME PARAGR. P. 234, l. 2. *finissaient par être insensibles*, etc. Ici la préposition εκ est exclusive de l'affection qu'exprime le verbe καμνω. D'abord les gens de la maison, parens et domestiques, souffraient en entendant les plaintes du malade, εκαμινον. Mais enfin, abattus par la fatigue, ils cessaient absolument d'y être sensibles, εξεκαμινον. C'est ce qu'a rendu le dernier traducteur latin, *non amplius commovebantur*. Il faut, comme en avertit le scholiaste, sousentendre la préposition προς avant ολοφυνσεις.

PARAGR. LII. P. 234, l. 14. *L'affluence des gens de la campagne*, etc. La suite du discours me persuade, malgré l'accord unanime des traducteurs, qu'il ne s'agit pas ici du transport des meubles et des ustensiles qu'on apportait de la campagne, mais de l'affluence des gens qui venaient se réfugier de la campagne à la ville. Voici comme j'entends la phrase : προς δε τῶ ὑπαρχοντι πονῇ, και ἡ ξυγκομιδὴ (τῶν ἀνδρῶν) εκ τῶν ἀγρῶν ες το αὐτῷ επισει μαλλον αὐτους (scilicet τοὺς Ἀθηναίους) και ουχ ἥσσον (επισει) τοὺς ἐπελθόντας. Dans l'expression ουχ ἥσσον on peut reconnaître la figure que les grammairiens nomment μειωσις, et l'expliquer par ἐτι μαλλον. J'ai d'autant moins de doute sur mon explication de ce passage, que Lucrece l'a entendu comme moi :

*Nec minimum partim ex agris agroris in urbem  
Confluxit, languens quem contulit agricolarum  
Copia, conveniens ex omni morbida parti.  
Omnia complebant loca, tectaque, quo mage eos tum  
Confertos ita acervatim mors accumulabat.*

L. VI, v. 1257 et seqq.

Plus bas, il faut entendre avec Galiën et le scholiaste

ὥρᾱ εἶπες comme s'il y avait ὥρᾱ θείους. A la fin de la phrase, j'ai traduit comme s'il y avait ἀλλὰ καὶ νεκροὶ ἐπ' ἀλλήλοις, καὶ ἀποθνήσκοντες ἐκείντο.

**MEME PARAGR. P. 235, l. 2.** *Pour les choses divines et humaines.* καὶ ἱερῶν καὶ ὀσίων ὁμοίως. — Ὅσια, τὰ ἰδιωτικά καὶ μὴ ἱερά. *Timæi lexicon vocum platonicarum*, (hac voce). Vid. not. Runhkenii. Dans la comédie des grenouilles, Eschyle reproche à Euripide d'avoir introduit sur la scène des femmes qui accouchent dans les lieux sacrés : τικτούσας ἐν τοῖς ἱεροῖς. V. 1112. Et dans la comédie de Lysistratè, une femme qui se trouve dans un lieu sacré, et qui feint d'être près d'accoucher, demande à Lucine d'avoir le temps d'aller dans un lieu profane :

οὐ ποτὶ Εἰλεδυί', ἐπισχες τοῦ τοκοῦ,  
ἵως αἰ εἰς Ὅσιον μολῶ' γὰρ χωρίον. V. 743.

**PARAGR. LXX. P. 258, l. 2.** *S'étaient mangés les uns les autres.* καὶ τινες καὶ ἀλλήλων ἐγεύοντο. On trouve ailleurs le verbe γεύεσθαι dans le sens de s'éprouver les armes à la main :

ἀλλ' ἀγὲ τάσσοι  
γευσόμεθ' ἀλλήλων χαλκῆρεσιν ἐγγείησιν.

Hom., Iliad. 20, v. 257.

**PARAGR. LXXVII. P. 267, l. 27.** *Sans dépense et sans essuyer, etc.* Il y a dans le texte ἀνευ δαπάνης καὶ πολιορκίας. Hudson croit voir ici la figure que les Grecs appellent ἐν διαδουίᾳ, par laquelle ils expriment une seule chose par deux mots. Il l'explique par ἀνευ δαπάνης τῆς πολιορκίας, sine iis sumptibus qui necessario faciendi essent ad diuturnam obsidionem. Mais, sans avoir recours à cette figure, le passage s'explique bien comme je l'ai traduit.

Dd ij

PARAGR. LXXXI. P. 275, l. 22. *Ils ne pouvaient s'ébranler*, etc. Cette phrase ne me semble pas sans difficultés. A quoi se rapportent ces mots : οὐ γὰρ πινεν ὅπλων κινῆσθαι? Les Acarnanes excellaient à πινεσθαι. A quoi se rapporte πινεσθαι? Je pense qu'αὐτοὶ ὅπλων doit être pris pour αὐτοὶ ὁπλιτῶν, que c'étaient les Acarnanes de Stratos qui n'osaient s'ébranler sans être soutenus par des hoplites, et que c'était à σφειδανεῖν, à bien manier la fronde, que les Acarnanes, et entre autres ceux de Stratos, excellaient.

PARAGR. LXXXIII. P. 277, l. 6. *De les voir mettre en rade*. ὑφορμισαμένοι. « Il faut adopter la leçon φορμισαμένοι. Elle se trouve répétée liv. IV, ch. VIII, » dans le même sens : καὶ τοὺς ἰσπλους τοῦ λιμένος ἐμφραξαι, » ὅπως μὴ ἡ τοῖς Ἀθηναίοις φορμισασθῇ εἰς αὐτοὺς ». M. CORAY. Ne pourrait-on pas défendre la leçon vulgaire et dire que Thucydide s'est servi du verbe ὑφορμισασθαι, pour faire entendre que les Athéniens cherchaient à cacher leur marche? La préposition ὑπο, dans la composition, a quelquefois la propriété d'exprimer ce que nous appelons *faire quelque chose en dessous*.

PARAGR. LXXXVII. P. 284, l. 10. *Et les hommes de cœur honorés*, etc. οἱ δ' ἀγαθοὶ τιμῶνται. Futur moyen dans le sens passif. V. la note sur le paragr. CVIII du liv. I.

PARAGR. LXXXIX. P. 285, l. 16. *Comme s'ils avaient seuls le privilège du courage*. ὡς προσκεῖται σφισιν ἀνδρῶν εἶναι. J'aurais peut-être mieux fait de traduire : *Comme s'il leur appartenait d'avoir du courage*. Cet excès de mépris pour les ennemis peut être une adresse de la part d'un général. Le dernier traducteur latin rend ainsi ce passage : *Quasi fortitudo ad ipsos solos pertineat*. Cet interprète, en ajoutant le mot *solos*, et moi, en traduisant comme je l'ai fait, nous avons dé-

truit l'expression d'orgueil qui est dans le texte, et qui en constitue la force.

PARAGR. XCII. Pag. 291, lig. 27. *Et dans celui de Corinthe.* Les éditions et les Mss. ont και Κορινθοι. Mais le manuscrit que représente l'édition d'Alde avait apparemment και κορινθιον, et il paraît que c'est cette même leçon altérée qui a produit dans le Ms. de Moskou και Κορινθιοι.

PARAGR. XCIV. P. 294, l. 16. *Où ils étaient restés long-temps à sec.* δια χρονου καθελκυσθειςαι. *Longum post tempus in mare deductæ.* V. sur cette expression δια χρονου, Budæi comment. ling. græcæ, p. 969. σιγουσαι pour σιγουμεναι, du moins je le pense ainsi. V. la note sur le paragr. CXLIV du liv. I.

PARAGR. XCVII. P. 297, l. 21. *Ont cet usage opposé à celui des Perses.* Dans le texte, le participe οντα se rapporte au mot νομοι, à la loi, à l'usage qu'ont établi les Odrysiens et qui est contraire à celui des Perses, que suivaient les autres Thraces. Ainsi Valla a mal traduit : *Longè alio quam apud regnum Persarum instituto et quam apud alios Thraces.* La même faute se trouve dans le dernier traducteur : *Legem enim longè aliam condiderunt quam quæ est apud Persas, et quæ apud alios quoque Thraces moribus est recepta.* L'interprétation du scholiaste est juste.

MEME PARAGR. Pag. 298, l. 14. *Mais pour la prudence, etc.* Le scholiaste entend que les Scythes sont bien supérieurs aux autres peuples en prudence et en conduite : υπερβαλλουσι. Je suis persuadé que Thucydide entend le contraire. Il me semble même appuyer par une double négation sur l'infériorité des Scythes à cet égard : ου μην ουδε . . . αλλ' ουκ ομοιουνται. Le sens du verbe ομοιουσθαι me paraît déterminé par celui du verbe εξισουσθαι qui précède : ουκ εξισουσθαι, ουχ' ομοιουσθαι, c'est

nè point égaler, n'être pas comparable, et tous deux marquent infériorité, tandis que le scholiaste donne au dernier la signification de supériorité.

PARAGR. C. P. 302, l. 6. *Cernée par la foule des ennemis*. Sans m'arrêter au scholiaste et à l'embarras des commentateurs, je me suis fixé, avec Gottleber, au sens le plus naturel. *Macedones à multitudine Thracum circumventi, semet in discrimen conjiciebant examini Thracum, ipsis longe superiori.*

---

# P R E M I E R E E X C U R S I O N

*Sur une pierre gravée antique, représentant le buste d'une statue de Phidias.*

---

**T**HUCYDIDE, avec sa concision ordinaire, a fait un bel éloge de Périclès ; (L. II, paragr. LXV) mais il n'entrait pas dans son plan de nous faire connaître les encouragemens que les arts reçurent de ce grand homme. Ce fut à lui qu'Athènes, relevée de ses ruines après l'invasion des Mèdes, dut ses premiers embellissemens. Mais s'il employait les talens des artistes, il n'avait pas la manie si commune aux génies étroits ; celle de vouloir diriger ces hommes précieux et d'être à la fois leur protecteur et leur tyran. C'était Phidias qu'il chargeait de conduire les travaux dont il ornait sa patrie.

Il ne nous reste rien de ce grand statuaire : mais plusieurs raisons me font présumer qu'une pierre gravée de jaspe rouge, qui est à présent dans le cabinet de l'empereur à Vienne, est l'imitation de la partie supérieure de l'un de ses plus célèbres ouvrages. Ce morceau faisait autrefois partie du cabinet du cardinal Ottoboni (1). Le baron de Stosch en obtint du propriétaire une empreinte en pâte de verre, et la fit

---

(1) Il se trouvait à Rome dans le cabinet Rondanini avant de passer dans celui du cardinal Ottoboni. Cette pierre a été déterrée, contre toute attente, par M. l'abbé Eckhel, dans le trésor impérial, parmi les rebuts des pierres gravées. (Choix des pierres gravées du Cabinet Impérial des Antiques, représentées en XL planches ; décrites et expliquées par M. l'abbé Eckhel, directeur de ce cabinet. Vienne, 1788, *in-folio*). Notre pierre est la XVIII de ce recueil.



graver en taille-douce par Bernard Picard ; elle se trouve dans son *Recueil des pierres antiques qui portent les noms des graveurs*. Celle-ci est l'ouvrage d'un Grec nommé Aspasios. Canini, lisant mal le nom de l'artiste, et le prenant pour celui de la personne gravée, a cru qu'elle représentait Aspasia. Lachausse a jugé avec raison que c'était une Minerve ; mais égaré lui-même par le nom de l'artiste, et n'ayant pas apparemment la pierre sous les yeux, il a ajouté que ce pourrait être Aspasia sous la figure de Minerve. On ne peut douter que le nom d'Aspasios n'appartînt à un graveur : il se trouve bien conservé sur un fragment de jaspe qu'on croit avoir fait partie d'un buste de Jupiter.

Stosch s'est trompé lui-même, je le pense du moins, sur la dénomination qu'il devait donner à ce morceau : il l'appelle *Minerva Salutifera*, que les Grecs nommaient Pallas *Hygia*, ou *Paonia*. Il a été induit en erreur par les serpens : mais la Pallas *Hygia* est caractérisée par un seul serpent, comme Esculape. C'est ainsi qu'elle est représentée sur une pierre gravée du cabinet de Stosch. (Descript. des pierres gravées du cabinet du baron de Stosch, pierre 197 de la classe de la mythologie sacrée.) Les serpens de notre pierre sont ceux de l'égide. On nommait ainsi une sorte de tunique de peau de chevre. Elle était garnie de lanières de cuir qui formaient des especes de franges. Il paraît que ces lanières faisaient, pour attacher la tunique, l'office des rubans dont nos femmes font usage. Je crois que ce furent les artistes qui, trouvant ces courroies peu pittoresques, et remarquant qu'elles se roulaient sur elles-mêmes après un certain temps de service, et prenaient quelque ressemblance avec des serpens, imaginèrent de leur donner la forme  
de

de ces reptiles dans les représentations de Minerve. Je ne citerai sur l'égide que l'autorité d'Hérodote, et je transcrirai la traduction du savant Larcher. « Les » Grecs, dit le pere de l'histoire, ont emprunté des » Libyennes l'habillement et l'égide des statues de » Minerve, excepté que l'habit des Libyennes est » de peau, et que les franges de leurs égides ne sont » pas des serpens, mais des bandes minces de cuir : » le reste de l'habillement est le même. Le nom de » ce vêtement prouve que l'habit des statues de Mi- » nerve vient de Libye. Les femmes de ce pays por- » tent en effet par dessus leurs habits des peaux de » chevres, sans poil, garnies de franges et teintes en » rouge ». L. IV, ch. CLXXXIX. Les serpens de notre pierre indiquent donc, non pas une Pallas Hygia, mais une Pallas vêtue de l'égide, par dessous un corcelet en forme d'écailles.

Je la regarde comme une copie, ou du moins une imitation de la statue dont Phidias orna le Parthénon d'Athènes (1). Elle était d'ivoire et d'or. Un sphinx

(1). Quand je lus ce mémoire, ou plutôt cette note, à l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 8 avril 1791, l'un de mes confreres, sans doute par défaut de mémoire, me dit que j'avais été prévenu dans ma découverte, ou, si l'on veut, dans ma conjecture, par M. l'abbé Eckhel. Je le crus; je regardai mon faible travail comme inutile et ne fis pas la seconde lecture d'usage pour soumettre mon mémoire à la discussion critique de mes confreres : car ce n'était qu'à une seconde lecture que nos travaux étaient discutés. J'ai eu, trois ans après, occasion de voir le livre de M. l'abbé Eckhel, et j'ai reconnu que tout ce qu'il a dit, c'est que *ce buste est vraisemblablement la copie d'une statue autrefois célèbre dans l'antiquité*. Il ajoute seulement, en décrivant le casque dont la tête est ornée : « Au sommet du casque, on aperçoit un sphinx couché ; » plus bas, Pégase et un gryphon. Le sphinx et le gryphon se » trouvaient de même sur le casque de la fameuse statue de Minerve

était sur le cimier du casque, et, sur chacun des côtés de ce casque, était un gryphon. La déesse debout était vêtue d'une tunique qui lui descendait jusqu'aux talons. Elle avait sur la poitrine une tête de Méduse, et une victoire haute de près de quatre coudées; de la main elle tenait une lance. (Pausanias, l. I, p. 43 de l'édition de Wechel, 1613).

La plus grande partie de ces traits conviennent à notre pierre : le sphinx sur le cimier du casque, le gryphon sur les oreillettes, la tête de Méduse sur la poitrine, la lance. Quoique Pausanias donne pour vêtement à la Pallas du Parthénon un *χίτων ποδήρης*, une *longue robe*, ce pouvait être l'égide, ou l'égide pouvait être par dessus la robe. Le graveur n'ayant donné qu'un buste de la déesse qui se termine au haut de la poitrine, ne pouvait représenter la victoire; elle devait être au-dessous de la tête de Méduse.

Phidias, l'un des premiers statuaires qui ait porté son art à la perfection, n'avait pas encore ces graces qui en précédent de près la décadence, et qui furent introduites par Praxitele. Il avait la grandeur, la fierté de caractère; ce sont les qualités que paraissent lui avoir accordées les anciens; ce sont elles aussi dont on trouve l'indication dans notre pierre : elle annonce un style plus imposant, moins agréable, que celui de la Vénus de Médicis.

Le casque de notre Pallas est surchargé d'ornemens. A côté du sphinx est un Pégase; sur la partie qui couvre

---

» à Athènes, chef-d'œuvre de Phidias, dont Pausanias a fait une description détaillée ». On voit que M. l'abbé Eckhel n'a pas été conduit, par la réunion des symboles qui accompagnent le buste gravé, à conjecturer que c'est précisément celui de cette fameuse statue.

le front sont des chevaux ailés de plein relief, aux oreillettes sont des gryphons en bas relief. Comme Pausanias n'a pas détaillé tous ces accessoires, on pourrait supposer que ceux sur lesquels il a gardé le silence ont été ajoutés par le graveur : mais on sait que, du temps de Phidias, régnait le goût des ornemens multipliés, et que, dans la suite, les Grecs rechercherent la plus grande simplicité. Cette multiplicité d'ornemens est donc encore une partie de style qui me fait attribuer à Phidias l'original de notre pierre. Falconet, statuaire célèbre que les arts viennent de perdre (1), fait un reproche à ce grand artiste de sa prodigalité des accessoires (2). Je ne crois pas impossible de le justifier. Sans doute Falconet parle en homme de beaucoup de goût, et suivant les meilleurs principes de l'art, quand, au sujet de tous les détails qui accompagnaient le Jupiter Olympien, il dit : « Vous pourrez trouver qu'en retranchant une partie de ces superfluités, il eût été, en proportion du retranchement, plus majestueux et plus sublime encore ». Mais, pour nous arrêter à la Minerve qui nous occupe en ce moment, qui osera soutenir que les accessoires dont elle était surchargée, en supposant que notre pierre en soit une copie, ne tenaient pas à des idées religieuses ?

On pensait dans la Grèce que les Dieux se trouvaient honorés d'avoir un grand nombre de noms. Les hymnes composés en leur honneur ne contenaient que ces noms, c'est-à-dire, le dénombrement des attributs de la di-

---

(1) Quand j'écrivais cela, il venait de mourir le 24 janvier 1791.

(2) Œuvres diverses concernant les arts, par Falconet. Paris, 1787, in-8°, tom. II, p. 189.

vinité qu'on implorait, et se terminaient par une courte prière. Tels sont ceux du faux Orphée : tels sont ceux de Proclus, que le savant Brunck a publiés dans ses *Analecta Græca*. On peut comparer les hymnes des anciens Grecs à nos litanies. Peut-être les Athéniens du temps de Phidias croyaient-ils honorer la divinité à laquelle ils érigeaient des statues, en obligeant l'artiste à rassembler, entre les accessoires, un grand nombre d'attributs. Par le Pégase, notre Minerve est Pallas Hippias ; par la lance, Pallas guerrière ; par l'égide, Pallas Ægiochos ; par la tête de Méduse, Pallas Gorgophonos ; par les chevaux ailés, Pallas cavalière, victorieuse des géans, *γιγάντων ἱππελάτις* ; par le dragon qui, dans la statue, était au bas de la pique, *αιολόμορφος Δραχαια*, Pallas Salutifère ; et par tous ces attributs réunis, une Divinité polyonyme. Nous savons que Phidias n'était pas toujours maître de suivre son goût. Nos plus habiles artistes sont souvent obligés de sacrifier leur sentiment au caprice d'un amateur ; comment n'aurait-il pas été contraint de céder à celui de tout un peuple ? Il ignorait aussi peu que les artistes modernes que le marbre convient mieux à la sculpture que le mélange de l'or et de l'ivoire. Il voulait, dit Valère Maxime, le préférer pour sa statue de Pallas. Les Athéniens l'écoutèrent tant qu'il ne parla que de la solidité du marbre, et de l'avantage qu'il avait de mieux conserver son éclat : mais quand il en vint à dire qu'il coûtait moins cher, ils refusèrent de l'écouter plus long-temps, et crurent qu'il était de leur honneur de préférer la matière qui coûtait le plus (1).

---

(1) Valer. Max., L. I, c. 1, exemp. ext. 7.

Les têtes de divinités représentées sur des pierres antiques, lorsqu'elles sont d'une grande beauté, et qu'elles appartiennent aux bons siècles de l'art, sont ordinairement copiées d'après les statues les plus célèbres. On multipliait les chefs-d'œuvre par la gravure en pierres fines, chez les anciens, comme on multiplie aujourd'hui les beaux ouvrages de peinture et de sculpture par la gravure en taille-douce. Il n'y a pas eu de statues plus célèbres de Pallas que celles qui furent produites par le ciseau ou l'ébauchoir de Phidias; et des Minerves de Phidias dont la description nous a été conservée, il n'en est aucune à qui notre gravure puisse convenir que celle du Parthénon : nouveau motif de croire que nous voyons sur notre pierre une copie du buste de cette Pallas. Le style de la tête, la composition chargée du casque ne me permettent pas de descendre aux âges suivans de l'art pour y trouver le prototype de ce morceau : si d'ailleurs, mettant à part ces considérations assez puissantes pour me fixer, je parcours toutes les statues antiques de Pallas dont le souvenir est parvenu jusqu'à nous, (et le nombre en est considérable), je n'en trouve encore aucune que celle du Parthénon qui puisse se rapporter à notre antique (1), et dès lors je pense

---

(1) Il en est une qui s'en rapproche par quelques attributs. Elle a été déterrée dans les ruines d'Antium et fait partie du cabinet du cardinal Albani. Voyez *Vetus Latium Profanum Volpii*, t. III, p. 99. Elle tient d'une main la lance, de l'autre le bouclier. Son casque est sans cimier et sans pennache. Il a une visière à la manière des Grecs. L'égide de cette Minerve est à très-peu-près la même que celle de notre pierre. Quatre serpens servent à la nouer sur la poitrine, sur laquelle est une tête de Méduse : quatre autres serpens pourraient la nouer sur l'estomac, si elle n'était pas rejetée en arrière par dessus les épaules.

que ma conjecture acquiert la plus grande force, et touche au seul genre de démonstration qu'on puisse obtenir dans les questions de cette espece.

*Fin du tome premier.*

---

## *FAUTES à corriger dans le premier Tome.*

- Pag. 2 , lig. 14 , et portant , lisez en portant.*  
*Pag. 3 , lig. 1 , ans , lisez sans.*  
*Pag. 31 , lig. 22 , étaient , lisez était.*  
*Pag. 41 , lig. 12 , porter , lisez porter.*  
*Pag. 59 , lig. 22 , reonnus , lisez reconnus.*  
*Pag. 76 , lig. 19 , à leur faute , lisez à leurs fautes.*  
*Pag. 101 , lig. 27 , De ce qu'elle a été , lisez de ce qu'elle avait été.*  
*Pag. 103 , lig. 8 , pour quelques affaires , lisez par quelques affaires.*  
*Pag. 122 , note , de la Chalcis , lisez de Chalcis.*  
*Pag. 132 , lig. 12 , c'est ceux , lisez c'est eux.*  
*Pag. 150 , lig. 25 , en qualité du suppliant , lisez en qualité de suppliant.*  
*Pag. 193 , lig. 1 , conservée , lisez conservé.*  
*Même pag. , lig. 18 , près à adopter , lisez près d'adopter.*  
*Pag. 208 , lig. 4 , Evargue , lisez Evarque.*  
*Pag. 215 , lig. 6 , repoussés , lisez repoussées.*  
*Pag. 219 , lig. dernière , sexe , lisez leur sexe.*  
*Pag. 222 , lig. 5 et 6 , seront bientôt effacées , lisez seraient bientôt effacées.*  
*Pag. 235 , lig. 8 , honteux , lisez sordides.*  
*Pag. 237 , lig. 9 , prédicion , lisez prédiction.*  
*Pag. 247 , lig. 8 et 9 , que nous des vions , lisez que nous devons.*  
*Même pag. , lig. 10 , sure passés , lisez surpassés.*  
*Pag. 251 , lig. 20 , rnimait , lisez ranimait.*  
*Pag. 262 , lig. 19 , une armistice , lisez un armistice.*  
*Pag. 265 , lig. 25 , jusques sur , lisez jusques sous.*  
*Pag. 270 , lig. 20 , quelques peltas tes , lisez des peltastes.*



**Pag. 273, lig. 3, le commandement es, lisez le commandement est.**

**Pag. 288, lig. 14, ils eussen, lisez ils eussent.**

**Pag. 294, lig. 25, de hiver, lisez de l'hiver.**

**Pag. 318, lig. 7, δηλωσιν, lisez δηλωτωσιν.**

**Pag. 332, lig. 14, χτοις, lisez χθονις.**

**Pag. 363, lig. 22, τασσιν, lisez θασσιν.**



с.л.

5. 9. 1938

Handwritten text at the top left of the page.

